

Tony Cliff
Lénine
(volume 1)

**Construire le parti
(1893-1914)**

Tony Cliff, *Lenin 1 : Building the Party (1893-1914)*, Pluto Press, London, 1975.

Traduction Jean-Marie Guerlin, 2015.

Traductions de citations russes par Sylvestre Jaffard.

Sommaire

Chapitre 1 — Lénine devient marxiste.....	3
Chapitre 2 — Du cercle d'étude marxiste au mouvement gréviste	26
Chapitre 3 — Vers la construction du parti.....	42
Chapitre 4 — Que faire ?.....	49
Chapitre 5 — Le congrès de 1903 : naissance du bolchevisme.....	61
Chapitre 6 — La lutte contre les libéraux.....	86
Chapitre 7 — La Révolution de 1905.....	93
Chapitre 8 — « Ouvrez les portes du parti ».....	105
Chapitre 9 — Lénine et l'insurrection armée.....	116
Chapitre 10 — La discussion sur le gouvernement provisoire révolutionnaire.....	125
Chapitre 11 — Le moujik se révolte.....	132
Chapitre 12 — La grande répétition générale.....	146
Chapitre 13 — Victoire de la réaction noire.....	151
Chapitre 14 — Stratégie et tactique (Lénine apprend de Clausewitz).....	164
Chapitre 15 — Semi-unité avec les mencheviks.....	177
Chapitre 16 — Lénine exclut les gauchistes.....	182
Chapitre 17 — La rupture finale avec le menchevisme.....	190
Chapitre 18 — La montée de la vague révolutionnaire.....	205
Chapitre 19 — La Pravda.....	219
Chapitre 20 — Le parti bolchevik devient un parti de masse.....	229

Chapitre 1 — Lénine devient marxiste

Dans toutes les religions, non seulement le saint homme, mais aussi ses ancêtres se voient gratifiés d'une piété sortant de l'ordinaire. C'est ainsi que les fabricants de légendes staliniens, non contents d'attribuer à Lénine des convictions révolutionnaires dès sa plus tendre enfance, étendent celles-ci à ses parents. Une biographie officielle de Lénine de 602 pages, éditée sous les auspices de l'Institut du Marxisme-Léninisme, et publiée à Moscou en 1960 (Vladimir Ilitch Lénine, *Biografiia*), décrit le père de Lénine comme un éducateur radical progressiste et sa maison de Simbirsk comme une espèce de club révolutionnaire. « Le ton était donné par Alexandre » (le frère aîné de Lénine), et Vladimir lui-même « participait fréquemment à la discussion avec un grand succès. »

C'est un tissu de contre-vérités. Le père de Lénine, Ilya Nikolaiévitch Oulianov, n'était pas un enseignant progressiste. Nommé en 1869 inspecteur scolaire de la petite ville de Simbirsk, sur la Volga, il fut en 1874 promu directeur des écoles de toute la province. Il était alors Conseiller d'Etat, décoré de l'ordre de Stanislav de première classe, et on l'appelait « votre excellence ». Cela faisait de lui un noble de rang élevé, le quatrième sur une échelle de quatorze, avec statut héréditaire.

Ces deux dates dans la carrière de son père – 1869 et 1874 – sont significatives. Lénine les désigne, dans un article, écrit en 1901, retraçant l'histoire de la lutte des tsars contre le gouvernement local (le *zemstvo*), sous le titre *Les persécuteurs des zemstvos et les Annibals du libéralisme*¹ comme précisément les années durant lesquelles la bureaucratie tsariste est passée à l'action contre ces organes locaux d'autogouvernement et a pris en charge elle-même le contrôle de l'éducation publique. La place d'Ilya Nicolaïevitch dans le ministère de l'éducation, et son avancement continu dans l'échelle hiérarchique, ne donne pas de lui l'image d'un révolutionnaire, même pas celle d'un réformiste radical.

Lénine se rappelait un jour que quand Alexandre II fut assassiné, en 1881, son père boutonna avec tristesse son uniforme officiel et se rendit à la cathédrale de Simbirsk pour participer à l'hommage funèbre rendu à l'autocrate. Il fut jusqu'à la fin de sa vie un chrétien orthodoxe grec dévot et pratiquant, et un partisan inconditionnel de l'autocratie tsariste. Il n'y a, bien sûr, aucune raison d'attendre du père d'un révolutionnaire qu'il soit lui-même révolutionnaire.

Les bâtisseurs de culte allèrent encore plus loin, conférant à Lénine lui-même des attributs surhumains. Il débarque dans la vie armé de pied en cape, marxiste et révolutionnaire pratiquement depuis l'enfance. Et de son crâne chauve jaillit, sous sa forme achevée, le parti qui était destiné à diriger et à éduquer la classe ouvrière dans la révolution! La réalité est bien différente. Cela a pris des mois, et même des années, d'étude et de réflexion au jeune Lénine pour devenir marxiste ; il devait d'abord rompre avec les opinions conservatrices de son père, puis avec l'adhésion au *narodnisme* qui était celle de son frère.

Le 8 mai 1887, Alexandre Ilitch Oulianov, le frère aîné de Lénine, fut pendu pour avoir complété l'assassinat du tsar. Ce fut un choc terrible pour le jeune Vladimir, âgé à l'époque de 17 ans. Il ne se doutait pas que son frère s'intéressait à la politique. Alexandre était renfermé, taciturne « toujours triste et méditatif ». Il dissimulait ses idées politiques à toute la famille, à tel point que sa sœur Anna, de deux ans son aînée, qui était avec lui à Saint-Pétersbourg alors qu'il conspirait contre le tsar, ne sut rien de son engagement politique. Quelques années plus tard, en 1893, au social-démocrate Laïalants qui le questionnait sur le complot, Lénine répondit que : « pour lui, comme pour toute leur famille, cette participation fut une surprise totale »².

La famille Oulianov était unie et les rapports personnels chaleureux. C'est pour les épargner qu'Alexandre tint secret son engagement politique. C'était une personnalité raffinée, semblable à sa mère, « la même combinaison rare », écrit Anna, « de grande fermeté et de sérénité avec une sensibilité, une tendresse et une loyauté merveilleuses : mais lui était plus austère et déterminé, et même plus courageux ».

1 V.I. Lénine, *Œuvres*, vol.5, Editions sociales, Paris, 1965, pp. 31-77.

2 I. Laïalants, « [О моих встречах с Лениным за время 1893-1900 гг.](#), *Proletarskaia revoliutsiia* », no.1 (84), 1929, p. 49.

Vladimir, de quatre ans le cadet d'Alexandre, avait toujours essayé de marcher dans les pas de son frère. Lorsqu'on lui demandait s'il fallait manger les céréales avec du beurre ou avec du lait, il répondait : « comme Sacha. » Il voulait tout faire « comme Sacha » — sauf suivre son chemin politique. Lorsqu'à l'été de 1886 Alexandre Oulianov rentra de Saint-Pétersbourg pour passer les vacances universitaires dans sa famille, il avait avec lui quelques livres d'économie, parmi lesquels [Le Capital](#) de Marx. D'après les mémoires d'Anna, loin de les lire, Vladimir n'accorda même pas un regard à ces livres appartenant à son frère, dont il partageait la chambre. A l'époque, rapporte-t-elle, il ne manifestait aucun intérêt pour la politique³.

L'exécution d'Alexandre, outre l'effet profond et permanent qu'elle ne manqua pas d'avoir sur Vladimir, l'a probablement mis lui-même devant un choix : ou bien suivre l'exemple de son frère martyr, devenir *narodnik* et terroriste, ou s'éloigner avec dégoût de toute activité révolutionnaire. Pour les fabricants de légende staliniens, tout est simple – le dilemme n'existe même pas. Leur version est la suivante : en recevant la nouvelle de l'exécution de son frère, Vladimir s'écria : « Non, nous ne suivrons pas cette voie »⁴.

Et ceci est censé être la réaction d'un jeune homme de 17 ans, qui n'a rompu avec la religion que quelques mois plus tôt, qui ne connaissait même pas le nom de Marx, qui n'avait pas lu un seul livre illégal et qui ne savait rien de l'histoire du mouvement révolutionnaire russe!

Son biographe [Trotsky](#) demande ironiquement à qui Vladimir adressait ces mots pleins de sagesse. Assurément pas à son père, qui était mort depuis un an. Ni à Alexandre, qui venait d'expier sur l'échafaud. Ni à sa sœur Anna, qui était en prison. Ni à sa mère, qui était partie à Saint-Pétersbourg supplier un ministre après l'autre pour sauver son fils. « Evidemment, » écrit Trotsky, « Vladimir confiait ses révélations de tacticien à Dimitri qui avait 13 ans et à Maria qui en avait 9 ! »⁵.

Si Lénine avait décidé, en mars 1887, de suivre les traces de Sacha, ou de s'engager dans une autre voie de la lutte révolutionnaire, ou encore de fuir toute activité révolutionnaire, son comportement au cours des six années suivantes serait incompréhensible. Il ne s'engagea dans aucune activité politique ; bien au contraire, il se consacra à l'étude.

A la fin juin 1887, la famille Oulianov déménagea à Kazan, où Lénine commença ses études de droit à l'université. En fait, ce projet tourna court : le 4 décembre, il prit part à une manifestation étudiante, et bien qu'il n'y ait pas joué un rôle important, après une nuit passée au commissariat il fut exclu de l'université et expulsé de la ville de Kazan. La raison en était simplement qu'il était le frère de l'autre Oulianov. Vladimir et le reste de la famille partirent pour Kokouchkino, à une cinquantaine de kilomètres de Kazan, où la mère avait une propriété.

A l'automne de 1888 toute la famille, à l'exception d'Anna qui avait été arrêtée en mars 1887 alors qu'elle visitait la chambre d'Alexandre, fut autorisée à résider à nouveau à Kazan. C'est alors que Vladimir adhéra à un cercle socialiste dont on sait fort peu de choses. Il était constitué de quelques étudiants qui lisaient ensemble quelques bons livres et échangeaient leurs idées sur ces lectures. Le cercle le plus important de Kazan était celui dirigé par N. E. Fédosséïev, qui était marxiste dès cette époque. Selon Maxime Gorky, qui vivait sur la Volga à cette époque et gravitait dans des cercles radicaux, Fédosséïev proclamait son soutien au premier traité marxiste important de [Plékhanov](#), *Nos divergences*, dès 1887. Le groupe de Fédosséïev possédait une petite bibliothèque illégale et même une presse clandestine. Vladimir, au cours de son séjour à Kazan, entra à contact avec certains de ses membres les moins importants.

En juillet 1889, de grandes rafles furent opérées à Kazan. Non seulement Fédosséïev et son cercle furent arrêtés, mais aussi des membres de celui auquel appartenait Vladimir. Cela dit, il eut la chance de ne pas être arrêté lui-même, la famille Oulianov ayant quitté la ville, le 3 mai, pour s'installer dans le village d'Alakaïevka, près de Samara. Le 11 octobre, elle déménagea à nouveau, cette fois pour la ville de Samara elle-même. Vladimir y demeura jusqu'à la fin août 1893, date à laquelle il partit pour Saint-Pétersbourg. Le fait que Lénine ait consenti à passer quatre années dans le trou perdu qu'était Samara

3 A. Elizarova, « Воспоминания об Александре Ильиче Ульянове », *Proletarskaia revoliutsiia*, nos. 2, 3, 1927, p. 287.

4 p. p. Pospelov, et al., Vladimir Ilyich Lenin : Biografiia, Moscow 1963, p. 9.

5 Léon Trotsky, *La jeunesse de Lénine*, Les bons caractères, Paris, 2004, p. 157.

suffit à démontrer qu'il n'était pas encore désireux de s'engager dans la politique active, qu'il continuait à étudier et à tenter de faire un choix sur la direction à donner à sa vie. Samara n'avait pratiquement aucune industrie, et donc pas de classe ouvrière. Elle n'avait pas non plus, à l'inverse de Kazan, d'université, et donc pas d'étudiants. De telle sorte qu'il n'y avait dans la ville aucune agitation ouvrière ou étudiante.

Lénine avait besoin de ces années pour décider s'il allait suivre le chemin de Sacha et, dans le cas contraire, quelle voie il allait emprunter. Il est clair que le jeune homme était attiré par le narodnisme, quoi qu'en disent les mythographes staliniens. L'un de ses camarades étudiants, arrêté avec lui à Kazan en décembre 1887, décrit comment les étudiants arrêtés échangeaient des plaisanteries le cœur léger. A un moment quelqu'un se tourna vers Oulianov, qui était assis à l'écart perdu dans ses pensées, et lui demanda ce qu'il comptait faire après sa libération. Oulianov répondit : « A quoi ai-je besoin de penser ?... Mon chemin a été tracé par mon frère aîné »⁶.

A Samara, Lénine rechercha des vétérans du mouvement terroriste clandestin, et les pressa de questions sur leurs techniques conspiratrices. De cette manière, il acquit des connaissances qu'il put mettre en pratique plus tard pour organiser le Parti bolchevik. Avant que la machine à mythes staliniennes ne commence son œuvre, toute une série d'éléments démontrent que dans sa jeunesse Lénine était sous l'influence des narodniks. Un témoignage allant dans ce sens est celui de V. V. Adoratsky, le futur directeur de l'Institut Marx-Engels-Lénine. Selon lui, en 1905, Lénine lui confia qu'il était très influencé par les idées populistes. Il admettait qu'en 1888 il avait la plus haute considération pour le mouvement terroriste narodnik, et que ça lui avait pris pas mal de temps pour se libérer de l'emprise de ces idées. « Pendant sa dernière année à Samara, 1892-93, Lénine était déjà marxiste, même s'il conservait des traits associés à la *Narodnaïa Volia* (c'est-à-dire une attitude spéciale envers le terrorisme) »⁷.

De nombreuses années plus tard, dans *Que faire ?* (1902), Lénine écrivait :

Beaucoup d'entre eux [les sociaux-démocrates russes] avaient commencé à penser en révolutionnaires en tant que narodovoltsy [adhérents de la *Narodnaïa Volia*]. Presque tous dans leur prime jeunesse avaient voué un culte aux héros de la terreur. Pour se soustraire à la séduction de cette héroïque tradition, il fallut lutter, rompre avec des gens qui voulaient à tout prix demeurer fidèles à la *Narodnaïa Volia* et que les jeunes social-démocrates tenaient en haute estime⁸.

Citant ce passage dans ses mémoires, Kroupskaïa ajoute que cela représentait tout un pan de l'autobiographie de Lénine.

Laïalants, cité plus haut, qui connaissait bien Lénine à Samara, détecta chez lui en mars 1893 « certaines sympathies pour le terrorisme de la *Narodnaïa Volia* », et note que cette propension causa entre eux une tension. Lorsqu'à l'automne de 1893, Lénine voulut adhérer à un cercle social-démocrate de Saint-Pétersbourg, il subit un examen approfondi sur la question du terrorisme et on le trouva trop favorablement disposé à son égard⁹.

Vladimir devait entreprendre une longue étude complète, non seulement parce que le narodnisme avait des racines profondes, mais aussi parce que, comme nous le verrons plus tard, les lignes de démarcation entre le populisme et le marxisme n'étaient pas clairement définies pour les jeunes radicaux de l'époque. Une autre raison était que les idées du marxisme russe n'avaient pas encore pris une forme tangible dans un mouvement ouvrier actif. Elles étaient encore le fait d'une poignée d'intellectuels isolés.

Les principaux textes d'étude de Vladimir étaient le premier et le second tome du *Capital* de Marx (le troisième volume n'avait pas encore été publié). Il devait les étudier intensément tout au long du reste de sa vie, trouvant en eux un guide pour sa pensée et une source d'idées toujours renouvelée. Il apprit,

6 E. Foss, « Первая тюрьма В. И. Ленина », *Ogonek*, no.11, 1926, p. 5.

7 V. Adoratsky, « After 18 years (meeting Vladimir Ilyich) », *Proletarskaia revoliutsiia*, no.3 (26), 1924, p. 94.

8 Lénine, *Œuvres*, vol.5, op. cit. , pp. 531-532.

9 G.M. Križjanovskij, О Владимире Ильиче, Moscou 1924, pp. 13-14.

comme il devait le dire lui-même plus tard, à « conférer » avec Marx. Durant la même période, il étudia le journalisme radical russe des années 1860 et 1870, de telle sorte que sa connaissance du narodnisme était assez étendue. Il fit bon usage de cela par la suite, dans ses débats avec les narodniks et dans ses premières tentatives d'écriture dans les années 1888-1893¹⁰.

Il entreprit également une étude sérieuse du matériel statistique disponible sur l'économie nationale russe, et rédigea sa première monographie indépendante destinée à mettre en lumière la scène économique et sociale russe.

D'après le registre de la bibliothèque de Samara qui a été conservé par hasard pour 1893, on peut voir que Vladimir ne négligea aucune publication ayant trait à son sujet, qu'il s'agît des recueils de la statistique officielle ou bien des essais économistes des populistes¹¹.

Lénine avait besoin d'années d'études pour se décider entre le populisme et le marxisme. La tragédie fraternelle l'avait frappé trop profondément pour permettre une décision rapide. Il commença à étudier *le Capital* de Marx au cours de l'année 1889. Cela ne signifie pas par autant qu'il avait décidé de tourner le dos au populisme. Comme nous le verrons, les narodniks étudiaient Marx. Il semble que ce ne soit qu'en 1891 qu'il eut connaissance des écrits de Plékhanov « sans lesquels il n'aurait pu arriver à des positions social-démocrates », comme Trotsky le dit fort justement¹². Répondant à un [questionnaire](#) en 1919¹³, Lénine affirma clairement qu'il était devenu social-démocrate (à l'époque le terme était synonyme de marxiste) en 1893¹⁴. En 1920, répondant à un [autre questionnaire](#) sur l'époque à laquelle il avait commencé à participer au mouvement révolutionnaire, il écrivit : « depuis sa fondation et même avant (1893) »¹⁵.

La légende stalinienne, décrivant comment le jeune Vladimir s'était décidé pour la bonne voie immédiatement après avoir eu connaissance du sort de son frère, n'est pas seulement psychologiquement stupide, elle est aussi une insulte à l'intégrité émotionnelle et intellectuelle de Lénine. Dans cette légende il apparaît un monstre – rigide, sec, mort, incapable de changement.

Sa longue investigation du populisme lui était nécessaire pour lui permettre d'éviter la tragédie de son frère, qui, à la veille du complot, doutait encore d'avoir choisi le bon chemin.

Dans la dernière semaine de l'année (1886) il (Sacha) argumentait encore contre le complot, disant qu'il était absurde, et même suicidaire, de s'engager dans une activité politique avant d'avoir clarifié les principes sur lesquels elle se base. Il ressentait le besoin d'un surplus de travail théorique et d'une définition plus précise des fins et des moyens... Mais ils répondaient à ses scrupules par un reproche efficace : allons-nous rester les bras croisés pendant que nos collègues et nos amis sont persécutés et que la nation dans son ensemble est opprimée et abrutie ? S'engager aujourd'hui, disaient-ils, dans une activité théorique serait une capitulation. N'importe quel philistin est capable de théoriser – le révolutionnaire doit combattre. C'était, bien sûr, la voix de l'inexpérience et de l'impatience, la voix de la jeunesse. Le sens de l'honneur révolutionnaire d'Alexandre y était sensible, et, contre sa conviction, il céda : Non, il ne resterait pas les bras croisés¹⁶.

Dans toute période, les idées sont étroitement reliées à celles de la précédente. L'état d'esprit de Lénine en 1887 ne peut être compris sans prendre en compte les idées de son frère aîné. Son développement intellectuel doit être vu comme issu de l'héritage narodnik et lié à lui. Pour se

10 N. Valentinov, *Встречи с В.И. Лениным*, New York 1953, p. 106.

11 L. Trotsky, *La jeunesse de Lénine*, Paris 1970, p. 264.

12 Trotsky, *ibid.*.

13 En fait en 1920. (Note de la MIA)

14 Lénine, *Œuvres*, vol.42, p. 469.

15 *Ibid.*, p. 472.

16 I. Deutscher, *Lenin's Childhood*, London 1970, pp. 52–53.

confronter avec le populisme et décider de son attitude à son égard, Lénine, comme tout scientifique sérieux, ne pouvait s'en remettre aux opinions des autres, mais devait étudier le sujet personnellement.

En fait, il avait besoin d'une période d'étude bien plus longue que celle qui sera le lot de la génération suivante de penseurs marxistes, comme Trotsky. D'abord, bien entendu, Trotsky n'avait pas connu le vécu traumatique de quelqu'un dont le frère a été pendu pour son terrorisme populiste. Ensuite, de neuf ans le cadet de Lénine, il entra en contact avec la politique révolutionnaire bien plus tard, en 1896, date à laquelle les marxistes étaient déjà pratiquement impliqués dans des grèves, y compris des grèves ouvrières de masse. Ce n'était pas le cas en 1887, où le mouvement marxiste était constitué presque entièrement de quatre ou cinq émigrés, avec une poignée d'étudiants les soutenant ici et là. Mais même Trotsky dut se colleter avec les idées populistes. Le premier groupe auquel il adhéra, à Nikolaïev, était constitué de personnes qui se considéraient comme des narodniks. Ils n'avaient du marxisme qu'une notion brumeuse. Un seul membre du cercle, une jeune femme du nom d'Alexandra Sokolovskaïa, elle-même la fille d'un narodnik, se proclamait marxiste. Cela prit quelques mois de polémique dans le cercle pour que Trotsky, qui au début était du côté des narodniks, soit converti au marxisme par Alexandra Sokolovskaïa. (Il devait ensuite l'épouser et ils eurent deux filles ; leur sort à toutes trois fut tragiquement lié à celui de Trotsky.)

Il est difficile de comprendre pourquoi Vladimir Ilitch Oulianov, cette homme sérieux et – comme l'avenir devait le montrer – actif, s'écarta de tout engagement politique pendant cinq ou six ans. Pour expliquer pourquoi Lénine a tant attendu, nous devons saisir la nature du populisme, l'inter-relation de ses idées avec celles du marxisme, et les passions ferventes que l'héroïsme des narodniks suscitait dans les cœurs des jeunes radicaux de l'époque. Il nous faut également comprendre l'alternative idéologique au populisme qui était développée à l'époque par Plékhanov, le père du marxisme russe. Enfin, l'engagement des individus – en l'espèce, celui de Vladimir – n'est pas déterminé par la seule raison pure, mais aussi par les rapports entre les idées et les actes. Nous devons par conséquent comprendre la situation réelle du mouvement ouvrier de l'époque – le nombre de grèves, qui les influençait, des narodniks ou des marxistes, etc. Prendre tout cela en compte demanderait bien plus d'espace que celui qui nous est alloué. Cela dit, sans une compréhension des luttes intellectuelles et politiques de la période, le développement de Lénine est impossible à expliquer. Ses racines étaient profondément enfoncées dans la tradition révolutionnaire russe des deux précédentes générations du populisme, une tradition qui avait culminé pour lui dans le martyre d'Alexandre. Une incursion dans le narodnisme et le marxisme russe est dès lors indispensable. L'évolution personnelle de Vladimir a été étroitement liée à celle de l'intelligentsia révolutionnaire russe et de la mince couche d'ouvriers révolutionnaires. Sa biographie politique se confond avec l'histoire du mouvement.

Les narodniks

Le mouvement radical qu'était le populisme narodnik a pris son essor au milieu du 19^e siècle. Né à l'époque de la guerre de Crimée et de l'abolition du servage (1861), il gagna en influence et renom dans les années soixante et soixante-dix, pour atteindre son apogée avec l'assassinat du tsar Alexandre II (1881), après lequel il devait rapidement décliner. Cela dit, on le vit renaître de ses cendres dans plus d'une occasion.

Les fondations du mouvement avaient été posées dans les années cinquante et soixante par [Herzen](#). Celui-ci était profondément convaincu que la paysannerie russe serait la base du socialisme. « L'avenir en Russie appartient au *paysan*, de la même manière qu'en France il appartient aux ouvriers, » écrivait Herzen à l'historien français [Michelet](#) en 1851.

Il pensait que la commune de propriété collective – l'*obchtchina* – qui avait survécu en Russie formerait le fondement du socialisme, plutôt que l'usine possédée sous forme d'établissement public. Le développement capitaliste pouvait être évité en Russie, proclamait-il. Il écrivait à [Mazzini](#) : « Je crois qu'il ne peut y avoir de révolution en Russie que sous la forme d'une guerre paysanne, » et il faisait référence à Emélian Pougatchev, le chef de la guerre des paysans de 1773-1775. Cette révolution devait frapper au cœur « le glacial despotisme de Pétersbourg. » Elle détruirait l'Etat. Elle conserverait la redistribution périodique des terres traditionnelle dans la Russie villageoise, empêchant ainsi la formation d'un prolétariat par la famine. Elle développerait l'auto-administration interne. « Pourquoi la Russie devrait-elle aujourd'hui perdre sa commune rurale, alors qu'elle a survécu pendant toute la

période du développement politique du pays, alors qu'elle est restée intacte sous le joug pesant du tsarisme moscovite, aussi bien que sous l'autocratie à l'européenne des empereurs ? »

Mais la Russie était-elle capable de mener à bien une telle révolution ? Deux facteurs encourageaient une réponse affirmative à cette question : la force du paysan russe, qui malgré toute une succession de règnes despotiques avait conservé son humanité, en même temps qu'un sentiment d'indépendance et de distance de l'autorité ; et, par-dessus tout, la vie spirituelle et intellectuelle de la Russie moderne.¹⁷ Ce dont on avait besoin, selon Herzen, c'était de révolutionnaires qui se consacraient au peuple. Dans un appel aux étudiants de 1861, il disait : « Vers le peuple!... Voilà votre place... Prouvez que ce qui sortira de vous, ce ne sera pas des employés de bureau, mais des soldats du peuple russe ».

[Tchernichevsky](#) parvenait aux mêmes conclusions extrêmes que Herzen. Franco Venturi, l'historien du populisme, a décrit la relation entre Herzen et Tchernichevsky de la manière suivante : « Herzen a créé le populisme ; Tchernichevsky fut son politicien. Il a fourni au populisme son contenu le plus solide, et non seulement il lui a donné des idées mais a aussi inspiré ses principaux actes par ses brillantes activités de publiciste des années 1853 à 1862 »¹⁸.

En juillet 1848, Tchernichevsky écrivait dans son journal intime qu'il était « de plus en plus convaincu par les idées des socialistes. » Il ressentait dès lors le besoin de traduire ses convictions en Russe. Que pouvaient signifier les mots « révolution » et « socialisme » dans son propre pays ? Il répondait que le seul espoir reposait dans une révolte paysanne. « La seule chose qui manque, c'est une unité entre les divers soulèvements locaux »¹⁹. Une lettre adressée à Herzen par un auteur anonyme, mais exprimant à l'évidence les opinions de Tchernichevsky et de son ami [Dobrolioubov](#), met clairement en avant l'appel à une insurrection paysanne.

Il est clair que vous faites erreur en ce qui concerne la situation en Russie. Les propriétaires terriens libéraux, les professeurs libéraux, les écrivains libéraux vous égarent par des espoirs sur les buts progressistes de notre gouvernement... Vous ne devez pas oublier, ne fût-ce qu'un instant, qu'Alexandre II montrera les dents, comme l'a fait Nicolas I^{er}. Ne vous fiez pas aux bavardages sur notre progrès. Nous sommes exactement là où nous étions auparavant... Ne vous laissez pas prendre par l'espoir, et ne trompez pas les autres... Non, notre situation est horrible, insupportable, et seules les haches des paysans peuvent nous sauver. Il n'y a que ces haches qui soient d'une quelconque utilité. On vous a déjà dit tout cela, semble-t-il, est c'est une vérité extraordinaire. Il n'y a pas d'autre moyen de salut. Vous avez fait tout ce qui était possible pour aboutir à une solution pacifique du problème, mais maintenant vous devez changer de tonalité. Que votre « cloche » ne sonne pas pour la prière, mais pour la charge. Appelez la Russie aux armes²⁰.

Tchernichevsky, comme Herzen, voyait dans l'*obchtchina* la fondation du socialisme. Mais il n'idéalisait pas cette institution, qui était un héritage des temps patriarcaux. Elle devait être revitalisée et transformée par le socialisme occidental. Pour Tchernichevsky, l'ennemi principal n'était pas le capitalisme mais l'arriération de la Russie — « les conditions d'existence asiatiques, la structure sociale asiatique, l'ordre asiatique », et son but premier était le renversement du régime politique tsariste.

En 1860 fut formée à Saint-Pétersbourg une petite organisation clandestine connue sous le nom de « Jeune Russie ». Son but immédiat était « une révolution sanglante et implacable, qui changera radicalement les fondations de la société contemporaine », et elle tirait son inspiration de Tchernichevsky. En 1862, Tchernichevsky fut arrêté et passa plus de 18 mois à la forteresse Pierre-et-Paul. Puis il fut envoyé aux travaux forcés en Sibérie, où il resta jusqu'en 1883. Il lui fut alors permis de vivre en Astrakhan, et finalement, quelques mois avant sa mort, en 1889, de retourner dans sa ville natale de Saratov.

17 F. Venturi, *Roots of Revolution*, London 1960, pp. 34-35.

18 Ibid., p. 129.

19 Ibid., p. 136.

20 Ibid., p. 159.

En 1862-63 *Zemlia i Volia* (Terre et Liberté) fut fondée. C'était un regroupement informel de groupes constitués essentiellement d'étudiants. L'esprit directeur du mouvement, même après son arrestation, restait Tchernichevsky. Un des résultats de la constitution de *Zemlia i Volia* fut une augmentation du nombre d'actes terroristes contre l'autocratie. Le 4 avril 1866, il y eut une tentative d'assassinat du tsar de la part de l'étudiant Dimitri Karakozov. Il échoua et fut exécuté, mais c'était le premier acte d'un drame révolutionnaire qui ne devait s'achever qu'avec le renversement du tsarisme un demi-siècle plus tard.

La décennie 1860, ouverte le 19 février 1861 avec l'émancipation des serfs, se ferma avec l'incarcération dans une cellule de la forteresse Pierre-et-Paul de Netchaïev, une des statues majeures de la galerie héroïque du narodnisme. Il avait tenté de créer une société étroitement conspiratrice appelée « La vengeance du peuple », dont le but était de diriger un soulèvement paysan. Elle fit long feu et aucun soulèvement n'eut lieu, mais les efforts de Netchaïev furent récompensés par une incarcération en isolement.

Une deuxième vague du mouvement révolutionnaire s'ouvrit au début des années soixante-dix, avec une oscillation du balancier à l'inverse des méthodes conspiratrices de Netchaïev (influencée par l'horreur que provoqua l'organisation par Netchaïev du meurtre d'un de ses propres collaborateurs). Il y eut au contraire un pèlerinage massif d'intellectuels vers les campagnes pour convertir la paysannerie. On peut juger de l'ampleur du mouvement par le fait qu'en 1874 4.000 personnes furent emprisonnées, interrogées, ou au moins harcelées par la police²¹.

Au cours de cette période de 1874, qu'on a appelée « l'été fou », des centaines de milliers de jeunes hommes et femmes abandonnèrent leurs foyers, leurs richesses, leurs honneurs et leurs familles. Ils se jetèrent dans le mouvement avec une joie, un enthousiasme, une foi qu'on ne peut ressentir qu'une fois dans sa vie et qui, une fois perdue, ne peut jamais être retrouvée. Ce n'était pas encore un mouvement politique. Il était plutôt de nature religieuse, avec le côté contagieux de phénomènes semblables. Les hommes n'essayaient pas seulement d'atteindre un certain but pratique, mais aussi de satisfaire un devoir ressenti profondément, une aspiration à la perfection morale²².

Le paysan russe s'avéra moins réceptif aux idées socialistes que les intellectuels révolutionnaires n'avaient été portés à le croire. Ils trouvèrent la communication avec les ruraux particulièrement difficile, et ceux-ci se méfiaient d'eux. Ils étaient même fréquemment dénoncés à la police par ceux-là même qu'ils étaient venus servir.

Le mouvement narodnik accumulait cependant une expérience pratique, et de nouveaux axes politiques furent tracés en conséquence. Si les paysans n'étaient pas prêts pour l'action, les révolutionnaires devaient agir eux-mêmes. L'un des nouveaux dirigeants, p. M. Tkatchev, écrivant quelques années plus tard, en 1879, parlait du « fiasco complet » de la démarche consistant à se mêler au peuple, et ajoutait fièrement :

Nous fûmes les premiers à mettre en évidence le caractère inévitable de ce fiasco ; nous fûmes les premiers... à supplier les jeunes d'abandonner cette voie anti-révolutionnaire funeste et de revenir aux traditions de l'activité révolutionnaire directe et d'une organisation révolutionnaire combattante centralisée [c'est-à-dire aux traditions de la tendance Netchaïev]. Et notre voix n'était pas un simple cri dans le désert. (...) L'organisation combattante des forces révolutionnaires, la désorganisation et la terrorisation du pouvoir gouvernemental, telles étaient dès le départ les revendications fondamentales de notre programme. Et à présent ces revendications ont enfin commencé à être mises en pratique. (...) À présent notre seule tâche est de terroriser et de désorganiser le pouvoir gouvernemental »²³.

21 Ibid., p. 505.

22 Ibid., p. 503.

23 G.V. Plekhanov, [Наши Разногласия](#).

Ainsi, après l'orientation vers le peuple, le balancier revint au terrorisme. Le 24 janvier 1878, une jeune fille isolée, [Véra Zassoulitch](#), tira sur le chef de la police de Saint-Pétersbourg, le général Trépov, qui venait de faire subir à un prisonnier, Bogolioubov, des châtiments corporels. En mai, le commandant de la gendarmerie de Kiev fut assassiné. En août 1879, Kravtchinsky tua le commandant en chef de la gendarmerie russe. A la différence de Véra Zassoulitch, Kravtchinsky n'opérait pas seul. Il était membre de *Zemlia i Volia*, qui était désormais un groupe très bien organisé et discipliné.

Le 2 avril 1879, Alexandre Soloviev, après avoir personnellement informé *Zemlia i Volia* de son intention d'assassiner le tsar Alexandre II, mais sans le soutien de l'organisation, fit la tentative mais échoua. Quelques semaines plus tard, une organisation terroriste active, « Mort ou Liberté », se constitua au sein de *Zemlia i Volia*. Le 1^{er} mars 1881, elle réussissait à assassiner le tsar.

Mais les espoirs des révolutionnaires devaient être amèrement déçus. Leur acte ne mena pas à un soulèvement populaire, mais au contraire à un renforcement de l'autocratie et à la répression impitoyable de toute activité révolutionnaire pendant de nombreuses années. Le courage surhumain et la force morale des terroristes n'étaient pas suffisants pour renverser le tsarisme.

Les narodniks « adaptent » le marxisme

Pour comprendre le développement du marxisme russe, il faut assimiler l'attitude que les narodniks nourrissaient à son égard. En 1848, en encore pendant des années, les œuvres de Marx et Engels pouvaient être importées en Russie légalement, parce qu'à en croire la censure, elles constituaient une « spéculation abstraite » qui ne concernait pas la Russie²⁴. En 1872, *Le Capital* (Vol. 1) de Marx fut publié en russe (bien des années avant d'être publié en français et en anglais). Il se vendit immédiatement à 3.000 exemplaires. Le comité exécutif de *Narodnaïa Volia* écrivait à Marx en 1880 : « Citoyen, la classe intellectuelle et progressiste de Russie... a accueilli avec enthousiasme la publication de vos travaux scientifiques. Là, au nom de la science, est reconnue la valeur des meilleurs principes de la vie russe ».

La description par Marx des atrocités de l'accumulation primitive du capital et de la révolution industrielle en Angleterre, sa théorie de la plus-value, ses attaques contre la division capitaliste du travail et l'aliénation, sa critique de la démocratie parlementaire bourgeoise « formelle », furent interprétées par les populistes comme la preuve qu'aucun effort ne devait être épargné pour empêcher le développement du capitalisme en Russie. « Ayant appris de Marx de quel prix élevé se payait le développement capitaliste, [les narodniks] refusèrent de payer ce prix, et placèrent leurs espoirs dans la possibilité de restaurer les formes archaïques de la vie sociale et de les adapter aux conditions nouvelles »²⁵.

Le fait que, pour Marx, le capitalisme fût un progrès sur le féodalisme, et la démocratie parlementaire, aussi formelle et limitée fût-elle, un pas en avant par rapport à l'autocratie – tout cela ne troublait pas les narodniks. Utilisant leur connaissance du *Capital* de Marx, les économistes populistes écrivirent des livres prouvant la possibilité et la nécessité d'un développement non capitaliste en Russie. Le plus original de ces économistes était V. p. Vorontsov, qui, utilisant le pseudonyme « V. V. » dans son livre *Le sort du capitalisme en Russie* (1882), proclamait que le capitalisme russe, du fait de sa tardiveté, ne pouvait pas trouver de débouchés extérieurs pour ses productions. En même temps, les marchés intérieurs n'étaient pas en expansion mais au contraire se contractaient du fait que le capitalisme ruinait les paysans et les artisans, réduisant leur pouvoir d'achat. Le capitalisme ne pouvait aller au-delà d'ilots d'industrie moderne destinés à la satisfaction des désirs des classes supérieures. Il ne pouvait devenir la forme de production dominante. Il pouvait ruiner des millions de paysans et d'artisans, mais il ne pouvait leur donner de l'emploi et les amener à « socialiser la production ». Il pouvait se développer *intensivement* par l'exploitation du travail, mais pas *extensivement* en accroissant l'emploi. D'une façon générale en ce qui concernait les pays retardataires, il ne pouvait être que destructif – une « parodie de capitalisme », un « enfant illégitime de l'histoire ». Et si de tels ilots de capitalisme existaient effectivement en Russie, ils étaient les produits artificiels des efforts de l'Etat.

24 B.A. Chagin, *Proniknovenie idei marksizma v Rossiïu*, Leningrad 1948, p. 10.

25 A. Walicki, *The Controversy over Capitalism*, London 1969, p. 63.

Tout en adaptant le marxisme, les narodniks étaient en fait des socialistes utopiques. Voyant que les masses russes restaient inertes alors qu'eux-mêmes considéraient le socialisme comme un idéal désirable, ils ne faisaient pas vraiment de lien causal entre les masses du présent et l'avenir. [N. K. Mikhailovsky](#), l'un des théoriciens du populisme, exprimait cette dualité en parlant de deux espèces de vérités — « la vérité vraie », celle qui existe dans la réalité, et « la vérité juste », celle qui devrait être. Le « monde de ce qui devrait être, le monde de la vérité et de la justice » n'avait aucun rapport avec le cours objectif du développement historique. La description par Marx des caractéristiques principales des socialistes utopiques de son temps s'applique très bien aux narodniks. Leur principal défaut, explique le *Manifeste Communiste*, était dû au fait qu'ils ne voyaient « du côté du prolétariat, aucune spontanéité historique, aucun mouvement politique qui lui soit propre », qu'ils n'avaient pas encore adopté le point de vue de la lutte des classes, et que le prolétariat n'existait pour eux que pour autant qu'il était « la classe la plus souffrante. »²⁶ Il suffit de substituer le mot « paysannerie » à celui de « prolétariat » pour que la description convienne parfaitement aux populistes russes. De leur position utopique découlait leur conception élitiste du rôle de l'intelligentsia – le moteur de l'histoire, dont la tâche est de modeler les masses inertes et ignorantes.

De la même manière qu'une religion peut être pratiquée par des fidèles dont le développement économique est différent, chacun lui donnant un contenu distinct, le « marxisme » dont faisait usage l'intelligentsia populiste était différent du marxisme qui est celui du mouvement ouvrier. La combinaison grotesque de « marxisme » et de narodnisme a été expliquée par Engels dans une lettre du 26 février 1895 :

*Dans un pays comme le vôtre, où la grande industrie a été greffée sur la commune rurale primitive, et où tous les stades intermédiaires de la civilisation coexistent les uns avec les autres, dans un pays qui, de plus, a été enclos par le despotisme à l'intérieur d'une muraille de Chine intellectuelle, dans le cas d'un tel pays on ne devrait pas s'étonner de voir naître les combinaisons d'idées les plus bizarres et les plus impossibles.*²⁷

On ne peut qu'être d'accord avec A. Walicki, auteur d'une importante étude sur la philosophie sociale des populistes, lorsqu'il écrit que le populisme

*... était une réaction russe au capitalisme occidental et, également, une réponse russe au socialisme occidental – une réaction au capitalisme et au socialisme occidentaux de la part d'une intelligentsia démocrate vivant dans un pays paysan arriéré à un stade primitif du développement capitaliste. Et il est tout-à-fait compréhensible que le populisme russe classique ait été, avant tout, une réaction au marxisme – après tout, Marx était alors la personnalité dirigeante du socialisme européen, et, en même temps, l'auteur du livre faisant autorité sur le développement du capitalisme. Ce n'est d'aucune manière un accident si les débuts du populisme classique, dans sa forme achevée, ont coïncidé avec la première vague de la diffusion des idées marxistes en Russie... Il n'est pas exagéré de dire que la rencontre avec Marx fut d'une importance déterminante dans la formation de l'idéologie populiste, que sans Marx elle aurait été différente de ce qu'elle fut.*²⁸

Faute de comprendre les relations intimes entre le narodnisme et le marxisme, on ne peut saisir les grandes difficultés auxquelles faisaient face les marxistes russes dans leur dépassement du populisme, des obstacles qui ont pris à Plékhanov, le père du marxisme russe, des années pour les surmonter, et qui sont réapparus sur le chemin de son disciple Vladimir Ilitch Oulianov.

L'héroïsme des narodniks

Notre examen rapide des idées des narodniks dans les années 1860 et 1880 ne donne pas, loin de là, une image exacte de la nature du populisme. Leurs convictions étaient accompagnées d'une passion

²⁶ Marx et Engels, [Manifeste du Parti Communiste](#), 1847.

²⁷ Lettre à Plekhanov, 26 février 1895. L'original est en français, mais nous n'avons pu retrouver qu'une [traduction allemande](#). (Note de la MIA).

²⁸ Walicki, op. cit., p. 26.

extrême, qui leur donnait le courage moral et la détermination de faire face à toutes sortes de dangers et de souffrances. Ils prenaient par centaines le chemin des cellules d'isolement de la forteresse Pierre-et-Paul, de la Sibérie, voire de l'échafaud.

On ne peut trouver de meilleur témoin de l'héroïsme des narodniks que l'écrivain américain George Kennan, qui avait d'abord été leur adversaire. Kennan ayant condamné publiquement les terroristes en 1882, les autorités russes ne virent pas d'inconvénient à l'autoriser à entrer en Russie et à visiter les prisons et les camps de travaux forcés, dans l'espoir que son attitude négative à l'égard des révolutionnaires russes contribuerait à gagner l'opinion mondiale au camp du gouvernement. Malgré tout, après avoir séjourné en Sibérie de 1884 à 1886, Kennan disait, dans une lettre citée par Mrs Dawes dans le numéro d'août 1888 du magazine américain *The Century* : « Ce que j'ai vu et appris en Sibérie m'a ému jusqu'au plus profond de mon âme – cela m'a ouvert à un monde nouveau de vécu humain, et élevé, à certains égards, mes principes moraux dans leur ensemble ».

J'ai fait la connaissance de personnages aussi véritablement héroïques – des personnages ne le cédant en rien à ceux que l'histoire a retenus, et les ai vus montrer un courage, une abnégation, un sacrifice de soi et un dévouement à leur cause allant bien au-delà de ce dont je me crois capable... Je suis allé en Sibérie avec l'idée que les exilés politiques étaient un ramassis de fanatiques mentalement déséquilibrés, des poseurs de bombes et des assassins. Quand je suis reparti de Sibérie j'ai embrassé ces mêmes hommes, les serrant dans mes bras et les yeux pleins de larmes.²⁹

Les années 1880 furent des années de terrible réaction. Après l'assassinat d'Alexandre II, le pays ressemblait à un cimetière. Il n'y avait pratiquement plus de résistance. En 1883, Vera Figner, l'une des personnalités les plus admirables du comité exécutif de *Narodnaïa Volia*, fut arrêtée. L'année d'après, G. A. Lopatine, qui avait été en contact avec Marx et Engels lors de son séjour à l'étranger, revint à Saint-Petersbourg reprendre le cours de ses activités terroristes, mais fut bientôt arrêté. Lors de son arrestation, de nombreuses adresses tombèrent entre les mains de la police, provoquant la liquidation de ce qui restait de *Narodnaïa Volia*.

Le dernier numéro du journal *Narodnaïa Volia*, paru le 1^{er} octobre 1885, alors que le parti lui-même n'existait plus, peignait de couleurs blafardes le moral des intellectuels :

Une désintégration intellectuelle complète, un chaos d'opinions les plus contradictoires sur les questions les plus élémentaires de la vie sociale... D'un côté, un pessimisme aussi bien personnel que social, de l'autre, un mysticisme socio-religieux... Il y avait un flot de renégats de toute espèce. Les couches les plus établies de l'intelligentsia annoncèrent qu'elles en avaient assez des paysans. Il est temps de vivre pour nous-mêmes! Les journaux radicaux et libéraux en voie de disparition révélaient le déclin de l'intérêt social.³⁰

On peut trouver une autre description de la période sous la plume de Rosa Luxemburg, écrivant de sa prison pendant la Première Guerre mondiale :

Après l'attentat contre Alexandre II une période de désespérance rigide s'installa dans toute la Russie... Les toits de plomb [les prisons] du gouvernement d'Alexandre III recouvraient le silence du tombeau. La société russe tomba sous l'emprise de la résignation désespérée, confrontée comme elle l'était à la fin de tous les espoirs de réforme pacifique et à l'échec apparent de tous les mouvements révolutionnaires³¹.

Caractéristique de la période fut la défection d'un des dirigeants populistes les plus importants, Lev Tikhomirov, qui publia en Europe occidentale une confession appelée *Pourquoi j'ai cessé d'être révolutionnaire* (il devait peu après devenir un partisan fervent du tsarisme). Un grand nombre d'autres anciens révolutionnaires trouvèrent leur prophète en la personne de [Léon Tolstoï](#), qui, tout en rejetant

²⁹ *The new outlook*, volume 59, p. 276.

³⁰ Trotsky, *Young Lenin*, New York 1972, pp. 52-53.

³¹ V. Korolenko, [Die Geschichte meines Zeitgenossen](#), vol.1, Berlin 1919, pp. 47-48.

l'abomination du tsarisme, prêchait une doctrine de non-violence. Les enseignements de Tolstoï semblaient fournir un soutien moral à l'intelligentsia désabusée et passive.

Malgré tout, dans la marée globale de la réaction, il y avait de petits tourbillons. Le plus important fut le complot de mars 1887, dans lequel Alexandre Oulianov était impliqué de façon centrale. Six personnes y participèrent. Trois d'entre eux, parmi lesquels Oulianov, se considéraient comme membres de *Narodnaïa Volia*, trois autres se proclamaient sociaux-démocrates. La distinction entre les premiers et les seconds n'était cependant pas très claire.

Alexandre lui-même s'était imprégné de l'œuvre de Marx, mais il était toujours populiste, comme le fait apparaître clairement le programme qu'il rédigea pour le groupe : *Programme de la fraction terroriste du parti Narodnaïa Volia*. Il était convaincu que la principale force révolutionnaire résidait non pas dans la paysannerie, mais dans la classe ouvrière industrielle. Le socialisme était le « résultat nécessaire de la production capitaliste et de la structure de classe capitaliste ».³² Ceci n'excluait cependant pas, selon le *Programme*, « la possibilité d'une autre transition, plus directe, au socialisme, à condition qu'il y ait des conditions favorables spéciales dans les habitudes des gens et le caractère de l'intelligentsia et du gouvernement ».

Le capitalisme n'était pas une étape nécessaire avant le socialisme. Le capitalisme n'était nécessaire que là où « le processus de transition se développe de façon spontanée, s'il n'y a pas d'intervention consciente de la part d'un groupe social. » Le *Programme* reconnaissait la nécessité « d'organiser et d'éduquer la classe ouvrière », mais cette tâche devait être remise à plus tard, l'activité révolutionnaire au sein des masses étant « presque impossible... sous le régime politique existant. » L'autocratie devait être renversée au moyen du terrorisme, pour que la classe ouvrière puisse faire son entrée sur l'arène politique.

Cet éclectisme particulier était une tentative de combiner populisme et marxisme. Comme nous l'avons mentionné ci-dessus, Alexandre avait besoin de temps pour faire le tri dans ses idées. Cela ne lui fut pas accordé. Lénine disait à Lalaïants, en 1893, qu'Alexandre « se considérait comme marxiste ». C'était à l'évidence une exagération. La tragédie d'Alexandre, c'est qu'il était un homme de la transition dans une période transitoire. Dans son travail sur la pensée sociale russe, Ivanov-Razoumnik, décrivant la nature transitoire des années 1880, écrit : « Avant eux, c'était le *Narodnichestvo*, après eux, le marxisme, ils représentaient quant à eux un vide idéologique »³³.

Plékhanov rompt avec Zemlia i Volia

A la suite et comme résultat de ses zigzags et revers de fortune, il y eut une lutte de fractions au sein de *Zemlia i Volia* entre les partisans de l'agitation de masse – aller vers le peuple – et les tenants du terrorisme. Le principal avocat de la première tendance était Georges Valentinovitch Plékhanov.

Dès octobre 1879, *Zemlia i Volia* avait cessé d'exister. Les agitateurs créèrent une organisation séparée appelée *Tchorni Pérédriel* (le *Partage Noir*). Le nom signifiait littéralement une distribution égale des terres entre les hommes « noirs », c'est-à-dire les paysans. Les terroristes adoptèrent le nom *Narodnaïa Volia*, qui, du fait du double sens du mot *Volia*, signifiait à la fois « Volonté du Peuple » et « Liberté du Peuple ».

Tchorni Pérédriel fut pratiquement mort-né. « L'organisation manqua de chance dès le premier jour de sa création, » se plaint Deutsch, un de ses fondateurs, dans ses mémoires. « O. V. Aptekman, le chroniqueur de *Tchorni Pérédriel* et un de ses dirigeants, commence son récit par ces mots affligés : « L'organisation *Tchorni Pérédriel* n'avait pas vu le jour dans une période faste. Dieu ne lui donna pas la vie, et trois mois plus tard, elle expira »³⁴.

Comme résultat des activités d'un traître au sein de l'organisation, ses dirigeants, Plékhanov, [Axelrod](#), Zassoulitch et [Deutsch](#) furent contraints d'émigrer de Russie l'un après l'autre. Après une série de descentes de police, qui aboutit à la saisie de l'imprimerie du groupe et l'arrestation de pratiquement

32 N.K. Karataev, *Narodnichestvaya ekonomicheskaya literatura*, Moscou 1958, p. 631.

33 V. Ivanov-Razoumnik, *Istoria russkoi obshchestvennoi mysli*, vol.2, St. Petersburg 1908, p. 335.

34 S.H. Baron, *Plekhanov*, London 1963, p. 44.

tous ses membres qui n'avaient pas quitté le pays, le groupe cessa virtuellement d'exister. Malgré tout *Tchorni Pérédiel* était destiné à jouer un important rôle historique. Il devint le pont du populisme au marxisme.

Le tournant vers la classe ouvrière

Empiriquement, et sans une claire compréhension théorique de leur problème, des individus isolés parmi les *narodniks* se tournèrent à plusieurs reprises vers la classe ouvrière industrielle. Sans accorder un regard à ces jeunes pousses, on ne peut comprendre la croissance du marxisme russe.

En 1870, pour la première fois dans l'histoire de la Russie, un groupe d'étudiants, dirigés par N. V. Tchaïkovsky, sema la graine d'une organisation ouvrière³⁵. Ils firent cela, non pas parce qu'ils considéraient le prolétariat comme l'agent du socialisme, mais parce qu'ils voyaient dans les ouvriers d'usine des agents de transmission du message populiste parmi les paysans.

Ils prirent donc contact avec ceux qui étaient les moins qualifiés et les plus directement reliés à la vie et à l'esprit des campagnes. En principe, ils choisissaient toujours des travailleurs du textile plutôt que des ouvriers métallurgistes, parce qu'ils reconnaissaient en eux les représentants de ce qu'ils considéraient comme le vrai peuple. A. V. Nizovkine, un de leurs propagandistes les plus actifs, prétendait que les travailleurs des métaux avaient déjà été marqués par la civilisation urbaine. Ils s'habillaient mieux, ne vivaient plus de façon communautaire ; et les traditions de l'*artel* dépérissaient chez eux. Les ouvriers du textile, par contre, étaient toujours vêtus à la mode paysanne et conservaient les habitudes typiques du village – de l'esprit communautaire à l'ivrognerie³⁶.

Les tchaïkovskystes étaient en nombre très limité.

Il est difficile de dire exactement quel était le nombre des membres du groupe tchaïkovskyste de Pétersbourg... En 1928, près d'un demi-siècle plus tard, trois survivants... tentèrent d'établir une liste exacte de leurs camarades entre 1871 et 1874. Leurs estimations étaient d'un groupe de 19 à Moscou, 11 à Odessa, 8 à Kiev, et une poignée à Kharkov, Orel, Kazan et Toulâ³⁷.

Tout tchaïkovskyste commençait son travail politique en contactant un petit groupe de trois à cinq ouvriers, auxquels il apprenait à lire et écrire. Il leur donnait aussi des leçons de géographie, d'histoire, de physique, et d'autres matières. Ils donnaient des conférences sur des sujets tels que l'histoire des révoltes en Russie, l'Internationale, le mouvement ouvrier allemand, et l'économie politique (sur la base des œuvres de Marx). Une bibliothèque avait été constituée pour les travailleurs qui étaient disposés à payer 2 % de leur salaire pour l'entretenir. Malheureusement, les tchaïkovskystes ne survécurent pas aux persécutions policières. En 1873, ils avaient cessé d'exister en tant que corps organisé.

Pendant que les tchaïkovskystes œuvraient à Saint-Pétersbourg, un groupe plus important et bien plus prolétarien était constitué à Odessa. Il était centré autour de la personnalité de E. Zaslavsky, qui le dirigea pendant huit ou neuf mois, et portait le nom d'Union des Ouvriers de la Russie du Sud. Il peut être considéré comme la première organisation de nature véritablement ouvrière à avoir vu le jour dans l'empire russe³⁸. L'Union, qui avait dans son organisation centrale 50 à 60 membres, fut capable de soutenir deux grèves, la première en janvier 1875, à l'usine Bellino-Venderich, et la seconde en août chez Gullier-Blanchard. Dans cette dernière occasion, un manifeste fut rédigé et distribué. L'influence de l'Union s'accrût rapidement, non seulement à Odessa, mais aussi dans d'autres villes du bord de la Mer Noire. Son programme contenait certaines nouveautés. La tâche qu'elle s'assignait comportait « (a) la propagande de l'idée d'émancipation des travailleurs du joug du capital et des classes privilégiées ; et (b) le regroupement des travailleurs des régions de la Russie méridionale pour la lutte à venir contre

35 Tchaïkovsky a terminé sa vie à la tête du gouvernement Blanc d'Arkhangelsk.

36 Venturi, op. cit., p. 511.

37 Ibid., p. 481.

38 Ibid., p. 516.

l'ordre économique et politique existant. »³⁹ A la fin de 1875, un mouchard permit aux autorités de mettre pratiquement fin aux activités de l'Union en arrêtant tous ses dirigeants.

Mais l'arrestation des tchaikovskystes au début de 1874, qui brisa les cadres de cette organisation, ne mit pas fin à la pénétration, lente et imperceptible, des idées révolutionnaires parmi les ouvriers de Saint-Petersbourg. On peut en voir une des expressions les plus dramatiques, point culminant de six longues années de propagation des idées, dans une manifestation sur la Place de la Cathédrale de Kazan le 6 décembre 1876. C'est un événement décisif de l'histoire du mouvement révolutionnaire russe. Plékhanov, qui y joua un rôle central, décrivait l'évènement des années plus tard. Inspiré par une manifestation d'intellectuels organisée pour les obsèques d'un étudiant assassiné par ses geôliers, un groupe de travailleurs proposa de faire sa propre manifestation. Ils assurèrent à Plékhanov qu'au moins 2.000 de leurs camarades y participeraient. Le jour dit, une foule composée essentiellement d'étudiants, mais qui comportait quelques ouvriers, se rassembla devant la cathédrale. Les estimations du nombre de manifestants varient entre 150 et 500. Après avoir fait traîner les choses dans l'espoir que davantage d'ouvriers les rejoindraient, Plékhanov se leva et fit un discours qui se terminait par les mots : « Vive la révolution! Vive *Zemlia i Volia!* » Un drapeau rouge où étaient inscrits les mots « Terre et Liberté » fut ensuite déployé. Ce petit rassemblement fut la première manifestation ouvrière de l'histoire de la Russie.

Une vague de grèves se répandit à Saint-Petersbourg entre 1877 et 1879. Il y en eut 26 en tout, un niveau sans précédent d'activité gréviste qui ne devait pas se répéter avant les années 1890. C'est dans cette période qu'une nouvelle organisation de travailleurs vit le jour à Saint-Petersbourg, l'Union Ouvrière de la Russie du Nord. Elle avait environ 200 membres, avec des groupes dans tous les districts ouvriers de la ville. Son fondateur était le menuisier Stepan Khaltourine, le fils d'un paysan de la province de Viatka. Malgré tout, après quelques mois de vie active, l'Union du Nord fut à son tour brisée par la police, et en 1880 elle avait cessé d'exister.

En 1879, Plékhanov, alors dirigeant de *Tchorni Pérédriel*, tourna le dos au terrorisme narodnik, mettant l'accent sur la propagande et argumentant aussi, sur des bases empiriques, en faveur d'un tournant vers la classe ouvrière. Mais le cordon ombilical qui liait sa pensée à la qualification populiste de la paysannerie comme agent du socialisme n'avait pas été coupé. En février 1879, il écrivait : « L'agitation dans les usines s'accroît quotidiennement : telle est la nouvelle du jour ». Cette agitation constituait l'un des problèmes que « la vie elle-même met au premier plan, à sa place normale, malgré les décisions théoriques a priori des révolutionnaires... Dans le passé, et non sans raison, nous mettions tous nos espoirs et dirigeons toutes nos forces vers les masses villageoises. L'ouvrier urbain n'arrivait qu'en seconde place dans les calculs des révolutionnaires ».

Alors qu'au village les paysans étaient sous l'influence « des membres les plus conservateurs et timorés de la famille paysanne », les « ouvriers des villes... constituent la couche la plus mobile, la plus réceptive, la plus facilement gagnée à la révolution de toute la population ».

Nous pouvons voir dans nos grands centres industriels une accumulation de dizaines et même parfois de centaines de milliers d'ouvriers. Dans la grande majorité des cas — il s'agit dans tout cela des mêmes paysans qu'à la campagne. (...) Le problème agricole, la question de l'auto-activité de l'obchtchina, la terre et la liberté, sont aussi proches du cœur de l'ouvrier que de celui du paysan. En un mot, il ne s'agit pas d'un éloignement des masses paysannes mais d'une partie de la paysannerie même. Leur cause est la même, leur lutte peut et doit être la même. Par ailleurs, les villes accueillent la fleur des populations rurales : plus jeune, plus entreprenante dans sa composition elle y est surtout protégée de l'influence des membres les plus conservateurs et craintifs de la famille paysanne (...) Grâce à cela, elles seront un allié précieux pour les paysans au moment de la révolution sociale⁴⁰.

La révolution socialiste à venir serait une révolution paysanne, mais les ouvriers devaient constituer pour la paysannerie des alliés inestimables, étant toujours au fond des paysans eux-mêmes, et ils

39 M.N. Pokrovsky, [Русская История в самом сжатом очерке](#), 1933.

40 G.V. Plekhanov, [Закон экономического развития общества и задачи социализма в России](#), 1879.

pouvaient servir d'intermédiaires entre l'intelligentsia des villes et la paysannerie. *Narodnaïa Volia*, des années après le départ de Plékhanov, appelait ainsi à plus d'activité propagandiste parmi les travailleurs de l'industrie. Un article programmatique intitulé « Travail préparatoire du parti » dans *Kalendar Narodnoi Voli* (1883) déclare : « La population laborieuse des villes, qui est d'une signification particulièrement importante pour la révolution, tant du fait de sa position que de par son développement particulièrement vaste, doit être l'objet d'une attention sérieuse de la part du parti »⁴¹.

Cela dit, il y a une différence fondamentale entre l'attitude populiste, y compris celle de Plékhanov en 1879, en ce qui concerne l'activité propagandiste parmi les ouvriers industriels, et celle des marxistes. Ces derniers sont « convaincus que les ouvriers ne sont pas nécessaires *pour la révolution*, mais que la révolution est nécessaire *pour les ouvriers* »⁴². Pour les populistes, les ouvriers sont importants pour la révolution. Un narodnik peut poser la question : « Pourquoi la classe ouvrière ? » alors qu'un marxiste ne peut que poser la question : « Pourquoi le marxisme ? », la classe ouvrière étant pour lui le sujet de l'histoire et non son objet.

Encore une fois, dans l'attitude des narodniks sur le travail dans le prolétariat, nous avons un cas de dépassement de la théorie par la pratique – un changement de tactique sans compréhension des leçons théoriques nécessaires pour un changement d'orientation conséquent. Le populisme avait fait son temps, et des éléments de marxisme émergeaient *au sein même* du cadre idéologique du populisme.

Plékhanov, pionnier du marxisme

Entre 1880 et 1882, Plékhanov franchit la distance séparant le narodnisme du marxisme. En 1883, le Groupe Liberté du Travail fut fondé.

En 1883 également, Plékhanov écrivit le premier ouvrage marxiste majeur à paraître en Russie, *Le socialisme et la lutte politique*. Ce n'était d'aucune façon une courte brochure, et il fut suivi, l'année suivante, par l'épais volume *Nos divergences*. L'historien bolchevik Pokrovsky déclara ce qui était de notoriété publique en disant que ce travail contenait « pratiquement toutes les idées fondamentales qui devaient constituer le bagage du marxisme russe jusqu'à la fin du siècle »⁴³.

L'avenir, disait Plékhanov, soumettant la commune à une analyse approfondie, n'appartenait pas aux paysans et à leur « commune ». Il citait des statistiques impressionnantes prouvant la montée de l'inégalité et de l'individualisme dans la paysannerie communale. D'une part, beaucoup de paysans avaient perdu, ou étaient en train de perdre, la capacité de cultiver les parcelles qui leur étaient attribuées, et abandonnaient leurs droits à d'autres paysans, devenant eux-mêmes ouvriers agricoles. En même temps, d'autres, les paysans riches ou *koulaks* (« koulak » signifie « poing » en russe), cultivaient de plus en plus les parcelles d'autres paysans en plus des leurs, achetaient ou louaient de nouvelles terres, et employaient de la main-d'œuvre salariée.

Plékhanov attaquait aussi l'idéalisation du passé de la commune : « Notre communauté villageoise... a été en réalité le principal soutien de l'absolutisme russe » et « devient de plus en plus, entre les mains de la bourgeoisie rurale, l'instrument de l'exploitation de la majorité des cultivateurs »⁴⁴. Il démolissait l'argument de l'économiste populiste V. V. selon lequel le capitalisme ne pouvait se développer en Russie à cause du manque de débouchés. Par un tour d'horizon historique, avec des exemples de la France colbertiste, de l'Allemagne sous le *Zollverein*, et des Etats-Unis, il montrait que l'Etat intervenait toujours pour protéger des industries jeunes, en voie de croissance, contre la suprématie massive de l'Angleterre.

De plus, contrairement aux arguments de V. V., les marchés intérieurs ne précédaient pas le développement du capitalisme en tant que condition préalable, mais étaient créés par le capitalisme lui-même. « La bourgeoisie a créé les marchés, elles ne les a pas trouvés *tout faits*. »⁴⁵ La ruine des artisans et l'invasion de l'agriculture par les rapports d'argent ont créé le marché. « Dans tous les pays,

41 *Narodnaïa Volia*, [Подготовительная Работа Партии](#), 1883

42 G.V. Plekhanov, [Наши Разногласия](#).

43 M.N. Pokrovsky, [Русская История в самом сжатом очерке](#), 1933.

44 Plekhanov, [Discours au Congrès socialiste international de Paris](#), 1889.

la transition de l'économie naturelle à l'économie monétaire est nécessairement accompagnée par une énorme expansion de son marché intérieur et il ne fait aucun doute que dans notre pays ce marché ira dans sa totalité à la bourgeoisie »⁴⁶.

Plékhanov expliquait qu'il était utopique de croire, comme les narodniks, qu'on pouvait empêcher le capitalisme de transformer l'économie et la société russes. Il concluait que les socialistes devaient se tourner vers la classe ouvrière industrielle considérée comme dépositaire de l'avenir : « La population rurale d'aujourd'hui, vivant dans des conditions sociales arriérées, n'est pas seulement moins capable d'*initiative* politique consciente que les travailleurs de l'industrie, elle est aussi moins *réceptive* au mouvement initié par notre intelligentsia révolutionnaire ».

« Et d'ailleurs, » continuait Plékhanov, « la paysannerie passe à l'heure actuelle par une période , difficile, critique. Les anciennes « fondations ancestrales » de son économie s'écroulent, « la piteuse communauté villageoise elle-même est discréditée à ses yeux », comme l'admettent y compris des organes aussi « ancestraux » du narodnisme que la *Nédélia (...)* ; les formes nouvelles de travail et de vie ne sont qu'en cours de formation, et ce processus créatif a son intensité la plus forte précisément dans les centres industriels »⁴⁷.

Plékhanov était en Russie le premier à affirmer que la classe ouvrière devait jouer le rôle clé dans la révolution imminente contre l'autocratie tsariste. Ainsi, dans une [déclaration au congrès de fondation de l'Internationale socialiste \(la Seconde\) en juillet 1889](#), il proclamait : « Le mouvement révolutionnaire en Russie ne peut triompher qu'à titre de mouvement révolutionnaire des ouvriers. Il n'y a pas d'autre solution, et il ne peut pas y en avoir d'autre. ! ».

La persistance de l'influence du populisme

Plékhanov était cependant toujours attiré par les narodniks. Les idées populistes abondent dans ses écrits, en particulier ceux de 1883 et 1884. A cette époque, il n'opposait pas les futurs social-démocrates à *Nardnaïa Volia*, se bornant à demander que celle-ci adopte le marxisme. Dans *Nos divergences*, il écrivait :

*En présentant cette première tentative de programme des marxistes russes aux camarades actifs en Russie, non seulement nous ne souhaitons pas entrer en concurrence avec Narodnaïa Volia, mais nous ne désirons rien autant qu'un accord complet et définitif avec ce parti. Nous pensons que la le parti de la Narodnaïa Volia doit devenir un parti marxiste si elle désire demeurer fidèle à ses traditions révolutionnaires et si elle souhaite sortir le mouvement russe du marasme où il se trouve à présent*⁴⁸.

Malgré ses critiques sur le rôle de la commune rurale, les concessions qu'il faisait au populisme étaient extensives, même sur ce sujet. Ainsi, il écrivait :

*Quand sonnera l'heure de la victoire finale du parti des travailleurs sur les sections dominantes de la société, à nouveau ce parti, et seulement ce parti, prendra l'initiative de l'organisation socialiste de la production nationale. (...) Les communautés rurales encore existantes commenceront réellement la transition vers une forme communiste plus élevée. (...) L'exploitation commune de la terre deviendra alors réelle, et non seulement possible, et le rêve populiste du développement particulier de notre paysannerie deviendra réalité, du moins dans certains de ses aspects*⁴⁹.

45 G.V. Plekhanov, [Наши Разногласия](#).

46 G.V. Plekhanov, [Наши Разногласия](#).

47 Plekhanov, [Социализм и Политическая Борьба](#).

48 Plekhanov, [Наши Разногласия](#).

49 Plekhanov, [Наши Разногласия](#).

Il faisait aussi des compromis avec le terrorisme individuel des narodniks. « Et le terrorisme ?... Nous ne nions d'aucune manière le rôle important de la lutte terroriste dans le mouvement d'émancipation actuel. Elle a découlé naturellement de nos conditions sociales et politiques. Et c'est tout aussi naturellement qu'elle rendra possible leur changement dans un sens meilleur ». Le parti narodnik devrait

... se tourner vers la classe ouvrière en tant que la plus révolutionnaire de toutes les classes de la société d'aujourd'hui. (...) Nous indiquons la possibilité qu'elle a de rendre la lutte plus large, plus variée, et par conséquent plus efficace. (...) Il y a d'autres couches de la population [autres que les ouvriers] qui pourraient avec une grande facilité prendre sur eux une lutte terroriste contre le gouvernement. (...) La propagande dans le milieu ouvrier ne fait pas disparaître la nécessité de la lutte terroriste, mais elle y ajoute des opportunités nouvelles, inédites jusqu'alors⁵⁰.

Plékhanov faisait également des concessions à l'attitude élitiste des narodniks à l'égard de l'intelligentsia :

Aussi, l'intelligentsia socialiste a-t-elle dû se mettre aujourd'hui à la tête d'un mouvement d'émancipation dont la mission principale consiste à introduire les libertés politiques dans notre pays, les socialistes devant s'efforcer de permettre à la classe ouvrière de participer activement et avec fruit à la future vie politique de la Russie. (...) Aussi, le devoir incombe-t-il à l'intelligentsia socialiste d'organiser les ouvriers et, dans toute la mesure des moyens, de les *préparer* à combattre le système gouvernemental actuel ainsi que les futurs partis de la bourgeoisie⁵¹.

Plékhanov a introduit le marxisme authentique en Russie et en a fait une arme adaptée aux besoins de la révolution. Il a découvert que la classe ouvrière devait prendre en charge la future révolution russe. Faire un tel pas en avant nécessitait une vision historique large, qu'à l'évidence Plékhanov possédait. Il était l'un des hommes les plus instruits, lucides et cultivés de son temps, doté d'un esprit puissant et original, de talents critiques et créatifs dans de nombreux domaines, et d'une plume brillante. Il a étudié des sujets aussi divers que la chimie organique, la géologie, l'anthropologie, la zoologie et l'anatomie comparée, ses investigations couvraient des champs aussi variés que l'histoire et l'esthétique, l'ethnographie, la littérature, l'épistémologie et l'art. Il a inauguré la critique littéraire marxiste et été le pionnier de l'extension de la recherche marxiste dans tout un ensemble d'autres domaines.

Il est difficile de saisir l'importance de la contribution de Plékhanov au mouvement révolutionnaire russe sans se projeter par l'imagination dans les milieux de l'intelligentsia radicale du début des années 1880, enlisée dans un populisme rendu sacro-saint par des décennies de lutte et le sang des martyrs. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut comprendre la véritable jubilation qu'il y avait à agir en pionnier, d'être le premier à traduire le marxisme dans la réalité russe. Le premier traité marxiste de Plékhanov, *Le socialisme et la lutte politique*, possède selon Lénine une signification équivalente pour la Russie à ce qu'avait été le *Manifeste communiste* en Occident. Toujours d'après Lénine, le livre de Plékhanov [Le développement de la conception matérialiste de l'histoire](#) (1894) « a formé toute une génération de marxistes russes ». Trotsky déclarait : « La génération marxiste des années 1890 s'est tenue sur des fondations qui avaient été établies par Plékhanov... Après Marx et Engels, c'est à Plékhanov que Lénine devait le plus »⁵².

Les « forces » du Groupe Liberté du Travail

Pour comprendre pourquoi il a fallu tant de temps au jeune Vladimir Oulianov pour être converti aux idées de Plékhanov, il faut considérer que c'étaient alors des idées désincarnées, hors de tout mouvement – pas de grèves de masse ou de manifestations de nombreux sympathisants les soutenant.

50 Plekhanov, [Наши Разногласия](#).

51 Plekhanov, [Programme du groupe social-démocrate « Libération du travail »](#), 1884.

52 Trotsky, *Young Lenin*, op. cit., pp. 189-90.

En fait, pendant dix ans, de 1883 à 1893, le Groupe Liberté du Travail n'existait qu'en exil. Il constituait pratiquement la totalité du mouvement marxiste.

Au début, le groupe n'était formé que de cinq personnes ! Plékhanov, Axelrod, Léo Deutsch, Véra Zassoulitch et V. I. Ignatov. Il se trouva bientôt réduit à trois. Ignatov, qui avait fourni de substantielles sommes d'argent pour soutenir l'organisation, mourut en 1895 de la tuberculose, qui l'avait empêché dès le début de prendre une part active au travail du groupe. Deutsch fut arrêté au milieu de 1884, alors qu'il essayait d'organiser la diffusion de textes en Russie. Plékhanov et les deux autres durent vivre une décennie d'isolement pratiquement complet. Il est vrai qu'au cours des années 1880 il existait dans diverses villes de Russie des cercles engagés dans l'activité auprès des travailleurs. Mais ils étaient si faibles, les résultats de leur travail si peu perceptibles, la persécution policière si efficace qu'ils ne parvinrent à prendre racine nulle part et restèrent isolés les uns des autres. Cela a pris des dizaines d'années de recherche historique pour découvrir l'existence de ces groupes qui, œuvrant dans les conditions les plus épouvantables, faisaient un travail de terrain important dans la préparation des activités extensives de la décennie suivante.

En 1884, un petit groupe d'intellectuels et d'ouvriers, à la tête desquels se trouvait l'étudiant bulgare Blagoïev (qui devait fonder plus tard le Parti Communiste Bulgare), écrivit au Groupe Liberté du Travail : « Nous sommes parvenus à la conclusion qu'il y a beaucoup en commun entre nos opinions et celles du Groupe Liberté du Travail ». Se soumettant à l'opinion de leurs « camarades étrangers, qui ont bien plus de préparation littéraire et une plus grande expérience révolutionnaire »,

les blagoïevistes demandaient la mise en place de relations régulières, l'envoi de littérature, et une discussion sur des points du programme, et ils promirent de fournir des fonds. Il n'est pas étonnant que Plékhanov s'exclamât avec soulagement, à l'intention d'Axelrod : « Nous ne souffrons pas en vain. » Ainsi débuta une période d'une année de collaboration qui ne s'acheva qu'à l'hiver de 1885-86, lorsque le groupe de Blagoïev, comme bien d'autres avant lui, fut anéanti⁵³.

Peu après la destruction des blagoïevistes, un autre groupe, appelé le cercle Totchisky, vit le jour, pour avoir également une très courte existence, limitée à la seule année 1888. La police avait à peine réussi à le liquider qu'en 1889 apparaissait un nouveau groupe révolutionnaire, le groupe Brousnev, du nom de son dirigeant, un ingénieur. Parmi les membres de ce groupe se trouvait un certain nombre d'ouvriers de premier plan comme Bogdanov, Norinsky, Chelgounov et Fédor Afanassiev. Il cessa d'exister après les interventions policières de 1892.

Dans l'ensemble, les années 1880 furent des années de très petits cercles propagandistes marxistes parmi les ouvriers russes. Elles étaient en général évoquées comme une période de ténèbres. « Un homme des années 80 » est un homme déçu, découragé et inactif. En littérature, ce sentiment trouva une expression dans les pièces de Tchekhov – *Oncle Vania*, *Ivanov*, et autres personnages – autant de manifestations de désespoir et peu d'actes.

Il y eut peu de grèves ouvrières dans les années 1880. Dans les six années 1881-1886, il y en eut seulement 48⁵⁴, et les marxistes n'en n'influencèrent aucune. En 1893, un historien russe du travail pouvait écrire, de façon justifiée, que jusque-là la contestation ouvrière en Russie « n'avait eu aucune espèce de connexion avec les unités social-démocrates »⁵⁵.

Le même, pourtant un autre

Dans le but de clarifier ses idées, de faire le point sur son rapport au populisme, le jeune Vladimir Oulianov se mit à rédiger des textes polémiques contre les narodniks. « (...) il est impossible de développer de nouveaux points de vue autrement qu'en faisant de la polémique, » écrivait-il deux décennies plus tard⁵⁶. L'histoire des idées est l'histoire du conflit des idées. Ces premiers écrits

53 Baron, op. cit., p. 126.

54 L. Martov, [Развитие крупной промышленности и рабочее движение в России](#), Petersbourg-Moscou, 1923, p. 19.

55 M. Gordon, *Workers before and after Lenin*, New York 1941, p. 16.

56 Lénine, *Œuvres*, vol.18, p. 301.

polémiques ne sont pas des études vides, elles puisent au contraire profondément dans les faits du développement économique et social de la Russie. Par-dessus tout, Lénine voulait saisir la réalité de la société dans laquelle il vivait, et qu'il devait contribuer à changer radicalement.

A la fin de la période de Samara, un manuscrit d'Oulianov circulait parmi ses camarades. Il s'appelait « Une discussion entre un social-démocrate et un populiste », et constituait probablement une somme des discussions de Samara présentées sous la forme d'un dialogue. Cet article a malheureusement été perdu. Il écrivit ensuite une étude, aux dimensions d'un livre, consacrée à la question agraire et intitulée *Nouveaux développements économiques dans la vie paysanne (Sur l'ouvrage de V. Y. Postnikov L'agriculture paysanne en Russie méridionale)*. Le commentaire, rempli de statistiques, et écrit pour un magazine légal, fut rejeté – peut-être à cause de sa longueur, peut-être du fait de sa critique acerbe de l'opinion populiste dominante. Oulianov lut son manuscrit dans le cercle d'étude de Samara, où il établit instantanément son autorité. L'un des deux exemplaires manuscrits nous est parvenu, grâce à ces collectionneurs infatigables de manuscrits révolutionnaires qu'étaient les agents de la police secrète du tsar. C'est une analyse très mûre, d'une pénétration sortant de l'ordinaire, de la scène économique et sociale des campagnes, alors qu'Oulianov n'était âgé que de 23 ans. L'essentiel en fut incorporé à son livre [Le développement du capitalisme en Russie](#), écrit une demi-décennie plus tard.

La troisième œuvre à sortir de la plume d'Oulianov fut encore une polémique contre les narodniks. Elle s'appelait *Sur la soi-disant question du marché*, et fut écrite à Saint-Petersbourg à l'automne de 1893. Ses premiers éléments furent énoncés par Lénine dans le débat d'un cercle marxiste lors de la conférence donnée par un autre jeune marxiste, [G. B. Krassine](#), *La question du marché*. Selon les participants, l'article de Lénine fit grande impression sur toutes les personnes présentes⁵⁷. Il démontrait une assimilation très claire du second volume du *Capital* de Marx. C'est une critique excellente, percutante, de la théorie de V. V. sur l'impossibilité d'un développement « extensif » de l'industrie en Russie du fait du manque de débouchés (l'exemplaire unique du manuscrit fut longtemps considéré comme perdu, jusqu'à ce qu'il soit retrouvé en 1937). L'œuvre essentielle de Lénine de l'année 1894 est [Qui sont les « amis du peuple » et comment ils luttent contre les sociaux-démocrates \(Une réponse à des articles parus dans « Rousskoïé Bogatsvo »](#)⁵⁸ *contre les marxistes*). Il circula sous la forme de deux épais cahiers soigneusement rédigés. Les cahiers firent sensation parmi les rares marxistes de Saint-Petersbourg et furent bientôt hectographiés et transmis de main en main. Seules la première et la troisième partie de l'œuvre ont survécu, et elles occupent 217 pages dans les *Œuvres* de Lénine, tome 1, Editions sociales, Paris, 1966 (quatrième édition russe). On peut imaginer la somme de travail consacrée à l'écriture, puis à la copie, lettre par lettre, sur les feuilles hectographiées.

Son œuvre suivante, écrite à la fin de 1894 et au début de 1895, était à nouveau une critique des narodniks, *Le contenu économique du populisme et sa critique dans le livre de M. Strouvé (La réflexion du marxisme dans la littérature bourgeoise)*. p. Strouvé, *Remarques critiques au sujet du développement économique de la Russie*, Saint-Petersbourg, 1894. Il s'agit là encore d'un texte long – il occupe 166 pages dans les *Œuvres*. C'est le premier de ses écrits à avoir été imprimé. Mais la police le confisqua, et seuls quelques exemplaires ont pu être sauvés.

Dans la suite de 1895 et 1896, Oulianov n'écrivit plus rien contre les narodniks. Mais il récidiva en 1897 avec une attaque d'importance à leur encontre, intitulée *Pour caractériser le romantisme économique (Sismondi et nos sismondistes nationaux)*. Vint enfin son œuvre théorique majeure, [Le développement du capitalisme en Russie](#), qui remplit pratiquement tout le troisième volume des *Œuvres* (619 pages). C'était une analyse marxiste du développement économique de la Russie, dirigée de façon polémique contre les populistes. La recherche et la rédaction de ce livre furent accomplies dans leur totalité pendant qu'Oulianov était en détention : d'abord en prison, puis en Sibérie. Il utilisa 299 travaux rédigés en russe, et 38 études étrangères en allemand, français, anglais (ou en traduction russe). Il acheta tout cela ou l'emprunta à des bibliothèques éloignées durant son séjour en prison ou en Sibérie. Le livre parut au cours de la dernière année de son exil sibérien (1899) sous la signature de V. Iline.

57 Voir N.K. Kroupskaïa, [Souvenirs sur Lénine](#).

58 *Rousskoïé Bogatsvo* était un journal de premier plan en matière d'économie, de sociologie, de philosophie et de littérature, édité par le grand théoricien populiste vétéran [N. K. Mikhaïlovsky](#).

A de nombreux égards, ces travaux emboîtaient le pas au chemin déjà ouvert par [Plékhanov](#), et Lénine ne manqua jamais de noter avec reconnaissance sa dette intellectuelle envers Plékhanov. Etre original était la dernière de ses préoccupations. Il se rappelait probablement les paroles de son maître et inspirateur [Tchernichevsky](#) :

Etre soucieux d'originalité détruit l'originalité elle-même, et la véritable indépendance n'appartient qu'à ceux qui ne s'arrêtent pas à l'idée de ne pas être indépendant. Seuls les faibles parlent de leur force de caractère. Et seul l'homme qui craint d'être facilement déconfit évite de s'exposer à l'influence des autres. Le souci d'originalité est habituellement une préoccupation de forme. Il serait hors de propos qu'un homme qui possède un véritable contenu s'inquiétât d'originalité. Le souci de la forme mène à des fabrications sans fondement et à la vacuité.⁵⁹

Cela dit, de diverses manières, les écrits de Lénine contre les narodniks sont vraiment originaux dans la mesure où ils sont radicalement différents de ceux de Plékhanov. D'abord, le jeune élève n'avait pas la vision historique de son maître. Là où Plékhanov utilisait des exemples historiques tirés de différents pays, de la recherche anthropologique sur le destin des communes primitives, etc., rien de semblable n'apparaît dans les œuvres de Lénine. Il n'y a pas non plus la même richesse de références littéraires et culturelles, ou le style brillant. D'autre part, la maîtrise de la réalité économique et sociale qui est celle de Lénine est bien supérieure. Son utilisation de données statistiques dans une analyse détaillée de la situation réelle est bien meilleure que tout ce que Plékhanov a pu écrire. Sa pénétration des formes très complexes du servage féodal à la suite des nouveaux rapports capitalistes dans les campagnes est sans égale. Alors qu'il est toujours un disciple, Oulianov se distingue par ses propres idées distinctes, divergeant de son maître sur deux points reliés entre eux et dont l'avenir devait révéler le caractère décisif : (1) son attitude à l'égard du développement capitaliste en tant que tel, et (2) son comportement envers les populistes.

Les divergences sur le premier point apparaissent avec une grande clarté dans *Le contenu économique et sa critique dans le livre de M. Strouvé*. Pour les apprécier à leur juste valeur, nous devons comprendre le contexte dans lesquelles elles sont apparues. Pendant longtemps, les autorités tsaristes n'éprouvèrent aucune inquiétude au sujet du marxisme. Pendant les années 70 et 80, les deux premiers volumes du *Capital* de Marx passèrent la censure tsariste.

« On peut dire avec certitude », déclarait le censeur Skouratov en 1872 dans son rapport sur le premier tome du *Capital*, « qu'en Russie très peu de gens liront le livre et encore moins [le] comprendront ». Les fonctionnaires d'Alexandre II laissèrent aussi passer sans hésitation le second volume, qui exista en édition russe dès 1885, car il constituait « dans son contenu et sa présentation une étude économique sérieuse compréhensible par les seuls spécialistes ».⁶⁰

Pour encourager la lutte contre les narodniks, dans lesquels le tsar voyait l'ennemi principal, le « marxisme légal » fut autorisé dès le milieu des années 90. Dans les années 1880, un agent de la police secrète conseillait à ses supérieurs de permettre la constitution de forces marxistes pour contrer les narodniks, bien plus dangereux. Dans la mesure où la plupart des écrits marxistes discréditaient le populisme d'une manière ou d'une autre, les fonctionnaires supposaient qu'il contribuerait à faire disparaître la plus importante idéologie d'opposition. De la part des marxistes eux-mêmes, le gouvernement ne craignait pas d'ennuis. De façon typique, un colonel de la police de Nijni-Novgorod exprimait l'opinion selon laquelle ils « n'étaient pas dangereux à l'heure actuelle » ; et un procureur de Pétersbourg les considérait comme n'étant « encore que des théoriciens ».⁶¹

En 1894, [Peter Strouvé](#) soumit pour publication une œuvre d'orientation clairement marxiste, intitulée *Notes critiques concernant le développement économique de la Russie*, et le censeur l'autorisa. Sa publication, en septembre 1894, marque le début de la période du marxisme « légal », qui devait se poursuivre au cours des cinq années suivantes.

59 E. Lampert, *Sons against Father*, Oxford 1965, p. 173.

60 D. Geyer, *Lenin in der russischen Sozialdemokratie*, Cologne-Graz 1962, pp. 7-8.

61 Baron, op. cit., p. 144.

Même si Lénine profitait de l'occasion fournie par la légalité pour publier de la littérature marxiste, dès le début il prit clairement ses distances avec le leader marxiste légal qu'était Strouvé. Le livre de celui-ci constituait une critique sévère du populisme, mais il était aussi une apologie du capitalisme.

Cela dit, Plékhanov n'avait pour ce dernier que des louanges. Comme Strouvé, il n'avait que peu de considération pour les aspects contradictoires, douloureux et tragiques, du développement capitaliste en Russie. Il se comportait souvent, dans ses écrits, en apologiste de l'industrialisation capitaliste. Contre le « subjectivisme » populiste, il mettait en avant un « objectivisme » rigide. Les socialistes scientifiques, pensait-il, ne luttaient pas pour le socialisme parce qu'il *devrait* exister, mais parce qu'il était la prochaine étape de la marche magnifique et irrésistible de l'histoire.⁶² « Les sociaux-démocrates nagent dans le courant de l'histoire »,⁶³ et les causes du développement historique « n'ont rien à voir avec la volonté et la conscience humaines ».⁶⁴ Gramsci devait accuser avec raison Plékhanov de « rechuter dans le matérialisme vulgaire ».⁶⁵ Du fait de cette attitude fondamentale, Plékhanov pouvait citer, en les approuvant, les mots de Strouvé : « Nous devons conclure que nous manquons de culture, et nous mettre à l'école du capitalisme ».⁶⁶

Même si Lénine n'est pas moins critique à l'égard des narodniks que Strouvé ou Plékhanov, son attitude envers eux est radicalement différente. Au tout début de son essai sur le contenu économique du populisme et de la critique du livre de Strouvé, Lénine affirme avec la plus grande clarté que le marxisme n'a rien de commun avec la « croyance que chaque pays doit obligatoirement passer par la phase du capitalisme » ou d'autres idées fausses semblables.⁶⁷

*Le marxisme ne se fonde que sur les faits de l'histoire et de la réalité russes. Lui aussi [comme le populisme] représente une idéologie de la classe laborieuse, mais il explique tout autrement les faits bien connus du développement et de la marche victorieuse du capitalisme russe ; il conçoit tout autrement les tâches que notre réalité pose aux idéologues des producteurs immédiats.*⁶⁸

Lénine attaquait sévèrement « l'objectivisme étroit » de Strouvé,

*...qui se contente de montrer le caractère inévitable et nécessaire du processus et ne s'applique pas à rechercher dans chaque stade concret de ce processus la forme de l'antagonisme de classes qui lui est propre ; son objectivisme qui caractérise le processus en général et non pas les classes antagonistes en particulier, dont la lutte forme le contenu de ce processus.*⁶⁹

*L'objectiviste risque toujours, en démontrant la nécessité d'une suite de faits donnés, d'en devenir l'apologiste.*⁷⁰

A cela Lénine oppose la méthode du matérialiste, qui « met en valeur les contradictions de classe, et c'est ainsi qu'il détermine sont point de vue. »⁷¹

62 Plekhanov, [Izbrannie filosofskie proizvedeniia, vol.4](#), Moscow 1956, pp. 113-14.

63 Ibid., [vol.1](#), p. 392.

64 Ibid., [vol.4](#), p. 86.

65 A. Gramsci, *Prison Notebooks*, London 1971, p. 387.

66 See Plekhanov, *Selected Philosophical Works*, op. cit., p. 789.

67 Lénine, *Œuvres*, vol.1, p. 366.

68 *ibid.*, p. 426.

69 *ibid.*, p. 539.

70 *ibid.*, pp. 433.

71 *ibid.*

Pour Lénine, le capitalisme était progressif comparé au féodalisme parce qu'il créait ses propres fossoyeurs. Le capitalisme réveille des millions d'êtres de la torpeur féodale et les organise, et c'est là que réside son caractère progressif. Aiguiser la lutte de classe du prolétariat contre les capitalistes – voilà la tâche principale des marxistes.

Plékhanov et Axelrod critiquèrent à leur tour l'article de Lénine sur Strouvé. Il était à leurs yeux trop sévère envers la bourgeoisie libérale. Dans ses mémoires, [Axelrod](#) décrit ainsi sa discussion avec Lénine :

« Tu fais montre », disais-je, « de la tendance exactement inverse de celle exprimée dans l'article que j'avais préparé... Je... voulais montrer que dans un moment historique donné les intérêts immédiats du prolétariat russe coïncidaient avec les intérêts vitaux d'autres éléments progressifs de la société... Tout deux font face au même problème... le renversement de l'absolutisme... »

Oulianov sourit et observa : « Tu sais, Plékhanov a fait exactement la même remarque sur mes articles. Il a exprimé sa pensée de façon pittoresque, disant : « Toi, tu tournes le dos aux libéraux, nous, nous leur présentons notre visage » ».⁷²

Ce désaccord anticipait l'antagonisme futur entre Lénine, d'un côté, et Plékhanov et Axelrod, de l'autre, sur leur attitude envers les libéraux. Si on lit avec soin *Socialisme et lutte politique*, de Plékhanov, on peut prédire la relation qu'aura finalement celui-ci avec les libéraux. Il proclame dans sa brochure qu'on devrait limiter les objectifs de la révolution anti-tsariste à la « revendication d'une constitution démocratique ».

Sans effrayer qui que ce soit avec un « spectre rouge » encore lointain, un tel programme politique attirerait à notre parti révolutionnaire la sympathie de tous ceux qui ne sont pas des ennemis systématiques de la démocratie, en même temps que par des socialistes, il pourrait être endossé par de très nombreux représentants de notre libéralisme... Dès lors les intérêts des libéraux les « forceraient » vraiment à agir « en commun avec les socialistes contre le gouvernement », parce qu'ils cesseraient de rencontrer dans les publications révolutionnaires l'assurance que le renversement de l'absolutisme serait le signal d'une révolution sociale en Russie. En même temps, une autre section, à la fois moins timide et plus sobre, de la société libérale ne verrait plus dans les révolutionnaires des jeunes sans esprit pratique qui se donnent des plans fantastiques et irréalisables. Cette vision, qui est désavantageuse pour les révolutionnaires, ferait place au respect de la société, non seulement pour leur héroïsme, mais aussi pour leur maturité politique. Cette sympathie se transformerait peu en peu en soutien actif, ou plus probablement en un mouvement social indépendant, et alors l'heure de la chute de l'absolutisme sonnerait enfin.⁷³

Lénine divergeait aussi de Plékhanov dans son attitude envers les narodniks. Alors que le Lénine de 1893-95 traçait des lignes de démarcation claires entre lui-même et les populistes (de façon beaucoup plus appuyée que Plékhanov en 1883-84), il n'oubliait jamais que le populisme comportait un aspect révolutionnaire, progressif, démocratique – à l'inverse de Plékhanov, qui, une fois qu'il eût rompu complètement avec le populisme, cessa d'y trouver quoi que ce soit de progressif.

On conçoit [écrit Lénine] qu'il serait absolument faux de répudier en bloc, sans discernement, tout le programme populiste. Il faut établir une stricte distinction entre son côté réactionnaire et son côté progressif. Le populisme est réactionnaire pour autant qu'il préconise des mesures tendant à attacher le paysan à la glèbe et aux anciens modes de production, comme l'inaliénabilité des lots, etc., pour autant qu'il veut entraver le développement de l'économie monétaire... Mais... [le programme populiste] comporte d'autres points ayant trait à l'autonomie administrative,... à l'élévation de l'économie « populaire » (c'est-à-dire de la petite économie) au moyen de crédits à bon marché, de

⁷² Переписка Г. В. Плеханова и П. Б. Аксельрода, vol.1, Moscou 1925, p. 271.

⁷³ Plekhanov, [Социализм и политическая борьба](#).

perfectionnements techniques, d'une meilleure organisation des débouchés, etc... De telles mesures générales démocratiques [sont] progressives...

Le populiste, en matière de théorie, est un Janus ayant un visage tourné vers le passé et l'autre vers l'avenir, de même que dans la vie le petit producteur, soucieux d'affermir sa petite économie, ne sachant rien et ne voulant rien savoir de l'ensemble du régime économique et de la nécessité de compter avec la classe qui le dirige, est un Janus dont un visage est tourné vers le passé et l'autre vers l'avenir – en devenant hostile au capitalisme qui le ruine.⁷⁴

Pendant de nombreuses années, comme nous allons le voir, Lénine lutta pour une alliance, non pas avec les libéraux, le parti cadet, comme le proposait Plékhanov, mais avec les *troudoviks*, les héritiers petits-bourgeois des *narodniks*. En 1912, Lénine mettait en évidence la connexion entre le bolchevisme et la tentative d'extraire du populisme son « noyau démocratique correct ».

Il est clair que les marxistes doivent dégager avec soin de la coquille des utopies populistes le noyau sain et précieux du démocratisme agissant, sincère et résolu.

Dans la vieille littérature marxiste de 1880-1890, on découvre une tendance constante à dégager ce précieux noyau démocratique. Un jour les historiens étudieront avec méthode cette tendance et découvriront sa liaison avec ce qui a reçu le nom de « bolchevisme » dans la première décennie du XX^{ème} siècle.⁷⁵

*Combattant le populisme comme une fausse théorie du socialisme, les mencheviks ont laissé échapper en doctrinaires et n'ont pas remarqué le contenu historiquement réel et progressif du populisme, en tant que théorie de la lutte petite-bourgeoise de masse du capitalisme démocratique contre le capitalisme libéralo-agrarian... De là leur idée monstrueuse et imbécile de renégats... tendant à considérer que le mouvement paysan est réactionnaire, et que le cadet est plus progressif que le *troudovik*.⁷⁶*

Encore et encore, Lénine répétait : « Les social-démocrates russes ont toujours affirmé la nécessité de dégager de la doctrine et de la tendance du populisme son côté révolutionnaire et de l'adopter. »⁷⁷

Dans *Que faire ?* (1902), Lénine expliquait que les marxistes révolutionnaires ne devaient pas sous-estimer les réalisations positives des *narodniks* en termes de structure organisationnelle :

Mais l'excellente organisation que possédaient les révolutionnaires de 1870-1880 et qui devrait nous servir de modèle à tous... une organisation de combat centralisée et déclarant résolument la guerre au tsarisme... toute tendance révolutionnaire ... ne saurait se passer d'une organisation de ce genre... Et seule l'incompréhension la plus grossière du marxisme (ou sa « compréhension » dans l'esprit du « strouvisme ») pouvait amener à croire que la naissance d'un mouvement ouvrier de masse spontané nous libère de l'obligation de créer une organisation révolutionnaire aussi bonne, incomparablement meilleure même que celle de « Zemlia i Volia ». ⁷⁸

Nous rencontrerons encore Plékhanov, d'abord comme professeur de Lénine, ensuite comme son collègue plus âgé, et finalement comme son opposant implacable. Malgré tout, dès le début l'élève manifestait une certaine indépendance vis-à-vis de son maître, même lorsqu'il argumentait de façon répétée en faveur du marxisme russe contre le populisme.

⁷⁴ Lénine, *Œuvres*, vol.1, p. 542-543.

⁷⁵ *ibid.*, vol.18, p. 366.

⁷⁶ *ibid.*, vol.16, pp. 121-122.

⁷⁷ *ibid.*, vol.4, p. 253.

⁷⁸ *ibid.*, vol.5, pp. 486-487.

Anticipation

Il est de peu d'intérêt de rechercher les influences de Plékhanov ou d'un autre sur le jeune Oulianov, car ce qui importe n'est pas ce qui a été emprunté, mais ce qui a été fait de ces emprunts, et cela dépend des expériences et de l'histoire de l'individu qui emprunte, et de ses actions dans la lutte.

La rupture de Vladimir Oulianov avec le populisme, sa position originale sur le libéralisme de Strouvé, et son attitude dialectique, c'est-à-dire son soutien critique du populisme pour autant que celui-ci était un mouvement démocratique révolutionnaire, sont fondamentaux dans l'ensemble de son développement futur. Tout au long de sa carrière politique, Lénine a considéré comme fondamental le rapport des révolutionnaires avec trois classes sociales : le prolétariat, la paysannerie et la bourgeoisie.

Les déclarations de Lénine dans cette période contiennent déjà, à l'état embryonnaire, les thèmes centraux de son futur développement théorique : l'opposition sans concession à la bourgeoisie libérale, l'hégémonie du prolétariat sur la paysannerie, et l'alliance du prolétariat des pays industriels avec le mouvement de libération nationale dans les colonies, qui est largement un mouvement paysan. Appartenant à la petite bourgeoisie, la paysannerie vacille entre le prolétariat et la bourgeoisie ; elle est révolutionnaire en ce qu'elle combat le féodalisme et l'impérialisme, et réactionnaire en ce qu'elle s'accroche à la petite propriété privée. Le prolétariat doit à la fois s'allier avec la paysannerie et rester séparé d'elle. Il doit la diriger sans se mélanger avec elle, sans suivre ses hésitations. Dans l'attitude de Lénine, le marxisme d'origine occidentale se fond avec les traditions nationales russes de lutte révolutionnaire mises en œuvre par les narodniks.

Marx [a écrit](#) : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, ce qui importe c'est de le transformer. » Lénine a apporté à cette tâche non seulement sa propre passion et son propre activisme personnels, mais également les traditions héroïques des narodniks. Lorsqu'un des héros du populisme, Jéliabov (qui avait organisé l'assassinat d'Alexandre II), déclarait : « L'histoire progresse trop lentement, elle a besoin d'être poussée », Lénine était prêt à faire précisément cela. Lénine représentait le prolétariat russe, une classe jeune très proche de la paysannerie, qui n'était pas handicapée par le poids de la routine et du conservatisme, audacieuse parce qu'en dehors d'elle il y avait des millions d'autres personnes – les paysans – qui étaient aussi opprimées, affamées, sans droits, humiliées. Lorsque le prolétariat combat pour la démocratie, il ne lutte pas seulement pour ses propres intérêts de classe, mais aussi comme représentant de toute la masse du peuple, par dessus tout la paysannerie. Au lieu du narodnik solitaire « allant vers le peuple » on a le prolétariat comme dirigeant des campagnes. Mais nous sommes en avance de l'histoire de ce livre.

Chapitre 2 — Du cercle d'étude marxiste au mouvement gréviste

Le 31 août 1893, Vladimir Oulianov arrivait à Saint-Pétersbourg. A l'automne de la même année, il adhéra à un cercle marxiste d'étudiants de l'Institut de Technologie ([G. M. Krijanovsky](#), S. I. Radchendko, V. V. Starkov, [G. B. Krassine](#), et d'autres). Comme nous l'avons vu, au printemps de 1892, la police avait arrêté de nombreux membres du groupe de Brousnev à Saint-Pétersbourg. Malgré tout, un certain nombre d'ouvriers membres du groupe étaient toujours en liberté, et une organisation ouvrière informelle continuait à exister. Elle était constituée essentiellement, sinon entièrement, d'ouvriers dont l'intérêt primordial était l'étude. Les travailleurs qui adhéraient aux cercles (*kroujki*) faisaient montre d'une soif insatiable de connaissances.

Plékhanov a décrit un des travailleurs qui participaient à ces groupes d'étude :

Travaillant à l'usine 10 ou 11 heures par jour, et ne rentrant à la maison que le soir, il s'asseyait devant ses livres jusqu'à une heure du matin... J'étais frappé par la variété et l'abondance de ses questions théoriques... L'économie politique, la chimie, les questions sociales, et la théorie de Darwin éveillaient toutes son intérêt... Cela lui aurait pris des dizaines d'années, dans sa position, pour satisfaire un tant soit peu sa soif intellectuelle.¹

Lorsque j'ai demandé aux ouvriers ce qu'ils attendaient exactement des écrits révolutionnaires, j'ai obtenu les réponses les plus diverses. Dans la plupart des cas, chacun d'eux recherchait une solution à des problèmes qui revêtaient, pour une raison ou une autre, un intérêt particulier pour lui à ce moment-là. Et les questions qui occupaient l'esprit des ouvriers pensants étaient très variées, et chacun avait ses questions préférées en fonction de ses inclinations et de son caractère. L'un d'eux était particulièrement intéressé par le problème de dieu et proclamait que la littérature révolutionnaire devait consacrer l'essentiel de son énergie à détruire les croyances religieuses des gens. D'autres s'intéressaient avant tout aux problèmes historiques ou politiques, ou aux sciences naturelles. Parmi mes amis dans les usines il y en avait aussi un qui s'intéressait particulièrement à la question des femmes.²

Les dirigeants d'un groupe d'étude socialiste d'ouvriers juifs essayaient d'éclairer les travailleurs dans un vaste champ de sujets. Ainsi Léon Bernstein, de Vilna, enseignait à ses élèves « comment le monde avait été créé, le soleil et la terre, les mers et les volcans », et leur parlait aussi « de la vie des gens, en commençant par les tribus sauvages et en finissant par les Anglais avec leur parlement et leurs trade unions. » Dans un autre cercle, « parmi les sujets abordés se trouvaient l'apparition des classes, l'esclavage, le servage et le capitalisme. Les membres du cercle étudiaient [Darwin](#) et [Stuart Mill](#), tout en lisant les chefs-d'œuvre de la littérature russe ».³

Un historien du mouvement ouvrier russe de cette période a écrit :

Ces ouvriers trouvaient dans l'alphabétisation et l'accès à la connaissance une issue à leur situation sociale désespérée, et profitaient donc avec avidité de l'occasion que leur offrait le kroujki. Certains des ouvriers les plus appliqués non seulement s'étaient approprié les éléments de base de l'étude, mais manifestaient un vif intérêt pour la « science » et pour une compréhension scientifique du monde environnant.⁴

1 G.V. Plekhanov, « Русский рабочий в революционном движении », [Sochineniia](#), vol.3, p. 121.

2 Plekhanov, *ibid.*, p. 143.

3 E. Mendelsohn, « Worker opposition in the Russian Jewish socialist movement : From the 1890s to 1903 », *International Review of Social History*, 1965.

Un travailleur, s'adressant en 1891 à ses camarades lors d'une célébration clandestine du 1^{er} Mai, résumait de façon saisissante l'attitude dominante dans un cercle d'étude :

*A l'heure présente, la seule chose que nous puissions faire est de nous consacrer à l'éducation et à l'organisation des ouvriers – une tâche que, je l'espère, nous accomplirons sans nous arrêter aux menaces et aux obstacles créés par notre gouvernement. Pour que nos efforts portent leurs fruits, nous devons faire de notre mieux pour nous éduquer, nous-mêmes et les autres, intellectuellement et moralement ; nous devons consacrer à cela la plus grande énergie possible, de telle sorte que les gens qui nous entourent nous considèreront comme des hommes intelligents, honnêtes et courageux, auront davantage confiance en nous et nous prendront comme exemple pour eux-mêmes et les autres.*⁵

En pratique, le *kroujki* comptait sur la diffusion pacifique des idées marxistes pour accélérer le progrès de la révolution.

Les cercles étaient destinés à servir d'écoles de socialisme, mais les ouvriers les considéraient souvent comme des écoles tout court, mettant tous leurs espoirs dans le pouvoir de l'étude et accordant peu d'intérêt aux doctrines révolutionnaires. Cette attitude a été bien exprimée par un ouvrier de Vilna qui déclarait en 1892 : « Comme une mère attentionnée, la connaissance nous guidera paisiblement sur l'océan des terreurs et des souffrances jusqu'aux rivages de la vie ».⁶

Leurs perspectives étaient vagues, la vision de p. N. Skvortsov étant à cet égard typique. Un des premiers marxistes, il était le fondateur du premier cercle marxiste de Nijni-Novgorod. Un de ses élèves ; Miskevitch, a ainsi décrit son attitude :

*Nous avons de longues conversations sur l'avenir du mouvement ouvrier. Le fait que nous concevions encore les formes futures du mouvement ouvrier de manière bien abstraite est démontré par les perspectives que soulignait Skvortsov : le nombre d'ouvriers qui étudient Marx augmentera progressivement ; ils attireront de plus en plus de monde dans les cercles qui étudient Marx ; avec le temps la Russie sera couverte de ces kroujki et alors nous formerons un parti socialiste ouvrier. Quelles tâches devait accomplir ce parti, et comment il devait mener sa lutte est resté obscur.*⁷

Les règles officielles de « l'Union Ouvrière » social-démocrate d'Ivanovo-Voznessensk définissaient ses membres comme « des individus à la pensée critique cherchant à réaliser le progrès de l'humanité » et déclaraient que son but principal était « la propagande parmi les travailleurs des deux sexes les plus cultivés ».⁸

Pire encore, de nombreux membres des cercles s'aliénaient leurs camarades ouvriers. « Comme résultat d'une exposition prolongée au régime intellectuel du monde socialiste, de nombreux ouvriers devenaient presque impossibles à distinguer de l'intelligentsia dans leurs opinions et dans l'étendue et la profondeur de leurs connaissances ».⁹

Les travailleurs « avancés », venant pour la plupart de métiers qualifiés, étaient presque aussi séparés des ouvriers moyens que l'intelligentsia. Ils parlaient un langage plus cultivé que leurs camarades, se vantaient de leurs connaissances livresques, et s'habillaient de façon encore plus recherchée que les *intelligenty* d'esprit démocratique. Comme beaucoup d'entre eux étaient abstinents de tabac, d'alcool et de jurons, on pouvait à l'occasion les prendre pour des pachkovistes (membres d'une secte biblique) et ils étaient tournés en ridicule par leurs camarades de travail. De façon plus alarmante, ils avaient

4 A.K. Wildman, *The Making of a Workers' Revolution : Russian Social Democracy, 1891–1903*, Chicago 1967, p. 31.

5 Vladimir Akimov *on the Dilemmas of Russian Marxism*, 1895–1903, edited by J. Frankel, London 1969, pp. 235–36.

6 Cité in Mendelsohn, op. cit.

7 S.I. Mitskevitch, *Революционная Москва*, Moscou 1940, p. 144.

8 Wildman, op. cit., p. 34.

9 *ibid.*, p. 32.

tendance à se distancier des grèves et des autres formes de protestation élémentaires, qui devenaient de plus en plus fréquentes.¹⁰

Les ouvriers des cercles, tels que les a décrits Martov,

se considéraient comme des individus s'étant extirpés de la multitude arriérée et ayant créé un environnement culturel nouveau. Mais ce n'était là que la moitié du problème. Le pire était que, du fait de cette vision du monde, ils envisageaient l'ensemble du processus de l'ascension future de leur classe d'une façon rationnelle très simplifiée : ils pensaient qu'elle serait le résultat de la diffusion du savoir et des conceptions morales qu'ils avaient eux-mêmes acquises dans les cercles et par la lecture. Des discussions avec eux nous amenèrent à la découverte stupéfiante que leur pensée sociale était dans l'ensemble idéaliste, que leur socialisme était totalement abstrait et utopique, et que l'idée d'utiliser la lutte des classes pour transformer cet environnement d'ignorance dont la critique avait provoqué leur propre éveil social leur était encore totalement étrangère.¹¹

Certains travailleurs avaient même acquis « une espèce d'attitude condescendante, méprisante envers les masses, qui n'étaient pour ainsi dire pas dignes de se voir enseigner le socialisme. » Les cercles n'étaient, pour beaucoup, qu'un « moyen d'acquérir des connaissances et une échappatoire personnelle à la morne vie des masses laborieuses ».¹²

Vers l'agitation

La famine de 1891 amena [Plékhanov](#) à essayer, même si ce fut un échec, d'ouvrir un nouveau chapitre du mouvement marxiste en passant des cercles d'étude à l'agitation de masse. Dans sa brochure *Les tâches des socialistes face à la famine en Russie*, il proclamait que les marxistes devaient organiser leur travail d'éducation dans le prolétariat à deux niveaux : la « propagande » et « l'agitation ». « Une secte », expliquait-il, « peut se satisfaire de la propagande dans le sens étroit du mot, pas un parti politique... Un propagandiste expose des idées multiples à une ou à un nombre limité de personnes, alors qu'un agitateur n'en exprime qu'une, ou très peu, à des masses de gens... Pourtant ce sont les masses qui font l'histoire ».¹³

En bref, au lieu de se restreindre à « l'organisation de cercles socialistes de travailleurs », les révolutionnaires devaient essayer d'aller de l'avant et d'exciter la colère des masses sur la base de slogans politiques ou « économiques », comme la revendication de la journée de huit heures. Des demandes de ce type attireraient les ouvriers vers le mouvement socialiste. « Ainsi tous les travailleurs – même les plus arriérés – seront clairement convaincus que la mise en place de quelques mesures socialistes est importante pour la classe ouvrière... Des réformes économiques telles que la réduction de la journée de travail sont bonnes, ne serait-ce que parce qu'elles apportent des avantages directs aux ouvriers ». C'était le devoir du parti de « formuler des revendications économiques adaptées à la période présente ».¹⁴

L'appel de Plékhanov ne rencontra aucun écho parmi les travailleurs russes. Il y eut cependant une réaction de la part d'ouvriers juifs vivant dans la partie occidentale de l'empire russe, la Pologne. D'une manière générale, le mouvement socialiste polonais était bien en avance sur celui de la Russie. Comme l'a dit l'historien soviétique S. N. Valk : « Le mouvement socialiste polonais était dès le départ un mouvement ouvrier en même temps qu'un mouvement de masse, en complète opposition avec le mouvement socialiste révolutionnaire russe, dans lequel le ton était donné par l'intelligentsia et par les cercles ».¹⁵ En mai 1891, il y eut une vague de grèves affectant de nombreuses villes polonaises, qui atteignirent un point culminant l'année suivante avec une grève générale à Lodz.

10 *ibid.*, p. 37.

11 L. Martov, *Записки социал-демократа*, Berlin-Petersbourg-Moscou 1922, pp. 224–25.

12 *ibid.*, p. 227.

13 Plekhanov, *О задачах социалистов в борьбе с голодом в России*, Geneva 1892, p. 58.

14 *ibid.*, p. 79.

Les socialistes juifs étaient encore plus efficaces dans l'organisation de l'agitation. Dans des régions d'importante population juive, les grèves devinrent très fréquentes, atteignant leur summum en 1895 avec la grève de l'industrie textile de Białystok, dans laquelle près de 15.000 ouvriers étaient impliqués. En fait, les ouvriers juifs étaient très en avance sur leurs homologues russes sur le plan de l'organisation syndicale. Alors qu'en 1907, 7 % seulement des ouvriers de Saint-Petersbourg étaient syndiqués,¹⁶ 20 % des ouvriers juifs de Białystok étaient organisés, 24 % à Vilna, 40 % à Gomel, et 25-40 % à Minsk.¹⁷

Il n'est donc pas surprenant que l'appel de Plékhanov à l'agitation soit repris d'abord par les socialistes juifs, qui s'organisèrent plus tard dans le Bund juif. En 1894, [A. Kremer](#), un dirigeant de l'organisation socialiste juive, écrivit une brochure, *Ob Agitatsii (Sur l'agitation)*, en collaboration avec [Martov](#). La brochure condamnait sévèrement la préoccupation des membres des cercles marxistes de leur propre « perfection ». « C'est précisément l'ouvrier social-démocrate qui le plus souvent soutient cette même préoccupation (le cercle propagandiste) que nous considérons comme inutile. » Passant en revue les réalisations de la *kroujkovchtchina*, la brochure exposait que « seuls les ouvriers supérieurs les plus capables ont ainsi acquis une connaissance théorique, qu'ils ont associée de façon très superficielle avec la vie et les conditions d'existence environnantes... Le désir d'accéder au savoir et d'échapper à l'obscurantisme des travailleurs a été exploité dans le but de leur imposer les généralisations et les principes du socialisme scientifique ».¹⁸

Le but n'était pas de créer des ouvriers intellectuels aliénés de la classe ouvrière, mais de former des agitateurs. La masse des travailleurs ne pouvait pas être gagnée au socialisme au moyen d'une activité intellectuelle abstraite. « Les larges masses sont amenées à la lutte, non pas par des considérations intellectuelles, mais par le cours objectif des événements ».¹⁹

La lutte [économique]... enseigne à l'ouvrier de se dresser pour la défense de ses propres intérêts, elle augmente son courage, elle lui donne la confiance dans sa propre force et la conscience de la nécessité de l'unité, elle place devant lui des tâches plus importantes qui exigent une solution. Préparée de la sorte à une lutte plus sérieuse, la classe ouvrière en vient à se mesurer avec ces questions vitales. La lutte des classes sous cette forme plus consciente crée le terreau d'une agitation politique dont le but est de changer les conditions politiques existantes au bénéfice de la classe ouvrière. Le programme de la social-démocratie coule dès lors de source...²⁰

Pour s'approprier cette question de détail susceptible de pousser les ouvriers à la lutte, il est nécessaire de comprendre quelles injustices suscitent le plus l'intérêt des travailleurs, de choisir le moment le plus favorable pour passer à l'action, de savoir quelles méthodes de lutte, dans les conditions de temps et de lieu, sont les plus efficaces. De telles connaissances impliquent que l'agitateur soit en contact constant avec les masses laborieuses, qu'il suive de façon continue les développements à l'œuvre dans une branche d'industrie donnée. Dans chaque usine on compte des injustices innombrables, et l'ouvrier peut être intéressé par les détails les plus mesquins ; savoir à quel moment mettre en avant une revendication particulière, prévoir à l'avance les complications possibles – telle est la véritable tâche de l'agitateur... Une connaissance des conditions de vie, des sentiments et des émotions des masses... fera de lui leur dirigeant naturel.²¹

15 S.N. Valk, « Материалы к истории Первого мая в России », *Красная летопись*, no.4, 1922, p. 253.

16 V.V. Sviatlovsky, *История профессионального движения в России*, Leningrad 1925, p. 301.

17 D. Pospelovsky, *Russian Police Trade Unions*, London 1971, p. 7.

18 *Об агитации*, Genève, 1896, p. 1.

19 *ibid.*, p. 9.

20 *ibid.*, p. 16.

21 *ibid.*, p. 17.

Le rôle des socialistes comme dirigeants des masses était défini de la façon suivante :

La tâche des sociaux-démocrates est une agitation constante parmi les ouvriers d'usine sur la base de leurs besoins quotidiens et de leurs revendications... Il faut comprendre que la façon dont les sociaux-démocrates voient l'agitateur déterminera la voie dans laquelle il mènera la foule. Il doit toujours être d'un pas en avant des masses, il doit éclairer leur lutte, leur expliquant d'un point de vue général le caractère irréconciliable de leurs intérêts [avec ceux des patrons] et il doit ainsi élargir les horizons des masses.²²

Ob Agitatsii avait une théorie mécaniste des rapports entre la lutte industrielle, la lutte contre les employeurs, et la lutte politique contre le tsarisme, basée sur l'idée d' « étapes ». Dans les années suivantes, cela devint le fondement du développement de « l'économisme », sévèrement condamné par Lénine. Ainsi, la brochure déclarait :

En s'abstenant pour l'instant de proposer aux masses des objectifs plus larges, la social-démocratie laissait à la lutte elle-même le soin de faire l'expérience de la confrontation des travailleurs, non plus avec des employeurs individuels, mais avec la classe bourgeoise toute entière et la puissance gouvernementale qui se tenait derrière elle, et, sur la base de cette expérience, d'élargir et d'approfondir son agitation.²³

La réaction initiale des membres des cercles à la brochure fut dans de nombreux cas très hostile. [Martov](#) rapporte que des représentants des cercles social-démocrates de Kiev et de Kharkov, après avoir visité Vilna, argumentèrent contre l'adoption de l'agitation. L'un d'entre eux disait que cela constituerait une « infraction au système de conspiration stricte qu'il avait fallu des années pour construire, et sur lequel tout l'édifice de la propagande de cercle était construit ». Un autre objectait que l'agitation « ne touchait que la surface de la conscience prolétarienne, alors que la véritable tâche de la social-démocratie était de former « une avant-garde d'ouvriers ayant une conscience de classe », ce qui pour eux signifiait « des ouvriers-marxistes bien formatés et éduqués »²⁴. Akimov, un chroniqueur du mouvement à ses débuts, citait un ouvrier, membre d'un cercle marxiste, qui disait : « Les tracts sont une perte de temps. Qu'est-ce qu'on peut expliquer sur une simple feuille ? C'est un livre qu'il faut donner à l'ouvrier, pas un tract. Il doit être éduqué. Il doit être inscrit dans un cercle ! »²⁵

Un camarade de Kiev racontait :

J'allai voir une ouvrière et la trouvai en larmes. Je lui demandai ce qu'elle avait, et elle me répondit que certains de ses amis, d'anciens membres d'un cercle d'ouvriers, lui avaient rendu visite et s'étaient moqués d'elle parce qu'elle osait prêcher sans avoir été formée elle-même dans un cercle : « Ils t'ont transformée en agitatrice social-démocrate à moitié cuite, n'est-ce pas ? Il faut que tu étudies toi-même avant d'enseigner ! »²⁶

Un ouvrier, Abram Gordon, dans une brochure appelée *Lettre aux intellectuels*, rappelait aux intellectuels sociaux-démocrates leur devoir de servir les travailleurs plutôt que de les utiliser comme « la chair à canon de la révolution ». Il dénonçait l'agitation comme une tentative de plus de maintenir les ouvriers dans une demi-ignorance et de perpétuer leur dépendance envers des dirigeants intellectuels d'origine bourgeoise.²⁷

Critiquant cette attitude, Akimov disait que ces ouvriers

22 *ibid.*, pp. 17–18.

23 Martov, *История РСДРП*, Moscou 1922, p. 28.

24 Martov, *Записки социал-демократа*, op. cit., pp. 250–52.

25 Akimov, op. cit., p. 238.

26 *ibid.*, p. 288.

27 Martov, *Записки социал-демократа*, op. cit., pp. 227–32.

... n'arrivaient pas à comprendre le sens profond de ce changement de tactique. Il leur semblait qu'en abandonnant l'activité propagandiste dans les cercles ouvriers, les intelligentsy renonçaient à leur rôle culturel, qu'ils cherchaient à exploiter le mouvement élémentaire inconscient des masses et considéraient les ouvriers comme une vulgaire « chair à canon ». En fait, les ouvriers appartenant aux cercles s'avérèrent moins démocrates que les révolutionnaires issus de l'intelligentsia. Ils se sentaient supérieurs aux masses et étaient irrités par la présence de travailleurs ignorants dans les réunions. Le résultat, c'est que des branches d'industrie entières, y compris les typographes qui jusque là avaient donné le ton, se retirèrent du mouvement.²⁸

Beaucoup d'ouvriers membres des cercles « considéraient l'auto-éducation, dans le sens le plus noble du terme, comme l'alpha et l'oméga du mouvement socialiste, et ils trouvaient insupportable l'idée qu'au lieu de consacrer tout leur temps à devenir des 'personnes pensant de façon critique', ils devaient recruter des gens doués pour l'agitation et les équiper des connaissances minimales nécessaires pour influencer les masses ».²⁹

Malgré cette forte opposition interne des cercles, l'agitation s'implanta et remplaça la *kroujkovchtchina*. En avril 1894, un exemplaire d'*Ob Agitatsii* arriva à Moscou, où il fut hectographié et envoyé à d'autres groupes social-démocrates dans toute la Russie. En 1896, la brochure fut imprimée à Genève par le Groupe Liberté du Travail avec une préface d'Axelrod, et fut largement distribuée.

Plékhanov n'est pas à la hauteur

Le passage à l'agitation ne fut pas accompli par une proportion importante, ou peut-être une majorité, des ouvriers membres des cercles. Mais même si c'était [Plékhanov](#) qui, le premier, avait défendu en 1891 le passage à l'agitation, lorsqu'il fut question de la mettre en pratique, lui et son Groupe Liberté du Travail étaient aux abonnés absents.

Dès 1892, A. Voden, un jeune marxiste cultivé de Saint-Pétersbourg, rendit visite à Plékhanov pour lui transmettre une requête du groupe de Brousnev qui avait besoin de littérature populaire pour les ouvriers. Plékhanov remarqua caustiquement qu'à l'évidence ces jeunes *praktiki* « manquaient du désir d'apprendre à penser comme des marxistes, » et il parut à Voden qu'il parlait « avec un ressentiment accumulé sur une longue période ».³⁰ Il n'y eut pas moins de six missions semblables avant 1895, résultant toutes en conflits insolubles.

La femme de Plékhanov, Rosalia Markovna, décrivait l'irritation de son époux face à la « vulgarité, la rudesse et la présomption... de ces espèces de [Lassalle](#) provinciaux » qui, selon ses termes, « venaient essayer de se mesurer avec nous ».³¹

En 1897, Toutchapsky, un marxiste de Kiev, fut envoyé en Suisse pour demander à Plékhanov et à [Axelrod](#) de publier une série de brochures de propagande populaire pour les ouvriers russes. La requête fut immédiatement rejetée au motif qu'ils n'avaient pas le temps de se consacrer à de telles tâches.³²

Il est vrai qu'un an auparavant le groupe de Plékhanov avait accepté de publier un journal, *Listok Rabotnika* (le *Bulletin ouvrier*) qui devait être consacré essentiellement aux nouvelles du mouvement ouvrier et des luttes industrielles en Russie. Cependant Plékhanov lui-même refusa d'y être mêlé, et [Véra Zassoulitch](#) et Axelrod étaient clairement contrariés de devoir entreprendre cette tâche. Dans une lettre écrite à la fin de 1896, Véra Zassoulitch se plaignait d'avoir « commencé à se révolter » lorsqu'elle posa les yeux sur les « phrases désespérément incroyables » des articles proposés pour *Listok Rabotnika*.³³ Axelrod écrivit : « Bien sûr, il est possible de publier de telles caricatures littéraires

28 Akimov, op. cit., p. 214.

29 Martov, *Записки социал-демократа*, op. cit., pp. 227–28.

30 A. Voden, « На заре «легального марксизма» », *Летопись марксизма*, n°3, 1927, p. 80.

31 Wildman, op. cit., p. 166.

32 *ibid.*, p. 164.

sans moi ».³⁴ Deux ans plus tard, il écrivait à Plékhanov que lui-même et Véra Zassoulitch étaient « désireux de se soustraire au devoir d'éditer des publications illettrées ou semi-illettrées ».³⁵

Le manque d'enthousiasme pour la publication de littérature ouvrière populaire aboutit à ce que plus de la moitié d'une année s'écoula entre la décision de publication et la première parution de *Listok Rabotnika*, et qu'un seul numéro de ce journal fut imprimé entre novembre 1896 et novembre 1897!

L'écart entre le soutien théorique du Groupe Liberté du Travail au tournant vers l'agitation de masse et sa réticence à le mettre en pratique peut être expliqué par l'absence de perspectives révolutionnaires immédiates dans les années 1880 et au début des années 1890, période pendant laquelle le groupe fut formé. Véra Zassoulitch mettait franchement l'accent sur le gouffre qui séparait le groupe et les nouveaux agitateurs émergeant en Russie. Elle écrivit à Plékhanov : « N'est-il pas clair pour toi que nous ne pouvons œuvrer avec ce genre de personnes dans une seule organisation ? Et ce n'est pas parce qu'elle est mauvaise! C'est simplement une différence d'âge, de compréhension, et d'humeur ».³⁶ Quelques semaines plus tard, elle écrivait à nouveau :

Nous avons contre nous pratiquement toute la jeune émigration unie aux éléments étudiants qui ont déjà agi ou se préparent à agir sérieusement. Ils sont pleins d'énergie, sentent que la Russie est derrière eux... Nous ne pouvons accomplir la fonction de l'Union, créer une littérature ouvrière... Nous ne pouvons pas publier une littérature pour les travailleurs qui soit de nature à satisfaire les exigences des Russes. Et il semble à tout le monde que nous faisons obstacle à ceux qui le peuvent... Ils n'atteindront pas non plus leur idéal, mais ils ont cet idéal, et pas nous. Ils ont soif d'une activité de ce genre, mais pas sous notre direction.

*Je suis en faveur d'une admission pure et simple que nous n'avons quant à nous pas trouvé fameux les résultats de notre publication de littérature ouvrière et que nous donnons à ceux qui nous critiquent l'occasion de se faire les dents.*³⁷

Lénine agitateur d'usine

Lénine s'adapta parfaitement aux besoins de l'agitation ouvrière. De plus, quoi qu'en disent les biographes officiels, la vérité est que dans les années 1894-96, il ne dénonçait pas *Ob Agitatsii* comme unilatéral, mécaniste, et « économiste ». Ses écrits de la période coïncident exactement avec la ligne que celui-ci mettait en avant.

En 1895, il écrivit dans sa prison un [projet de programme pour les social-démocrates](#). Ce document sortit clandestinement de la prison, puis fut perdu pour n'être redécouvert qu'après la révolution. C'est une œuvre intéressante, résumant très clairement l'opinion de Lénine sur *Ob Agitatsii*. Il y écrit :

Ce passage des ouvriers à une lutte énergique pour satisfaire leurs besoins vitaux, pour arracher des concessions au capital, pour obtenir de meilleures conditions de vie, un salaire plus élevé et la réduction de la journée de travail, a déjà commencé dans toute la Russie. Il marque un grand pas en avant des ouvriers russes ; c'est donc à cette lutte, au concours qu'il convient de lui apporter, que doit être surtout [souligné par moi – Tony Cliff] consacrée l'attention du Parti social-démocrate et de tous les ouvriers conscients.

Cette lutte économique, expliquait Lénine, démontrait d'abord aux travailleurs la nature de l'exploitation économique ; ensuite, elle les rendait combatifs ; et troisièmement, elle développait leur conscience

33 [L. Deutsch](#), ed., *Группа освобождение труда* vol.6, Moscow 1928, p. 174.

34 *Переписка Г. В. Плеханова и П. Б. Аксельрода*, op. cit., vol.1, p. 166.

35 *ibid.*, p. 32.

36 *Deutsch*, op. cit., pp. 204–05.

37 *ibid.*, pp. 207–08.

politique. La conscience de classe, y compris la conscience politique, se développe automatiquement à partir de la lutte économique.

La conscience de classe des ouvriers, c'est la compréhension par ceux-ci du fait que pour améliorer leur sort et réaliser leur émancipation, il n'est d'autre moyen que de lutter contre la classe des capitalistes et des fabricants qui sont apparus avec les grandes fabriques et usines. C'est ensuite la compréhension du fait que les intérêts de tous les ouvriers d'un pays sont identiques, solidaires, que tous ces ouvriers constituent une même classe, distincte de toutes les autres classes de la société. C'est, enfin, la compréhension du fait que, pour parvenir à leurs fins, les ouvriers doivent nécessairement chercher à influencer sur les affaires de l'État, comme l'ont fait et continuent de le faire les grands propriétaires fonciers et les capitalistes.

Comment cette compréhension vient-elle aux ouvriers ? Ils la puisent constamment dans la lutte même qu'ils engagent contre les fabricants et qui se déploie de plus en plus largement, s'intensifie et entraîne un nombre croissant d'ouvriers à mesure que se développent les grandes fabriques et usines.(...)

En raison de leurs conditions d'existence, les masses ouvrières ne peuvent pas, n'ont ni le loisir ni la possibilité de réfléchir aux questions politiques. Mais la lutte des ouvriers contre les fabricants, pour leurs besoins quotidiens, les pousse d'elle-même, inévitablement, à s'occuper de questions politiques, à se demander comment l'État russe est gouverné, comment et au profit de qui sont promulgués les lois et les règlements. Tout conflit au sein de la fabrique met nécessairement les ouvriers en conflit avec les lois et les représentants du pouvoir.

Lénine poursuit le cours de cette pensée de façon constante dans les tracts et les brochures d'agitation qu'il écrit dans les années 1894-1896. Pas à pas, le lecteur était conduit à des conclusions politiques qui n'étaient pas exprimées de façon explicite. Ainsi, par exemple, la conclusion de la brochure [Explication de la loi des amendes infligées aux ouvriers d'usine](#), écrite en prison en 1895, était que les ouvriers

... comprendront que le gouvernement et ses fonctionnaires sont avec les fabricants, et que les lois sont faites pour que le patron puisse plus facilement serrer la vis à l'ouvrier... Quand ils l'auront compris, les ouvriers verront qu'il ne leur reste qu'un moyen de se défendre : s'unir pour lutter contre les fabricants et contre le régime d'injustice établi par la loi.

A cette époque, le ton de ses revendications était plutôt de profil bas. Par exemple, son tract [« L'ouvrier et l'ouvrière de l'usine Thornton »](#) se concentrait exclusivement sur des questions économiques, et ne faisait aucune allusion à la politique. Il se terminait dans un langage très modéré : « Défendre ces revendications, camarades, ce n'est pas du tout nous révolter : nous ne faisons que réclamer ce que la loi a déjà accordé à tous les ouvriers des autres fabriques et qu'on nous a enlevé en espérant que nous ne saurions pas défendre nos droits. ».

En novembre 1895, dans un article intitulé [« A quoi pensent nos ministres ? »](#) Lénine utilisait l'expédient consistant à laisser le tsar en dehors de la discussion, se bornant à mentionner les nouvelles lois qui favorisaient les employeurs et les ministres opposés à la classe ouvrière. Le monarque était toujours « le petit père » pour les ouvriers et les paysans, et Anna, la sœur de Lénine, rapporte les propos suivants de son frère : « Evidemment, si vous commencez d'entrée de jeu par critiquer le tsar et le système social, vous ne faites que braquer les travailleurs ».³⁸

A la fin de 1894, Lénine et Krijanovsky rencontrèrent Gréchine-Kopelson, Nikitine-Sponti et Liakhovsky, qui à l'époque militaient respectivement dans les groupes marxistes de Vilna, Moscou et Kiev, mais qui avaient tous une expérience de première main du mouvement de grève de Vilna et acceptaient les thèses de base d'*Ob Agitatsii*. A la suite de cette réunion, en 1895, Lénine, Martov, [Krijanovsky](#) et quelques autres fondèrent à Saint-Pétersbourg la Ligue de Combat pour l'Emancipation de la Classe Ouvrière. La Ligue était constituée d'environ deux douzaines d'intellectuels et ouvriers, et elle joua un rôle crucial dans le démarrage de l'agitation social-démocrate dans la classe ouvrière de Saint-Pétersbourg. A partir de sa fondation, le marxisme russe n'a jamais cessé d'être associé avec les

38 *Новый мир*, juin 1963.

ouvriers de Saint-Pétersbourg. Martov et Lénine étaient les dirigeants reconnus de la Ligue, et son activité principale était la distribution de tracts dans les usines. Dans la rédaction de ceux-ci, Lénine bénéficiait de l'aide efficace de [Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa](#), la jeune femme qu'il avait rencontrée en 1894 et épousée quelques années plus tard.

Kroupskaïa avait adhéré en 1890 au cercle marxiste de Brousnev et avait enseigné pendant cinq ans (1891-1896) dans ce qu'on appelait « l'École du Dimanche soir » dans les faubourgs industriels de Saint-Pétersbourg. Tous les dimanches et deux soirs de semaine, elle apprenait aux ouvriers l'arithmétique, l'histoire et la littérature russe, du niveau primaire à un stade tout à fait avancé. L'école fournissait un contact avec des ouvriers sérieux, ce qui en était tout l'intérêt pour la jeune Kroupskaïa et les autres professeurs marxistes de la même école. Il y avait [Alexandra Kalmykova](#), une éditrice aisée, propriétaire d'une librairie populaire qui devait plus tard financer le premier journal immigré, l'*Iskra* ; Lydia Knipovitch, qui était destinée à devenir un des agents clandestins du même journal ; et également [Elena Stassova](#), qui remplaça Kroupskaïa en 1917 comme secrétaire du parti. Les enseignants marxistes de l'école fondèrent un cercle clandestin pour coordonner leurs activités.

Il faut dire que les ouvriers témoignaient une confiance illimitée à leurs « institutrices » : le morose gardien des chantiers de bois Gromov venait annoncer d'un air radieux à son institutrice la naissance de son fils ; heureux de savoir lire et écrire, un ouvrier poitrinaire du textile la remerciait en lui souhaitant un bon mari ; un sectaire ayant cherché Dieu toute sa vie écrivait avec satisfaction qu'il venait d'apprendre par Roudakov (un autre élève de l'école) qu'il n'y a pas de Dieu³⁹

L'école servait de source de recrutement d'ouvriers révolutionnaires.

Les ouvriers appartenant à l'organisation fréquentaient l'école afin d'observer le peuple et de voir ceux qu'ils pouvaient attirer dans les cercles, dans l'organisation. Ils faisaient des distinctions entre les institutrices et savaient discerner le degré de préparation de chacune d'elles. S'ils estimaient qu'une institutrice était « des leurs », ils se faisaient reconnaître par une phrase quelconque⁴⁰

Kroupskaïa parlait facilement avec les ouvriers-écoliers et joua un rôle central à la fois dans la collecte d'informations sur les conditions de travail dans les usines pouvant servir d'éléments pour la rédaction des tracts de la Ligue et dans l'organisation de la distribution des tracts dans les usines.

Pour obtenir les informations nécessaires à leurs tracts, les militants de la Ligue commencèrent à distribuer des questionnaires individuels aux ouvriers avec lesquels le contact avait été établi par les enseignants. L'ajusteur Ivan Babouchkine raconte : « Nous recevions des listes avec des questions préparées, qui exigeaient de nous une observation attentive de la vie de l'usine... Ma boîte à outils était constamment bourrée de notices les plus diverses, et je m'employais à noter sans être observé les salaires journaliers payés dans notre atelier ». ⁴¹

Lénine a écrit :

J'ai toujours présente à l'esprit ma première expérience, que je n'aurais jamais recommencée. Durant des semaines, je questionnai « de parti pris » un ouvrier qui venait chez moi, sur tous les détails du régime de la grande usine où il travaillait. Je parvins, à grand'peine il est vrai, à faire la description de cette usine (d'une seule usine !). Mais parfois, à la fin de notre entretien, l'ouvrier en essuyant la sueur de son front, me disait avec un sourire : « Il m'est plus facile de faire des heures supplémentaires que de répondre à vos questions ! » ». ⁴²

39 Kroupskaïa, [op. cit.](#)

40 Kroupskaïa, [op. cit.](#)

41 Geyer, *op. cit.*, p. 49.

42 Lénine, [« Que Faire ? »](#), Œuvres, vol.5, p. 503-504 (note en bas de page).

Les informations obtenues de cette façon étaient mises en ordre et servaient à rédiger les tracts destinés aux ouvriers des diverses entreprises. Les tracts traitaient de problèmes concrets que tous les ouvriers comprenaient.

Lénine passa des mois à étudier la législation du travail, afin de pouvoir expliquer clairement les lois en vigueur et les pratiques dominantes dans les usines, et formuler les revendications que les ouvriers devaient présenter à la direction. Kroupskaïa a écrit :

Vladimir Ilitch s'intéressait à chaque détail de la vie ouvrière ; à l'aide de ces menus traits, il s'efforçait d'embrasser la vie de l'ouvrier dans son ensemble, de trouver le joint par où la propagande révolutionnaire pourrait le mieux pénétrer jusqu'à lui. La plupart des intellectuels de l'époque connaissaient mal les ouvriers. Ils se contentaient de venir faire dans les cercles des sortes de conférences.⁴³

Je me rappelle, par exemple, comment fut recueillie la documentation sur l'usine Thornton. Je fus chargée de faire venir chez moi un de mes élèves, Krolikov, trieur à cette usine, déjà frappé auparavant d'une interdiction de séjour, et d'obtenir de lui tous les renseignements nécessaires suivant un plan tracé d'avance par Vladimir Ilitch. Krolikov arriva revêtu d'une pelisse élégante qu'il avait empruntée et m'apporta tout un cahier de notes qu'il compléta verbalement. Ces notes étaient fort précieuses et Vladimir Ilitch se mit à les lire avec avidité. Ensuite, Apolline Alexandrovna Iakoubova et moi vêtues comme des ouvrières et la tête dûment couverte d'un fichu noué sous le menton, nous nous rendîmes dans les dortoirs de l'usine Thornton, dont nous visitâmes la partie réservée aux célibataires et celle attribuée aux ménages. C'était un milieu épouvantable.

C'était seulement après s'être documenté de la sorte que Vladimir Ilitch rédigeait ses correspondances et ses tracts. Que l'on prenne celui qui fut adressé aux ouvriers et ouvrières de l'usine Thornton, quelle connaissance détaillée de la cause ne révèle-t-il pas ! Et quel enseignement cela constituait pour tous les militants d'alors ! C'est bien à cette école que l'on formait « l'attention aux petits détails ». Et comme ces détails se gravaient dans nos esprits !⁴⁴

On peut avoir une idée de ce qu'était dans la pratique l'agitation à cette époque à partir des souvenirs de Kroupskaïa sur le sort d'un des tracts écrits par Lénine : « Je me souviens que Vladimir Ilitch rédigea le premier tract destiné aux ouvriers de l'usine Sémiannikov. Nous n'avions alors aucune idée de la technique. Le tract fut recopié à la main en caractères d'imprimerie et fut distribué par Babouchkine. Deux des quatre exemplaires établis furent saisis par des gardiens, les deux autres passèrent de main en main. »⁴⁵

L'effet immédiat de l'agitation industrielle entreprise par la Ligue de Saint-Pétersbourg – Lénine, Martov et leurs amis – était extrêmement limité. Un historien l'a décrit de la façon suivante :

La proclamation de Lénine [aux ouvriers de Thornton] fut imprimée sur le polycopieur du groupe le 10 novembre 1895, mais le même jour les tisserands reprirent le travail sans avoir obtenu de concessions de la direction. Les *stariki* [vétérans — Lénine, Martov, etc – TC] échouèrent ainsi dans leur premier effort pour attiser les flammes du mécontentement ouvrier.

Alors que la grève de Thornton continuait, une grève spontanée éclata en même temps à la manufacture de tabac de Leferm (9 novembre), et quatre jours plus tard une autre se produisit dans l'usine de chaussures Skorokhod. Dans les deux cas, sur la base d'éléments fournis par les ouvriers des usines en grève par le canal du Groupe Ouvrier Central, les *stariki* préparèrent des proclamations définissant les revendications des grévistes. Ils n'exercèrent dans aucun de ces

43 Kroupskaïa, [op. cit.](#)

44 Kroupskaïa, [op. cit.](#)

45 Kroupskaïa, [op. cit.](#)

cas une influence sur le cours des événements, les grèves faisant long feu et se terminant sans qu'aucune concession ne soit accordée aux ouvriers. Mais les efforts entrepris permirent de faire connaître l'organisation illégale.

La seule grève que les *stariki* réussirent à stimuler avant que la police ne leur tombe dessus eut lieu dans une section de l'usine Poutilov. Zinoviev, un ouvrier de Poutilov et l'un de ses représentants au Groupe Central, écrivit une proclamation aux ouvriers de la division des machines à vapeur, les exhortant à poser les outils. Sa proclamation fut polycopiée par Martov et eut pour résultat un arrêt de travail d'une journée le 5 décembre. Un appel de Martov aux filatiers de l'usine Koenig, imprimé à la même époque, semble n'avoir eu aucun résultat.

En termes de résultats concrets, l'effet des appels et des proclamations rédigés par les *stariki* en novembre et au début de décembre fut pratiquement nul.⁴⁶

Lénine et cinq autres membres de la Ligue furent arrêtés en décembre 1895, et plusieurs autres, parmi lesquels Martov, au début de la nouvelle année. Mais la lutte ne s'avéra pas infructueuse. Quelques mois plus tard, la première grève de masse de Russie se produisit sous la bannière de la social-démocratie. C'était une grève des ouvriers du textile de Saint-Pétersbourg, en mai 1896. Les membres de la Ligue, du moins ceux qui étaient encore en liberté, jouèrent un rôle central dans cette grève massive. Elle commença sous la forme d'une protestation contre le non-paiement des salaires pour le congé de trois jours célébrant le couronnement de Nicolas II. Mais elle se transforma bientôt en lutte pour une réduction des heures de travail et une augmentation des salaires et se propagea à vingt des plus grandes usines de Russie, employant 30.000 ouvriers. Ceux-ci poursuivirent la lutte pour la journée de 10 heures ½ pendant trois semaines, et lorsqu'ils décidèrent finalement de reprendre le travail, ils le firent comme un seul homme dans toutes les usines en même temps. Ce n'avait pas seulement été la plus grande grève de Russie jusque-là. C'était aussi la première à aller au-delà des limites d'un seul établissement industriel, et la Ligue de Saint-Pétersbourg y avait joué un rôle de premier plan. Pour la première fois dans la longue histoire du mouvement ouvrier russe, les révolutionnaires avaient mis les masses en action. La social-démocratie devenait un mouvement important.

On pouvait juger du chemin parcouru par la Russie depuis la fin de 1895 en lisant une circulaire confidentielle du ministère des finances à l'inspection des usines de cette époque : « En Russie, heureusement, il n'y a pas une classe ouvrière au même sens et de la même importance qu'en Occident ; et par conséquent nous n'avons pas non plus de question ouvrière, et ni l'une ni l'autre ne trouvera et ne peut trouver chez nous un terrain où pousser »!⁴⁷

La défaite dans la victoire

Le succès du mouvement provoqua cependant une grave crise interne. Le mouvement social-démocrate commença à se diviser en deux courants, l'un « économiste » et l'autre « politique ». La correction de l'unilatéralisme de la *kroujkovchtchina* – l'importance excessive donnée à la théorie – mena à un opposé tout aussi unilatéral, « l'économisme ». Ce danger était déjà implicite dans *Ob Agitatsii*, comme Lénine et d'autres le notèrent rétrospectivement en 1898. Il faut se rappeler la conclusion qui était celle d'*Ob Agitatsii* :

La tâche des social-démocrates consiste en une agitation permanente parmi les ouvriers d'usine sur la base des besoins quotidiens et des revendications existantes. La lutte provoquée par cette agitation entraînera les ouvriers à défendre leurs propres intérêts, accroîtra leur courage, leur donnera confiance dans leurs propres capacités et une conscience de la nécessité de l'unité, et en dernière analyse les confrontera finalement à des questions plus importantes exigeant une solution. Préparée de cette manière à une lutte plus sérieuse, la classe ouvrière s'orientera vers la solution de ses questions les plus fondamentales.

Cette formule ouvrait la porte à la théorie des stades, caractéristique des futurs « économistes ». Les socialistes devraient limiter leur agitation à des questions purement économiques, d'abord dans

46 R. Pipes, *Social Democracy and the St. Petersburg Labor Movement, 1885–97*, Cambridge, Mass., 1963, pp. 93–94.

47 Pokrovsky, *op. cit.*, vol.2, p. 37.

l'établissement industriel, ensuite dans le cadre de plusieurs usines, et ainsi de suite. Deuxièmement, à partir d'une agitation économique étroite, les travailleurs apprendraient, par l'expérience de la lutte elle-même, qu'il y avait besoin de politique, sans que les socialistes dussent mener une agitation sur les questions générales, politiques et sociales, auxquelles était confronté le peuple russe dans son ensemble. L'arrestation de Lénine, de [Martov](#) et des autres accéléra la dérive vers « l'économisme » dans la Ligue de Saint-Pétersbourg, les nouveaux camarades qui adhéraient au groupe ayant moins d'expérience théorique.

« On devait se donner tout entier à l'agitation. » écrit Kroupskaïa. « Quant à la propagande, il ne fallait plus y songer... La grève des tisserands en 1896 eut lieu sous l'influence des social-démocrates et tourna la tête à bien des gens. Le terrain était propice à l'éclosion l'économisme. ».⁴⁸

Dans le testament politique de F. I. Dan, le vétéran menchevik, écrit quelque 50 ans plus tard, la montée de la tendance « économiste » dans la social-démocratie était décrite de la façon suivante :

En répondant de façon sympathique aux notes politiques qui résonnaient dans l'agitation économique de la Ligue, des dizaines de milliers d'ouvriers, entrant pour la première fois dans la lutte organisationnelle active, acceptaient malgré tout l'émancipation politique comme le simple but lointain, « ultime », de leur mouvement. Pour eux, l'objectif pratique « immédiat » était contenu dans les revendications économiques au nom desquelles ils étaient prêts à prendre le risque de la grève et d'une perte éventuelle de salaire. A cet égard, l'humeur de la nouvelle couche d'ouvriers avancés, la nouvelle « intelligentsia ouvrière », qui commençait à prendre forme dans le feu de la lutte de masse, divergeait fondamentalement non seulement de l'intelligentsia marxiste, mais aussi de la première génération de travailleurs social-démocrates, qui étaient venus à la social-démocratie non pas par la voie « pratique » de la lutte économique mais par le chemin « idéologique » de la propagande dans de petits groupes.⁴⁹

Un historien de cette période de la social-démocratie russe analyse assez correctement le contenu de « l'économisme » :

Les racines de l'Economisme peuvent être trouvées dans la méthode d'agitation de la social-démocratie. Les socialistes qui avaient mis au point cette méthode reconnaissent l'indifférence des travailleurs à la politique et proposaient de la surmonter en démontrant le lien théoriquement indissoluble entre les intérêts économiques et l'ordre politique du pays. Alors qu'en théorie l'agitation était politique, en pratique elle restait limitée à l'économie. A partir de l'agitation, qui reléguait la politique à l'arrière-plan dans le cadre d'une manœuvre tactique, il n'y avait qu'un pas à l'Economisme lui-même, qui subordonnait la politique à l'économie en tant que question de principe. L'Economisme naquit ainsi en Russie en 1896-1897 dans le sillage du mouvement ouvrier de masse émergent.⁵⁰

S'ajoutant à l'impact de « l'économisme » et au danger qu'il représentait pour le socialisme, deux autres facteurs affectaient le mouvement ouvrier russe à cette époque. L'un était la politique de la police secrète tsariste en matière sociale, l'autre la montée d'un puissant courant révisionniste, sous la direction d'Edouard Bernstein, dans le Parti Social-Démocrate Allemand, qui était de loin le parti socialiste le plus important au monde.

La police secrète était intéressée par l'idée d'utiliser « l'économisme » comme réaction à la montée des luttes sociales en Russie. Le général Trépov, chef de la police secrète, écrivait en 1898 :

Si les besoins et les revendications mineures des travailleurs sont exploités par les révolutionnaires pour de telles visées profondément antigouvernementales, le gouvernement ne devrait-il pas, et le plus tôt possible, arracher cette arme, si profitable aux révolutionnaires, de leurs mains et assurer lui-même l'accomplissement de cette tâche... Les policiers sont obligés de s'intéresser à la même chose que les révolutionnaires.

48 Kroupskaïa, [op. cit.](#)

49 F. Dan, *The Origins of Bolshevism*, New York 1964, pp. 211–12.

50 Pipes, p. 124.

Suivant cette logique, comme nous le verrons plus loin, le colonel Zoubatov, chef de la police de sécurité moscovite, organisa des syndicats contrôlés par la police, d'abord parmi les travailleurs juifs, où l'agitation « économiste » trouvait le terrain le plus favorable, puis chez les Russes, entreprise qui culmina dans l'organisation de syndicats par le pope [Gapone](#) à Saint-Pétersbourg, et mena au « Dimanche rouge », premier acte de la Révolution de 1905.

Le second facteur renforçant « l'économisme » — le révisionnisme allemand — fut introduit par la publication à son de trompe, en janvier 1899, du livre d'[Eduard Bernstein](#) *Les prémisses du socialisme et les tâches de la social-démocratie*. L'idée centrale de cet ouvrage était celle du gradualisme, la réforme par étapes du capitalisme dans sa transformation en socialisme. L'influence du parti, écrivait-il « serait bien plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui si la social-démocratie trouvait le courage de se libérer d'une phraséologie démodée et s'efforçait d'apparaître comme ce qu'elle est en fait aujourd'hui, un parti démocratique socialiste de réforme ... Pour moi, ce que l'on désigne généralement comme le but suprême du socialisme n'est rien ; c'est le mouvement lui-même qui est tout ». Ceci coïncidait parfaitement avec les idées des « économistes » russes. Pour eux aussi, « le mouvement », dans le sens de l'obtention de petites améliorations concrètes dans la condition économique des ouvriers, était le plus important. Ainsi le but politique d'ensemble du mouvement – et par dessus tout le renversement du tsarisme – était perdu de vue.

Le lien entre « l'économisme » et le révisionnisme de Bernstein reçut une expression concrète dans un document appelé le *Credo* (1899). Son auteur, Y. D. Youskova, était à l'époque membre de l'Union des Social-Démocrates Russes à l'Etranger. Il déclarait sans ambages que le révisionnisme de Bernstein constituait sa base théorique. La loi générale de l'activité de la classe ouvrière, déclarait-il, devait être de suivre « la voie du moindre effort ». « La voie du moindre effort ne sera jamais orientée chez nous dans le sens de l'activité politique. L'intolérable oppression politique fera beaucoup parler d'elle et retiendra spécialement l'attention, mais jamais elle ne poussera à agir pratiquement ». En Russie, la « voie du moindre effort » était l'action économique contre les employeurs et une concentration sur l'organisation de syndicats.

La lutte économique, elle aussi, est difficile, extrêmement difficile, mais elle est possible, et enfin elle est pratiquée par les masses elles-mêmes. Apprenant par cette lutte à s'organiser, et s'y heurtant à tout instant au régime politique, l'ouvrier russe créera finalement ce qu'on peut appeler une forme du mouvement ouvrier, créera l'organisation ou les organisations les plus conformes aux conditions russes. A l'heure actuelle, on peut affirmer en toute certitude que le mouvement ouvrier russe se trouve encore dans un état amiboïde et n'a créé aucune forme. Le mouvement gréviste, qui existe quelle que soit la forme d'organisation, ne peut encore être considéré comme une forme cristallisée du mouvement russe ; quant aux organisations illégales, elles ne méritent pas d'attention, ne serait-ce que du point de vue purement quantitatif (pour ne rien dire de leur utilité dans les conditions actuelles)...

...alors, que reste-t-il à faire à un marxiste russe ? Les propos sur la création d'un parti politique ouvrier indépendant ne sont que l'effet de la transplantation sur notre sol d'objectifs étrangers, de résultats étrangers...

Pour un marxiste russe, il n'y a qu'une issue : participer, c'est à dire contribuer à la lutte économique du prolétariat et prendre part à l'activité de l'opposition libérale.⁵¹

Dès lors, le devoir des socialistes était d'assister les travailleurs dans leurs efforts pour construire des syndicats, et de collaborer avec la bourgeoisie libérale dans la lutte politique.

Lorsque Lénine, alors en déportation en Sibérie, reçut un exemplaire du *Credo*, il se hâta d'écrire une réplique, *Protestation des social-démocrates de Russie* (août 1899). Le texte en fut discuté dans une réunion de 17 marxistes en exil dans la région de Minousinsk, et adopté par eux. Il fit de Lénine quelqu'un de largement connu dans les cercles social-démocrates, et eut l'effet escompté. Comme

51 Lénine, Œuvres, vol.4, pp. 177-178

devait le dire [Martov](#) des années plus tard, il rallia des centaines de déportés dispersés dans toute la Sibérie au marxisme révolutionnaire.⁵²

Les années 1883-1899 avaient vu le développement erratique des marxistes russes, d'une secte propagandiste isolée de la classe ouvrière à une organisation d'agitation se limitant à la lutte quotidienne des travailleurs, de la théorie pure à la pratique étroite. La critique sévère du *Credo* par Lénine avait démontré qu'une synthèse de la théorie et de la pratique devenait nécessaire.

La fameuse bernsteiniade, telle que la comprennent habituellement le grand public en général et les auteurs du « credo » en particulier, est une tentative de rétrécir la théorie du marxisme, de faire du parti ouvrier révolutionnaire un parti réformiste...

D'une part, le mouvement ouvrier se dissocie du socialisme : on aide les ouvriers à mener la lutte économique, mais on ne leur explique pas du tout ou pas assez les buts socialistes et les objectifs politiques du mouvement dans son ensemble. D'autre part, le socialisme se dissocie du mouvement ouvrier : les socialistes russes recommencent de plus en plus à dire que la lutte contre le gouvernement doit être menée par les intellectuels avec leurs propres forces, car les ouvriers se cantonnent dans la lutte économique.⁵³

Contre cela, Lénine faisait la synthèse des luttes économique et politique de la classe ouvrière telle que la voient les marxistes.

Pour un socialiste, la lutte économique sert de base à l'organisation des ouvriers en un parti révolutionnaire, au développement de leur lutte de classe unie contre le régime capitaliste dans son ensemble. Mais si l'on considère que la lutte économique se suffit à elle-même, alors elle ne contient rien qui soit socialiste (...)

La tâche du politicien bourgeois est de « contribuer à la lutte économique du prolétariat » ; la tâche du socialiste est de faire contribuer la lutte économique au mouvement socialiste et aux succès du parti ouvrier révolutionnaire. La tâche du socialiste est de contribuer à la fusion indissoluble de la lutte économique et de la lutte politique dans une lutte de classe unique des masses ouvrières socialistes.

L'agitation de masse doit consister dans l'agitation économique et politique la plus large qui soit à propos de toute manifestation de l'oppression, dans une agitation que nous devons utiliser pour attirer un nombre toujours croissant d'ouvriers dans les rangs du parti social-démocrate révolutionnaire, pour stimuler toutes les manifestations possibles de la lutte politique, pour organiser cette lutte en la faisant passer de ses formes spontanées à une lutte menée par un parti politique unifié. Ainsi, l'agitation doit être un moyen d'amplifier la protestation politique et des formes plus organisées de lutte politique. A l'heure actuelle, le cadre de notre organisation est trop étroit, le cercle des questions qu'elle aborde est trop limité, et notre devoir est de ne pas légitimer cette étroitesse, mais de tendre au contraire à nous en dégager, à approfondir et élargir notre travail d'agitation.⁵⁴

Lénine fait observer que les racines historiques du réformisme résident dans l'unilatéralisme à la fois de la *kroujkovchtchina* et de la réaction à celle-ci : « ... à l'origine, les social-démocrates russes se sont bornés à la propagande dans des cercles. En abordant ensuite l'agitation parmi les masses, nous n'avons pas toujours su éviter de tomber dans l'autre extrême ».⁵⁵ Il continue en expliquant qu'une certaine étroitesse organisationnelle, qui caractérisait aussi bien le stade de la *kroujkovchtchina* et celui de l'agitation industrielle, ont favorisé « l'économisme » :

52 Martov, *Записки социал-демократа*, op. cit., p. 410.

53 Lénine, *Œuvres*, vol.4 (pp. 180 et 382).

54 *ibid.*, pp. 302-303.

55 *ibid.*, p. 382.

... militant en ordre dispersé dans des petits cercles ouvriers locaux, ils n'ont pas prêté assez d'attention à la nécessité d'organiser un parti révolutionnaire en coordonnant toute l'activité des groupes locaux et permettant d'organiser un travail révolutionnaire régulier. Or, la prépondérance de l'action en ordre dispersé est tout naturellement liée à la prépondérance de la lutte économique.⁵⁶

Le conflit entre les marxistes orthodoxes comme Lénine et Martov et les « économistes » prit aussi une forme organisationnelle, qui anticipait le débat sur l'organisation qui devait opposer plus tard les bolcheviks et les mencheviks. Cela dit, à ce point de la discussion les protagonistes des deux futures tendances, Lénine et Martov, étaient du même côté.

Après la grève victorieuse de Saint-Pétersbourg en 1896, de nombreux nouveaux adhérents du mouvement, ouvriers aussi bien qu'intellectuels, exigèrent que l'organisation cesse d'être centrée sur un noyau de révolutionnaires professionnels. Les « économistes » expliquaient que le caractère politique et illégal de la Ligue était le résultat de la priorité donnée par les intellectuels à l'activité politique et de leur manque de compréhension des véritables besoins de la masse des travailleurs. Dans le cadre d'une démarche économique tournée essentiellement vers l'agitation, le besoin d'activité illégale et de centralisme serait beaucoup moins important. Une organisation « économiste » aurait un caractère local et serait concernée par les problèmes auxquels faisaient face les ouvriers dans une seule usine, ou un petit nombre d'usines dans une localité, et une organisation locale et régionale peu structurée suffirait. L'opposition du centralisme et du localisme était le reflet sur le plan de l'organisation de la scission entre les révolutionnaires politiques et les « économistes ». Les révolutionnaires professionnels, dans le projet des « économistes », devaient être écartés et remplacés par des ouvriers n'ayant pas à quitter leur lieu de travail et leur logement local ordinaire.

De nombreux membres des cercles, nous l'avons vu, n'avaient pas fait la transition vers l'agitation industrielle. Mais parmi ceux qui l'avaient faite, très peu avaient sombré dans « l'économisme ». C'étaient les nouveaux militants apparus dans la lutte industrielle elle-même, qui avait culminé dans la grève du textile de 1896, qui avaient été les plus nombreux à succomber. Le témoignage du dirigeant menchevik Dan, près de 50 ans après les faits, fait le lien entre ces événements et le développement ultérieur du bolchevisme et du menchevisme :

Il est important de noter que plus tard presque tous les social-démocrates ouvriers importants de ce « premier appel » qui vécurent les révolutions de 1905 et de 1917 (Babouchkine, Chelgounov, Chapoval, Poletaïev, et d'autres) le firent comme bolcheviks, alors que des rangs de « l'intelligentsia ouvrière », qui avait connu son baptême du feu dans le mouvement de grève de la seconde moitié des années 1890, émergèrent les futurs cadres du mouvement des syndicats légaux et semi-légaux, des coopératives, de l'action culturelle, etc., qui constituèrent pendant longtemps le principal soutien du menchevisme.⁵⁷

Tordre la barre

Les années 1894-1896 furent essentielles dans la transformation de Lénine en dirigeant ouvrier. Citons Kroupskaïa :

Cette période de l'activité de Vladimir Ilitch fut une période de travail extrêmement important, mais, en somme, de travail, caché, imperceptible, sans effet apparent, comme il l'a lui-même caractérisé. Il ne s'agissait pas alors d'accomplir des actions d'éclat, mais d'organiser un contact étroit avec la masse, d'apprendre à se faire l'interprète de ses meilleures aspirations, à se mettre à sa portée et à l'entraîner avec soi. Et c'est précisément cette période passée à Saint-Pétersbourg qui fit de Vladimir Ilitch le chef de la masse ouvrière.⁵⁸

56 *ibid.*

57 Dan, *op. cit.*, p. 212.

58 Kroupskaïa, *op. cit.*

Malgré l'unilatéralisme de l'agitation d'usine à l'époque, Lénine a toujours considéré cette période comme une étape nécessaire et très importante dans le développement de la social-démocratie russe. Il était prêt à admettre à la fois son rôle progressif et les dangers qu'elle comportait. Ainsi, dans une lettre à Plékhanov du 9 novembre 1900, il écrivait :

... la tendance économiste, naturellement, a toujours été une erreur, mais cette tendance est toute récente, et l'engouement pour l'agitation « économique » a existé (et existe encore par endroits) même sans tendance ; étant donné la situation où se trouvait notre mouvement en Russie à la fin des années 80 et au début des années 90, cet engouement était le corollaire légitime et inévitable de tout pas en avant. Cette situation était mortelle à un point que vous n'imaginez pas, et l'on ne peut condamner des gens qui trébuchaient en se tirant avec peine de cette situation. Pour s'en sortir, il fallait une certaine étroitesse, elle était inévitable et légitime : elle l'était, mais lorsqu'on s'est mis à l'ériger en théorie et à la lier au bernsteinisme, la situation s'est évidemment modifiée radicalement... vous admettiez également que l'agitation « économique » et le culte du mouvement « de masse » constituaient un engouement bien naturel.⁵⁹

Cette disposition à tordre la barre trop loin dans une direction et ensuite de prendre le chemin inverse et de la tordre trop loin dans la direction opposée était une caractéristique qu'il a conservée toute sa vie. Elle était déjà clairement apparente à ce premier stade de son évolution de dirigeant révolutionnaire.

A chaque étape de la lutte, Lénine recherchait ce qu'il considérait comme le chaînon-clé dans la chaîne du développement. Il insistait ensuite de façon répétée sur l'importance de ce chaînon, auquel tous les autres devaient être subordonnés. Après les faits, il pouvait dire : « Nous en avons fait trop. Nous avons tordu la barre trop loin », ce par quoi il ne voulait pas dire qu'il avait eu tort d'agir de la sorte. Pour remporter la bataille essentielle de la journée, la concentration de toutes les énergies sur la tâche était nécessaire.

Le développement inégal des différents aspects de la lutte rendait toujours nécessaire de chercher le chaînon-clé dans toute situation concrète. Lorsqu'il y eut besoin d'étudier, de poser les fondations des premiers cercles marxistes, Lénine mit l'accent sur le rôle central de l'étude. A l'étape suivante, lorsqu'il y eut besoin de dépasser la mentalité de cercle, il insista inlassablement sur l'importance de l'agitation industrielle. Au tournant suivant de la lutte, lorsqu'il fallut briser « l'économisme », Lénine s'y employa avec une énergie décuplée. Lénine clarifiait toujours la tâche du jour, répétant ce qui était nécessaire à l'infini dans des formules très simples, pesantes, obsessionnelles et frappantes. Après coup, il retrouvait son équilibre, redressait la barre, puis la tordait à nouveau dans l'autre sens. Si cette méthode a des avantages pour surmonter les obstacles courants, elle contient également des dangers pour quiconque désire utiliser les écrits de Lénine sur les questions tactiques et organisationnelles comme des sources de citations. L'autorité des citations n'est nulle part moins justifiée que dans le cas de Lénine. Si on le cite sur des questions de tactique ou d'organisation, il faut rappeler de façon absolument claire les problèmes concrets auxquels le mouvement faisait face à l'époque.

Une autre caractéristique de Lénine, déjà apparente à ce premier stade de son développement, est une attitude à l'égard des formes d'organisation qui consiste à les considérer comme étant toujours historiquement déterminées. Il n'a jamais adopté de schémas organisationnels abstraits, dogmatiques, et il était toujours prêt à changer la structure d'organisation du parti à chaque nouveau développement de la lutte des classes. Sa conviction était que l'organisation devait être subordonnée à la politique, ce qui ne signifiait pas pour autant qu'elle n'avait pas d'influence *indépendante* sur la politique. Il y avait entre elles une relation de réciprocité. Dans certaines situations, l'organisation devait se voir accorder la priorité.

⁵⁹ Lénine, *Œuvres*, vol.36, pp. 38–39.

Chapitre 3 — Vers la construction du parti

« **Donnez nous une organisation de révolutionnaires, et nous retournerons la Russie !** »¹

En mars 1898, un « congrès » des social-démocrates se tint à Minsk. C'était un micro-événement, avec seulement neuf délégués, de Saint-Pétersbourg, Moscou et Kiev, du journal *Rabotchaïa Gazeta*, et de l'organisation socialiste juive le Bund. Il ne réussit pas à adopter un programme ni un document quelconque. Ses seuls résultats furent l'édition d'un manifeste, rédigé par [Peter Strouvé](#) (un « économiste » qui devait devenir plus tard dirigeant libéral, puis monarchiste), la promulgation de l'idée d'un parti à l'échelle de la nation, et l'élection d'un comité central de trois personnes. Huit des neuf délégués et deux des trois membres du comité central furent arrêtés quelques jours après la fin de la conférence.²

A cette époque, Lénine était en Sibérie. L'échec du congrès de 1898 le convainquit que la construction d'un parti national capable de sortir la social-démocratie russe de sa crise exigeait une préparation sérieuse et systématique. Des mois de réflexion, pendant la dernière période de sa déportation en Sibérie, produisirent dans son esprit le plan d'un journal national et d'une chaîne d'agents pour l'introduire clandestinement dans le pays et le diffuser dans les grandes villes et les usines. Le journal devait fonctionner comme un moyen de relier les cercles locaux en une organisation nationale. Il devait avoir un rôle de clarification et d'unification à la fois sur le plan de la théorie et sur celui de l'activité pratique.

[Kroupskaïa](#) se souvenait de cette période : « Il en perdit le sommeil et maigrit d'une manière effrayante. Dans ses nuits d'insomnie, il mûrissait son plan dans tous les détails, l'étudiait avec [Krijanovsky](#), avec moi, correspondait à ce sujet avec [Martov](#) et [Potressov](#), s'entendait avec eux pour partir pour l'étranger. »³

Le besoin de généraliser la lutte

C'est la peur du danger que faisait courir au mouvement la montée de « l'économisme » russe et du révisionnisme allemand dans la seconde moitié de 1899 qui motiva Lénine pour tordre le bâton à nouveau, loin de la lutte économique fragmentaire, quotidienne, spontanée, vers l'organisation d'un parti politique national. Dans un article intitulé *Notre tâche immédiate*, rédigé vers la fin de 1899, il disait :

Lorsque les ouvriers d'une fabrique, ou d'une profession, affrontent leur ou leurs patrons, est-ce là la lutte de classe ? Non, ce n'en est encore qu'un faible embryon. La lutte des ouvriers ne devient lutte de classe que lorsque tous les représentants d'avant-garde de l'ensemble de la classe ouvrière de tout le pays ont conscience de former une seule classe ouvrière et commencent à agir non pas contre tel ou tel patron, mais contre la classe des capitalistes tout entière et contre le gouvernement qui la soutient(...) La social-démocratie se propose précisément, en organisant les ouvriers, de transformer par la propagande et l'agitation, leur lutte spontanée contre les oppresseurs en une lutte de toute la classe, en la

1 Lénine, [Que faire ?](#), Œuvres, 1965, vol.5, p. 478.

2 La conception organisationnelle de ce premier congrès était fédéraliste et informelle. Un article disposait que le Comité Central (CC) ne devait décider sur aucune question qui pouvait être tranchée par le congrès suivant, et que seules les questions les plus urgentes pouvaient être réglées par le CC de sa propre autorité. Même dans ce cas, la décision du CC devait être unanime. (Voir *Коммунистическая партия Советского Союза в резолюциях и решениях съездов, конференций и пленумов ЦК*, 7^e édition, vol.1, Moscou 1953, p. 14.)

3 Kroupskaïa, [Souvenirs sur Lénine](#).

lutte d'un parti politique déterminé pour des idéaux politiques et socialistes déterminés. Pareille tâche ne saurait être réalisée par le travail local à lui seul.⁴

La conception économiste étroite de l'organisation devait par conséquent être dépassée.

Notre principal défaut, dont l'élimination requiert tous nos efforts, c'est le caractère étroit, « artisanal », de l'activité locale. Du fait de ce caractère artisanal, une foule de manifestations du mouvement ouvrier en Russie restent des événements purement locaux et perdent beaucoup de leur valeur d'exemple pour l'ensemble de la social-démocratie russe, de leur importance en tant qu'étape de tout le mouvement ouvrier russe.⁵

Les conclusions sont claires :

Les germes des idées social-démocrates sont d'ores et déjà semés à travers toute la Russie ; les tracts ouvriers – cette première forme de la presse social-démocrate – sont connus de tous les ouvriers russes, de Pétersbourg à Krasnoïarsk et du Caucase à l'Oural. Ce qu'il nous faut, à l'heure actuelle, c'est concentrer toutes les activités locales dans l'action d'un seul parti...Il importe d'en finir avec ces méthodes artisanales! Nous sommes assez mûrs pour passer à un travail d'ensemble, à la mise au point d'un programme général pour le parti, à une discussion collective sur la tactique et l'organisation de notre parti.⁶

Pour réaliser l'unification des socialistes, la tâche centrale était de créer un journal pour toute la Russie.

...nous devons... nous assigner pour objectif immédiat la mise sur pied d'un organe du parti paraissant régulièrement et étroitement lié à tous les groupes locaux. Nous pensons que l'activité des social-démocrates dans son ensemble doit être orientée dans ce sens pendant toute la période à venir. Sans un tel organe, le travail des organisations locales restera étroitement « artisanal ». La création du parti – s'il n'est pas représenté correctement par un organe déterminé – demeurera dans une grande mesure lettre morte. Une lutte économique qui n'est pas unifiée par un organe central ne peut devenir la lutte de classe de l'ensemble du prolétariat russe. Il est impossible de mener la lutte politique si le parti tout entier ne peut pas se prononcer sur toutes les questions politiques et guider les diverses manifestations de la lutte. On ne saurait organiser les forces révolutionnaires, les discipliner et développer la technique de l'action révolutionnaire que si toutes ces questions sont discutées dans un organe central, si l'on élabore collectivement certaines formes et règles d'organisation du travail, si la responsabilité de chaque membre du parti devant le parti tout entier est établie par l'intermédiaire d'un organe central.⁷

Dans un autre article, *Une question urgente*, écrit à la même époque, Lénine fait valoir que l'unification des marxistes dans un parti national rendrait possible le développement d'une division du travail dans le mouvement et donc d'en améliorer l'efficacité.

Il est indispensable que des membres ou des groupes du parti se spécialisent dans les divers domaines de son activité : reproduction des textes, introduction en Russie des publications éditées à l'étranger, transport à travers la Russie, distribution dans les villes, organisation de logements clandestins, collectage des fonds, transmission du courrier et de tous les renseignements sur le mouvement, organisation des liaisons, etc. Pareille spécialisation exige, nous le savons, beaucoup plus d'endurance, d'aptitude à se concentrer sur un travail modeste, anonyme, obscur, beaucoup plus d'héroïsme authentique que le travail effectué habituellement dans les cercles.⁸

4 Lénine, *Œuvres*, vol.4, pp. 221-222.

5 *ibid.*

6 *ibid.*

7 *ibid.*, p. 225.

Le plan de Lénine envisageait la création de deux journaux : une revue théorique bimensuelle (la future [Zaria](#)) et un bi-hebdomadaire largement distribué ([l'Iskra](#)), qui entreprendrait la consolidation organisationnelle et idéologique du mouvement.

Comment l'Iskra faillit s'éteindre

Pendant qu'il était en Sibérie, Lénine correspondait avec deux autres déportés, [Martov](#) et [Potressov](#), qui étaient fondamentalement d'accord avec lui sur le plan pour un journal et une organisation nationale. Ils s'écrivaient longuement sur l'avenir du journal : qui devrait écrire pour lui, quand devait-il être imprimé, comment devait-il être introduit clandestinement dans les villes, quelle serait sa position sur toute une série de questions. Les trois étaient très proches, ayant à peu près le même âge (Potressov ayant un an de plus, Martov trois ans de moins que Lénine), leur temps de déportation devant se terminer plus ou moins en même temps, et tous trois partant à l'étranger pour poursuivre le plan de lancement du journal – ils étaient si proches, en fait, que Lénine les appelait « la triple alliance ».

Ils considéraient également tous trois [Plékhanov](#) comme leur maître. Cependant, la rencontre de Lénine, en août 1900, avec le « père du marxisme russe » fut un choc désastreux. L'incident vaut d'être relaté dans la mesure où il projette une lumière intéressante sur sa nature émotionnelle, qu'il devait refouler pendant des décennies. Il est aussi important comme signe avant-coureur de la rupture future entre Lénine et les vieux maîtres, la génération des pionniers du marxisme russe, Plékhanov, [Axelrod](#) et [Zassoulitch](#).

La rencontre est décrite dans un long rapport confidentiel (qui prend quelque 18 pages des *Œuvres*) ; Il n'était destiné à être lu que par [Kroupskaïa](#), Martov, et quelques proches, et était intitulé « Comment l'étincelle faillit s'éteindre » (un jeu de mots sur le nom du journal, *l'Iskra*, qui signifie « étincelle »).

Lorsqu'ils se rencontrèrent, Plékhanov

... était réellement soupçonneux, susceptible et rechthaberich jusqu'au nec plus ultra (ne souffrant pas de discussion sur le fait qu'il avait raison). Je m'efforçai d'être prudent, d'éviter les points « névralgiques », mais cette façon d'être constamment sur le qui-vive ne pouvait certes pas manquer de rendre l'ambiance extrêmement pesante... Il y eut aussi des « frictions » quant à la tactique de la revue : Plékhanov a toujours manifesté une extrême intolérance, une incapacité et une mauvaise volonté à comprendre les arguments des autres, et de plus un manque de sincérité, c'est bien le terme exact.⁹

Plékhanov s'était aussi comporté de manière rude et incorrecte envers Strouvé lors de l'apparition de son « économisme », ce qu'il n'était pas disposé à admettre. Lénine écrit :

*Nous disions que nous devons être indulgents autant que possible envers Strouvé, car nous-mêmes n'étions pas sans responsabilité dans son évolution : nous-mêmes, Plékhanov y compris, ne nous étions pas insurgés au moment où il fallait le faire (en 1895, 1897). Mais Plékhanov ne voulait pas reconnaître la moindre part de faute, se retranchant derrière des arguments manifestement faibles, qui écartaient la question au lieu de l'éclairer. Dans un entretien amical entre futurs corédacteurs, cette diplomatie produisait l'effet le plus désagréable : pourquoi se leurrer en prétendant qu'en 1895, il lui aurait été « ordonné » (? ?), à lui Plékhanov, de « ne pas tirer » (sur Strouvé), et qu'il était habitué à faire ce qu'on lui ordonnait (voilà qui lui ressemble!). Pourquoi se leurrer en assurant qu'en 1897 (au moment où Strouvé annonçait dans le *Novoïé Slovo* son intention de réfuter l'une des thèses fondamentales du marxisme) il n'avait pas pris position contre, parce qu'il ne comprenait pas du tout (et ne comprendrait jamais) la polémique entre collaborateurs d'une seule et même revue. Ce défaut de sincérité était d'autant plus irritant que Plékhanov s'attachait au cours la discussion à démontrer que nous ne voulions pas d'une guerre implacable contre Strouvé...¹⁰*

8 *ibid.*, pp. 228–229.

9 *ibid.*, pp. 345–346.

10 *ibid.*, p. 346.

Lénine, d'autre part, tout en affirmant que le journal proposé devait se faire le champion intransigeant du marxisme révolutionnaire, était favorable à son ouverture à des polémiques avec des libéraux, des « économistes » et des révisionnistes. Il prépara le projet d'une « Note de la rédaction », dans lequel

... il était question de l'objet et du programme de nos publications ; il était écrit dans un esprit « opportuniste » (selon Plékhanov) : on y admettait les polémiques entre collaborateurs, le ton en était modeste, il réservait la possibilité d'un règlement pacifique du conflit avec les « économistes », etc. On y soulignait que nous appartenions au parti et que nous voulions travailler à son union.¹¹

Il était partisan d'inviter Strouvé et [Tougan-Baranovsky](#) à écrire pour les journaux. Mais Plékhanov, s'opposant complètement à l'admission d'opinions adverses, « ... montrait pour les « gens de l'Union » une haine passant les bornes de la décence (les soupçonnant de mouchardage, les accusant d'affairisme, de fripouillerie, se déclarant prêt à « fusiller » sans hésiter pareils « traîtres », etc ».¹²

Quelques jours plus tard Plékhanov, Axelrod et Zassoulitch rencontrèrent Lénine et Potressov pour essayer de négocier un accord entre les deux générations. Les relations tendues s'enflammèrent en un conflit ouvert. « Le désir de Plékhanov de commander sans partage était évident », mais il commença avec diplomatie :

Là, il déclare qu'il préfère être collaborateur, simple collaborateur, car autrement ce sont des heurts continuels, qu'ils considèrent visiblement les choses autrement que nous, qu'il comprend et qu'il respecte notre point de vue, celui du parti, mais qu'il ne peut pas l'adopter. Que nous soyons rédacteurs et lui collaborateur. Nous restons ahuris, littéralement ahuris, et nous commençons à nous récuser.

Lorsque Lénine et ses compagnons insistèrent pour que Plékhanov soit membre de la rédaction, celui-ci demanda comment les choses se passeraient avec six rédacteurs (Plékhanov, Axelrod et Zassoulitch pour les vétérans, et Lénine, Martov et Potressov pour la jeune génération) lorsqu'il faudrait voter. Véra Zassoulitch proposa alors que Plékhanov bénéficie de deux voix, cependant que les autres en auraient une chacun.

Alors Plékhanov prend en mains les rênes du pouvoir et se met, jouant le rédacteur en chef, à répartir les rubriques et les articles entre les assistants, sur un ton ne souffrant pas de réplique. Nous restons tous là consternés, acceptant passivement toutes choses, incapables encore de digérer ce qui nous arrive. Nous sentons que nous sommes joués...¹³

Ma « passion » pour Plékhanov avait disparu comme par enchantement, et il m'en restait un dépit et une amertume incroyables. Jamais, jamais de ma vie, je n'avais eu pour un homme autant de respect sincère et de vénération, devant personne je n'avais gardé autant d'« humilité », et jamais je n'avais eu le sentiment d'avoir reçu un « coup de pied » aussi brutal.¹⁴

C'est avec une profonde amertume que Lénine décrit sa réaction et celle de Potressov au comportement autoritaire de Plékhanov :

Notre indignation était à son comble : notre idéal était brisé et nous trouvions une extrême jouissance à le fouler aux pieds, comme une idole renversée : les accusations les plus violentes fusaient sans fin. Et nous décidons : impossible d'en rester là ! Nous ne voulons pas travailler ensemble dans de telles conditions, nous ne le ferons pas, nous ne le pouvons pas ! Adieu, revue ! Nous abandonnons tout, nous rentrons en Russie et là nous repartirons sur de nouvelles bases, en nous bornant au journal. Le rôle de pion entre les

11 *ibid.*, p. 346.

12 *ibid.*, p. 346.

13 *ibid.*, pp. 351.

14 *ibid.*, p. 352-353.

mains de cet homme ne nous sourit pas ; les rapports amicaux, il ne les tolère pas, il ne les comprend pas. Nous charger nous-mêmes de la rédaction, nous ne pouvons nous y résoudre ; et puis, aujourd'hui, ce serait purement et simplement odieux, nous aurions l'air d'avoir recherché des places de rédacteurs, d'être des Streber, des arrivistes, d'être animés, nous aussi, de la même vanité, mais d'un calibre inférieur... Il est difficile de décrire avec précision notre état d'esprit au cours de cette soirée, tant il était complexe, pénible, trouble !...

Et tout cela, parce que nous étions jusque-là amoureux de Plékhanov : sans cette passion, si nous l'avions considéré avec plus de sang-froid, avec une humeur plus égale, avec un peu plus de recul, nous nous serions conduits autrement avec lui et nous n'aurions pas subi un effondrement au sens littéral du mot (...) La leçon était très dure, dure et blessante jusqu'au dépit. De jeunes camarades « faisaient la cour » à un aîné, mus par un amour immense envers lui, et il apportait tout à coup dans cet amour une atmosphère d'intrigue (...) Et cette jeunesse amoureuse reçoit de l'objet de son amour un amer enseignement : il faut considérer tout homme « sans sentimentalité », en dissimulant à tout hasard une pierre dans son sein. Voilà les paroles amères que nous répétions sans fin ce soir-là.¹⁵

Cet incident illustre le mépris que Lénine devait garder toute sa vie pour tout autoritarisme dans le mouvement, toute dissimulation malhonnête par un dirigeant de ses propres erreurs passées. Cet épisode le montre exerçant ses muscles pour la première fois, devenant un dirigeant plein et entier. Il lui a appris à ne jamais mélanger les aspects personnels et politiques de ses futures alliances et querelles – il apprit à discipliner le côté émotionnel de sa nature.

Nous décidâmes de ne raconter à personne ce qui s'était passé, sauf dans notre entourage le plus proche (...) Extérieurement, il ne s'était rien produit (...) seulement, une corde s'était rompue à l'intérieur, et d'excellentes relations personnelles avaient fait place à des relations d'affaires sèches, compliquées de perpétuels calculs, selon la formule : si vis pacem, para bellum [si tu veux la paix, prépare la guerre].¹⁶

Cet épisode, auquel Lénine ne fera plus jamais allusion dans ses écrits, non seulement anticipait le futur conflit entre individus – Lénine contre Plékhanov (et ses intimes Axelrod et Zassoulitch) – mais était aussi l'expression de la faiblesse réelle, fondamentale, du père du marxisme russe, dont la raison principale est sans doute à rechercher dans ses années d'éloignement de tout véritable mouvement de lutte. Comme Kroupskaïa l'a écrit,

Tragique a été le sort de Plékhanov. Dans le domaine de la théorie il a rendu de très grands services au mouvement ouvrier. Mais les années passées dans l'émigration l'avaient détaché de la réalité russe. Le grand mouvement de la masse ouvrière avait pris corps au moment où il se trouvait déjà à l'étranger. Il voyait des représentants des divers partis, des écrivains, des étudiants, même des ouvriers isolés, mais il ne voyait pas la masse ouvrière russe, il ne travaillait pas avec elle, il ne la sentait pas. Parfois, quand la correspondance de Russie apportait quelque révélation sur les nouvelles formes du mouvement, qu'elle laissait entrevoir de nouvelles perspectives, Vladimir Ilitch, Martov, et même Véra Zassoulitch la lisaient et la relisaient plusieurs fois ; après cette lecture, Vladimir Ilitch se mettait à marcher de long en large dans la chambre et ne parvenait pas à s'endormir le soir. Une fois installés à Genève, j'essayai de montrer à Plékhanov, les correspondances et les lettres et je fus surprise de son attitude : on eût dit qu'il sentait le sol se dérober sous ses pas, une certaine incrédulité se peignait sur son visage, il ne parlait jamais par la suite de ces lettres et correspondances.

Après le deuxième congrès, il se montra tout particulièrement méfiant pour les lettres de Russie.

15 *ibid.*, pp. 354

16 *ibid.*, p. 348.

Au début, cela me vexait en quelque sorte, puis je réfléchis que cela provenait de ce qu'il avait quitté la Russie depuis longtemps et qu'il était privé des points de repère que donne l'expérience et qui permettent d'établir l'importance relative de chaque correspondance, de lire bien des choses entre les lignes.

Il venait souvent des ouvriers à l'Iskra. Tous, bien entendu, voulaient voir Plékhanov, ce qui était bien plus difficile que de voir Martov ou l'un de nous, mais, même si un ouvrier parvenait à être introduit auprès de Plékhanov, il sortait de chez lui avec un sentiment complexe. Il était fasciné par sa rayonnante intelligence, par ses connaissances étendues, son esprit, mais il sentait d'autant plus l'énorme distance qui le séparait de ce brillant théoricien et il constatait qu'il n'avait pu lui parler de ce qui lui tenait tant à cœur et sur quoi il eût voulu le consulter.

Mais si l'ouvrier ne se trouvait pas d'accord avec Plékhanov et tentait d'émettre son opinion, celui-ci se fâchait : « Vos père et mère étaient encore au maillot quand moi, je... »

Il est probable qu'il n'en fut pas ainsi pendant les premières années de l'émigration, mais après 1900, Plékhanov avait perdu la perception immédiate de la Russie. Il ne s'y rendit pas en 1905.¹⁷

Trotsky a résumé la situation de Plékhanov avec pertinence :

Pour Plékhanov commençait déjà, en ces années, la période de la décadence. Ce qui le minait, c'était précisément ce qui donnait des forces à Lénine : l'approche de la révolution. Toute l'activité de Plékhanov tendit à préparer la révolution par les idées. Il fut le propagandiste et le polémiste du marxisme, mais non pas le politique révolutionnaire du prolétariat. Plus la révolution devenait imminente, plus il sentait le sol lui glisser sous les pieds. Il ne pouvait pas ne pas le sentir, et c'était là le motif essentiel de l'agacement qu'il manifestait à l'égard des jeunes.¹⁸

A l'inverse de Plékhanov, Lénine, lui, connaissait et comprenait les ouvriers russes.

Obstination exceptionnelle

L'âpre conflit avec Plékhanov fut un des premiers tests de la volonté et de la ténacité de Lénine. Il n'y a probablement jamais eu un révolutionnaire plus acharné, volontaire et persévérant que Lénine. Il est significatif que les mots qui reviennent probablement le plus souvent dans ses écrits sont « intransigeant » et « irréconciliable ».

Par-dessus tout, il avait une force de volonté inflexible. Comme l'a noté Lounatcharsky dans ses *Silhouettes révolutionnaires*, « le trait dominant de son caractère, la caractéristique qui constitue la moitié de sa physionomie, était la volonté : une volonté extrêmement nette, extrêmement tendue capable de se concentrer sur la tâche la plus immédiate, mais qui ne s'écartait pourtant jamais du rayon tracé par un puissant intellect, et qui assignait à chaque tâche individuelle sa place comme chaînon dans une chaîne politique énorme, d'échelle mondiale ».¹⁹ De façon significative, la langue russe a le même mot pour dire « liberté » et « volonté ».

Le mode de vie de Lénine était un modèle de discipline, d'ordre et de contrôle de soi plein de patience. Gorki l'a décrit comme « sans exigence personnelle, totalement abstinent, non-fumeur, occupé du matin au soir par un travail compliqué et difficile, tout à fait incapable de prendre convenablement soin de lui-même ».²⁰ Dans ses lettres, Lénine ne décrivait jamais son environnement – qu'il fût en prison ou en Sibérie, à Genève, Paris ou Londres, il était complètement absorbé par son travail. Lorsqu'elles sont

¹⁷ Kroupskaïa, [op. cit.](#)

¹⁸ Trotsky, [Ma vie](#), Paris 1953, pp. 187-188

¹⁹ Lounatcharsky, [Революционные силуэты](#), 1923.

²⁰ M. Gorky, *Lenin*, Edinburgh 1967, p. 42.

plus personnelles, ses lettres sont un bref compte-rendu de son activité quotidienne. Lorsque sa famille se plaignait qu'il n'écrivait pas de Sibérie, Kroupskaïa répondait : « Volodia ne sait absolument pas raconter les circonstances extérieures de sa vie ».²¹

Dans des mémoires hostiles écrites en 1927, Potressov admettait : « Et pourtant... tous ceux d'entre nous qui étaient les plus proches du travail... estimaient Lénine non seulement pour ses connaissances, son cerveau et sa capacité de travail, mais aussi pour sa dévotion exceptionnelle à la cause, sa disposition incessante à se donner complètement, à assumer les fonctions les plus déplaisantes, et à s'en acquitter sans faute avec la conscience la plus totale ».²²

Véra Zassoulitch, raconte Trotsky, déclara un jour à Lénine : « Georges (Plékhanov) est un lévrier : il mordille bien, mais il finit toujours par lâcher ; vous êtes un bouledogue : quand vous mordez, vous ne lâchez plus... Quand Véra Ivanovna, plus tard, me rapporta ce propos, elle ajouta : Et il (Lénine) a beaucoup aimé ça. « Je mords et je ne lâche plus ? », a-t-il répété avec plaisir ».²³

L'échange suivant entre Axelrod (un des fondateurs du marxisme russe, plus tard dirigeant menchevik) et un membre du Bureau Socialiste International est tout à fait révélateur :

Membre du Bureau Socialiste International : — Voulez-vous dire que toutes ces scissions, ces querelles et ces scandales sont l'œuvre d'un seul homme ? Comment un homme peut-il être aussi efficace et aussi dangereux ?

Axelrod : — Parce qu'il n'y a pas d'autre homme qui, 24 heures par jour, est absorbé par la révolution, qui n'a pas d'autres pensées que des pensées de révolution, et qui, même lorsqu'il dort, ne rêve de rien d'autre que de révolution, essayez donc de manier un pareil personnage.²⁴

Voici ce que Lénine disait à son amie intime la révolutionnaire allemande [Clara Zetkin](#) :

La Révolution exige la concentration, le renforcement des énergies. Des individus autant que des masses. Elle n'admet pas des excès, qui sont l'état normal des héros décadents à la d'Annunzio. L'excès des plaisirs sexuels est un défaut bourgeois, c'est un symptôme de décomposition. Le prolétariat est une classe qui monte. Elle n'a pas besoin de stupéfiant ni de stimulant. Pas plus au moyen de l'excès des plaisirs sexuels qu'au moyen de l'alcool. Elle ne doit pas et ne veut pas s'oublier elle-même, oublier l'horreur et la barbarie du capitalisme. Les motifs d'action, elle les tire de ses propres conditions d'existence et de son idéal communiste. De la clarté, de la clarté, et encore de la clarté, c'est de cela qu'elle a surtout besoin ! C'est pourquoi, je le répète, pas d'affaiblissement, pas de gaspillage d'énergies ! La maîtrise de soi, la discipline intérieure, cela n'est pas de l'esclavage, même en amour !²⁵

21 Lénine, Lettre à M.A. Oulianova, in *Œuvres*, vol.37, p. 606.

22 A.N. Potressov, *Посмертный сборник произведений*, Paris 1937, p. 299.

23 Trotsky, [Ma vie](#), op cit, pp. 189-190.

24 Z. Krjijjanovskaïa, *Несколько штрихов из жизни Ильича*, vol.2, Moscou, 1925, p. 49.

25 Clara Zetkin, [Souvenirs sur Lénine](#), 1924.

Chapitre 4 — *Que faire ?*

Les années de réflexion consacrées par Lénine aux tâches organisationnelles auxquelles faisait face la social-démocratie russe aboutirent en 1902 à la rédaction d'un livre très important, *Que faire ?*. Son thème principal était « les trois questions (...) : le caractère et le contenu essentiel de notre agitation politique ; nos tâches d'organisation ; le plan de construction menée par plusieurs bouts à la fois d'une organisation de combat pour toute la Russie ». ¹

La différence entre la conscience trade-unioniste et la conscience socialiste

L'opinion de Lénine sur « le caractère et le contenu essentiel de notre agitation politique » se développait sous la forme d'une exposition de la différence entre la politique trade-unioniste et la politique social-démocrate. Comme il l'a formulé, « l'histoire de tous les pays atteste que, par ses seules forces, la classe ouvrière ne peut arriver qu'à la conscience trade-unioniste, c'est-à-dire à la conviction qu'il faut s'unir en syndicats, mener la lutte contre le patronat, réclamer du gouvernement telles ou telles lois nécessaires aux ouvriers, etc. ». ²

Ailleurs il a écrit :

le développement spontané du mouvement ouvrier aboutit justement à le subordonner à l'idéologie bourgeoise (...) le mouvement ouvrier spontané, c'est le trade-unionisme, la Nur-Gewerkschaftlerei ; or, le trade-unionisme, c'est justement l'asservissement idéologique des ouvriers par la bourgeoisie. ³

Mais pourquoi – demandera le lecteur – le mouvement spontané, qui va dans le sens du moindre effort, mène-t-il précisément à la domination de l'idéologie bourgeoise ? Pour cette simple raison que, chronologiquement, l'idéologie bourgeoise est bien plus ancienne que l'idéologie socialiste, qu'elle est plus amplement élaborée et possède infiniment plus de moyens de diffusion. ⁴

C'est pourquoi notre tâche, celle de la social-démocratie, est de combattre la spontanéité, de détourner le mouvement ouvrier de cette tendance spontanée qu'a le trade-unionisme à se réfugier sous l'aile de la bourgeoisie et de l'attirer sous l'aile de la social-démocratie révolutionnaire. ⁵

Il poursuit, plus loin :

La conscience politique de classe ne peut être apportée à l'ouvrier que de l'extérieur, c'est-à-dire de l'extérieur de la lutte économique, de l'extérieur de la sphère des rapports entre ouvriers et patrons. Le seul domaine où l'on pourrait puiser cette connaissance est celui des rapports de toutes les classes et catégories de la population avec l'Etat et le gouvernement, le domaine des rapports de toutes les classes entre elles. ⁶

1 Lénine, *Œuvres*, vol.5, p. 356.

2 *ibid.*, p. 382.

3 *ibid.*, pp. 391-392.

4 *ibid.*, p. 393.

5 *ibid.*, p. 392.

6 *ibid.*, p. 431.

Il ne fait aucun doute que cette formulation affirmait à l'excès la différence entre la spontanéité et la conscience. En fait, séparer complètement la spontanéité de la conscience est mécaniste et non-dialectique. Lénine, comme nous le verrons plus loin, admettait cela. La spontanéité pure n'existe pas dans la vie — « il existe dans tout mouvement « spontané » un élément primitif de direction consciente, de discipline ». ⁷ La plus petite grève a une direction, au moins minimale.

Lénine lui-même, dans un article écrit à la fin de 1899 et intitulé « [A propos des grèves](#) », contredisait nettement ce qu'il devait déclarer plus tard dans *Que faire ?* sur le rapport entre la lutte de classe spontanée et la conscience socialiste. Ainsi, par exemple, il écrivait :

Toute grève contribue puissamment à orienter les ouvriers vers l'idée de socialisme, de la lutte menée par la classe ouvrière tout entière, pour s'affranchir du joug du capital. ⁸

La grève aide les ouvriers à prendre conscience de leur propre force et de celle des patrons ; elle les habitue à penser non pas seulement à leur propre patron et à leurs camarades les plus proches, mais à tous les patrons, à toute la classe des capitalistes et à toute la classe ouvrière. ⁹

Mais la grève n'ouvre pas seulement les yeux des ouvriers en ce qui concerne les capitalistes ; elle les éclaire aussi sur le gouvernement et sur les lois. ¹⁰

La logique de la juxtaposition mécaniste de la spontanéité et de la conscience était la séparation complète du parti des éléments *réels* de direction ouvrière déjà apparus dans la lutte. Elle supposait que le parti avait la réponse à toutes les questions que pouvait faire surgir la lutte spontanée. La cécité de la multitude en lutte est l'autre face de l'omniscience du petit nombre.

En général, la dichotomie entre la lutte économique et la lutte politique est étrangère à l'esprit de Marx. Une revendication économique, si elle est sectorielle, est définie comme « économique » dans le vocabulaire de Marx. Mais si la même revendication est adressée à l'Etat, alors elle est « politique » :

... tout mouvement dans lequel la classe ouvrière s'oppose aux classes dominantes en tant que classe et cherche à les contraindre par pression de l'extérieur est un mouvement politique. Par exemple, la tentative de forcer des capitalistes, au moyen de grèves, etc., dans telle ou telle usine ou branche d'industrie, à réduire le temps de travail, est un mouvement purement économique ; au contraire, le mouvement ayant pour but de faire édicter une loi des huit heures, etc., est un mouvement politique. Et c'est ainsi que partout les mouvements économiques isolés des ouvriers donnent naissance à un mouvement politique, c'est-à-dire un mouvement de la classe pour réaliser ses intérêts, sous une forme générale, une forme qui possède une force générale socialement contraignante. ¹¹

Dans de nombreux cas, des luttes économiques (sectorielles) ne donnent pas naissance à des luttes politiques (de la classe entière), mais il n'y a pas de muraille de Chine entre les deux, et beaucoup de luttes économiques se transforment dans les faits en luttes politiques.

Dans *Que faire ?*, la « torsion de la barre » par Lénine, allant jusqu'à donner, de façon mécaniste, une importance excessive à l'organisation, était cependant très utile sur le plan pratique ; alors que pendant une période de quatre ou cinq ans les marxistes russes avaient éveillé dans la classe ouvrière un désir de confrontation au niveau de l'usine, l'étape qui était désormais nécessaire consistait à susciter, du moins dans les sections politiquement conscientes des masses, une passion pour l'action politique.

⁷ Gramsci, [Spontanéité et direction consciente](#).

⁸ Lénine, [Œuvres](#), vol.4, p. 326.

⁹ *ibid.*

¹⁰ *ibid.*, p. 327.

¹¹ Karl Marx, [Lettre à F. Bolte, 23 novembre 1871](#).

La lutte pour la démocratie et le socialisme

Un thème récurrent dans tous les écrits de Lénine relatifs aux « tâches d'organisation du mouvement » est la nécessité pour les socialistes révolutionnaires de soutenir tous les mouvements contre l'oppression, pas seulement économiques, mais aussi politiques et culturels, et pas seulement ceux des ouvriers, mais ceux de toutes les sections tyrannisées de la société.

Pourquoi les zemskié natchalniki et les punitions corporelles infligées aux paysans, la corruption des fonctionnaires et la façon dont la police traite le « bas peuple » des villes, la lutte contre les affamés, les campagnes de haine contre l'aspiration du peuple aux lumières et à la science, l'extorsion des impôts, la persécution des sectes, les dressage des soldats et le régime de caserne infligé aux étudiants et aux intellectuels libéraux, — pourquoi toutes ces manifestations de l'oppression et mille autres encore, qui ne sont pas liées directement à la lutte « économique », seraient-elles en général des moyens et des occasions moins « largement applicables » d'agitation politique, d'entraînement de la masse à la lutte politique ?¹²

La conscience de la classe ouvrière ne peut être une conscience politique véritable si les ouvriers ne sont pas habitués à réagir contre tout abus, toute manifestation d'arbitraire, d'oppression et de violence, quelles que soient les classes qui en sont victimes ; à réagir justement du point de vue social-démocrate, et non de quelque autre point de vue.¹³

Si ces tyrannies sont dénoncées,

l'ouvrier le plus arriéré comprendra ou sentira que l'étudiant et le sectaire, le moujik et l'écrivain, sont en butte aux injures et à l'arbitraire de la même force ténébreuse qui l'opprime et pèse sur lui à chaque pas, durant toute sa vie ; et, ayant senti cela, il voudra, il voudra irrésistiblement et saura réagir lui-même ; aujourd'hui, il « chahutera » les censeurs, demain il manifesterà devant la maison du gouverneur qui aura réprimé une révolte paysanne, après-demain il corrigera les gendarmes en soutane qui font le travail de la sainte inquisition, etc.¹⁴

C'est dans cet esprit de soutien à tous les opprimés que Lénine suggéra en 1903 la publication d'un périodique spécial pour les sectes religieuses (qui comptaient plus de 10 millions de membres à l'époque en Russie). Voici la résolution qu'il proposa au II^e Congrès :

Projet de résolution sur la publication d'un périodique pour les membres de sectes religieuses

Prenant en considération le fait que le mouvement sectaire en Russie constitue, dans beaucoup de ses manifestations, un courant démocratique, le II^e Congrès attire l'attention de tous les membres du parti sur le travail parmi ses membres dans le but de les rapprocher de la social-démocratie. A titre d'essai, le Congrès autorise le camarade Bontch-Brouévitch¹⁵ à éditer, sous le contrôle de la rédaction de l'organe central, un journal populaire intitulé *Srédi sektantov* (Parmi les membres des sectes), et charge le comité central et la rédaction de l'organe central de prendre toutes les mesures nécessaires au lancement de cette publication et de déterminer les conditions de son bon fonctionnement.¹⁶

12 Lénine, [Œuvres](#), vol.5, p. 410.

13 [ibid.](#), p. 421.

14 [ibid.](#), p. 423.

15 [V. Bontch-Brouévitch](#) était un spécialiste des sectes en Russie, et il avait publié toute une série d'ouvrages sur ses investigations. C'était un proche collaborateur de Lénine, qui le soutint au II^e Congrès et demeura dans le camp bolchevik. Pendant et après la Révolution de 1905, il s'engagea dans l'organisation de la presse bolchevique clandestine.

16 Lénine, [Œuvres](#), vol.6, p. 498.

Par conséquent un journal appelé *Rassvet* (L'aube), destiné aux membres des sectes religieuses, fut lancé. Le premier numéro parut en janvier 1904, et continua à paraître – neuf numéros en tout – jusqu'en septembre de la même année. Le travail dans les sectes religieuses était d'une grande valeur pour les socialistes. Il suffit de lire l'autobiographie de Trotsky pour voir comment les quartiers ouvriers où foisonnaient les sectes religieuses s'opposaient à l'église orthodoxe grecque. Dans l'ensemble, cette opposition était porteuse d'implications directement politiques.¹⁷

Poursuivant le thème de la nécessité de réagir contre toutes les formes d'oppression, Lénine décrit le révolutionnaire social-démocrate en le comparant au secrétaire syndical :

(...) le secrétaire d'une trade-union anglaise, par exemple, aide constamment les ouvriers à mener la lutte économique, il organise des révélations sur la vie de l'usine, explique l'injustice des lois et dispositions entravant la liberté de grève, la liberté de piquetage (pour prévenir tous et chacun qu'il y a grève dans une usine donnée) ; il montre le parti pris de l'arbitre qui appartient aux classes bourgeoises, etc., etc. En un mot, tout secrétaire de trade-union mène et aide à mener la « lutte économique contre le patronat et le gouvernement » (...) le social-démocrate ne doit pas avoir pour idéal le secrétaire de trade-union, mais le tribun populaire sachant réagir contre toute manifestation d'arbitraire et d'oppression, où qu'elle se produise, quelle que soit la classe ou la couche sociale qui ait à en souffrir, sachant généraliser tous ces faits pour en composer un tableau de l'ensemble de la violence policière et de l'exploitation capitaliste, sachant profiter de la moindre occasion pour exposer devant tous ses convictions socialistes et ses revendications démocratiques, pour expliquer à tous et à chacun la portée historique de la lutte émancipatrice du prolétariat.¹⁸

Le besoin d'une organisation hautement centralisée de révolutionnaires professionnels

Les formes d'organisation dont avaient besoin les social-démocrates étaient déduites de la nature des tâches politiques. Ces tâches nouvelles du mouvement exigeaient, avant tout, une lutte à mort contre ce que Lénine appelait *koustaritchestvo* – une « méthode artisanale d'organisation » primitive. C'est ainsi que Lénine qualifiait le cercle d'étude marxiste typique tel qu'il existait dans la période 1894-1901.

Sans liaison d'aucune sorte avec les vieux militants, sans liaison aucune avec les cercles des autres localités, ni même les autres quartiers (ou établissements d'enseignement) de sa propre ville, sans coordination aucune des différentes parties du travail révolutionnaire, sans aucun plan d'action systématique à plus ou moins longue échéance, un cercle d'étudiants entre en contact avec des ouvriers et se met à l'œuvre. Le cercle développe progressivement une propagande et une agitation de plus en plus intense ; il s'attire ainsi, par le seul fait de son action, la sympathie d'assez larges milieux ouvriers, la sympathie d'une certaine portion de la société cultivée, qui lui fournit de l'argent et met à la disposition du « Comité » des groupes toujours nouveaux de jeunes. Le prestige du comité (...) augmente, son champ d'action grandit, et il étend son activité d'une façon tout à fait spontanée (...)

[Ils] établissent des relations avec d'autres groupes de révolutionnaires, se procurent de la littérature, entreprennent l'édition d'un journal local, commencent à parler d'une manifestation à organiser, passent enfin aux opérations militaires déclarées (et cette action militaire déclarée pourra être, selon les circonstances, le premier tract d'agitation, et le premier numéro d'un journal, et la première manifestation). D'ordinaire, ces opérations entraînent dès leur départ l'effondrement immédiat et complet. Immédiat et complet, parce que ces opérations militaires n'étaient pas le résultat d'un plan systématique, médité à

17 Voir Trotsky, [Ma vie](#).

18 Lénine, [Œuvres](#), vol.5, pp. 432-33.

l'avance et établi à la longue, plan de lutte opiniâtre et durable, mais simplement le développement spontané d'un travail de cercle conforme à la tradition.¹⁹

On ne peut s'empêcher de comparer cette guerre à une marche de paysans armés de gourdins, contre une armée moderne. Et l'on ne peut que s'étonner de la vitalité d'un mouvement qui grandissait, s'étendait et remportait des victoires malgré une absence complète de préparation chez les combattants. Le caractère primitif de l'armement était historiquement, il est vrai, non seulement inévitable au début, mais même légitime, puisqu'il permettait d'attirer un grand nombre de combattants. Mais dès que commencèrent les opérations militaires sérieuses (elles commencèrent, à proprement parler, avec les grèves de l'été 1896), les lacunes de notre organisation militaire se firent de plus en plus sentir.²⁰

Le contenu amateur du mouvement le rendait vulnérable à des interventions policières désastreuses.

(...) le gouvernement ne fut pas long à s'adapter aux nouvelles conditions de lutte et sut disposer aux points convenables des détachements de provocateurs, d'espions et de gendarmes, nantis de tous les perfectionnements. Les coups de filet devinrent si fréquents, atteignirent une telle quantité de personnes, visèrent si bien les cercles locaux, que la masse ouvrière perdit littéralement tous ses dirigeants, le mouvement devint incroyablement désordonné, et il fut impossible d'établir aucune continuité ni aucune coordination dans le travail. La dispersion extraordinaire des militants locaux, la composition fortuite des cercles, le défaut de préparation et l'étroitesse de vues dans les questions théoriques, politiques et d'organisation furent le résultat inévitable des conditions décrites. En certains endroits, même, voyant notre manque de fermeté et de conspiration, les ouvriers en vinrent, par méfiance, à s'écarter des intellectuels : ces derniers, disaient-ils, provoquent trop inconsidérément les arrestations !²¹

C'est là une critique impitoyable. Et Lénine n'épargne personne, lui moins que tout autre.

Qu'aucun praticien ne m'en veuille pour cette épithète sévère, car, en ce qui concerne l'impréparation, je m'applique cette épithète à moi-même tout le premier. J'ai travaillé dans un cercle qui s'assignait des tâches très vastes, multiples ; nous tous, membres de ce cercle, nous souffrions, jusqu'à en éprouver une véritable douleur, de sentir que nous n'étions que des manouvriers à ce moment historique où l'on eût pu dire, en paraphrasant un mot célèbre : Donnez-nous une organisation de révolutionnaires, et nous soulèverons la Russie! Plus souvent j'ai eu à me rappeler ce sentiment cuisant de honte que j'éprouvai alors, et plus j'ai senti monter en moi une amertume contre ces pseudo-social-démocrates dont la propagande « déshonore le titre de révolutionnaire », et qui ne comprennent pas que notre tâche n'est pas de défendre le rabaissement du révolutionnaire au niveau du manouvrier, mais d'élever les manouvriers au niveau des révolutionnaires.²²

Ses conclusions positives sont qu'il faut établir « une organisation de dirigeants stable et qui assure la continuité du travail »,

qu'une telle organisation doit se composer principalement d'hommes ayant pour profession l'activité révolutionnaire ; (...) que, dans un pays autocratique, plus nous restreindrons l'effectif de cette organisation au point de n'y accepter que des révolutionnaires de profession ayant fait l'apprentissage dans l'art d'affronter la police politique, plus il sera difficile de « repérer » une telle organisation (...)²³

19 [ibid.](#), p. 453.

20 [ibid.](#)

21 [ibid.](#)

22 [ibid.](#)

Et le recrutement de révolutionnaires professionnels dans le mouvement ne saurait être limité aux cercles des étudiants et de l'intelligentsia.

Tout agitateur ouvrier tant soit peu doué et « donnant des espérances » ne doit pas travailler onze heures à l'usine. Nous devons prendre soin qu'il vive aux frais du parti, qu'il puisse, au moment voulu, passer à l'action clandestine, changer de localité, sinon il n'acquerra pas grande expérience, il n'élargira pas son horizon, il ne saura pas tenir au moins quelques années dans la lutte contre les gendarmes.²⁴

Des années plus tard, certains de ses adversaires dans le camp des mencheviks accusèrent Lénine d'avoir, dans *Que faire ?*, élevé l'intelligentsia au-dessus des ouvriers. Ce n'est pas exact. En réalité, il attaque l'intelligentsia pour « ses habitudes de paresse et d'insouciance ». A l'inverse des ouvriers, qui sont accoutumés à la discipline de la vie à l'usine, les intellectuels doivent être disciplinés avec fermeté par le parti. De plus, leur rôle dans le parti est provisoire : « Le rôle de l'intelligentsia est de faire en sorte qu'il n'y ait plus besoin de dirigeants spéciaux issus de l'intelligentsia ».²⁵

L'*Iskra* comme outil d'organisation

Dès l'instant où la publication de l'*Iskra* a commencé, Lénine a affirmé clairement que le journal devait servir d'arme pour construire une organisation centralisée de toute la Russie. Dans un article intitulé « [Par où commencer ?](#) » (*Iskra*, N°4), il écrivait :

Le journal ne borne cependant pas son rôle à la diffusion des idées, à l'éducation politique et au recrutement d'alliés politiques. Il n'est pas seulement un propagandiste collectif et un agitateur collectif ; il est aussi un organisateur collectif. On peut à cet égard le comparer à l'échafaudage dressé autour d'un bâtiment en construction ; il ébauche les contours de l'édifice, facilite les communications entre les différents constructeurs, à qui il permet de répartir la tâche et d'embrasser l'ensemble des résultats obtenus par le travail organisé. Avec l'aide et à propos du journal se constituera d'elle-même une organisation permanente, qui ne s'occupera pas seulement d'un travail local mais aussi général et régulier, habituant ses membres à suivre de près les événements politiques, à apprécier leur rôle et leur influence sur les diverses catégories de la population, à trouver pour le parti révolutionnaire la meilleure façon d'agir sur ces événements. Les problèmes techniques – la fourniture dûment organisée au journal de matériaux, sa bonne diffusion – obligent déjà à avoir un réseau d'agents locaux au service d'un seul et même parti, d'agents en relations personnelles les uns avec les autres, connaissant la situation générale, s'exerçant à exécuter régulièrement les diverses fonctions fragmentaires d'un travail à l'échelle de toute la Russie, s'essayant à la préparation de telle ou telle action révolutionnaire. Ce réseau d'agents sera justement la carcasse de l'organisation qui nous est nécessaire : suffisamment étendue pour embrasser tout le pays ; suffisamment large et diverse pour réaliser une division du travail stricte et détaillée ; suffisamment ferme pour pouvoir en toutes circonstances, quels que soient les « tournants » et les surprises, poursuivre sans défaillance sa besogne propre ; suffisamment souple pour savoir, d'une part, éviter la bataille à découvert contre un ennemi numériquement supérieur qui a rassemblé toutes ses forces sur un seul point, et, d'autre part, profiter du défaut de mobilité de cet ennemi et tomber sur lui quand et où il s'y attend le moins.²⁶

23 [ibid.](#), pp. 478-479.

24 [ibid.](#), p. 476.

25 Lénine, « Ce que sont les Amis du Peuple », 1894.

26 Lénine, [Œuvres](#), vol.5, pp. 19-20.

Le journal en tant qu'organisateur des dirigeants du futur soulèvement armé

L'imagination créative de Lénine ne s'arrêtait pas à la vision du journal comme organisateur d'un parti d'agitateurs. Dans *Que faire ?*, il expliquait que le réseau des agents du journal devrait devenir la base de l'organisation d'un futur soulèvement armé contre le tsarisme.

L'organisation qui se constituera d'elle-même autour de ce journal (...) sera prête à tout, aussi bien à sauver l'honneur, le prestige et la continuité dans le travail du parti au moment de la pire « oppression » des révolutionnaires, qu'à préparer, fixer le départ et réaliser l'insurrection armée du peuple (...) Qu'on se représente (...) une insurrection populaire. Tout le monde conviendra sans doute aujourd'hui que nous devons y songer et nous y préparer. Mais comment ? (...) un réseau d'agents qui se serait formé de lui-même en travaillant à la création et à la diffusion d'un journal commun, ne devrait pas « attendre les bras croisés » le mot d'ordre d'insurrection ; il accomplirait justement une œuvre régulière, qui lui garantirait en cas d'insurrection le plus de chances de succès. Œuvre qui renforcerait les liens avec les masses ouvrières les plus profondes et toutes les couches de la population mécontentes de l'autocratie, ce qui est si important pour l'insurrection. C'est cette action qui apprendrait à toutes les organisations locales à réagir simultanément en face des problèmes, incidents ou événements politiques qui passionnent toute la Russie ; à répondre à ces « événements » de la façon la plus énergique, la plus uniforme et la plus rationnelle possible. Car, au fond, l'insurrection est la « riposte » la plus énergique, la plus uniforme et la plus rationnelle faite par le peuple entier au gouvernement. Cette action précisément qui apprendrait à toutes les organisations révolutionnaires, sur tous les points de la Russie, à entretenir entre elles les relations les plus régulières et en même temps les plus clandestines, relations qui créent l'unité effective du parti et sans lesquelles il est impossible de discuter ensemble du plan de l'insurrection et de prendre, à la veille de cette dernière, les mesures préparatoires nécessaires, qui doivent être tenues dans le plus strict secret.²⁷

« Ce qu'il nous faut, » disait-il, « c'est une organisation militaire d'agents ».²⁸ L'année 1905 n'était pas loin !

La structure du parti

Le plan d'organisation dont Lénine se faisait l'avocat dans *Que faire ?* fut élaboré plus en profondeur et avec une plus grande clarté dans un document qu'il écrivit quelques mois plus tard, appelé « [Lettre à un camarade sur nos tâches d'organisation](#) », et qui fut largement diffusé puis imprimé sous la forme d'une brochure en 1904.

... notre parti peut et doit avoir deux centres dirigeants : un OC (Organe central) et un CC (Comité central). Le premier doit assurer la direction idéologique, le second la direction immédiate et pratique.

Au-dessous du niveau du comité central, l'appareil devrait consister de deux espèces de groupes : local et fonctionnel (industriel). Le comité local devrait être « composé de militants pleinement conscients et qui se consacrent totalement à l'activité social-démocrate ». Il ne devrait pas être grand.

Autant que possible, le nombre des membres du comité ne doit pas être grand... mais il doit être en même temps suffisant pour assurer la direction de tous les aspects de l'activité et garantir la représentativité des réunions et la fermeté des décisions. S'il arrivait que les membres soient assez nombreux et qu'il soit dangereux pour eux de se réunir souvent, peut-être faudrait-il alors détacher du comité un groupe dirigeant spécial, très petit (disons cinq personnes ou même moins), dont devraient absolument faire partie le secrétaire et les personnes les plus capables de diriger pratiquement l'ensemble du travail.²⁹

27 [ibid.](#), pp. 529-530.

28 [ibid.](#), p. 529 (note).

29 Lénine, [Œuvres](#), vol.6, p. 240.

Les institutions suivantes seraient nécessaires, sous l'autorité des comités locaux :

(1) discussion (réunion des « meilleurs » révolutionnaires), (2) cercles d'arrondissement, avec (3) un cercle de propagandistes pour chacun d'eux, (4) cercles d'usine et (5) « rencontres représentatives » des délégués des cercles d'usine de l'arrondissement. Je suis tout à fait d'accord avec vous, que tous les autres organismes (et ils doivent être très nombreux et très divers, outre ceux que vous avez nommés) doivent être subordonnés au comité, et qu'il doit y avoir des groupes d'arrondissement (pour les très grandes villes) et des groupes d'usine (toujours et partout).³⁰

Dans les grandes villes, il y avait besoin de groupes de district, devant servir d' « intermédiaires » entre le comité local et les comités d'usine.

Parlons maintenant des cercles d'usine. Ils sont particulièrement importants pour nous : la force essentielle du mouvement est en effet dans le degré de l'organisation des ouvriers dans les grandes usines, car les grandes usines (et fabriques) renferment la partie de la classe ouvrière qui prédomine non seulement par le nombre, mais plus encore par l'influence, le niveau, la combativité. Chaque usine doit être pour nous une forteresse.

Une fois formé, le sous-comité d'usine doit entreprendre la création de toute une série de groupes et de cercles d'usine, avec des tâches différentes, plus ou moins clandestins, plus ou moins structurés, par exemple des cercles pour le colportage et la diffusion des publications (l'une des fonctions les plus importantes qui doit être organisée de telle sorte que nous disposions d'une véritable poste, que soient éprouvés et vérifiés non seulement les procédés de diffusion, mais aussi ceux du porte-à-porte, afin que tous les logements et leurs entrées soient absolument connus), des cercles de lecture de la littérature illégale, des cercles pour le dépistage des mouchards, des cercles spéciaux de direction du mouvement professionnel et de la lutte économique, des cercles d'agitateurs et de propagandistes sachant engager une conversation et la prolonger de façon pleinement légale (à propos des machines, de l'inspection, etc.)...

L'organisation d'usine devait avoir comme noyau un petit groupe de révolutionnaires sous le contrôle du comité local. « Tous les membres du comité d'usine doivent se considérer comme des représentants du comité, tenus de se soumettre à tous les ordres de celui-ci, tenus d'observer toutes les « lois et coutumes » de cette « armée en campagne » dans laquelle ils sont entrés et de laquelle ils n'ont pas le droit de sortir en temps de guerre sans l'autorisation du commandement ».³¹

La structure du parti de Lénine tendait à réaliser la plus grande division du travail possible, une direction centraliste, véritablement interventionniste, et la dissémination la plus large possible de la responsabilité et de l'initiative parmi les membres dans leur ensemble. Le principe central de l'activité du parti était décrit de la façon suivante :

...si, en ce qui concerne la direction idéologique et pratique du mouvement et de la lutte révolutionnaire du prolétariat, il faut la plus grande centralisation possible en ce qui concerne l'information du centre du parti (et par suite de tout le parti), sur le mouvement et la responsabilité devant le parti, il faut la plus grande décentralisation possible. Le mouvement doit être dirigé par le plus petit nombre possible de groupes les plus homogènes possibles, riches de l'expérience de révolutionnaires professionnels. Au mouvement doit participer le plus grand nombre possible de groupes les plus divers et les plus hétérogènes possibles venus des couches les plus différentes du prolétariat (et des autres classes du peuple)... Nous devons centraliser la direction du mouvement. Nous devons aussi (...) décentraliser au maximum la responsabilité devant le parti de chacun de ses membres, de chacun de ceux qui participent au travail, de chaque cercle membre du

30 *ibid.*, pp. 247-248.

31 *ibid.*, p. 246.

*parti ou apparenté au parti. Cette décentralisation est la condition indispensable de la centralisation révolutionnaire et son correctif nécessaire.*³²

Le rejet par Lénine du bureaucratisme et de la réglementation

En ce qui concernait les règles, Lénine disait ceci :

... ce n'est pas de statuts que l'on a besoin, mais de l'organisation, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la mise au courant du parti : pour les statuts, chacune de nos organisations locales leur consacrer au minimum plusieurs soirées. Si chacun selon sa fonction particulière consacrait ce temps à rendre compte de façon détaillée et réfléchie de cette fonction à tout le parti, le travail y gagnerait au centuple.

*Et ce n'est pas parce que le travail révolutionnaire ne se coule pas toujours dans des formes précises que les statuts sont inutiles. Non, les formes sont nécessaires, et nous devons essayer de donner forme à tout le travail, dans la mesure du possible. Et les formes sont admissibles dans une mesure beaucoup plus grande qu'on ne le croit habituellement ; seulement, on n'y arrivera pas par des statuts, mais uniquement et exclusivement (répétons-le une fois de plus) en informant de façon exacte le centre du parti : alors seulement ce seront des structures réelles liées à une responsabilité réelle et à une réelle publicité (dans le parti).*³³

*Le résultat de cette analyse aura permis au lecteur, je l'espère, de comprendre qu'au fond, on pourrait peut-être se passer de statuts, en les remplaçant par des rapports réguliers sur chaque cercle, sur chaque fonction.*³⁴

En fait, lorsque Lénine, fin ou début juillet 1903, rédigea un projet de règlement pour le POSDR, elles étaient extrêmement simples et peu nombreuses. Et elles étaient complètement dans l'esprit de *Que faire ?* et de « Lettre à un camarade ». ³⁵

Lénine évoque avec amusement les règles de [Martov](#) : remplies de « verbiage et de formules bureaucratiques (c'est-à-dire inutiles pour le travail et soi-disant nécessaires pour la parade) ». ³⁶ Cette liste de règles – 48 paragraphes alors que 12 suffisaient à Lénine — « est véritablement une hypertrophie de verbiage, ou un véritable formalisme bureaucratique, avec des cadres superflus, simplement inutiles ou administratifs, de points et de paragraphes. » ³⁷

Dans la pratique, la fraction de Lénine resta longtemps très informelle. Il commença à construire son organisation à l'aide des agents de l'*Iskra*. Lorsque, après le II^e Congrès, comme nous allons le voir, il perdit le soutien de son comité central, il réorganisa ses partisans autour de la convocation d'une nouvelle conférence qui élut un Bureau russe. Lorsqu'en 1909 il rompit avec [Bogdanov](#), il l'élimina lors d'une réunion de la rédaction élargie du journal [Proletari](#), alors même que Bogdanov avait été élu au Centre bolchevik par le Congrès de 1907.

Une structure de parti trop formelle entre inévitablement en conflit avec deux éléments de base du mouvement révolutionnaire : (1) l'inégalité de la conscience, de la mobilisation et du dévouement dans les différentes parties de l'organisation révolutionnaire ; et (2) le fait que les militants qui jouent un rôle positif, d'avant-garde, à un certain stade de la lutte peuvent être à la traîne dans un autre.

32 *ibid.*, p. 251.

33 *ibid.*, p. 254.

34 *ibid.*, p. 253

35 *ibid.*, pp. 476-78.

36 Lénine, « Une pas en avant, deux pas en arrière », [Œuvres](#), vol.7, p. 255.

37 *ibid.*, p. 246.

« Héros » et « foule »

L'une des principales interprétations données à *Que faire ?*, aussi bien par des opposants mencheviks ultérieurs à Lénine que par ses épigones staliniens, était qu'il mettait l'accent sur les « héros » au détriment de la foule.

Cette interprétation est totalement injustifiée. En fait, pendant toute sa vie, rien ne fut plus étranger au mode de pensée de Lénine que de tracer une distinction entre le « héros » et la « foule ». Même si le héros aime la foule, il ne peut que la regarder de haut. Le modelage d'une masse inerte dépend entièrement de lui. Lénine ne se regardait jamais dans le miroir de l'histoire. [Lounatcharsky](#) opposait Trotsky à Lénine, écrivant : « Trotsky, incontestablement, se regarde souvent lui-même. Trotsky accorde un grand prix à son rôle historique et serait probablement disposé à faire n'importe quel sacrifice personnel, sans exclure bien sûr le plus grand sacrifice – celui de sa vie – pour rester dans la mémoire humaine avec l'auréole du dirigeant révolutionnaire tragique. Son ambition possède la même caractéristique ». A l'inverse, « Lénine n'est pas le moins du monde ambitieux... Je pense que Lénine ne se regarde jamais lui-même, il ne s'observe pas dans le miroir de l'histoire, il ne pense même jamais à ce que dira de lui la postérité – il se borne à accomplir sa tâche ».³⁸

Ceux qui connaissaient Lénine notaient avec surprise son manque total de prétention. [Angelica Balabanova](#) disait qu'elle ne parvenait pas à se souvenir quand elle l'avait rencontré pour la première fois en exil, et que « sur le plan extérieur il était le plus terne de tous les dirigeants révolutionnaires ». Lorsque Bruce Lockhart, consul britannique à Moscou en 1917, vit Lénine pour la première fois après la Révolution d'Octobre, il trouva « qu'à première vue il ressemblait davantage à un épicier provincial qu'à un meneur d'hommes ».³⁹ Et [Clara Zetkin](#) raconte comment il reçut une délégation de communistes allemands. Habités aux marxistes du Reichstag, avec leur redingote et leur pose avantageuse, ces Allemands s'attendaient à autre chose. Lénine fut si ponctuel au rendez-vous, entra dans la pièce de façon si modeste, et leur parla de façon si naturelle et si simple, qu'il ne leur vint pas à l'esprit qu'ils étaient en présence de Lénine.

Un vieux bolchevik se souvient dans ses mémoires, publiés en 1924 : « L'impression qu'il fit sur moi, et sans doute pas seulement sur moi, fut au début tout à fait ambiguë. Son aspect au premier coup d'œil modeste, commun, ne nous impressionna pas beaucoup ».⁴⁰

Maxime Gorki décrit ainsi sa première impression de Lénine : « Je ne m'attendais pas à ce que Lénine soit comme ça. Pour moi, il y avait quelque chose qui manquait. Il roulait ses « r » et se tenait comme un pot à deux anses, les poings sous les aisselles. D'une certaine façon, il était trop ordinaire. Il ne donnait pas l'impression d'être un « leader » ».⁴¹

Il était personnellement dénué de toute prétention. On le trouve remplissant un questionnaire du parti, daté du 13 février 1922, de la façon suivante : « Langue parlée : russe. Quelles autres langues parlez-vous couramment : aucune couramment ».⁴² En réalité, Lénine lisait et parlait couramment allemand, français et anglais, et savait aussi lire l'italien. S'il y avait le moindre doute à ce sujet, sa participation à des séances et à des comités de l'Internationale communiste constituerait une preuve suffisante.

Par dessus tout, il ne tenta jamais de s'auréoler de la gloire de martyr de son frère [Alexandre](#), à la suite de son exécution par l'autocratie tsariste en 1887. Dans les 55 volumes de la cinquième, dernière et plus complète édition des *Œuvres* de Lénine, le nom d'Alexandre n'est mentionné que de façon incidente, et seulement trois fois : dans une déclaration purement factuelle où Lénine répond à un questionnaire ; dans une lettre écrite en 1921, où il recommande un certain Tchébotarev : « Je connais Tchébotarev depuis les années 1880 en connexion avec l'affaire de mon frère, Alexandre Ilitch Oulianov, pendu en 1887. Tchébotarev est sans le moindre doute un honnête homme » ; et dans un

38 Lounatcharsky, [Революционные силуэты](#), 1923.

39 B. Lockhart, *Memoirs of a British Agent*, London 1932, pp. 233-34.

40 M.A. Silvin, « к биографии В. И. Ленина », *Пролетарская Революция*, no.7, 1924, p. 68.

41 Gorky, *Lenin*, op. cit., p. 13.

42 Lénine, *Œuvres*, vol.42, p. 483.

article où le nom d'Alexandre Oulianov est mentionné parmi celui d'autres personnes exécutées pour le même complot.

La montée du mouvement révolutionnaire

L'« économisme » que Lénine critiquait si sévèrement dans *Que faire ?* était déjà en déclin et pratiquement éteint à l'époque de la parution de la brochure. Quelques années plus tard, Lénine pouvait déclarer que de 1898 à 1900, les rabotchéïé-diélistes « économistes » étaient plus forts que les iskristes à la fois à l'étranger et en Russie.⁴³ Mais après cela, l'« économisme » déclina rapidement. La période de prospérité industrielle en Russie prit fin en 1898-99, et le mouvement gréviste commença à donner des signes de faiblesse ; le nombre de journées de grèves était en 1901 de seulement un tiers de ce qu'elles étaient en 1899. Le caractère des grèves avait également changé : elles étaient devenues beaucoup plus désespérées. Le chômage augmentait, et il y eut plusieurs émeutes qui furent réprimées par la police et l'armée. L'agitation révolutionnaire s'accrut, et il y eut une série de manifestations de rue organisées.

Les années 1900-1903, durant lesquelles Lénine se consacra totalement à la construction de l'*Iskra*, créant un réseau national d'agents, de révolutionnaires professionnels devant constituer la colonne vertébrale d'un futur parti, furent aussi des années de montée massive du sentiment révolutionnaire en Russie.

Comme cela s'est produit avant et depuis, le mouvement étudiant précéda celui de la classe ouvrière. Lorsque la crise d'une société est profonde, mais que la classe ouvrière n'est pas prête à assumer la tâche de la surmonter, il est fréquent que les étudiants occupent le devant de la scène. En 1899, un mouvement étudiant orageux éclata. Diverses organisations étudiantes furent formées et des conflits devinrent de plus en plus fréquents

En février 1899, les brutalités policières contre les étudiants de Saint-Pétersbourg provoquèrent une grève générale des universités dans tout le pays. Près de 5.000 étudiants y participèrent. Quelques mois plus tard, une manifestation étudiante de petite taille, causée par la déportation de certains collègues qui avaient pris la parole dans une réunion étudiante, défila à Kiev. A la suite de cette manifestation, 183 étudiants furent arrêtés et incorporés dans l'armée. A Saint-Pétersbourg, la procédure fut la même, 30 étudiants étant envoyés au service militaire comme punition.

Le corps des étudiants dans son ensemble connut une agitation intense. Des réunions étaient tenues dans toutes les universités, et des tracts appelant à une protestation unifiée étaient distribués. Le 4 mars, lorsqu'un défilé d'étudiants dans les rues de Kharkov fut chargé par la police, une masse d'ouvriers se joignit aux étudiants, et toute la journée il y eut des affrontements avec la police dans les rues ; des chants révolutionnaires résonnaient et les slogans anti-gouvernementaux se faisaient entendre plus fortement. Quelques jours plus tard, des centaines d'étudiants moscovites ayant été arrêtés et emprisonnés à Marstall, d'immenses groupes d'ouvriers et de petits bourgeois se rassemblèrent devant le bâtiment, exprimant leur sympathie avec les étudiants.⁴⁴

L'échelle de l'action signifiait que la crise sociale allait en s'approfondissant, mais les masses laborieuses étaient encore lentes à se mouvoir. L'année 1900 se passa d'une façon relativement pacifique pour la classe ouvrière. Mais il y eut une grève générale à Kharkov le 1^{er} mai, provoquée par l'agitation intensive des comités social-démocrates locaux. Dans cette grève, des revendications politiques furent avancées, ce qui, en un sens, fit de cette grève un tournant dans le développement du mouvement ouvrier russe.⁴⁵

Après cela, le mouvement grandit rapidement. A partir de 1901, des ouvriers de Kharkov, Moscou, Tomsk et d'autres grandes villes se mirent aussi à participer à des manifestations étudiantes, leur donnant un caractère plus combatif, plus volontaire. Des affrontements sanglants avec la police et les soldats devinrent de plus en plus communs. Le 1^{er} mai 1901, une tentative de réprimer la grève de l'usine de munitions Oboukhov, dans le district de Vyborg de Saint-Pétersbourg, se transforma en siège

43 *ibid.*, vol.16, p. 253.

44 J. Martov, *Geschichte der russischen Sozialdemokratie*, Berlin 1926, pp. 49-50.

45 *ibid.*, p. 60.

militaire de l'usine, à la suite duquel 800 ouvriers furent arrêtés (beaucoup d'entre eux furent condamnés à des peines de travaux forcés par un tribunal militaire).

Durant l'hiver de 1901-1902, une grève générale mobilisa plus de 30.000 étudiants. Le 19 février 1901, jour du 40^{ème} anniversaire de l'émancipation des serfs, une manifestation de masse organisée par des étudiants fut rejointe par un grand nombre d'ouvriers. Les manifestations des 23 et 26 février à Moscou furent encore plus impressionnantes. Les ouvriers y participèrent par dizaines de milliers, et repoussèrent plusieurs fois les cosaques qui les chargeaient avec des fouets. Moscou vit pour la première fois des barricades dans les rues. A la suite de cela, en mars, puis en mai, des manifestations de masse eurent lieu à Saint-Pétersbourg, culminant dans une bataille entre les ouvriers des ateliers Oboukhov et la police : six ouvriers furent tués et 80 blessés. Des émeutes ouvrières semblables se produisirent à Tiflis en avril et à Ekaterinoslav en décembre.

En novembre 1902, une grève des chemins de fer éclata à Rostov sur le Don. Elle se transforma en grève générale de solidarité de toutes les usines de la ville. Pendant les grèves, des meetings de dizaines de milliers d'ouvriers furent tenus, et dans nombre d'entre eux des social-démocrates prenaient la parole. En juillet 1903, une nouvelle vague de grève éclata, cette fois non circonscrites à des villes. Elles se répandirent dans toute l'Ukraine et la Transcaucasie. Des grèves politiques éclatèrent à Bakou, Tiflis, Odessa, Nicolaïev, Kiev, Elisavetgrad, Ekaterinoslav et Kertch. En tout, 250.000 ouvriers y participèrent. Ces grèves étaient accompagnées de manifestations révolutionnaires, qui furent brutalement réprimées par la police et par l'armée.

Au cours des années 1901-1903, les ouvriers devinrent les principaux opposants politiques actifs au tsarisme. Ceci est clairement démontré par les données disponibles concernant les métiers des membres du mouvement de libération qui furent accusés de crimes d'Etat.⁴⁶ Pour 100 d'entre eux, il y avait :

Années	<i>Nobles</i>	<i>Paysans</i>	<i>Ouvriers</i>	<i>Intellectuels</i>
1827-46	76	?	?	?
1884-90	30,6	7,1	15,1	73,2
1901-03	10,7	9,0	46,1	36,7
1905-08	9,1	24,2	47,4	28,4

Même si les ouvriers urbains étaient minoritaires dans la population, ils formaient presque la moitié des participants. L'intelligentsia et les étudiants étaient déjà relégués à la seconde place.⁴⁷ Ainsi le cours des événements – ainsi que les activités des iskristes – coupa l'herbe sous le pied de l'« économisme ». Comme Lénine devait le dire plus tard : « la lutte contre l'« économisme » s'apaise et cesse complètement dès 1902 ».⁴⁸

46 Lénine, « Le rôle des ordres et des classes dans le mouvement de libération », vol.19, p. 353-356.

47 Ibid.

48 Lénine, « [Un pas en avant, deux pas en arrière](#) », vol.7, p. 384.

Chapitre 5 — Le congrès de 1903 : naissance du bolchevisme

La préparation du congrès

Lénine était disposé à faire face non seulement aux problèmes généraux, théoriques et politiques, mais aussi aux détails du travail d'organisation. C'était un de ses points forts personnels, de même que celui de sa fraction ou de son parti, et constituait un trait qui allait devenir évident pendant la période de l'[Iskra](#) et la préparation du II^e Congrès – les années 1900-1903.

Lénine était toujours désireux de rencontrer des ouvriers actifs dans le parti clandestin. Il invitait les déportés sibériens libérés et les prisonniers évadés à se rendre à l'étranger et à y demeurer un certain temps, et il discutait avec eux des problèmes politiques, tactiques et organisationnels auxquels ils étaient confrontés. Il attira des camarades prometteurs dans le travail central de l'organisation, les transférant d'une localité à une autre et les utilisant comme agents de l'*Iskra*. Il y avait au moins 20 à 30 de ces camarades avec lesquels Lénine maintenait des contacts réguliers. Un rôle clé dans le maintien des contacts avec la Russie était joué par [Kroupskaïa](#).

A mon arrivée, Vladimir Ilitch me dit qu'il avait été entendu, sur ses instances, que le secrétariat de l'Iskra me serait confié. Cela voulait dire, évidemment, qu'il prétendait assurer le contrôle le plus strict sur les relations avec la Russie. [Martov](#) et [Potressov](#) ne s'y opposaient pas à cette époque, et le groupe Libération du Travail n'avait pas présenté de candidat, n'attribuant pas d'ailleurs à l'Iskra une importance particulière. Vladimir Ilitch me disait que cette question avait été assez délicate à traiter, mais que cela était nécessaire dans l'intérêt de la cause.

La besogne arriva aussitôt en quantité.¹

Il y avait tout un ensemble de difficultés dans la correspondance avec les militants russes – la plus importante étant l'intervention de la police.

Toute cette technique était fort primitive, comme d'ailleurs toute notre conspiration, dont on ne peut s'empêcher d'admirer la naïveté lorsqu'on relit la correspondance de l'époque avec la Russie. Toutes ces lettres traitant de mouchoirs de poche (passeports), de bière brassée, de chaudes fourrures (littérature clandestine), tous ces surnoms de villes ayant la même initiale que la ville (Odessa-Ossip, Tver-Térence, Poltava-Pétia, Pskov-Pacha, etc.), tous ces noms masculins employés pour désigner des femmes et vice-versa, tout cela était d'une transparence extraordinaire.²

Trotsky se souvient :

Kroupskaïa... était au centre de tout le travail d'organisation, recevait les camarades venus de loin, instruisait et accompagnait les partants, fixait les moyens de communication, les lieux de rendez-vous, écrivait les lettres, les chiffrait et les déchiffrait. Dans sa chambre, il y avait presque toujours une odeur de papier brûlé venant des lettres secrètes qu'elle chauffait au-dessus du poêle pour les lire. Et fréquemment elle se plaignait, avec sa douce insistance, de ne pas recevoir assez de lettres, ou de ce qu'on s'était trompé de chiffre, ou de ce qu'on avait écrit à l'encre sympathique d'une telle façon qu'une ligne grimait sur l'autre, etc.³

1 NK Kroupskaïa, [Souvenirs sur Lénine](#).

2 NK Kroupskaïa, [Souvenirs sur Lénine](#).

3 L Trotsky, [Ma Vie](#), op. cit., p. 189.

Kroupskaïa parvint à coordonner l'organisation clandestine de l'*Iskra* avec un succès sans précédent dans les organisations révolutionnaires russes – et tout ceci sans assistance, avec un « bureau principal » constitué d'une pièce unique, dans une odeur de « papier brûlé ».

Les nerfs de Lénine étaient mis à rude épreuve.

Tout reposait sur les épaules de Vladimir Ilitch. La correspondance avec la Russie avait sur ses nerfs un effet délétère. Attendre des semaines, voire des mois, des réponses aux lettres, s'attendre constamment à ce que tout s'effondre, être en permanence dans l'ignorance de l'évolution des choses – tout ceci était à l'extrême incompatible avec le tempérament de Vladimir Ilitch. Ses lettres aux camarades russes débordaient d'injonctions à écrire avec précision : « Une fois de plus, nous vous implorons vivement et catégoriquement, et nous exigeons que vous nous écriviez plus souvent et de façon plus détaillée – et en particulier, que vous le fassiez immédiatement, sans faute, dès réception de cette lettre. Faites-nous savoir que vous l'avez reçue, même si c'est juste en quelques lignes. » Ses lettres abondaient d'exhortations à agir avec plus de célérité. Ilitch perdait le sommeil plusieurs nuits de suite lorsqu'il recevait des nouvelles comme : « « Sonia » est silencieux comme une tombe », ou « Zarine n'est pas venu à temps au comité », ou « aucun contact avec la « vieille dame » ». Ces nuits d'insomnie restent gravées dans ma mémoire.⁴

L'*Iskra* joua un rôle central dans la préparation du congrès. Ce journal avait un rôle qui est sans équivalent dans l'histoire de la presse. Il était le centre d'organisation d'un parti clandestin en Russie. Les agents du comité de rédaction – au nombre de neuf à la fin de 1901,⁵ voyageant en secret dans tout le pays, entraient en contact avec des groupes locaux, ou constituaient des groupes lorsqu'il n'en existait pas, et coordonnaient leur travail. Des tentatives précédentes avaient plutôt encouragé au pessimisme. Lorsque, en 1900, Lénine, Martov et Potressov

... partirent à l'étranger pour fonder un journal et, au moyen de celui-ci, une organisation russe, ils risquaient de connaître le sort de toute une série de révolutionnaires russes avant eux. Ils avaient émigré porteurs de la même espérance que, de l'étranger, ils pourraient créer un mouvement révolutionnaire en Russie ; dans le meilleurs des cas, ils avaient, les uns après les autres, fondé des organisations d'émigrés. Mais cette fois, « là où les autres avaient échoué, le triumvirat devait réussir ; leur congrès débuta vraiment comme un congrès de vainqueurs. »⁶

Dans la préparation du congrès, qui devait, après l'échec de celui de 1898, être le véritable congrès de fondation du parti et unifier les groupes révolutionnaires, Lénine ne laissa rien au hasard.

Le texte qui suit est extrait d'une lettre écrite par lui à un agent de l'*Iskra*, [F. V. Lengnik](#), le 23 mai 1902 :

Vous avez donc pour tâche à présent de constituer en votre sein un comité pour la préparation du Congrès..., d'installer nos gens dans le plus grand nombre possible de comités, en vous préservant et en préservant les nôtres comme la prunelle de nos yeux jusqu'au Congrès. Tout cela est très important ! Souvenez-vous-en. Soyez en cela plus hardi, ayez davantage de confiance en vous-même et d'initiative, et pour le reste, soyez le plus discret et le plus prudent possible.

Ayez la sagesse du serpent et (avec les comités : le Bund et celui de Pétersbourg) la douceur de la colombe.⁷

4 NK Kroupskaïa, [Souvenirs sur Lénine](#).

5 *Письма П. Б. Аксельрода и Ю. О. Мартова*, Berlin 1924, vol.1, p. 46.

6 I. Getzler, *Martov*, London 1967, p. 75.

7 Lénine, *Œuvres*, vol.36, p. 99.

Un autre agent, I. I. Radtchenko, se voyait ainsi recommander d'être très prudent dans ses rapports avec l'organisation socialiste juive, le Bund :

Agissez avec le plus de sérieux et de prudence possible. Prenez pour vous le plus de régions possible, où vous vous chargerez de préparer le congrès, appuyez-vous sur le bureau (en lui donnant un autre nom), en un mot, faites en sorte que vous ayez la haute main sur toute l'affaire, et que, pour le moment, le Bund ne s'occupe que des affaires du Bund...

Par conséquent, pour le moment, proposez « un comité russe pour la préparation du congrès », dont la composition soit la plus avantageuse pour nous (il sera peut-être commode de dire que vous avez déjà organisé ce comité et que vous êtes très heureux de la participation du Bund, ou quelque chose comme cela). Chargez-vous absolument du secrétariat de ce comité. Ce sont là les premiers pas. Ensuite, nous verrons.

Je vous dis de « proposer » le comité, pour que vous ayez davantage de liberté : ne vous liez pas d'un seul coup vis-à-vis du Bund (on peut dire, par exemple, que les contacts sont pris avec la Volga, le Caucase, le centre – nous avons quelqu'un là-bas – et le sud – nous en avons deux qui s'y rendent), et posez-vous en maître de cette entreprise. Mais tout cela très prudemment, de façon à ne pas susciter de reproches.⁸

Les déclarations de loyauté parues dans les pages de l'*Iskra* pendant l'hiver 1902-1903 montrent clairement que les agents de Lénine remplirent leur mission avec succès. L'*Iskra* remporta un comité après l'autre : en décembre 1902, le comité de Nijni-Novgorod ; en janvier 1903, celui de Saratov ; en février, le Syndicat des Ouvriers du Nord ; en mars, le comité du Don (Rostov), le Syndicat des Ouvriers Sibériens, les comités de Kazan et d'Oufa ; en avril, les comités de Toula, d'Odessa et d'Irkoutsk, et en mai, le Syndicat des Mineurs de la Russie du Sud et le comité d'Ekaterinoslav.⁹

Le travail des agents de l'*Iskra* a été bien décrit par le général de gendarmerie Spiridovitch :

*Ayant formé un petit groupe clandestin de révolutionnaires professionnels, ils allaient de ville en ville, là où il y avait des comités du parti, établissaient des liaisons avec les membres de ceux-ci, leur fournissaient des publications illégales, les aidaient à monter des imprimeries et puisaient auprès d'eux les renseignements dont l'*Iskra* avait besoin.¹⁰*

Après des mois d'efforts persistants, la correspondance avec les agents de l'*Iskra* et d'autres en Russie devint régulière et augmenta considérablement en volume. Cela donnait à Lénine un aperçu concret de la pensée et du moral des ouvriers impliqués. Comme l'a dit Kroupskaïa :

Le mouvement révolutionnaire grandissait en Russie et avec lui s'accroissait aussi notre correspondance avec la Russie. Elle s'éleva bientôt à trois cents lettres par mois. Quel matériel pour Ilitch ! Il savait lire les lettres des ouvriers. Je me souviens encore d'une lettre d'ouvriers de la carrière de pierres d'Odessa. Une lettre collective, aux écritures primitives, sans sujet ni complément, sans points ni virgules, mais qui respirait une énergie inépuisable, la volonté de lutter jusqu'au dernier, jusqu'à la victoire, une lettre dont chaque mot naïf et convaincu, inébranlable, avait une couleur magnifique. Je ne sais plus de quoi parlait cette lettre, mais je la revois nettement telle qu'elle était, le papier, l'encre jaunie. Vladimir Ilitch lut et relut cette lettre, puis il se promena de long en large, plongé dans ses pensées. Ce n'était pas pour rien que les ouvriers de la carrière de pierres d'Odessa s'étaient donné la peine d'écrire leur lettre à Ilitch, il écrivaient au camarade à qui il leur fallait écrire parce que c'était lui qui les comprenait le mieux.¹¹

8 *ibid.*, p. 100.

9 Wildman, *Making of a Workers' Revolution*, op. cit., p. 241.

10 Trotsky, [Staline](#), 1940.

11 NK Kroupskaïa, [Souvenirs sur Lénine](#).

Kroupskaïa était aussi trésorière du Parti bolchevik, ayant seule accès à ses comptes. En plus, elle organisait le transport de l'*Iskra* en Russie. C'était une tâche extrêmement onéreuse. L'un des principaux responsables de l'acheminement matériel de l'*Iskra* en Russie, [Ossip A. Piatnitsky](#), a laissé une description vivante des méthodes utilisées :

*Pour expédier une petite quantité de littérature en Russie, nous utilisions des valises à double fond. Avant même mon arrivée à Berlin, une petite usine fabriquait ces valises pour nous en grand nombre. Mais les fonctionnaires des douanes aux frontières flairèrent du louche, et plusieurs envois furent saisis. Apparemment, ils reconnaissaient les valises, qui étaient toutes de même facture. Puis nous entreprîmes d'ajouter nous-mêmes des doubles fonds de carton fort à des valises ordinaires, dans lesquelles ou pouvait entasser 100 à 150 numéros de l'*Iskra*. Ces doubles fonds étaient collés avec tant d'adresse que personne ne pouvait deviner que la valise contenait de la littérature. D'autant que cela n'ajoutait pas à la valise beaucoup plus de poids. Nous exécutions cette opération sur toutes les valises des étudiants ou étudiantes en partance qui avaient des sympathies pour le groupe de l'*Iskra* ; et aussi sur toutes les valises des camarades qui se rendaient en Russie, légalement ou illégalement. Mais cela ne suffisait pas. La demande de littérature nouvelle était énorme. Nous inventâmes alors des 'plaques de poitrine' : pour les hommes, nous fabriquions une espèce de gilet dans lequel nous fourrions deux ou trois cents numéros de l'*Iskra* et des brochures peu épaisses ; pour les femmes, nous confectionnions des corsages spéciaux et cousions de la littérature dans leurs robes. Avec notre système, les femmes pouvaient transporter trois ou quatre cents exemplaires de l'*Iskra*.*

Nous appelions cela, dans notre jargon, le « transport express ». Tous ceux sur qui nous jetions notre dévolu devaient endosser ces « plaques de poitrine » – les camarades responsables aussi bien que les mortels ordinaires.¹²

Cette façon d'acheminer l'*Iskra* en Russie était très malaisée et coûteuse. Kroupskaïa se rappelait bien des années plus tard : « Tous ces transports demandaient une somme considérable d'argent, d'énergie, les risques courus étaient très grands, et c'est à peine si la dixième partie des envois arrivait à destination. »¹³ Le bruit courait que le journal était vendu à 100.000 exemplaires à Kiev, mais en fait le nombre total d'exemplaires imprimés du premier numéro ne dépassa pas 8.000.¹⁴

Le cas de Lénine est unique, parmi les dirigeants révolutionnaires de l'époque, par son attitude envers les détails de l'organisation du parti. On peut peut-être mieux comprendre cela en comparant son point de vue avec celui, par exemple, de [Rosa Luxemburg](#) et de ses amis de la direction du Parti Social-Démocrate Polonais, qui a été décrit de la façon suivante :

Dans une large mesure, chacun des membres de l'élite agissait de sa propre initiative et conformément à ses propres préférences et habitudes. En réalité, les ordres étaient rares ; sauf cas exceptionnels... la communication consistait à dispenser des nuances d'opinion rabbiniques. [Dzerjinsky](#) était horrifié par ce laxisme, qu'il considérait comme une preuve de détérioration. « Aucune politique, aucune direction, aucune assistance mutuelle... chacun se débrouille comme il peut »... Loin d'être une lacune accidentelle dans l'administration du parti, cette absence de formalité était délibérée et jalousement défendue. Certains dirigeants avaient horreur de s'occuper d'affaires d'argent ou de toute routine organisationnelle ; cela les éloignait de leurs activités littéraires. « Je n'ai pas la moindre envie de m'occuper de questions d'argent... Adressez-vous à Vladek ([Olszewski](#)), le caissier, pour ces affaires », écrivait avec indignation [Marchlevsky](#) à Cezaryna Wojnarowska en 1902. Il en allait de même, et même de façon encore plus marquée, pour Rosa Luxemburg. A un moment, une décision formelle du parti fut prise selon laquelle elle

12 O. Piatnitsky, *Memoirs of a Bolshevik*, London n.d., p. 57.

13 NK Kroupskaïa, [Souvenirs sur Lénine](#).

14 Geyer, *Lenin*, op. cit., pp. 319–20.

*ne pouvait s'occuper d'aucune question organisationnelle, qu'elle ne devait participer à aucune conférence officielle et à aucun congrès.*¹⁵

Comme Rosa Luxemburg, Trotsky n'était pas impliqué dans l'administration du parti. Mais cela était dû au fait qu'il n'appartenait, en réalité, à aucun parti. Entre 1904, année de sa rupture avec les mencheviks, et 1917, où il rejoignit les bolcheviks, il n'était associé qu'à un petit groupe informel de théoriciens.

Toute la préparation du congrès de 1903 était entre les mains de Lénine. « Comme ce congrès avait occupé la pensée de Vladimir Ilitch ! » se souvenait Kroupskaïa.¹⁶ Mais malgré toute cette ténacité, et tout le travail accompli, le congrès prit un tour totalement inattendu. Au lieu d'être un congrès d'unité, ce fut un congrès dans lequel les marxistes russes se scindèrent radicalement en deux tendances et deux organisations séparées – les bolcheviks et les mencheviks.

Le congrès de 1903

Au début du congrès, les choses se présentaient bien pour la direction unie de [Plékhanov](#), Lénine, [Martov](#), [Axelrod](#), [Zassoulitch](#) et [Potressov](#). Sur les 51 mandats, 33, en tous cas une claire majorité, étaient détenus par des partisans de l'*Iskra*. La préparation soigneuse de Lénine avait contribué à s'en assurer. Le principal rival de l'*Iskra*, le *Rabotchéïé Diélo*, le journal « économiste », n'avait que 3 mandats ; le Bund juif en avait 5, et 6 des délégués restants étaient non alignés. Plékhanov et Lénine appelaient ces derniers « le marais », car ils votaient tantôt pour les iskristes, tantôt contre eux. Si les 33 iskristes restaient soudés, ils pouvaient certainement obtenir la majorité sur toutes les questions.

Les trois premières sessions du congrès (sur un total de 37) furent largement consacrées à des questions secondaires de procédure. Puis vint la discussion sur le programme du parti, qui était le point le plus important de l'ordre du jour. Plékhanov en fit l'introduction. La question essentielle, celle de la dictature du prolétariat, fut massivement soutenue, sauf par les « économistes » [Martynov](#) et Akimov. Lorsque le programme fut finalement adopté, tous les présents votèrent pour, à l'exception d'Akimov, qui s'abstint.

Akimov attaqua le programme pour son esprit de tutelle du parti sur le prolétariat :

*Une telle conception — le parti et le prolétariat — complètement distincts et opposés, le premier, comme un être collectif actif, le second comme un milieu passif sur lequel agit le parti. C'est pour cela que dans les propositions de projet, le nom du parti figure partout comme sujet, et le nom du prolétariat comme complément...*¹⁷

Comment la prise de position en faveur de cette dictature peut-elle être compatible avec la revendication d'une république démocratique ? Un des délégués, Posadovsky, a demandé au congrès si le parti devait subordonner sa politique à tel ou tel principe démocratique, comme ayant une valeur absolue, ou « est-ce que tous les principes démocratiques doivent être subordonnés exclusivement aux intérêts du parti ? » Plékhanov lui fit une réponse claire et décisive :

*Tout principe démocratique doit être considéré non pas en soi, abstraitement, mais par rapport à ce qu'on pourrait appeler le principe fondamental de la démocratie, à savoir que *salus populi suprema lex*¹⁸. Traduit dans le langage du révolutionnaire, cela signifie que le succès de la révolution est la loi suprême. Et si le succès de la révolution exige une*

¹⁵ J.p. Nettl, *Rosa Luxemburg*, London 1966, vol.1, pp. 263–66.

¹⁶ NK Kroupskaïa, [Souvenirs sur Lénine](#).

¹⁷ *2-й съезд РСДРП (июль-август 1903 года) : Протоколы*, Moscou 1959, p. 127. Tony Cliff inclut à la fin de cette citation un passage du projet de programme, adopté par le deuxième congrès : « Une condition essentielle de cette révolution sociale est la dictature du prolétariat, c'est-à-dire la conquête par le prolétariat d'un pouvoir tel qu'il lui permettra de réprimer toute résistance de la part des exploités. », qui figure aux pages 420 et 720 de *2-й съезд РСДРП (июль-август 1903 года) : Протоколы* – et n'est pas cité par Akimov. Il s'agit donc selon toute vraisemblance d'une erreur, que nous avons corrigée (SJ pour la MIA).

¹⁸ « Le salut du peuple est la loi suprême ».

*limitation temporaire du fonctionnement de tel ou tel principe démocratique, il serait criminel de s'abstenir d'une telle limitation. Exprimant mon opinion personnelle, je dirai que le principe du suffrage universel lui-même doit être considéré du point de vue de ce que j'ai appelé le principe fondamental de la démocratie. Il est hypothétiquement possible que nous, social-démocrates, soyons amenés à nous exprimer contre le suffrage universel. La bourgeoisie des républiques italiennes a autrefois privé de leurs droits politiques les personnes appartenant à la noblesse. Le prolétariat révolutionnaire pourrait limiter les droits politiques des classes dominantes de la même manière que les classes dominantes ont autrefois limité ses droits politiques. On ne peut juger de l'opportunité de telles mesures que sur la base de la règle : *salus revolutionis suprema lex*.*

Et nous devons adopter la même position sur la question de la durée des parlements. Si dans un accès d'enthousiasme révolutionnaire le peuple choisit un très bon parlement – une espèce de chambre introuvable – alors nous devrions être tenus de tenter d'en faire un long parlement, et si les élections nous étaient défavorables, nous devrions tenter de le disperser non pas en deux ans mais, si possible, en deux semaines.¹⁹

La déclaration de Plékhanov décrivait avec précision la politique que suivront les bolcheviks dans la réalité, en particulier en 1917 ; il eut l'occasion de regretter amèrement ses propres paroles.

Martov, qui à la fin du congrès était entré dans l'opposition à Lénine, n'était pas à ce stade en désaccord avec la déclaration de Plékhanov relative à la dictature du prolétariat. Cela dit, sa propre définition était bien moins extrême. Quelques semaines plus tard, dans un rapport sur le congrès au Congrès de la Ligue des Social-Démocrates Russes à l'Etranger, Martov tenta de « défendre » Plékhanov en édulcorant sa déclaration : « Ces mots [de Plékhanov] soulevèrent l'indignation de certains délégués ; cela aurait pu facilement être évité si le camarade Plékhanov avait ajouté qu'il était bien évidemment impossible d'imaginer une situation tragique au point que le prolétariat, afin de consolider sa victoire, doive fouler aux pieds des droits politiques tels que la liberté de la presse. (Plékhanov : "Merci.") »²⁰

[Trotsky](#), qui dans une phase ultérieure du congrès devait se ranger aux côtés de Martov contre Lénine, défendant alors le concept de dictature du prolétariat, manquait de voir la rude réalité selon laquelle la dictature devait être dirigée contre les idées conservatrices répandues parmi les masses par le vieux système social continuant à lutter pour sa survie. Il défendit le programme en faisant une paraphrase du [Manifeste communiste](#) :

La dictature devient possible seulement lorsque le parti social-démocrate et la classe ouvrière — les opposer crée une grande confusion — sont le plus proche de s'identifier l'un à l'autre. La dictature du prolétariat ne sera pas une « conquête du pouvoir » conspirative, mais la domination politique de la classe ouvrière organisée, constituant la majorité de la nation.²¹

Ceci n'était bien évidemment pas une réponse à l'argument d'Akimov, en particulier en ce qui concernait la Russie, où le prolétariat était un mouvement minuscule.

Lénine ne participa que très peu au grand débat sur le programme, hormis son intervention sur ses aspects agraires (voir chapitre 11). Il est clair, cependant, comme l'a prouvé sa politique de 1917, qu'il était en accord complet avec Plékhanov.

Le programme adopté par le congrès était pratiquement semblable au projet qui lui avait été soumis.²² Les seules différences étaient l'ajout d'une revendication d'électivité des juges, et quelques

19 [2-й съезд РСДРП](#), Moscou 1959, p. 182.

20 *Протоколы 2-го очередного Съезда Заграничной лиги русской революционной социал-демократии*, Genève, 1904, p. 57.

21 [2-й съезд РСДРП](#), op. cit., p. 136.

22 Pour le projet de programme, voir [2-й съезд РСДРП](#) p. 719 ; pour le programme adopté par le congrès voir p. 418.

modifications de détail dans les revendications relatives à l'amélioration des conditions de travail. Il est intéressant de noter que pendant le débat sur le programme, [Martynov](#), un des délégués « économistes », se livra à une attaque féroce contre le *Que faire ?* de Lénine, mais ne bénéficia d'aucun soutien.

Il est utile de répéter, à la lumière des événements ultérieurs, que le programme fut adopté à l'unanimité, avec seulement l'abstention d'un délégué. L'unité des iskristes parut moins totale dans les 16^{ème} et 17^{ème} sessions du congrès, quelques votes serrés révélant que certains d'entre eux votaient avec le Bund ou les « économistes » contre Lénine et Plékhanov. Mais ces votes concernaient tous des points peu importants.

La bombe du congrès explosa à la 22^{ème} session, consacrée au règlement du parti. L'occasion fut la discussion du premier paragraphe du projet de statuts, qui définissait la qualité de membre. Lénine proposait que l'article premier définisse le membre du parti comme quelqu'un « qui accepte le programme du parti et le soutient par des moyens matériels *et par sa participation personnelle à l'une des organisations du parti.* » Martov proposait une version alternative, commençant exactement de la même manière, mais avec la phrase en italiques rédigée ainsi : « *et par une collaboration personnelle et régulière sous la direction d'une des organisations du parti* ».

Lénine, prenant la parole à de nombreuses reprises, expliqua sa formulation. Il voulait un parti de révolutionnaires étroitement organisés.

... le parti doit être seulement le détachement d'avant-garde, le dirigeant de l'immense masse de la classe ouvrière, qui tout entière (ou presque tout entière) travaille « sous le contrôle et sous la direction » des organisations du parti, mais qui n'entre pas tout entière et ne doit pas entrer tout entière dans le « parti ».

... quand la plus grande partie de notre activité est concentrée dans des cercles clandestins étroits et même dans des rendez-vous personnels, il nous est au plus haut point difficile, presque impossible, de séparer les bavards des militants. Et il est douteux qu'on puisse trouver un autre pays où le mélange de ces deux catégories soit si habituel et apporte tant de confusion et de préjudice qu'en Russie. Nous souffrons durement de ce mal...

Il vaut mieux avoir dix personnes qui militent sans se dire membres du parti (et les militants authentiques ne courent pas après les titres), que de donner à un bavard le droit et la possibilité d'être membre du parti. Voilà un principe qui me semble irréfutable, et qui m'oblige à lutter contre Martov...

... il ne faut pas oublier que tout membre du parti est responsable du parti, et que le parti est responsable de chacun de ses membres.²³

Martov prit lui aussi la parole à plusieurs reprises. Il était partisan d'un parti large. Trotsky était d'accord avec lui, ce qui peut surprendre dans la mesure où lors d'une session précédente il avait paru encore plus centraliste que Lénine. Il avait ainsi déclaré :

Le règlement, a-t-il (Akimov) dit, ne définit pas avec assez de précision la sphère de compétence du Comité central. Je ne peux pas être d'accord avec lui. Au contraire, cette définition est précise et signifie que dans la mesure où le parti est une totalité, il faut lui donner le contrôle sur les comités locaux. Le camarade [Liber](#) a dit, empruntant mon expression, que le règlement était de la « méfiance organisée ». C'est vrai. Mais j'ai utilisé cette expression pour parler des règles proposées par les porte-parole du Bund, qui représentaient la « méfiance organisée » d'une section du parti envers le parti dans son ensemble. Notre règlement représente la « méfiance organisée » du parti envers toutes ses sections, c'est-à-dire le contrôle sur toutes les organisations locales, de district, nationales et autres.²⁴

23 Lénine, *Œuvres*, vol.6, pp. 526–528.

24 [2-й съезд РСДРП](#), op. cit., p. 168-169.

Et tout d'un coup voilà que Trotsky disait : « Je ne crois pas que vous puissiez pratiquer un exorcisme statutaire sur l'opportunisme... Je ne donne pas aux statuts une interprétation mystique... L'opportunisme est le produit de causes plus complexes. »²⁵

[Axelrod](#) se rangea également parmi les adversaires de Lénine. Plékhanov, malgré tout, se rallia à celui-ci : « J'ai une idée préconçue, mais plus je réfléchis à ce qui vient d'être dit, plus est forte ma conviction que c'est Lénine qui détient la vérité... Les intellectuels peuvent hésiter, pour des raisons individualistes, à adhérer au parti, tant mieux, parce que ce sont en général des opportunistes... Pour cette seule raison, s'ils n'en ont pas d'autres, les opposants à l'opportunisme devraient voter pour ce projet. »

Les iskristes étant divisés, la proposition de Lénine fut rejetée par 28 voix contre 23. La majorité de Martov comptait les cinq délégués du Bund et les deux « économistes ». Ces sept personnes donnèrent à Martov et à ses partisans une majorité contre Lénine suffisante pour dominer le reste du congrès.

Comment Martov et Trotsky, qui soutenaient sans réserve le *Que faire ?* de Lénine, dans lequel il proposait qu'une autorité absolue soit donnée au comité central sur le parti, ont-ils pu rejeter la définition de Lénine du membre du parti ? Combiner une direction fortement centralisée avec une adhésion informelle faisait montre d'un éclectisme poussé à l'extrême.

La dure nécessité du centralisme démocratique dans le parti révolutionnaire de la classe ouvrière découle des rudes impératifs de la dictature du prolétariat. Martov et Trotsky se sont dérobés face à cela. De plus, la direction d'un parti révolutionnaire doit donner le meilleur exemple de dévouement et d'identification au parti dans sa vie quotidienne. Cela lui donne l'autorité morale pour exiger de sa base le maximum de sacrifices.

Trente ans auparavant, Engels, polémique avec les anarchistes, avait dit que la révolution prolétarienne exigeait une discipline de fer, une forte autorité :

*Ont-ils jamais vu une révolution, ces messieurs ? Une révolution est certainement la chose la plus autoritaire qui soit : c'est l'acte par lequel une partie de la population impose sa volonté à l'autre au moyen de fusils, de baïonnettes et de canons, moyens autoritaires s'il en est ; et le parti victorieux, s'il ne veut pas avoir combattu en vain, doit maintenir son pouvoir par la peur que ses armes inspirent aux réactionnaires.*²⁶

Ainsi, le parti révolutionnaire ne peut manquer d'exiger de ses membres sacrifices et discipline. La définition de membre du parti qui était celle de Martov était conforme à la faiblesse de sa conception de la dictature du prolétariat.

Après cette décision sur l'article premier des statuts du parti, Lénine se retrouva constamment en minorité. De la 23^{ème} à la 26^{ème} session, Martov – désormais systématiquement opposé à Lénine – remporta la majorité sur une question après l'autre. Ces questions, cependant, étaient peu importantes.

Lénine eut à nouveau la majorité à la 27^{ème} session, au cours de laquelle le désir du Bund d'être la seule organisation de travailleurs juifs et de préserver son autonomie dans le parti, fut battu (par 41 voix contre 5, avec 5 abstentions). Peu après, les cinq délégués du Bund quittèrent le congrès. Puis les deux délégués « économistes » s'en allèrent aussi, au motif que le congrès avait décidé que la Ligue Iskriste des Social-Démocrates Révolutionnaires Russes à l'Étranger devait être la seule représentante du parti hors de Russie. Martov perdit ainsi 7 voix d'un seul coup, son soutien réduit à 20 suffrages, alors que Lénine conservait ses 24 voix.

Le congrès avait alors à élire le corps dirigeant du parti. Il avait déjà accepté la structure centrale. Le règlement avait désigné un comité central de trois personnes devant fonctionner en Russie et adopté l'*Iskra* comme organe central du parti pour la direction idéologique. Au dessus d'eux devait siéger un conseil du parti, constitué de cinq membres – deux désignés par le comité central, deux par l'Organe central, et le cinquième élu par le congrès.

Avec sa majorité, Lénine fit élire sa liste de candidats au comité central de trois personnes. C'est la question du comité de rédaction de l'*Iskra*, désormais organe central du parti, qui présentait une

²⁵ [2-й съезд РСДРП](#), op. cit., p. 274.

²⁶ Friedrich Engels, [De l'autorité](#), 1873.

difficulté, dans la mesure où il semblait aller de soi que les six « sortants » seraient élus. Quatre d'entre eux, Martov, Potressov, Axelrod et Zassoulitch, étaient désormais des opposants à Lénine. Lénine proposa un comité de rédaction de seulement trois personnes – Plékhanov, lui-même et Martov. Cette question devait être celle sur laquelle le parti scissionna entre bolcheviks (majorité) et mencheviks (minorité).

Plékhanov, Lénine et Martov furent élus rédacteurs. Noskov, [Krijjanovski](#) et [Lengnik](#), « tous trois léninistes », furent élus au comité central. Plékhanov fut élu président du conseil du parti. La discussion sur les membres du comité de rédaction – soit réélire les six membres sortants, comme le souhaitait Martov, soit les trois que Lénine présentait – se prolongea interminablement, pendant neuf longues sessions du congrès. Le débat fut amer et venimeux.

Après le long et épuisant affrontement sur cette question, le reste du congrès, une journée en tout, se déroula comme si les délégués étaient à moitié endormis et désintéressés. Sur les 24 points de l'agenda, ils n'avaient jusqu'au dernier jour abordé que quatre. Après 17h, le dernier jour – après un mois de délibérations – le congrès commença la discussion décousue d'un certain nombre de résolutions sur des questions de tactique. Celles-ci comportaient des déclarations sur les manifestations, sur le mouvement syndical, sur le travail avec les sectes, sur le travail dans la jeunesse étudiante, sur la façon de se comporter dans un interrogatoire, sur les délégués d'usine, sur le prochain Congrès International d'Amsterdam, sur les libéraux (résolution de [Starover](#)), sur les libéraux (résolution de Plékhanov), sur les socialistes révolutionnaires, sur la littérature du parti, sur les pogroms antisémites.

La résolution la plus malheureuse passée lors de cette session fut celle déposée par Potressov (Starover) et soutenue par Martov et Axelrod sur le soutien des socialistes aux libéraux sous les conditions suivantes : (1) que les « tendances libérale ou libérale-démocrate... déclarent sans ambiguïté que dans leur lutte contre le gouvernement autocratique ils se porteront résolument aux côtés des social-démocrates ! » (2) que les libéraux « n'incluront pas dans leurs programmes des revendications contraires aux intérêts de la classe ouvrière ou de la démocratie en général, ou devant obscurcir leur conscience politique », et (3) qu'ils devaient faire du suffrage universel direct, égal et secret le slogan de leur lutte (ceci devait devenir la cause de malentendus largement répandus sur le potentiel révolutionnaire des libéraux). Les délégués étaient si fatigués qu'ils votèrent cette résolution très rapidement, en même temps qu'une autre qui la contredisait proposée par Plékhanov et soutenue par Lénine. Dans la résolution de Potressov, soutenue par Martov, Zassoulitch et Axelrod (et, de façon surprenante, par Trotsky), nous avons un avant-goût du menchevisme de 1905 et d'après.²⁷ Il est intéressant de noter qu'aussi bien à l'époque du congrès que par la suite, Lénine n'accorda que très peu d'attention à cette résolution, absorbé qu'il était par le conflit sur la taille du comité de rédaction.

La question de savoir si le comité de rédaction devait comporter trois ou six personnes, sur laquelle le parti se scinda, semblait une tempête dans verre d'eau, une question d'affrontement personnel, trop insignifiante pour diviser un mouvement sérieux. Lénine considérait les divergences comme un conflit entre ceux qui acceptaient l'esprit d'un parti salariant des permanents, d'une part, et ceux qui étaient habitués aux attitudes de cercle et du « réseau de vieux copains », un conflit qui comportait un important élément personnel. Il n'était pas du tout sûr, à l'époque, que cela justifiait une scission.

Les partisans de l'ancien comité de rédaction de l'*Iskra* ont employé des arguments tels que : « Le congrès n'a le droit ni moral ni politique de remanier la rédaction » (Trotsky) ; « C'est une question trop épineuse (*sic* !) » (Trotsky encore) ; « comment les membres non élus de la rédaction doivent-ils se comporter à l'égard du fait que le congrès ne veut plus les voir faire partie de la rédaction ? » (Tsarev).

Lénine fit le commentaire suivant :

De tels arguments reportaient déjà entièrement la question sur le terrain de la pitié et de l'offense, étant une reconnaissance manifeste de la faillite dans le domaine des arguments véritablement de principe, véritablement politiques... En nous plaçant à ce point de vue étranger au parti, à ce point de vue petit-bourgeois, nous nous trouverons à chaque élection devant la question de savoir si Pétrov ne se formaliserait pas de voir qu'à sa place a été élu Ivanov, si tel membre du Comité d'organisation ne se formaliserait pas de voir qu'à sa place un autre a été élu au comité central. Où donc, camarades, cela va-t-il nous

²⁷ Martov, *Geschichte*, op. cit., p. 81.

*mener ? Si nous nous sommes réunis là, non pas pour nous adresser mutuellement d'agréables discours, ou échanger d'affables politesses, mais pour créer un parti, nous ne pouvons aucunement accepter ce point de vue. Nous avons à élire des responsables et il ne peut être question ici de manque de confiance en tel ou tel non-élu ; la question est de savoir seulement si c'est dans l'intérêt de la cause et si la personne élue convient au poste pour lequel elle est désignée ».*²⁸

Il argumentait contre « la vieille petite bande prétentieuse qui insiste sur la « continuité » de ses cercles. »

Les gens sont tellement habitués à la cloche de verre d'une confrérie étroite et bien intime qu'ils ont perdu connaissance dès la première intervention, sous leur propre responsabilité, dans une arène libre et ouverte... L'individualisme intellectuel et l'esprit de cercle se sont heurtés à l'exigence d'une intervention publique devant le parti.²⁹

Lorsque Martov, refusant de se plier à la décision du congrès concernant le comité de rédaction, proclama : « nous ne sommes pas des serfs ! », Lénine argumenta contre cet « anarchisme aristocratique » et dit qu'ils « devaient apprendre à *insister* sur le fait que les devoirs d'un membre du parti doivent être remplis non seulement par la base, mais par les « gens du sommet » aussi. ».³⁰ Pourquoi Martov et ses amis tentèrent-ils de nier l'inefficacité réelle des membres de l'ancienne rédaction dissoute par le congrès ?

La vieille rédaction de six personnes était tellement inefficace que *pas une seule fois dans ses trois années d'existence* elle ne s'est réunie dans sa totalité. Cela peut sembler incroyable, mais c'est un fait. *Aucun* des 45 numéros de l'*Iskra* n'a été fait (au sens technique et éditorial) par quiconque en dehors de Martov et Lénine. Et *pas une seule fois* une question théorique majeure n'a été soulevée par un autre que Plékhanov. Axelrod n'a fait aucun travail (il n'a contribué littéralement en rien à la *Zaria*, et n'a donné que trois ou quatre articles pour l'ensemble des 45 numéros de l'*Iskra*). Zassoulitch et Starover n'ont fait que contribuer et conseiller, ils n'ont *jamais* fait le moindre travail éditorial réel.³¹

Expliquant ses propres motifs, Lénine déclara que, sur les 45 numéros de l'ancienne *Iskra*, Martov avait donné 39 articles, Lénine 32, et Plékhanov 24. Zassoulitch n'avait écrit que 6 articles, Axelrod 4, et Potressov, 8.³²

Le désir d'exprimer un soutien courtois aux vétérans au lieu de tout subordonner aux besoins de la révolution était complètement étranger à Lénine. Ce n'est pas qu'il fût froid envers les pionniers du marxisme russe. Il était particulièrement attaché à Vera Zassoulitch, comme Kroupskaïa. « « Tu vas voir Vera Ivanovna, me dit-il le soir de mon arrivée à Munich, c'est un être d'une pureté cristalline. » Oui, c'était la vérité. »³³

Son passé héroïque faisait résonner une corde sensible dans le cœur de Lénine. En janvier 1878, alors une jeune femme de 29 ans, elle avait tiré sur le général Trépov, commandant de la gendarmerie de Saint-Petersbourg, pour protester contre les mauvais traitements et les humiliations subis par un prisonnier politique. Lors de son procès, d'horribles abus policiers furent exposés. Le jury fut si choqué par les révélations et si impressionné par l'accusée qu'il l'acquitta. Lorsque la police tenta de l'arrêter à la sortie du tribunal, une foule sympathisante vint à son secours et l'aida à s'échapper. A l'étranger, elle était en contact étroit avec Karl Marx. Lénine l'aimait et l'admirait profondément, et il savait que l'éloigner du comité de rédaction de l'*Iskra* serait pour elle un coup sévère. Comme l'a dit Kroupskaïa :
28 Lénine, [Un pas en avant, deux pas en arrière](#), Editions du Progrès, Moscou, 1966, p. 158.

29 [ibid.](#), pp116-117.

30 [ibid.](#), p. 395.

31 Lénine, *Œuvres*, vol.6, p. 31.

32 Lénine, *Œuvres*, vol.34, p. 195.

33 Kroupskaïa, [Souvenirs sur Lénine](#).

Elle avait la nostalgie profonde de la Russie. En 1899, me semble-t-il, elle se rendit illégalement en Russie, non pas pour les besoins de la cause, mais tout simplement « pour voir au moins le bout du nez d'un moujik ». Aussi, lorsque l'Iskra commença de paraître, elle sentit que c'était comme un morceau de la Russie, et elle s'y cramponna convulsivement. Quitter l'Iskra, c'eût été pour elle s'arracher de nouveau de la Russie, s'enfoncer de nouveau dans l'enlèvement glacé de l'émigration.

Voilà pourquoi elle s'indigna quand la question de la rédaction de l'Iskra fut posée au deuxième congrès. Pour elle, ce n'était pas une question d'amour-propre, mais de vie ou de mort.³⁴

Malgré tout, Lénine était bien trop honnête intellectuellement, trop dévoué à la cause, pour sacrifier les besoins de l'organisation à ses propres sentiments. De sorte que Véra Zassoulitch dut partir. Ceux qui étaient prêts à subordonner les besoins du mouvement à des considérations secondaires devaient s'avérer plus tard des conciliateurs, et non des révolutionnaires. Mais ce fait n'apparaissait pas encore au regard d'aigle de Lénine.

L'attitude de Lénine envers les camarades

De l'incident mentionné ci-dessus, on pourrait conclure que Lénine était sans cœur, froid, et insensible envers ses camarades. Rien n'est plus éloigné de la vérité. En fait, il était très chaleureux et généreux à leur égard, faisant montre de gentillesse et d'attention à tous leurs besoins. Même lorsqu'il rompait politiquement avec quelqu'un, il lui arrivait souvent de ne pas pour autant perdre son affection pour lui. On peut trouver un exemple dans son attitude envers Martov.

Cela lui coûtait beaucoup de rompre avec Martov. Leur travail commun à Pétersbourg, leur collaboration à l'ancienne *Iskra* les avaient liés étroitement. Martov était un homme d'une sensibilité extrême et qui, grâce à sa finesse de sentiments, savait comprendre les idées de Lénine et les développer avec un grand talent. Plus tard, Vladimir Ilitch combattit avec acharnement les menchéviks, mais chaque fois que Martov redressait tant soit peu sa ligne, il renouait avec lui les relations. Il en fut ainsi en 1910, lorsque Martov et Vladimir Ilitch travaillèrent ensemble à Paris à la rédaction du [Social-démocrate](#). Avec quelle joie Ilitch, revenant de la rédaction, racontait parfois que Martov défendait la ligne juste et prenait même position contre [Dan](#) ! Et comme il fut heureux de l'attitude de Martov dans les journées de Juillet (beaucoup plus tard, déjà en Russie), moins à cause de l'utilité particulière que cela présentait pour les bolchéviks que parce que Martov avait pris l'attitude qui sied à un révolutionnaire !³⁵

Pendant l'hiver 1919-1920, Lénine apprit que Martov était très malade, et il lui envoya les meilleurs médecins qu'on pouvait trouver à Moscou.

Aucun élément *personnel* n'affectait chez Lénine l'appréciation politique d'un individu, et vice versa. Kroupskaïa écrit :

L'un des traits caractéristiques d'Ilitch était sa capacité à distinguer les querelles de principes des prises de bec, des ressentiments personnels, et sa disposition à placer les intérêts de la cause avant toute chose... Lorsqu'un opposant le vitupérait, Ilitch bouillait, grondait sans retenue, défendait son propre point de vue ; mais lorsque de nouvelles tâches se présentaient et qu'il devenait clair qu'il était possible de coopérer avec l'opposant, Ilitch était capable d'approcher l'opposant d'hier comme un camarade. Et pour cela il n'avait pas besoin de faire un effort sur lui-même. C'est là que résidait la grande force d'Ilitch. Tout en étant d'une grande vigilance sur les questions de principe, il était très optimiste en ce qui concerne les personnes. Il s'est parfois trompé, mais dans l'ensemble son optimisme fut très bénéfique pour la cause.³⁶

34 [Ibid.](#)

35 Kroupskaïa, [Souvenirs sur Lénine](#).

Il pouvait en même temps attaquer très violemment une personne pour sa position politique, et rendre hommage à ses contributions dans d'autres domaines.

Dans une lettre commentant la faillite politique de Plékhanov en 1905, il écrivit : « Le vieux est à plaindre. Il se fâche pour rien, mais la tête est bonne. »³⁷ Deux ans plus tard, dans un article attaquant Plékhanov avec violence pour sa politique pendant la Révolution de 1905, Lénine se donna la peine de le féliciter pour ses contributions théoriques antérieures.

A nouveau, dans une lettre au comité de rédaction de la *Pravda*, écrite quelque temps après le 25 mai 1913, Lénine pouvait tirer un trait sur le passé et écrire : « [Plékhanov] est précieux maintenant, car il se bat avec [contre] les ennemis du mouvement ouvrier ». ³⁸ Même après 1917, alors que Plékhanov, non content de soutenir la guerre, allait jusqu'à accuser Lénine, dans son journal *Edinstvo*, d'être un agent stipendié du gouvernement allemand, Lénine continua à faire l'éloge des contributions de Plékhanov à la théorie marxiste.

Lénine montrait beaucoup de chaleur et de tact dans l'aide qu'il apportait aux camarades pour développer et améliorer leurs connaissances. Kroupskaïa écrit :

Je me souviens de l'attitude d'Ilitch envers des auteurs inexpérimentés. Il considérait le fond du sujet et réfléchissait comment aider à corriger. Mais il trouvait une manière de le faire très prudemment, de sorte que l'autre auteur ne se rendait pas compte qu'on le corrigeait. Et Ilitch savait très bien aider les gens dans leur travail. Par exemple, lorsqu'il voulait confier à quelqu'un la rédaction d'un article mais qu'il n'était pas sûr comment il écrirait, il entamait une discussion avec la personne sur ce sujet, exposait ses idées, intéressait la personne, le sondait de façon adéquate, puis proposait : « Vous ne pourriez pas écrire un article sur ce sujet ? » Et l'auteur ne se rendait pas même compte que la discussion préliminaire avec Ilitch l'avait aidé et qu'il insérait dans son article les expressions et les tournures de phrase d'Ilitch. »³⁹

Si Lénine avait une faiblesse, c'était qu'il tombait amoureux des gens trop facilement. « Vladimir Ilitch passait continuellement par des périodes d'engouement pour ses semblables. Il lui suffisait de trouver en quelqu'un une qualité estimable pour s'attacher aussitôt à lui... »⁴⁰ Mais ces accès enthousiasme ne duraient pas longtemps. Alors qu'au premier contact Lénine était toujours prêt à « tomber amoureux » d'un nouveau collaborateur, au bout d'une période de relation plus longue, il discernait presque toujours en lui des éléments de faiblesse.

Son attitude envers une personne tendait à changer radicalement si celle-ci était de son côté ou contre lui. Il n'y avait pas d'inconstance dans ces attachements. La raison pour laquelle on trouve souvent dans les écrits de Lénine des contradictions frappantes dans ses commentaires sur les personnes est que sa règle de base était que les besoins de la lutte étaient prioritaires sur tout le reste. L'immense sang-froid de Lénine, qui lui permettait d'être objectif dans son évaluation des contributions de quiconque, y compris de ses opposants, sa générosité d'esprit et sa chaleur exceptionnelles, lui valaient non seulement la confiance mais aussi l'affection de ses collaborateurs.

Après cette digression sur le comportement de Lénine envers ses camarades, retournons aux conséquences du congrès de 1903.

La folie de la scission

Un jour, en marchant, [Léon Tolstoï](#) aperçut au loin la silhouette d'un homme accroupi qui gesticulait étrangement ; « c'est un fou », se dit-il — mais en s'approchant il constata avec satisfaction que

36 Kroupskaïa, [Воспоминания о Ленине](#), Moscou, 1989, p. 163.

37 « Lettre à p. A. Krassikov », 5 avril 1905, Lénine, *Œuvres*, vol.36, p. 133.

38 Lénine, *Œuvres*, p. 90.

39 Kroupskaïa, [Воспоминания о Ленине](#), op. cit., p. 173.

40 Kroupskaïa, [Souvenirs sur Lénine](#).

l'homme se livrait à un travail nécessaire — il aiguisait un couteau sur une pierre. Lénine aimait bien citer cet exemple. Les discussions interminables et les affrontements de fractions du congrès de 1903 seraient apparus à un observateur extérieur comme des gesticulations de déments.

Nul évènement ne pourrait sembler aussi trivial ou sans contenu que cette scission entre bolcheviks et mencheviks. Lorsqu'on lit les minutes du congrès, on ne peut qu'être surpris que *cela* ait pu être un tournant décisif dans l'histoire du mouvement ouvrier russe. Les participants eux-mêmes ne pensaient pas que la scission ait une quelconque importance, ou qu'elle durerait longtemps. Ainsi, [Lounatcharsky](#) écrivait :

La difficulté la plus grande dans cette lutte... fut que le deuxième congrès scinda le parti sans établir les véritables divergences de vues entre martovistes et léninistes. Les désaccords paraissaient graviter autour d'un paragraphe des statuts et de la composition d'une rédaction. Bien des camarades étaient troublés par la futilité des raisons qui avaient conduit à la scission.⁴¹

[Piatnitsky](#), qui devait être plus tard un fonctionnaire du Comintern, à cette époque un jeune travailleur, écrit dans ses souvenirs :

Je ne pouvais pas comprendre pourquoi des différences anodines nous empêchaient de travailler ensemble... Nous eûmes vent de divergences d'opinion au sein même du groupe de l'Iskra.

Il m'était difficile de croire ces rumeurs. Nous nous attendions à entendre parler d'importantes divergences avec le groupe du Rabotchéïé Diélo et ses partisans, mais je ne m'attendais personnellement pas à une désunion à l'intérieur du groupe de l'Iskra, que j'étais habitué à considérer comme un corps homogène. L'angoisse de l'incertitude dura pendant de nombreuses journées. Finalement les délégués rentrèrent du Congrès à Berlin. Nous avons des comptes rendus du congrès venant des deux camps, et immédiatement chacun d'eux commença à faire de l'agitation en faveur de sa propre ligne. J'étais déchiré entre les deux. D'une part, j'étais consterné qu'ils aient offensé Zassoulitch, Potressov... et Axelrod, en les excluant de la rédaction de l'Iskra... De plus, des camarades dont j'étais spécialement proche... étaient dans le camp menchevique, alors que j'étais d'accord avec la structure organisationnelle du parti dont le camarade Lénine s'était fait l'avocat. Logiquement, j'étais avec la majorité, mais mes sympathies personnelles, si j'ose m'exprimer ainsi, étaient du côté de la minorité.⁴²

L'ingénieur [Krijjanovsky](#), qui était à l'époque très proche de Lénine, se souvient : « Personnellement, je trouvais saugrenu que l'on pût accuser le camarade Martov d'opportunisme. » Il y a un grand nombre de témoignages semblables. De Saint-Pétersbourg, de Moscou, des provinces arrivaient des protestations et des lamentations. Personne ne voulait accepter la scission qui s'était produite au congrès entre les iskristes.⁴³

Un ouvrier d'usine écrivit à Lénine, se plaignant de la scission et de la « lutte de faction incompréhensible » :

Ecoute camarade ! Une telle situation est-elle normale, où toutes les énergies sont dépensées à aller de comité en comité dans le but de parler de la majorité et de la minorité ? Vraiment, je ne sais pas. Est-ce que cette question est si importante que toutes les énergies doivent y être consacrées et qu'à cause d'elle les gens se regardent les uns les autres, quasiment comme des ennemis ? Et de fait c'est à ça que ça aboutit : si un comité est, disons, composé des partisans d'un des deux camps, alors personne de l'autre camp n'y rentrera, quelle que soit son capacité au travail ; et même si vous voulez, il n'y entrera pas même s'il est essentiel pour le travail et que ce dernier souffre beaucoup de son

41 Cité in Trotsky, [Staline](#).

42 Piatnitsky, op. cit., pp. 59–60.

43 Trotsky, [Staline](#).

absence. Je ne veux pas dire, bien sûr, que la lutte sur cette question doit être abandonnée purement et simplement, pas du tout, seulement, à mon avis, elle doit prendre un autre caractère et ne devrait pas nous amener à oublier notre principal devoir, qui est de propager les idées social-démocrates parmi les masses ; parce que si nous oublions cela, nous privons notre parti de sa force. Je ne sais pas si c'est juste ou non, mais quand on voit les intérêts de la cause foulés aux pieds et complètement oubliés, je les appelle tous des intrigants politiques. Cela fait vraiment de la peine et cela remplit d'inquiétude pour la cause, quand on voit les gens qui sont à sa tête occupés à quelque chose d'autre. Quand on voit cela, on se demande : est-ce que le parti est condamné à des scissions perpétuelles sur de telles vétilles, sommes-nous incapables de mener la lutte interne et externe en même temps ?⁴⁴

Les querelles personnelles et les insultes aggravèrent la scission. Des années plus tard, Lénine pouvait écrire :

Aucune lutte pour les principes entre groupes à l'intérieur du mouvement social-démocrate ne s'est déroulée où que ce soit au monde sans une série de conflits mettant en jeu des questions personnelles ou organisationnelles. Aller repêcher les expressions les plus « conflictuelles » est un agissement de sale type. Etre troublé par ces conflits, leur tourner le dos par désespoir ou mépris — comme pour dire : chamaillerie que tout cela! — est un agissement propre aux dilettantes aux nerfs fragiles qu'on trouve parmi les « sympathisants ».⁴⁵

A l'époque, en 1903, l'inimitié personnelle entre les adversaires ajoutait à la confusion.

Le fait que Lénine lui-même n'était pas clair sur la profondeur de la scission et sa signification pour l'avenir est apparent dans ses écrits de l'époque. Son incertitude est révélée en partie par le fait que la section de ses *Œuvres* couvrant cette période contiennent une quantité sans précédent de courriers non envoyés, de déclarations non faites, de brouillons d'articles non publiés. Ceux qui virent le jour indiquent qu'il ne s'attendait pas à ce que la scission avec les mencheviks dure longtemps, et il ne pensait pas qu'il fût justifié de fracturer le parti sur des « vétilles ». Ainsi écrivait-il à [Potressov](#) le 13 septembre :

Et voilà que je me demande : mais pourquoi donc enfin, nous séparerons-nous ainsi en ennemis pour toute la vie ? Je revois tous les événements et les impressions du congrès. Je reconnais m'être souvent comporté et avoir agi en proie à une grande irritation, « furieusement », et je suis prêt à avouer devant n'importe qui cette faute de ma part, s'il faut appeler faute ce qui avait été provoqué tout naturellement par l'atmosphère, par la réaction, par la réplique, par la lutte, etc. Mais en observant maintenant sans la moindre fureur les résultats obtenus, ce qui a été réalisée par une lutte enragée, je ne puis décidément rien voir dans les résultats, rigoureusement rien de nuisible pour le parti, et absolument rien de vexant ou d'offensant pour la minorité.⁴⁶

Six mois après le congrès, il pouvait écrire : « les divergences qui séparent actuellement ces deux ailes concernent surtout les problèmes d'organisation, et non les questions de programme ou de tactique »⁴⁷; « ... le programme importe plus que la tactique, et la tactique importe plus que l'organisation »⁴⁸; « Auparavant, notre désaccord portait sur de graves questions qui, parfois, pouvaient même justifier une scission ; aujourd'hui, nous nous sommes mis d'accord sur tous les points graves et importants ; ce qui nous sépare maintenant, ce sont simplement des *nuances* sur lesquelles on peut et

44 Cité in Lénine, « Postface à la brochure « Lettre à un camarade sur nos tâches d'organisation » », *Œuvres*, vol. 7.

45 Lénine, *Œuvres*, vol.18, p181.

46 Lénine, *Œuvres*, vol.34, pp. 168–169.

47 Lénine, [Un pas en avant, deux pas en arrière](#), *Œuvres*, vol.7, p. 214.

48 Lénine, [Un pas en avant, deux pas en arrière](#), *Œuvres*, vol.7, p. 404.

l'on doit discuter, mais pour lesquelles il serait absurde et puéril de nous séparer. »⁴⁹ « Si les membres de notre parti doivent être des représentants valables du prolétariat militant et conscient, de dignes participants du mouvement ouvrier mondial, ils doivent faire de leur mieux pour faire en sorte qu'aucune divergence individuelle sur l'interprétation et les méthodes de réalisation des principes du programme de notre parti ne doit interférer, ou pouvoir interférer, avec un travail commun harmonieux sous la direction de nos institutions centrales. »⁵⁰

Lénine hésita pendant des mois. Malgré le mythe propagé par les bâtisseurs de culte, il n'était pas omniscient et ne pouvait pas prévoir les résultats de la « petite fêlure » dans le parti. Son indécision pesa lourdement sur son système nerveux. A la veille du deuxième congrès, se souvient Kroupskaïa : « Vladimir Ilitch avait les nerfs tellement ébranlés qu'il contracta une grave affection nerveuse, le « feu sacré », qui consiste dans l'inflammation des nerfs pectoraux et spinaux.... Pendant le voyage, Vladimir Ilitch, pris de fièvre, s'agita continuellement, dut s'aliter en arrivant et garda le lit pendant deux semaines. »⁵¹ Pendant le congrès, il était dans un tel état qu'il cessa complètement de dormir et fut extrêmement agité.⁵²

En fait, après chaque conférence, Lénine partait, habituellement avec Kroupskaïa, pour de longues randonnées ou des expéditions cyclistes. Son autodiscipline était telle qu'il gardait peu de traces des attaques émotives qui le submergeaient. Pourtant, dans les mémoires de Kroupskaïa, on trouve des références constantes à des semaines et des mois d'épuisement nerveux.

S'il parvenait à contrôler son extérieur et à persévérer, gardant son honnêteté intellectuelle, affecté de façon minimale par ses troubles et sa tension nerveuse, c'était largement grâce à la compagne de sa vie, Kroupskaïa, dont la personnalité exceptionnelle, le dévouement à la cause, l'énergie, la pureté de caractère et l'amour inébranlable le soutenaient.

Pour revenir aux événements postérieurs au congrès de 1903 — ce n'est que plus de six mois plus tard que Lénine arriva finalement à la conclusion que la scission était justifiée et nécessaire. Il cessa d'hésiter et proclama que la scission reflétait les divergences entre l'aile prolétarienne et la tendance intellectualiste petite-bourgeoise du parti.

Dans son rapport de 230 pages du congrès de 1903 et de ses suites, appelé *Un pas en avant, deux pas en arrière* (écrit de février à mai 1904), il dit que « Toute organisation et toute discipline prolétarienne semblent être du *servage* à l'individualisme de la gent intellectuelle, qui s'était déjà manifesté dans les discussions sur le §1, en se montrant enclin à des raisonnements opportunistes et à la phrase anarchiste ». ⁵³

Il cite une lettre écrite à l'*Iskra* (désormais un journal menchevik), qui l'accusait de « concevoir le parti comme « une immense fabrique » avec à sa tête un directeur, le comité central. » Le commentaire de Lénine était que l'auteur de ces lignes

... ne soupçonne même pas que le mot terrible qu'il lance trahit du coup la mentalité de l'intellectuel bourgeois, qui ne connaît ni la pratique ni la théorie de l'organisation prolétarienne. Cette fabrique qui, à d'aucuns, semble être un épouvantail, pas autre chose, est précisément la forme supérieure de la coopération capitaliste, qui a groupé, discipliné le prolétariat, lui a enseigné l'orientation, l'a mis à la tête de toutes les autres catégories de la population laborieuse et exploitée. C'est le marxisme, idéologie du prolétariat éduqué par le capitalisme, qui a enseigné et enseigne aux intellectuels inconstants la différence entre le côté exploiteur de la fabrique (discipline basée sur la crainte de mourir de faim) et son côté organisateur (discipline basée sur le travail en commun résultant d'une technique hautement développée). La discipline et l'organisation, que l'intellectuel bourgeois a tant

49 Lénine, [Un pas en avant, deux pas en arrière](#), *Œuvres*, vol.7, p. 404.

50 Lénine, *Œuvres*, vol.7, pp. 147–48.

51 Kroupskaïa, [Souvenirs sur Lénine](#).

52 Kroupskaïa, [Souvenirs sur Lénine](#).

53 Lénine, [Un pas en avant, deux pas en arrière](#), *Œuvres*, vol.7, p. 373.

de peine à acquérir, sont assimilées très aisément par le prolétariat, grâce justement à cette « école » de la fabrique.⁵⁴

En attaquant l'intelligentsia et en mettant l'accent sur le besoin d'un parti révolutionnaire pour la discipliner, Lénine cite longuement la brillante caractérisation par Kautsky des individualistes intellectuels :

L'intellectuel n'est pas un capitaliste. Il est vrai que son niveau de vie est celui du bourgeois, et qu'il est obligé de se maintenir à ce niveau aussi longtemps qu'il n'est pas devenu un gueux, mais il est obligé en même temps de vendre le produit de son travail, et souvent même sa force de travail ; il est souvent exploité par le capitaliste et subit une certaine humiliation sociale. Ainsi aucun antagonisme économique n'oppose l'intellectuel au prolétariat. Mais sa situation dans la vie, ses conditions de travail ne sont pas celles du prolétariat ; de là un certain antagonisme dans l'état d'esprit et le mode de penser.

Le prolétaire n'est rien aussi longtemps qu'il reste un individu isolé. Toute sa force, toutes ses capacités de progrès, toutes ses espérances et ses aspirations, il les puise dans l'organisation, dans l'activité commune et méthodique aux côtés de ses camarades. Il se sent grand et fort lorsqu'il fait partie d'un grand et fort organisme. Cet organisme est tout pour lui ; comparé à lui, l'individu isolé n'est que très peu de chose. Le prolétaire soutient sa lutte avec le plus grand esprit de sacrifice comme une parcelle de la masse anonyme, sans espoir de bénéfice personnel, de gloire personnelle ; il remplit son devoir dans chaque poste, où il est placé, se soumettant librement à la discipline qui pénètre tous ses sentiments, toute sa pensée.

Il en va tout autrement pour l'intellectuel. Il lutte non point par tel ou tel emploi de la force, mais au moyen d'arguments. Son arme, c'est son savoir personnel, ses capacités personnelles, ses convictions personnelles. Il ne peut jouer un certain rôle que par ses qualités personnelles. La pleine liberté de manifester sa personnalité lui apparaît donc comme la condition première d'un travail efficace. Il ne se soumet que difficilement à un tout, comme partie auxiliaire de ce tout, il s'y soumet par nécessité, et non pas par son propre mouvement. La nécessité d'une discipline, il ne la reconnaît que pour la masse, et non pour les âmes d'élite. Lui-même, bien entendu, se range parmi les âmes d'élite...

...La philosophie de Nietzsche, avec son culte du surhomme pour qui le tout est d'assurer le plein épanouissement de sa propre personnalité, pour qui toute soumission de sa personne à quelque grand but social apparaît banale et méprisable, cette philosophie est pour l'intellectuel sa véritable conception du monde ; elle le rend tout à fait inapte à participer à la lutte de classe du prolétariat.

*À côté de Nietzsche, c'est Ibsen qui est un représentant marquant de la conception du monde des intellectuels, conception qui répond à leur état d'esprit. Son docteur Stockmann (dans le drame *Un ennemi du peuple*) n'est pas un socialiste, comme se l'imaginaient beaucoup, mais le type de l'intellectuel qui doit nécessairement entrer en conflit avec le mouvement prolétarien, en général avec tout mouvement populaire, dès qu'il essaiera d'agir dans son sein. C'est parce que la base du mouvement prolétarien, comme aussi de mouvement démocratique, est le respect de la majorité des camarades. L'intellectuel typique à la Stockmann voit dans une « majorité compacte » une chose monstrueuse qui doit être jetée à terre.⁵⁵*

Lénine concluait que la position prise par Martov et ses partisans reflétait la capitulation devant l'individualisme des intellectuels. Les règles du parti devaient se donner pour but de discipliner ces mêmes intellectuels.

54 Lénine, [Un pas en avant, deux pas en arrière](#), Œuvres, vol.7, pp. 266-67.

55 Lénine, [Un pas en avant, deux pas en arrière](#), Œuvres, vol.7, pp. 173-174.

Il est intéressant de comparer les arguments de Lénine dans *Que faire ?* avec *Un pas en avant, deux pas en arrière*. Dans le premier, la cible des critiques était l'activiste local, dont l'horizon était limité à un cercle étroit. D'où la notion que le prolétariat est seulement « spontanément porté vers la conscience trade-unioniste » et que l'intelligentsia marxiste a un rôle central à jouer pour apporter la conscience de classe et la conscience politique aux travailleurs de l'extérieur. Et là, deux ans plus tard, dans *Un pas en avant, deux pas en arrière*, les éléments prolétariens du parti doivent imposer la discipline aux intellectuels. Les temps changent, les besoins du mouvement changent, et Lénine tord le bâton pour naviguer dans la direction requise.

Anticipation

La scission de 1903 était un avant-goût de développements ultérieurs. Les divergences politiques entre Lénine et Martov, considérées en termes statiques, c'est-à-dire de façon mécaniste, étaient trop infimes pour justifier une scission. Mais si on les aborde du point de vue de leur développement, c'est-à-dire dialectiquement, il est clair que des petites différences peuvent devenir grandes. Dans le parti unifié, les cercles petits-bourgeois ne sont pas complètement isolés des cercles ouvriers ; une fraction tend à s'organiser autour d'elle-même et à se faire le porte-parole d'un groupe social non prolétarien, alors que l'autre devient de plus en plus antagoniste à ces éléments petits-bourgeois. Mais en 1903, les divergences étaient limitées au terrain organisationnel, et les désaccords politiques et programmatiques ne s'étaient pas encore manifestés. Pour cette raison, Lénine ne considérait pas, au début, la scission comme justifiée. Cela dit, l'existence même d'organisations séparées peut mener à des différences politiques en même temps que la politique se développe dans leur sein, et l'élément personnel peut jouer un rôle significatif dans l'élaboration politique de chaque groupe.

Il est vrai que les deux fractions de 1903 n'étaient pas chimiquement pures dans leur composition. Du côté des bolcheviks se tenait Plékhanov, qui devait devenir plus tard un menchevik d'extrême droite, et du côté des mencheviks on trouvait Trotsky et Rosa Luxemburg. Mais le caractère des fractions était fondamentalement déterminé par les deux dirigeants qui différaient le plus dans leurs caractéristiques, Lénine et Martov. Le fait que les bolcheviks aient été dès le début appelés « les durs » et les mencheviks « les mous » était une caractérisation psychologique qui, dans l'ensemble, convenait à la direction des deux ailes du mouvement. Tout le monde parlait de la dureté de Lénine, et la mollesse de Martov était tout aussi notoire. De nombreuses années après le congrès de 1903, Trotsky appelait Martov « le Hamlet du socialisme démocratique » : « sa pensée, n'étant pas soutenue par le ressort de la volonté, s'éparpillait et rétrogradait. »⁵⁶

Une expression de la différence des traits psychologiques de Lénine et de Martov peut être trouvée dans le choix même des noms « bolcheviks » et « mencheviks ». Lénine s'est accroché avec constance au titre de bolchevik, alors que Martov a traîné humblement l'étiquette de menchevik tout le reste de sa vie. Même lorsque Martov avait la majorité, il continuait à s'appeler lui-même menchevik !

Une des brochures que Martov écrivit contre Lénine après le II^e Congrès était intitulée *A nouveau dans la minorité !* Si Lénine avait été mis en minorité sur toutes les questions du congrès comme il l'avait été sur la règle N°1, aurait-il appelé son groupe les mencheviks ? Bien sûr que non. Il l'aurait probablement appelé « les durs », les « marxistes orthodoxes », les « social-démocrates révolutionnaires », ou quelque chose de semblable. Les noms choisis par Martov et Lénine étaient symptomatiques : fatalisme et soumission contre volonté et action. Sur ce point les facteurs historique et personnel étaient entremêlés.

Il n'est pas question de décrire Martov politiquement en 1903 comme un réformiste. Il manifestait des signes de centrisme, ce qui est un terme générique appliqué à des tendances et des regroupements divers et variés allant du réformisme au marxisme. Une des principales caractéristiques des centristes est leur tendance à obscurcir le besoin d'une démarcation claire entre l'avant-garde de la classe et la masse, entre l'initiative de la minorité et la routine de la majorité. La principale tare du centrisme est son fatalisme historique. Il est tellement indéfini dans sa nature, si dénué de délimitation claire et nette, si vacillant entre le marxisme et le réformisme, que les groupes centristes ne vont pas tous dans la même direction. Certains évoluent à gauche vers le marxisme et d'autres à droite vers le réformisme. En plus, comme ils manquent de constance, les centristes vont parfois vers la gauche pour obliquer ensuite vers la droite. Au cours de ce processus, des différenciations apparaissent dans le groupe lui-

⁵⁶ Trotsky, [Martov](#), 1919.

même, et des scissions s'ensuivent : certaines sections se dirigent complètement vers le réformisme, alors que d'autres rejoignent l'aile révolutionnaire du mouvement ouvrier.

Dans la Russie tsariste, la différenciation entre révolutionnaires conséquents, centristes et réformistes était neutralisée par le régime autocratique lui-même. En Europe occidentale, les éléments les plus modérés du mouvement ouvrier se définissaient franchement comme réformistes. Mais sous le régime tsariste, même les plus modérés des socialistes ne pouvaient se constituer en un parti de réforme. La « voie parlementaire au socialisme » ne pouvait être attractive là où la démocratie représentative n'existait pas. Il fallait au moins un demi-parlement, comme la Douma tsariste des dernières années, pour que le crétinisme parlementaire commence à montrer sa tête. Personne, dans le mouvement socialiste russe de 1903, ne déployait la bannière du réformisme.

Les fractions bolchevique et menchevique de la social-démocratie russe se dirigeaient vers un schisme profond qui devait exprimer en termes politiques réels les tendances latentes des deux composantes, et qui devait éliminer toute possibilité de réconciliation. Mais ce développement n'était prévu par aucun des protagonistes des querelles de ces journées.

Il fallut les années de révolution de 1905 et la période de réaction de 1907-1910 pour que le menchevisme parvienne à maturité. Comme le menchevisme de 1903 était essentiellement un centrisme, l'attitude des bolcheviks, y compris de Lénine, envers la scission était à la fois peu claire et instable. Autre conséquence, le processus de séparation entre bolchevisme et menchevisme fut étalé sur un certain nombre d'années. Pour anticiper, voici le tableau de l'histoire de leur relation :

Juillet-août 1903	scission officielle
Printemps 1905	scission réelle
1906-07	semi-unité
1908-09	scission
1910	semi-unité
Janvier 1912	scission finale

Les dirigeants bolcheviks refusent de se séparer des mencheviks

Peu de temps après le congrès, Plékhanov, qui avait soutenu Lénine, changea d'avis. Il annonça qu'il ne pouvait supporter de « tirer sur ses camarades », que « plutôt que la scission, il vailait mieux se mettre une balle dans la tête ». Il décida d'inviter Martov, Axelrod, Zassoulitch et Potressov à rejoindre la rédaction de l'*Iskra*. Dégoûté, Lénine démissionna.

La réaction immédiate de Lénine fut d'organiser la convocation d'un nouveau congrès. Ainsi, le 10 décembre 1903, il écrivait au comité central :

L'unique salut, c'est le congrès. Son mot d'ordre : la lutte contre les désorganiseurs. Ce n'est que sur ce mot d'ordre qu'on peut prendre les partisans de Martov, attirer les larges masses et sauver notre position. Voici, d'après moi, le seul plan possible : pour l'instant, pas un mot à personne sur le congrès, le secret absolu. Lancer toutes les forces, tous et chacun, dans les comités et les tournées. Lutter pour la paix, pour l'arrêt de la désorganisation, pour la subordination au Comité central. Renforcer à tout prix les comités avec des gens à nous. Employer tous les efforts à prendre en flagrant délit de désorganisation les partisans de Martov et du Ioujny Rabotchi, avec des documents, des

résolutions contre les désorganiseurs ; les résolutions des comités doivent pleuvoir à l'Organe central. Ensuite, introduire des gens dans les comités chancelants. La conquête des comités au nom du mot d'ordre : contre la désorganisation, telle est la tâche primordiale. Le congrès est indispensable au plus tard en janvier, c'est pourquoi il faut vous y mettre plus énergiquement, nous aussi nous mobiliserons toutes les forces...

Je répète : ou une défaite totale (...) ou la préparation immédiate du congrès. Pour commencer, il faut le préparer en secret, durant un mois au maximum, ensuite, en trois semaines, rassembler les revendications de la moitié des comités et convoquer le congrès. C'est, encore et encore, l'unique salut.⁵⁷

Malgré tout, il fallut à Lénine 18 mois, jusqu'en mai 1905, pour parvenir à réunir le congrès et sceller ainsi la scission avec les mencheviks.

Il rencontra au début une résistance à l'idée d'un nouveau congrès de la part du comité central. Bien que tous ses membres fussent bolcheviks, ils étaient de plus en plus exaspérés par la scission et recherchaient un compromis avec les mencheviks :

... peu après la réunion de janvier, cinq des six membres du CC alors en Russie exprimèrent leur désapprobation de la demande de Lénine pour un nouveau congrès. Ils rejetèrent aussi sa suggestion de coopter deux membres de plus... Les motifs sous-jacents de la proposition étaient trop transparents. Leur lettre se finissait par : « Nous implorons tous le Vieux (Lénine) de renoncer à sa querelle et de se mettre au travail. Nous attendons des tracts, des brochures et toutes sortes de conseils — la meilleure façon de se calmer les nerfs et de répondre aux calomnies. »

Mais c'était là une démarche que Lénine n'avait pas la moindre envie d'adopter. « Je ne suis pas une machine », répondit-il, « et je ne peux faire aucun travail dans le déplorable état de choses actuel. »⁵⁸

Après des mois de correspondance aigre-douce avec ses membres, à l'été 1904, il fut virtuellement écarté du CC, même s'il en restait officiellement membre. En juillet 1904, le comité central fit un pas vers un compromis avec les mencheviks : dans une annonce publiée dans l'*Iskra*, il reconnaissait la pleine autorité du comité de rédaction du journal (constitué des cinq mencheviks, en comptant Plékhanov), appelait Lénine à rejoindre la rédaction, et dénonçait son agitation en faveur d'un nouveau congrès pour régler ses comptes avec les mencheviks.

Lénine avait mis en place sans que le CC le sache un organisme appelé le bureau méridional du CC, sous la direction de Vorovsky, qui n'était pas membre du CC. Ce bureau n'avait aucun statut officiel, mais servait à Lénine comme canal pour appeler à un nouveau congrès. Le CC dissolvait alors le Bureau méridional, et privait Lénine de ses pouvoirs de représentant à l'étranger du comité central, lui interdisant de publier ses écrits sans leur autorisation.⁵⁹ A la place de Lénine, ils nommèrent Nosko, un conciliateur, comme leur représentant officiel à l'étranger.

Mais Lénine, pendant ces événements, ne restait pas inactif. Avec l'aide de Kroupskaïa à Genève, et d'un groupe de partisans en Russie, il construisit un réseau complètement nouveau de comités centralisés, sans égard pour l'article 6 des statuts du parti qui réservait au Comité central le droit d'organiser et de valider des comités. Trois conférences de comités locaux bolcheviques furent tenues en septembre-décembre 1904 : (1) dans le Midi (les comités d'Odessa, d'Ekaterinoslav et de Nicolaïev) ; (2) au Caucase (les comités de Bakou, Batoum, Tiflis et celui des Imérétiens-Mingréliens [Tcherkesses — NdT]) ; et (3) dans le Nord (comités de Saint-Pétersbourg, Moscou, Tver, Riga, du Nord et de Nijni-Novgorod). A la suggestion de Lénine, les conférences élirent un Bureau des Comités

57 Lénine, *Œuvres*, vol.34, pp. 205.

58 *Ленинский Сборник*, vol.15, pp. 249–59, 351–53.

59 Lenin, *Collected Works*, vol.7, p. 571.

Majoritaires pour préparer et convoquer le III^e Congrès du parti. Le Bureau, dont Lénine devint membre, fut formellement constitué en décembre 1904.⁶⁰

Un appel à un nouveau congrès fut lancé par 22 bolcheviks lors d'une conférence tenue en Suisse au mois de septembre 1904, à laquelle assistaient 19 personnes, 3 autres approuvant la décision. Parmi les 19 se trouvaient Lénine, sa femme et sa sœur.

En décembre 1904, Lénine réussit à fonder son propre journal, [Vpériod](#) (En avant), qui devint l'organe du bolchevisme. Malgré tout, même après cela, les choses n'allèrent pas très bien. Ainsi, le 11 février 1905, Lénine écrivait à deux de ses proches partisans, [Bogdanov](#) et Goussev :

Les gens du Bund, eux, ne palabrent pas sur la centralisation, mais chacun d'entre eux écrit chaque semaine au centre et la liaison s'établit effectivement. Il suffit d'ouvrir leur Poslédnié Izvestia pour s'en apercevoir. Mais nous, nous publions le 6^{ème} numéro de Vpériod sans que le membre de la rédaction (RakhmétoV) ait écrit une seule ligne sur ce journal ou dans ce journal. On « parle » chez nous de riches relations littéraires à Saint-Pétersbourg et Moscou, de jeunes forces de la majorité, mais nous n'en voyons rien, absolument rien, deux mois après l'appel au travail ... Nous avons « entendu » des tiers parler d'on ne sait quelle union du comité pétersbourgeois de la majorité et du groupe menchévik, mais nos propres camarades ne nous ont donné à ce sujet aucune information. Nous nous refusons à croire que des bolchéviks aient pu s'engager dans une action aussi sotté et désespérée. Nous avons « entendu » des tiers parler de la conférence des social-démocrates et du « bloc », mais nos propres camarades ne nous en ont pas dit une syllabe bien que ce soit, dit-on, un fait accompli.⁶¹

La résistance à la scission était également répandue parmi les militants de base, et cela prit des mois d'efforts herculéens, dans un certain nombre de grandes villes russes, pour inscrire dans les faits la rupture entre bolcheviks et mencheviks. A Saint-Pétersbourg, le parti se divisa en automne 1904, lorsque la minorité menchevique rompit avec le comité local : « Beaucoup de cellules de district, même en 1904-1905, étaient de composition mixte bolcheviks-mencheviks, et beaucoup des membres de base n'étaient conscients ni de la scission ni de sa signification. »⁶²

A Moscou, la division formelle ne fut entérinée qu'en mai 1905. En Sibérie et dans d'autres endroits, les deux fractions opérèrent dans la même structure organisationnelle en 1904 et 1905, et continuèrent à le faire jusqu'à la conférence de fusion tenue en avril-mai 1906.

La célèbre imprimerie illégale caucasienne, dans laquelle les sympathies bolcheviques étaient dominantes, continua en 1904 à réimprimer l'*Iskra* menchevique ainsi que beaucoup de brochures de la minorité. « Nos divergences d'opinion », écrit Enoukidzé, « ne se reflétaient absolument pas dans notre travail. » Ce n'est qu'après le III^e Congrès du parti, c'est-à-dire pas avant le milieu de 1905, que l'imprimerie passa entre les mains du comité central bolchevik.⁶³

Toute une série de facteurs œuvraient à l'encontre de la scission du POSDR. D'abord, comme nous l'avons dit, les divergences entre bolcheviks et mencheviks n'étaient pas du tout claires. Ensuite, il y a toujours un sentiment populaire général favorable à l'unité. Troisièmement, tous les importants auteurs et théoriciens, à l'exception de Lénine, se trouvaient chez les mencheviks — Plékhanov, Axelrod, Zassoulitch, Martov, Trotsky et Potressov. Comme nous le verrons plus loin, pendant les années de réaction 1906-1910 Lénine perdit aussi les nouveaux rédacteurs de grande qualité qui avaient rejoint les bolcheviks à l'époque — Bogdanov, Lounatcharsky, [Pokrovsky](#), Rojkov et [Gorky](#). Les bolcheviks souffrirent toujours du fait qu'ils avaient bien moins d'intellectuels et de journalistes capables que les mencheviks. Le revers de la médaille était que les mencheviks étaient victimes de l'illusion que leur supériorité littéraire garantissait leur influence future sur le mouvement ouvrier.

60 *ibid.*, p. 574.

61 Lénine, Œuvres, vol.8, pp. 139–140.

62 D. Lane, *The Roots of Russian Communism*, Assen 1969, p. 71.

63 Trotsky, [Staline](#).

Pour ajouter aux difficultés de Lénine, à l'été de 1904, tous les dirigeants du mouvement socialiste hors de Russie prirent position en faveur de Martov et des mencheviks. Parmi eux se trouvaient [Karl Kautsky](#), [Rosa Luxemburg](#) et [August Bebel](#). Ce dernier alla jusqu'à dire que le « monstrueux scandale » des disputes du parti russe prouvait que le comportement des bolcheviks était proche d'une « incapacité sans scrupule et complète » à diriger le mouvement.⁶⁴

Reculs en Russie

Le 15 août 1904, Lénine écrivait à la direction bolchevique de Saint-Pétersbourg :

*La situation de votre comité qui souffre du manque de gens, de l'absence de littérature, d'un défaut total d'informations, est pareille à celle de toute la Russie. Partout une terrible pénurie d'hommes..., une dispersion absolue, un sentiment général de malaise et d'animosité, une stagnation du travail positif. Depuis le deuxième congrès, le parti est mis en pièces et maintenant il a été fait énormément dans ce sens.*⁶⁵

Le 22 décembre 1904, il écrivait : « Le fait que notre parti est sérieusement malade et a perdu une bonne moitié de son influence au cours de l'année écoulée est connu dans le monde entier. »⁶⁶ Et le 11 mars 1905 : « Les mencheviks sont en ce moment plus forts que nous, il faut une lutte à outrance, une lutte de longue durée. »⁶⁷

Les bolcheviks entreprirent très peu d'activités à Saint-Pétersbourg en 1904. Au cours de cette année, ils ne sortirent que 11 tracts, comparés aux 55 de 1903. Entre mai et novembre 1904, un seul tract fut imprimé, en juillet.⁶⁸

*En janvier 1905, pour l'ensemble de Saint-Pétersbourg, les bolcheviks revendiquaient 60 agitateurs, dont plus de la moitié étaient « très jeunes » et probablement nouveaux à l'activité révolutionnaire. Malgré tout Goussev, secrétaire du comité de Saint-Pétersbourg, considérait que les bolcheviks possédaient dans la ville une importante organisation de conspirateurs. Ces dirigeants locaux semblent avoir été essentiellement des étudiants. Dans le district de la Ville, les 15 agitateurs et les 10 propagandistes que comptaient les bolcheviks étaient « exclusivement des étudiants ».*⁶⁹

Telle était la situation en 1904, l'année où éclata la guerre russo-japonaise, qui mena directement à la révolution.

Un déclin comparable du parti, affectant aussi bien les bolcheviks que les mencheviks, se produisit à Moscou :

*... les social-démocrates de Moscou n'avaient que quelques cellules. Pendant l'été et l'automne de 1904 le POSDR de Moscou paraissait complètement en déroute. Ses dirigeants étaient en prison et ses activités avaient à peu près complètement cessé. Les tracts du comité sont un indicateur de l'activité : des 252 tracts publiés dans Listovki Moskovskikh bol'chévikov v périod pervoi rousskoï révolioutsi (M. 1955), seulement 16 furent imprimés en 1904.*⁷⁰

64 Geyer, op. cit., p. 410.

65 Lénine, *Œuvres*, vol.34, p. 252.

66 Lénine, *Œuvres*, vol.8, p. 37.

67 Lénine, *Œuvres*, vol.34, p. 303.

68 *Листовки петербургских большевиков, 1902-1917*, vol.1, Leningrad 1939.

69 Lane, op. cit., p. 74.

70 *ibid.*, p. 101.

Le 5 janvier 1905, quatre jours avant le début de la révolution, Kroupskaïa écrivait de Genève au comité des bolcheviks de Saint-Pétersbourg :

Mais où sont les proclamations dont le comité promettait d'inonder la ville ? Nous ne les avons pas reçus. Pas plus qu'aucune correspondance. Nous avons appris par des journaux étrangers qu'il y avait une grève à l'usine Poutilov. Y avons-nous des contacts ? Est-il vraiment impossible d'obtenir des informations sur la grève ? Mais il faut que cela vienne vite... Faites tous les efforts nécessaires pour organiser l'écriture de correspondances par les ouvriers eux-mêmes.⁷¹

Nevsky, citant cette lettre, ajoute : « Un des plus importants mouvements du prolétariat commençait, déjà son fer de lance — les ouvriers de Poutilov — combattait les capitalistes, mais le centre basé à l'étranger apprit ces affrontements dans les journaux étrangers, parce que le comité bolchevik de Pétersbourg devait se consacrer entièrement à la lutte contre les organisations mencheviques conciliatrices. »⁷² Plus loin, Nevsky, ne mettant plus les choses sur le dos des horribles mencheviks, parle de « l'éloignement de notre organisation des larges masses et son ignorance de la vie et des intérêts de ces masses. »

Effectivement, un important mouvement de grève était en train de se développer, une puissante vague inconnue se levait, mais le comité bolchevik vivait sa propre vie séparée ; ayant une fois pour toutes qualifié le mouvement de Gapon comme zoubatoviste, il n'était même pas capable de saisir que la grève de l'usine Poutilov n'était pas une simple grève, mais un mouvement, lié par les attaches les plus étroites à tous les comité gaponistes, à tout le puissant mouvement de grève du prolétariat de Pétersbourg tout entier.⁷³

Un rapport du comité de Saint-Pétersbourg au III^e Congrès (avril-mai 1905) décrivait la situation dans le parti :

Les événements de janvier ont trouvé le comité de Pétersbourg dans un état désastreux. Ses liens avec les masses ouvrières avaient été désorganisés à l'extrême par les mencheviks. Nous ne sommes parvenus à les préserver, au prix de grands efforts, que dans le district de la Ville (ce secteur a défendu nettement le point de vue des bolcheviks), à Vasil'ev-Ostrov, et dans le secteur de Vyborg. A la fin décembre l'imprimerie du comité de Pétersbourg fut découverte. A l'époque le comité de Pétersbourg consistait en un secrétaire (par son intermédiaire le comité communiquait avec la direction de la presse et avec la commission des finances), un rédacteur en chef, un chef organisateur, un agitateur (qui était aussi l'organisateur des étudiants), et quatre organisateurs. Il n'y avait pas un seul ouvrier parmi les membres du comité. La grève de l'usine Poutilov a pris le comité complètement par surprise.⁷⁴

Les mencheviks eux aussi avaient des difficultés. La lutte fractionnelle avait porté des coups aux deux ailes du POSDR. Des années plus tard, Martov écrivit :

De gigantesques efforts renouvelés des forces social-démocrates étaient nécessaires pour s'insérer du mieux possible dans la montée du mouvement de la classe ouvrière et le guider dans la bonne direction. Mais la lutte interne dans le parti bloqua cette possibilité. Toutes les forces du parti étaient absorbées dans cette lutte et à l'hiver 1903-1904 l'activité de l'organisation tomba au point mort.⁷⁵

71 V.I. Nevsky, [Рабочее движение в январские дни 1905 года](#), Moscou 1930, p. 85.

72 Ibidem.

73 *ibid.*, p. 157.

74 [3-й съезд РСДРП : Протоколы](#), Moscou 1959, pp. 544-45.

75 Martov, *op. cit.*, p. 88.

Dans un district de Saint-Pétersbourg, le nombre des cercles mencheviks passa de 15 ou 20 au début de 1904 à seulement quatre ou cinq en décembre.⁷⁶

L'absence d'une direction centralisée

Tout au long de 1904 et des années de la révolution, Lénine se plaignit de façon répétée, dans des lettres à ses proches partisans en Russie, du manque de direction centrale dans le pays lui-même, et de la faiblesse des communications avec la direction à l'étranger.

Dans une [lettre du 11 février 1905](#) à Bogdanov et Goussev, il écrivait :

Ah, là là. Nous dissertons sur l'organisation, la centralisation, et en fait, parmi les camarades du centre les plus unis, règne tant de désarroi, tant de dilettantisme que cela soulève le cœur.

Les mencheviks ont plus d'argent, plus de publications, plus de moyens de transport, plus d'agents, plus de « noms », plus de collaborateurs. Il serait d'une puérité impardonnable de ne pas le voir.

Dans une lettre du 29 janvier 1905 au secrétaire du Bureau du comité de la majorité, il écrivait : « J'ai une grande prière à vous adresser. Je vous prie de secouer RakhmétoV, et de le secouer d'importance. » Il avait envoyé seulement

... deux [lettres] en 30 jours. Qu'est-ce que vous en dites ? Ni vu ni connu. Pas une ligne pour le Vpériod. Pas un mot sur les affaires, les projets et les liaisons. C'est quelque chose d'impossible, d'inimaginable, à n'y pas croire. Le 4^e numéro de Vpériod va paraître ces jours-ci, le 5^e tout de suite après (dans quelques jours), et pas le moindre soutien de Rakhmetov. Des lettres datées du 10 sont arrivées aujourd'hui de Pétersbourg, très brèves. Et personne n'a organisé l'envoi de bons et nombreux articles sur le 9 Janvier !⁷⁷

Dans une lettre au Comité central du POSDR datée du 11 juillet 1905, Lénine dit : « Il n'y a pas de comité central, personne ne le sent, ne l'aperçoit, c'est l'avis général. Et les faits le confirment. On ne voit pas que le C.C. assume la direction politique du parti. Et pourtant tous les membres du C.C. se tuent au travail ! A quoi cela tient-il ? » Et, poursuivant, il explique :

A mon avis, une des causes principales en est l'absence de tracts réguliers du C.C. Pendant une révolution, assurer la direction par des entretiens de vive voix, des rencontres personnelles, c'est le comble de l'utopie. Il faut assurer la direction publiquement. Il faut subordonner toutes les autres formes de travail à celle-là, entièrement et sans exclusive. L'écrivain responsable du C.C. doit avant tout se soucier de rédiger (et de recevoir les écrits des collaborateurs, mais le rédacteur doit toujours être prêt à écrire lui-même) deux fois par semaine un tract sur des sujets concernant le parti et la politique (les libéraux, les socialistes-révolutionnaires, la minorité, la scission, la délégation des zemstvos, les syndicats, etc.), le rééditer de toutes les manières, le photocopier aussitôt (s'il n'y a pas d'imprimerie) en 50 exemplaires pour l'envoyer aux comités qui le reproduiront. Les articles de Proletari pourraient peut-être quelquefois servir de base à ces tracts, après certains remaniements. Je ne puis comprendre pourquoi on ne le fait pas ! Schmidt et Werner auraient-ils oublié nos conversations à ce sujet ? Est-il donc impossible de rédiger et d'envoyer au moins un tract par semaine ? « L'annonce » concernant le III^e Congrès n'a pas encore été reproduite en entier nulle part en Russie. C'est un scandale...⁷⁸

Apparemment, les membres du CC ne parvenaient pas du tout à comprendre le besoin de « se manifester en public ».

76 Lane, op. cit., p. 72.

77 Lénine, *Œuvres*, vol.34, p. 304.

78 *ibid.*, pp. 314–15.

Or sans cela il n'y a pas de centre, pas de parti! Ils s'exténuent au travail, mais ils travaillent comme des taupes aux rendez-vous clandestins, aux réunions, avec les agents, etc., etc. C'est vraiment dilapider les forces!... Il est important de se manifester et ce, ouvertement, cesser d'être muet. Autrement, nous sommes ici de même complètement coupés.⁷⁹

Notre CC... souffre également d'un manque de ténacité, d'entregent, de flair ; il est inapte à tirer un profit politique de chaque petit fait dans la lutte du parti.⁸⁰

A nouveau, dans la lettre à Lounatcharsky du 2 août 1905, Lénine accuse le comité central bolchevik d'être beaucoup moins efficace dans la lutte de fraction que les mencheviks. « Les iskristes [les mencheviks] », dit-il

... sont remuants et affairés, impudents comme des mercantis, rompus par une longue expérience en matière de démagogie, tandis que les nôtres sont dominés par une espèce de « bêtise de bonne foi » ou une « bonne foi bête ». Ils ne savent pas lutter seuls, ils sont maladroits, inertes, gauches, hésitants... De braves garçons, mais des politiciens terriblement inaptes. Ils manquent de ténacité, d'esprit de lutte, d'entregent, de célérité.⁸¹

« Le comité central », se plaignait Lénine, « a également complètement négligé la direction à l'étranger. »

[Le comité central]... regarde de haut l'étranger et s'acharne à ne pas laisser venir ici les meilleurs des nôtres, ou nous les reprend. Et nous restons ici, à l'étranger, à la traîne. Ce qui nous manque, c'est le ferment, la poussée, l'impulsion. Les gens ne savent pas agir et lutter tout seuls. Nous manquons d'orateurs pour nos réunions. Personne pour insuffler le courage, poser le problème sur la base des principes, savoir s'élever au-dessus du marais genevois, dans le domaine d'intérêts et de problèmes plus sérieux. Et tout le travail en pâtit. L'arrêt dans la lutte politique, c'est la mort. Une foule de problèmes et ils ne font que croître.⁸²

Priorité à la question de l'organisation

La différence entre le concept de centralisme exprimé dans *Que faire ?*, ou dans la « Lettre à un camarade sur nos tâches d'organisation », et la réalité de la situation des bolcheviks en 1904 et 1905 est remarquable ! Il y avait une coupure totale entre l'idéal d'une structure de parti cohérente et efficace, telle que Lénine la concevait dans ses écrits, et le délabrement de l'organisation existante.

Lénine dut s'efforcer, avec toutes les forces à sa disposition, de construire une organisation indépendante des mencheviks et opposée à eux, ainsi que de créer un appareil de parti. Il était si absorbé par la lutte contre les mencheviks qu'aussi incroyable que cela puisse paraître il n'y a dans ses écrits de l'année 1904 que trois références à la guerre russo-japonaise. Le thème massivement dominant est la scission avec les mencheviks. Un volume entier de ses *Œuvres*, et l'un des plus épais, est plein de ses écrits sur le congrès et la scission, rédigés de la manière la plus polémique, sévère et coléreuse.

N'était-ce pas de la folie de se concentrer sur la construction d'un appareil de parti pendant qu'un tremblement de terre secouait l'Etat ? Mais Lénine n'était pas disposé à dévier d'une décision prise de façon centrale. Depuis 1900, il avait répété à tout bout de champ que la tâche décisive à laquelle faisait face le mouvement était la construction d'un parti révolutionnaire. Le 21 avril 1901, il avait écrit à

79 *ibid.*, p. 326.

80 *ibid.*, p. 335.

81 *ibid.*, p. 334

82 *ibid.*, p. 335

Plékhanov sur « la prééminence de l'organisation sur l'agitation dans le moment présent. »⁸³ En 1902, il paraphrasait Archimède : « Donnez-nous une organisation de révolutionnaires, et nous soulèverons la Russie ». ⁸⁴

A l'inverse de Marx et Engels, qui vivaient dans une période de capitalisme en expansion et ne mettaient donc pas l'accent sur l'organisation d'un parti, l'imminence pour Lénine de la révolution signifiait que le parti était d'une importance cardinale. Il n'aurait jamais pu écrire, Comme Marx à Engels le 11 février 1851 :

*J'aime l'isolement public, authentique dans lequel nous nous trouvons à présent toi et moi. Il convient entièrement à notre position et à nos principes. Le système des concessions mutuelles, des à-peu-près tolérés pour des raisons de convenance, et le devoir de partager avec tous ces ânes le ridicule dans le parti devant le public, cela est terminé.*⁸⁵

Pas plus qu'il n'aurait pu répondre à Marx, comme Engels le 13 février 1851 :

*Nous avons maintenant enfin une nouvelle chance... de montrer que nous n'avons pas besoin de popularité, de soutien d'aucun parti de quelque pays que ce soit... A partir de maintenant, nous ne sommes responsables que de nous-mêmes, et lorsque le moment viendra où ces messieurs auront besoin de nous, nous serons en situation de dicter nos propres termes. Jusque-là au moins, nous aurons la paix. A dire vrai, même une certaine solitude... Comment des gens comme nous, qui évitent les positions officielles comme la peste, pourrions-nous nous trouver chez nous dans un « parti » ?... La chose principale pour le moment c'est : la possibilité de faire imprimer nos affaires... Que signifiera tout le bavardage et le scandale que toutes la bande des émigrés peut faire contre toi, si tu y réponds avec l'Economie ?*⁸⁶

Pour une personne restant sur la touche — et même pour beaucoup de ceux qui étaient engagés — 1903-1904 fut une période de chamailleries, de discussions interminables, de divisions entre bolcheviks et mencheviks, de débats et de ruptures dans la fraction bolchevique elle-même — à un moment où la Russie était à la veille d'une révolution.

Trotsky considérait à l'époque le fractionnisme de Lénine comme de la démente pure et simple. Dans une brochure écrite en avril 1904, il déclare : « à un moment où le prolétariat révolutionnaire du monde entier regarde vers notre Parti avec espoir, notre Parti à qui l'histoire propose la tâche grandiose de trancher le nœud gordien de la réaction mondiale, nous, sociaux-démocrates russes, nous ne connaissons pas, semble-t-il, d'autres problèmes que de médiocres querelles intestines » Quelle « Fait tragique et déchirant » c'était, et quelle « atmosphère de véritable cauchemar » elle créait ; « presque tous nous étions conscients du caractère criminel de cette scission. »⁸⁷

Mais Lénine était absolument obsédé. Quoi qu'il se passât, un parti révolutionnaire devait être construit, et d'urgence. Ainsi, avec constance, obstination, sans dévier, des années 1900 à 1904, Lénine construisit un parti. Même s'il était loin de son modèle idéal, lorsque la Révolution de 1905 éclata, il avait un appareil sous son contrôle. Il avait démontré pleinement le talent politique, organisationnel et administratif nécessaire pour construire une telle machine.

Dans la révolution elle-même, Lénine devait montrer que si nécessaire, si les masses allaient plus loin que le parti n'était prêt à aller, il aurait la volonté et la capacité de surmonter le décalage de l'appareil qu'il avait construit en mobilisant l'énergie des travailleurs de base. Mais nous anticipons.

83 *ibid.*, vol.36, p. 65.

84 Lénine, [« Que faire ? »](#), *Œuvres*, vol.5, p. 478.

85 Marx et Engels, [Werke](#), Berlin 1966, vol.27, p. 184-185.

86 Marx et Engels, [Werke](#), Berlin 1966, vol.27, pp. 189 à 191.

87 L. Trotsky, [Nos tâches politiques](#), 1904, p. 4.

Chapitre 6 — La lutte contre les libéraux

Quand on insulte un libéral, il s'écrie : Dieu merci, ils ne m'ont pas frappé ! Quand on le frappe, il remercie encore la Providence de n'avoir pas été tué. Et quand on le tue, il remercie le Ciel d'avoir délivré son âme immortelle d'une dépouille périssable.¹

Les 8 et 9 février 1904, la guerre éclata entre la Russie et le Japon. Une de ses motivations était de permettre au gouvernement d'utiliser l'hystérie guerrière contre les troubles révolutionnaires. Le premier ministre [Plehve](#)² disait même : « Pour retenir la révolution, nous avons besoin d'une petite guerre victorieuse ».³

Les libéraux étaient tout à fait disposés à jouer le jeu du tsar. Leur réaction immédiate fut le patriotisme. Dans [Ozvojdienié](#), le journal publié à l'étranger par les libéraux, [Strouvé](#), désormais libéral convaincu, suggéra le slogan : « Vive l'armée »! Lorsque les Japonais eurent démontré leur supériorité militaire aussi bien sur terre que sur mer, le patriotisme des libéraux s'affaiblit quelque peu, et ils devinrent modérément oppositionnels. Cette attitude s'accrut lorsque les Japonais furent vainqueurs à la bataille de Liaoyang en juillet, et qu'il fut clair que les Russes n'allaient pas gagner la guerre, et que le gouvernement était à l'évidence dans une impasse. C'est alors que les courageux dirigeants de la petite noblesse et des classes moyennes donnèrent toute leur mesure. L'*Ozvojdienié* écrivit : « L'occupation de la Mandchourie et l'accès à la mer étaient sur le plan économique une absurdité pour la Russie. »⁴ Leur attitude envers la guerre devint défaitiste. La défaite pouvait affaiblir le tsar et amener l'autocratie à faire des compromis. « Les Japonais, » disait un libéral russe, « n'entreront pas au Kremlin, les Russes si ».⁵

Prenant de l'assurance, les libéraux lancèrent une campagne, utilisant les organes locaux de gouvernement autonome, les *zemstvos*, comme plateforme. Là, ils donnèrent libre cours à leurs doléances et firent le projet d'une conférence nationale des délégués des *zemstvos*. La conférence fut tenue en novembre, et fut suivie de banquets de propriétaires, industriels, professeurs, avocats, médecins, économistes, etc. appartenant au parti libéral. Des discours interminables furent prononcés, des plans de réforme constitutionnelle discutés, des protestations étalées au grand jour. Il serait intéressant de savoir si le but était de renverser le tsarisme ou de marchander avec lui.

Les mencheviks étaient euphorisés par ces banquets, et leur politique consista à appeler les travailleurs à soutenir les libéraux, entretenant leur courage tout en les gardant de toute action extrême pour ne pas effrayer ceux-ci.

Ainsi, le 1^{er} novembre 1904, le rédacteur en chef de l'*Iskra* envoya une lettre [citée et soulignée par Lénine] à toutes les organisations du parti :

« ... Dans la personne des Zemstvos et Doumas libérales nous sommes confrontés à des ennemis de notre ennemi, qui ne sont pas, cependant disposés ou capables d'aller aussi loin dans la lutte qu'il est nécessaire pour les intérêts du prolétariat. Mais en se déclarant ouvertement contre l'absolutisme et en lui présentant des revendications qui visent son

1 Lénine, « La dissolution de la Douma et les tâches des sociaux-démocrates », *Œuvres*, vol. 11, p. 403.

2 En fait Plehve était ministre de l'intérieur (note de la MIA).

3 Cité in SI Witte, [Воспоминания](#), tome 2, Berlin, 1922, p. 423

4 D.J. Dallin, *The Rise of Russia in Asia*, London 1950, p. 81.

5 Cité in B. Pares, *A History of Russia*, London 1937, p. 428.

anéantissement, par cela même il se montrent être nos alliés... *dans le cadre de la lutte contre l'absolutisme, et précisément dans la phase actuelle de cette lutte, notre attitude envers la bourgeoisie libérale est déterminée par la tâche qui nous incombe de l'enhardir et de l'inciter à se rallier aux revendications que formulera (qu'a formulées ?) le prolétariat dirigé par la social-démocratie. »*

« ... nous commettrions une erreur fatale si nous nous nous propositions d'obliger, dès à présent, par d'énergiques mesures d'intimidation, les zemstvos ou d'autres organes de l'opposition bourgeoise à prendre, sous l'influence de la panique, l'engagement formel de présenter nos revendications au gouvernement. Une semblable tactique compromettrait la social-démocratie, car elle ferait de toute notre campagne politique un levier de la réaction. »⁶

A la suite de cette déclaration, [Axelrod](#), l'un des plus importants dirigeants mencheviks, suggéra des tactiques de campagne : « On devait s'efforcer ...»

« ... de mettre les masses directement en contact avec les assemblées de zemstvos, de concentrer la manifestation devant l'édifice où siègent les membres du zemstvo. Une partie des manifestants pénètre dans la salle des séances pour, au moment opportun, par l'intermédiaire de l'orateur mandaté à cet effet, demander à l'assemblée (...) l'autorisation de donner lecture d'une déclaration des ouvriers. En cas de refus, l'orateur proteste hautement contre ce refus d'une assemblée qui parle au nom du peuple d'entendre la voix des représentants authentiques de ce même peuple. »

« ... Il appartiendra à la commission exécutive de prendre à l'avance des mesures pour que l'apparition de plusieurs milliers d'ouvriers devant l'édifice où siègent les membres du zemstvo, et de plusieurs dizaines ou centaines d'ouvriers dans l'édifice même, n'inspire pas aux membres des zemstvos une terreur panique (!!) qui pourrait les inciter à se jeter sous la déshonorante protection des policiers et des cosaques, transformant ainsi une paisible manifestation en une bagarre scandaleuse, en un massacre barbare, et en en faussant ainsi le sens... »⁷

Le porte-parole du menchevisme, [Martynov](#), dans sa brochure *Deux dictatures* (1904), exprimait en termes semblables le raisonnement à l'œuvre derrière cette attitude :

La révolution à venir sera une révolution bourgeoise, et cela signifie... qu'elle mettra au bout du compte en place, dans une mesure plus ou moins grande, le pouvoir de toutes ou de certaines des classes bourgeoises... Si tel est le cas, il est clair que la révolution à venir ne peut réaliser aucune forme politique contre la volonté de l'ensemble de la bourgeoisie, car celle-ci sera le maître de demain. S'il en est ainsi, suivre une voie consistant à simplement effrayer la majorité des éléments bourgeois ne pourrait aboutir pour la lutte du prolétariat qu'à un seul résultat — la restauration de l'absolutisme dans sa forme originale.

Le but des révolutionnaires, par conséquent, résidait dans l'action de « que la « base » plus démocratique de la société contraigne son « sommet » à accepter de mener la révolution bourgeoise à sa conclusions logique. »⁸

Le journal menchevik [Iskra](#) considérait à l'époque la société russe et les tâches des travailleurs de la façon suivante :

Si l'on considère l'arène de la lutte politique, que voit-on ? Deux forces seulement : l'autocratie tsariste et la bourgeoisie libérale, qui s'est organisée et a maintenant une influence considérable. La classe ouvrière est disséminée et ne peut rien faire ; comme

6 Cité in Lénine, [La campagne des zemstvos et le plan de l'« Iskra »](#), Œuvres, vol.7, p. 524.

7 *ibid.*, pp. 532–533.

8 Martynov, [Две диктатуры](#), Genève 1904.

*force autonome nous n'existent pas, et c'est pourquoi nous devons soutenir, encourager la bourgeoisie libérale et ne l'effrayer en aucun cas par des revendications purement prolétariennes.*⁹

Plékhanov, faisant écho à la même idée, écrivait en 1905 :

La sympathie de la « société » est très importante pour nous et nous pouvons — ou plus exactement nous avons de grandes chances de — la gagner sans changer un iota de notre programme. Mais bien sûr, cela demande du tact pour transformer cette possibilité en réalité, et c'est ce que nous n'avons pas toujours possédé.

Et donc les intérêts des libéraux les « forceraient » véritablement à « agir de façon conjointe avec les socialistes contre le gouvernement, » parce qu'ils cesseraient de trouver dans les publications révolutionnaires la conviction que le renversement de l'absolutisme serait le signal d'une révolution sociale en Russie.¹⁰

Pas un article de Plékhanov ou presque ne paraissait sans qu'il n'accable les bolcheviks pour leur manque de tact. En fait, il écrivit toute une série d'articles collectivement intitulés *Lettres sur la tactique et l'absence de tact.*¹¹

Complètement à l'opposé, Lénine dénonçait sans relâche la bourgeoisie libérale russe comme une force contre-révolutionnaire. Sur la campagne tactique de Martynov à l'assemblée des zemstvos, il écrivait avec mépris, en novembre 1904 :

*Belle définition des tâches d'un parti ouvrier, en vérité! A un moment où se dessinent à nos yeux avec une parfaite netteté la possibilité et la probabilité d'une alliance des membres des zemstvos modérés et du gouvernement pour combattre le prolétariat révolutionnaire (...), notre tâche se « ramènerait » non à décupler l'énergie de la lutte contre le gouvernement mais à élaborer les conditions casuistiques d'un accord avec les libéraux en vue d'un soutien réciproque.*¹²

*Si nous pouvons organiser une imposante manifestation ouvrière de masse dans la salle de l'assemblée des zemstvos, nous n'y manquerons naturellement pas (bien qu'au cas où nous disposerions de forces pour une manifestation de masse, il vaille beaucoup mieux les « concentrer » non « devant l'édifice » où siège le zemstvo, mais devant les locaux de la police, de la gendarmerie ou de la censure). Mais rien n'est plus comique que de se laisser guider à ce propos par des considérations sur la terreur panique des membres des zemstvos, de mener des pourparlers à ce sujet.*¹³

*Ce qu'il faut ici, ce ne sont pas des « pourparlers », mais d'une préparation effective des forces ; non pas une action sur les membres des zemstvos, mais précisément une action sur le gouvernement et ses agents.*¹⁴

Il ne mâchait pas ses mots dans son analyse franche et carrée des raisons pour lesquelles les libéraux prouveraient leur nature réactionnaire.

9 Cité par G. Zinoviev, [Histoire du Parti Bolchevik](#), 1924.

10 Plekhanov, [Социализм и Политическая Борьба](#).

11 [Письма о тактике и бестактности](#).

12 Lénine, « [La campagne des zemstvos et le plan de l'« Iskra »](#) », *Œuvres*, vol.7, p. 531,

13 *ibid.*, p. 535

14 *ibid.*, p. 535.

L'antagonisme entre le prolétariat et la bourgeoisie est chez nous beaucoup plus profond qu'il ne l'était en 1789, 1848, 1871 ; aussi la bourgeoisie craindra-t-elle davantage la révolution prolétarienne et se jettera-t-elle plus vite dans les bras de la réaction.¹⁵

Mais la bourgeoisie considérée dans son ensemble est inapte à une lutte décisive contre l'autocratie ; elle craint d'y perdre la propriété qui l'attache à la société existante ; elle craint les actions par trop révolutionnaires des ouvriers, qui ne s'arrêteront pas à la seule révolution démocratique, mais aspireront à une révolution socialiste ; elle craint de rompre entièrement avec les hauts fonctionnaires, avec la bureaucratie dont les intérêts se rattachent à ceux des classes possédantes par des milliers de liens. Aussi, la lutte de la bourgeoisie pour la liberté se distingue-t-elle par son caractère timide, équivoque et inconséquent.¹⁶

L'Assemblée constituante du peuple entier aura précisément assez de force pour obliger le tsar à accorder une constitution, mais ne peut ni ne doit (du point de vue des intérêts de la bourgeoisie) en avoir davantage. Elle est seulement destinée à équilibrer la monarchie et non à la renverser, elle doit laisser les instruments matériels du pouvoir (l'armée, etc.) entre les mains de la monarchie.¹⁷

La réalité de la Révolution de 1905 démontra encore plus clairement la banqueroute de la bourgeoisie libérale, en particulier sur la question qui était cruciale pour la grande majorité de la population russe : la question agraire. Les libéraux étaient contre l'expropriation des grands propriétaires. Leur parti, les cadets, soutenaient la distribution des terres de la couronne et des monastères parmi les paysans, mais ne consentait à l'expropriation des domaines qu'à la condition qu'une indemnité honnête soit versée aux propriétaires.¹⁸

Les cadets étaient, en fait, largement représentatifs de la classe des propriétaires terriens. Lénine citait des preuves à l'appui de ce fait :

Les cadets sont le parti des bourgeois libéraux, des propriétaires fonciers libéraux, des intellectuels bourgeois. Si (...) a des doutes quant à la réalité d'un état d'esprit de propriétaires fonciers parmi les cadets, nous attirerons son attention sur deux faits : 1° sur la composition du groupe cadet à la première Douma, (...) ; 2° sur le projet agraire des cadets qui est au fond le plan d'un propriétaire foncier capitaliste.¹⁹

Sur le premier point, les faits s'établissent ainsi qu'il suit :

... des 153 cadets de la première Douma, 92 appartenaient à la noblesse. Parmi ceux-ci, trois possédaient des domaines de 5.000 à 10.000 déciatines (1) ; huit possédaient des domaines de 2.000 à 5.000 déciatines ; huit possédaient des domaines de 1.000 à 2.000 déciatines ; et 30 possédaient des terres de 500 à 1.000 déciatines. Ainsi un tiers des députés cadets étaient-ils de grands propriétaires fonciers.²⁰*

Sur le projet agraire des cadets, Lénine disait :

[Il] est, au fond, le plan d'un propriétaire foncier capitaliste. Le rachat de la terre, la transformation du paysan en Knecht, la constitution de commissions agraires locales où

15 Lénine, « Révolution du type de 1789 ou du type de 1848 ? », *Œuvres*, tome 8, p. 257

16 *ibid.*, pp. 518-519.

17 *ibid.*, p. 497-498.

18 Voir D.p. Dolgoroukov et I.I. Piétrunkévitch, eds., *Аграрный вопрос*, Moscou 1905, recueil d'articles sur la question agraire, en particulier M.Ia. Gertsenchtein, Nationalisation de la terre.

19 Lénine, *Œuvres*, vol.12, p. 188.

20 *ibid.*, p. 532.

propriétaires fonciers et paysans seraient également représentés sous la présidence de représentants du gouvernement, tout cela montre très clairement que la politique des cadets en ce qui concerne le problème agraire est celle du maintien de la propriété foncière en l'épurant de quelques traits féodaux et en ruinant le paysan par le rachat et l'asservissement aux fonctionnaires.²¹

Stolypine²² et les cadets n'étaient pas d'accord sur l'importance des concessions et sur les moyens (sommaires ou plus sophistiqués) par lesquels les réformes devaient être mises en place. Ils soutenaient les réformes, c'est-à-dire qu'ils soutenaient la préservation de la *domination* des propriétaires au moyen de *concessions faites aux paysans*.²³

Quelques années plus tard, en mars 1908, Lénine montrait, dans un article intitulé *A propos de la « nature » de la révolution russe*, que l'expérience avait révélé le contenu contre-révolutionnaire de l'attitude des libéraux sur la question paysanne :

Au début de 1906, avant la première Douma, M. Strouvé écrivait : « Le paysan à la Douma sera cadet »... le journal [monarchiste] (...) assurait en effet que le secours viendrait du moujik, c'est-à-dire qu'une grande partie des représentants paysans se montrerait favorable à l'autocratie. En ce temps-là (...) ce genre d'opinion était si répandu... Mais dès la première Douma, les illusions des monarchistes aussi bien que celles des libéraux ont été complètement dissipées. Le moujik le plus ignorant, le plus arriéré, le plus vierge politiquement, le plus inorganisé s'est trouvé infiniment plus à gauche que les cadets.²⁴

Il concluait :

La signification historique de la première phase de la révolution russe peut être résumée ainsi : le libéralisme a d'ores et déjà fait la preuve définitive de son caractère contre-révolutionnaire, de son incapacité à prendre la tête de la révolution paysanne ; la paysannerie ne comprend pas encore tout à fait qu'elle ne peut remporter une victoire véritable que si elle prend la voie républicaine et révolutionnaire, sous la direction du prolétariat socialiste.²⁵

Le libéralisme montre sa véritable nature

Pendant la révolution de 1905, l'orientation politique des libéraux était plutôt erratique. Ils avançaient et reculaient, leur ardeur révolutionnaire refroidissant à mesure que la révolution progressait, attirant des millions d'ouvriers et de paysans dans la lutte politique et sociale.

Au commencement de la révolution, Strouvé écrivait : « Tout libéral sincère et réfléchi de Russie exige une révolution. »²⁶ Son parti, les cadets, et en fait la majorité des employeurs, sympathisaient même

21 *ibid.*, p. 188.

22 Le premier ministre du tsar. Le renom de Stolypine est dû essentiellement à la loi de novembre 1906, le produit principal de la contre-révolution victorieuse. Cette loi donnait à une petite minorité de paysans de toutes les communes, même contre la volonté de la majorité, le droit de détacher des terres communales une section qui pouvait être possédée indépendamment. Stolypine décrivait cette politique comme « compter sur les forts », c'est-à-dire attendre des paysans riches qu'ils s'allient avec les grands propriétaires et l'autocratie. « Le contrepoids naturel du principe communal, » disait Stolypine, « est la propriété individuelle. Le petit propriétaire est le noyau sur lequel repose un ordre stable dans l'Etat. » Le but de la législation agraire de Stolypine était de transformer les koulaks en une source nouvelle de soutien social pour l'autocratie dans les campagnes, tout en préservant les grands domaines et détruisant par la force les communes villageoises.

23 *ibid.*, p. 257.

24 *ibid.*, vol.15, pp. 17-18.

25 *ibid.*, p. 18.

26 Pokrovsky, *op. cit.*, vol.2, p. 148.

avec la grève générale révolutionnaire, que les ouvriers utilisaient comme une arme contre le tsarisme. Khroustalev-Nossar, alors président du Soviet de Pétrograd, a écrit :

Pendant la grève d'octobre, les capitalistes non seulement ne mirent aucun obstacle aux meetings des ouvriers dans les usines, mais payèrent à la majorité des ouvriers la moitié des salaires pendant la période de grève ; dans certaines entreprises, ils payèrent même la totalité des salaires. Personne ne fut licencié pour fait de grève. A l'usine Poutilov et dans d'autres usines, l'administration de l'usine paya la totalité du salaire des délégués pour les journées où ils assistèrent aux réunions du soviet. L'administration de l'usine Oboukhov mit avec obligeance le bateau à vapeur de l'usine à la disposition des délégués du soviet lorsqu'ils se rendaient en ville.²⁷

L'éditorialiste de *Pravo*, le principal organe de ceux qui devaient bientôt former le parti cadet, déclarait : « La première grève restera une page lumineuse dans l'histoire du mouvement de libération, un monument au grand mérite de la classe ouvrière dans la lutte pour l'émancipation politique et sociale du peuple. »²⁸ Dans la même veine, une résolution du congrès de fondation des cadets affirmait :

*Les revendications des grévistes, telles qu'ils les ont eux-mêmes formulées, sont essentiellement limitées à la mise en place immédiate des libertés fondamentales, la libre élection des représentants du peuple à une assemblée constituante sur la base du suffrage universel, égal, direct et secret, et d'une amnistie politique générale. Il ne fait pas le moindre doute que ces revendications sont identiques à celles du Parti Constitutionnel-Démocrate [KD = cadet]. Etant donnée cet accord sur les buts, le congrès de fondation du Parti Constitutionnel-Démocrate considère de son devoir d'exprimer sa solidarité complète avec le mouvement de grève. A leur propre place et à l'aide des méthodes accessibles au parti, ses membres s'efforcent d'accomplir les mêmes tâches, et, comme tous les autres groupes participant à la lutte ont rejeté avec force l'idée d'atteindre leurs objectifs au moyen de négociations avec le pouvoir gouvernemental.*²⁹

Mais cette sympathie pour les ouvriers révolutionnaires s'évapora rapidement. Il devint bientôt clair qu'il ne pouvait y avoir de séparation entre les revendications anti-tsaristes des travailleurs et leur lutte pour améliorer leurs conditions d'existence en opposition avec les intérêts des employeurs. Les ouvriers qui participèrent à la grève générale contre le tsar en octobre 1905 prirent une telle assurance dans leur propre puissance qu'un mois plus tard les éléments les plus avancés d'entre eux, les ouvriers de Saint-Pétersbourg, se mirent en grève pour la journée de huit heures. Cela mettait clairement en danger les poches des employeurs, et ils réagirent immédiatement. Les ouvriers en grève subirent un brutal lock-out. En novembre, à Saint-Pétersbourg, 72 usines employant 110.000 salariés furent fermées ; à Moscou, 23 usines, avec 58.634 ouvriers ; dans d'autres villes, le tableau était semblable³⁰. Mal organisés, les travailleurs furent battus dans cet affrontement avec les capitalistes, leurs alliés anti-tsaristes de la veille.

Désormais tous les politiciens bourgeois montraient leur animosité envers les ouvriers et leur peur des grèves. Là où auparavant la grève était célébrée, elle était maintenant appelée par le dirigeant cadet [Milioukov](#) « un crime, un crime contre la révolution. »³¹

Strouvé, qui au début de 1905 avait appelé à la révolution, écrivait désormais : « L'anarchie pernicieuse de la révolution russe est démontrée très clairement par le fait qu'elle désorganise beaucoup plus qu'elle n'organise le pays, aussi bien qu'elle-même. »³² La bourgeoisie se montra dès lors beaucoup plus effrayée par les ouvriers révolutionnaires que par le tsarisme contre-révolutionnaire.

²⁷ [ibid.](#), p. 181.

²⁸ [ibid.](#), p. 181.

²⁹ [ibid.](#), p. 246.

³⁰ S.E. Sef, *Буржуазия в 1905 году*, Moscow-Leningrad 1926, p. 82.

³¹ p. N. Milioukov, *Год борьбы. Публицистическая хроника 1905-1906*, Saint-Pétersbourg, 1907, p. 171.

³² Cité in Sef, *op. cit.*, p. 109.

Comme les cadets s'opposaient à la lutte révolutionnaire, leur tentative de résoudre la question brûlante du moment — la question de la terre — fut réduite à rien. En mars 1905, Strouvé écrivit :

L'opposition russe, étant non seulement démocratique, mais aussi constitutionnelle-modérée, doit à l'heure présente prendre comme point de départ le fait que la révolution agraire a déjà commencé dans le pays. Dans ce cas, la seule tactique intelligente, à tous points de vue, est de s'emparer de la révolution dès son début et, reconnaissant la nature juste de cette révolution, la diriger vers le canal de la réforme sociale légale³³.

Le programme adopté au congrès de fondation du parti cadet comportait la revendication d'une assemblée constituante (article 13), et la monarchie n'était pas du tout mentionnée. Mais le congrès de janvier 1906 changea l'article 13, le remplaçant par la revendication d'une « monarchie constitutionnelle et parlementaire. » Les cadets démontrèrent, comme Lénine l'avait prévu, qu'ils n'étaient pas de la même étoffe que [Robespierre](#) et les Jacobins, ou Cromwell et ses Côtes de Fer.

Conclusion

La haine de Lénine pour les libéraux s'était gravée dans son âme au cours de sa jeunesse. [Kroupskaïa](#) raconte :

Vladimir Ilitch me raconta un jour comment la « société » s'était comportée lors de l'arrestation de [son frère aîné](#). La famille des Oulianov se vit abandonner par tous ses amis ; même le vieil instituteur, qui venait le soir faire sa partie d'échecs, cessa ses visites. A cette époque, il n'y avait pas encore de chemin de fer à Simbirsk, et la mère de Vladimir Ilitch devait prendre la diligence jusqu'à Syzrane pour se rendre à Piter où son fils était incarcéré. On envoya Vladimir Ilitch à la recherche d'un compagnon de route pour elle, personne ne voulut voyager avec la mère d'un détenu.

D'après Vladimir Ilitch, cette lâcheté générale produisit sur lui une forte impression.

Et cette impression de sa jeunesse mit indubitablement son empreinte sur les rapports de Vladimir Ilitch avec la « société », avec les libéraux. Il apprit de bonne heure à connaître le prix du verbiage libéral.³⁴

Lénine n'oublia pas non plus comment le grand révolutionnaire [Tchernichevsky](#) avait été, à son époque, dégoûté par les libéraux. Tchernichevsky parlait des libéraux des années soixante comme des « *bavards, des vantards et des imbéciles* ». Il percevait clairement leur crainte de la révolution, leur absence de détermination, et leur servilité devant le tsarisme.

33 *ibid.*, p. 101.

34 NK Kroupskaïa, [Souvenirs sur Lénine](#).

Chapitre 7 — La Révolution de 1905

La naissance du syndicalisme policier

Dans le chapitre 4, nous avons décrit la montée tempétueuse du mouvement ouvrier dans les années 1900-1903. Le tsarisme avait réagi comme à son habitude, par une répression dure. Mais il essaya en même temps une nouvelle méthode de détournement de l'énergie révolutionnaire.

En 1901, un rapport de police sur l'état de la main d'œuvre indiquait :

Les agitateurs, cherchant à se redéployer, ont eu quelques succès, malheureusement, dans l'organisation de la lutte des ouvriers contre le gouvernement. Au cours des trois ou quatre années passées le jeune homme russe de bonne compagnie s'est transformé en un type spécial d'intelligent à moitié lettré, qui se sent obligé de vilipender la religion et la famille, de critiquer la loi, et de défier les autorités constituées. Heureusement ces jeunes hommes ne sont pas nombreux dans les usines, mais cette poignée négligeable terrorise la majorité inerte des ouvriers pour les forcer à la suivre.¹

Même si ce rapport déformait la situation réelle, il montrait vraiment un changement dans la classe ouvrière : un certain nombre d'ouvriers avaient commencé à adhérer aux groupes révolutionnaires.

C'est afin de déborder et de détourner ce développement qu'une section de la police secrète mit en place une nouvelle forme de syndicalisme policier : le zoubatovisme (Zoubatov était le chef de la gendarmerie moscovite). Dans l'idée, des associations d'ouvriers devaient être constituées avec l'accord de la police, et devaient fournir une entraide coopérative aux travailleurs ainsi qu'une protection contre l'influence des révolutionnaires. Des groupes de ce type furent organisés à Moscou, Odessa, Kiev, Nicolaïev et Kharkov.

Mais les plans de la police ne donnèrent pas les résultats escomptés. Les ouvriers se servirent des organisations légales de Zoubatov pour organiser des grèves et exprimer leurs revendications. En fait, comme l'a raconté l'historien bolchevik [Pokrovsky](#), le résultat du zoubatovisme fut entièrement différent de ce que Zoubatov en attendait :

... à cette époque la majorité des que les travailleurs avaient encore peu de conscience politique (...) le zoubatovisme fut un immense pas en avant pour le développement d'une conscience de classe — la compréhension d'une opposition entre les intérêts de l'ouvrier et de l'employeur. En imitant grossièrement l'agitateur révolutionnaire — souvenons-nous que toute cette entreprise était totalement calquée sur l'agitation sociale-démocrate, là était toute l'idée — les agents de Zoubatov allaient jusqu'à promettre que le gouvernement enlèverait bientôt les usines aux employeurs et les donnerait aux travailleurs. Le gouvernement, disaient-ils, était prêt à tout faire pour les ouvriers s'ils cessaient d'écouter la « petite intelligentsia ». Dans certaines grèves, la police assista concrètement les grévistes, leur versant des soutiens, et ainsi de suite.²

Une grève dirigée par les syndicats de Zoubatov à Odessa en juillet 1902 attira, à la grande surprise des organisateurs, la totalité de la ville et comporta un caractère politique marqué. Des grèves politiques de masse, en 1903, se répandirent dans presque toute la Russie méridionale (Kiev, Ekaterinoslav, Nicolaïev, Elisavetgrad, et d'autres villes). La conséquence en fut que le tsarisme se retourna contre le zoubatovisme. Toutes les associations, sauf celle de Saint-Pétersbourg et de Moscou, furent dissoutes à la fin de 1903 et Zoubatov fut exilé. Mais le tsarisme continuait à vaciller, et en quelques semaines le « socialisme policier » fut réintroduit comme arme contre les mouvements révolutionnaires.

1 S.S. Harcave, *First Blood : the Russian Revolution of 1905*, London 1965, p. 23.

2 Pokrovsky, [op. cit.](#), vol.2, pp. 52-53.

Le syndicat policier de Saint-Pétersbourg s'appelait « l'Assemblée des Ouvriers Russes des Usines et des Ateliers. » Il avait des sections dans tous les districts de la capitale et organisait l'entraide et des activités culturelles, éducatives et religieuses. Il était dirigé par le pope [Gapone](#), un aumônier des prisons protégé de Zoubatov.

Le mouvement de Gapone commença comme une entreprise des plus « loyales », innocent de la moindre tentative de se joindre à la lutte entre le travail et le capital. Son but modeste était de donner aux ouvriers l'occasion de se rassembler et de consacrer du temps dans la sobriété à des activités édifiantes. Au début, comme Gapone l'a écrit par la suite, chaque réunion dans la première salle de thé et de lecture « commençait et finissait par des prières ». Lors de l'ouverture officielle de l'Assemblée le 11 avril 1904, après qu'elle ait reçu ses statuts, un service religieux fut célébré, *Dieu garde le tsar* fut chanté trois fois, et l'Assemblée envoya un télégramme au ministre de l'Intérieur, « avec la requête respectueuse de déposer aux pieds de sa majesté impériale le monarque adoré les sentiments les plus obéissants d'ouvriers inspirés par leur amour du trône et de la patrie. »

Le Dimanche rouge

A la fin de décembre 1904, des troubles économiques affectèrent les ateliers de mécanique du géant Poutilov, à Saint-Pétersbourg, qui employait 12.000 ouvriers. La cause directe était anodine : quatre salariés avaient été licenciés pour leur appartenance à l'organisation de Gapone. Le lundi 3 janvier 1905, ils se transformèrent en une grève pour la réintégration des quatre ouvriers. C'était le début modeste qui mena inexorablement à la révolution.

L'expérience de la révolution russe, comme celle d'autres pays, démontre de manière incontestable que là où les conditions objectives d'une crise politique profonde existent, le plus petit conflit, aussi éloigné qu'il puisse paraître du véritable foyer de la révolution, peut avoir une signification extrêmement sérieuse, comme prétexte, comme goutte d'eau faisant déborder le vase, comme début du revirement dans l'état d'esprit, etc..³

C'est vers l'Assemblée des Ouvriers Russes des Usines et des Ateliers que les travailleurs de Poutilov se tournèrent pour obtenir la réintégration des ouvriers qui avaient été licenciés. La direction de l'assemblée aurait perdu toute crédibilité si elle ne s'était pas portée à la rescousse de ses quatre membres brimés. Elle ne pouvait que tolérer que les ouvriers de Poutilov appellent les ouvriers d'autres usines à la solidarité. De telle sorte que toutes les sections de l'assemblée tinrent des meetings de masse dans Saint-Pétersbourg. Ceux-ci soulevèrent les passions, et passèrent rapidement de l'incident isolé de l'usine Poutilov aux questions générales qui préoccupaient les travailleurs russes — les conditions matérielles extrêmement dures et l'absence complète de droits.

Sous l'influence de l'euphorie générée par ces meetings, le pope Gapone suggéra d'ajouter aux revendications originales de réintégration des quatre ouvriers licenciés et de renvoi du contremaître responsable toute une liste d'autres revendications, qui étaient discutées dans le détail à l'assemblée, mais que les ouvriers n'avaient jamais auparavant osé présenter ouvertement : la journée de huit heures, une augmentation du salaire minimum quotidien de 60 kopecks à un rouble pour les hommes, et de 40 kopecks à 75 pour les femmes, l'amélioration des sanitaires, et des soins médicaux gratuits. A ce stade du mouvement, Gapone réussit à convaincre les travailleurs de limiter leur lutte à des revendications purement économiques. Il leur conseilla de déchirer, sans les avoir lus, les tracts que distribuaient les étudiants, et qui incluaient dans les revendications la lutte contre le tsarisme.

Les dirigeants de l'assemblée pensèrent que ce serait une bonne idée si les ouvriers demandaient au tsar de les soutenir. La police était d'accord : quelques paroles de mansuétude venues du trône, accompagnées de quelques mesures, aussi limitées soient-elles, d'amélioration des conditions de vie des ouvriers suffiraient, pensaient-ils, à empêcher le mouvement de se diriger vers les extrêmes et renforcerait le mythe du tsar ami des ouvriers. Ainsi naquit l'idée d'une pétition et d'une procession solennelle, avec le portrait du tsar, de saintes icônes et des bannières ecclésiastiques. La pétition priait humblement le tsar de satisfaire les doléances des ouvriers. Chantant des prières et des hymnes, les travailleurs déposeraient à genoux la pétition devant le tsar.

3 [Lenin, Об Оценке Текущего Момента](#), 1908.

Cela dit, pendant que la police faisait des plans, les social-démocrates de Saint-Pétersbourg passaient à l'action. Après un départ lent, ils finirent par intervenir activement dans le mouvement, et connurent quelques succès. Ils envoyèrent des orateurs dans les réunions de district de l'assemblée, et réussirent à présenter des résolutions et des amendements au texte original de la pétition. En fait, c'est le groupe menchevik qui prit cette initiative (nous parlerons plus loin de la tactique des bolcheviks à l'époque). Le résultat fut une pétition très différente de celle envisagée au départ par les dirigeants de l'assemblée. Toute une série de revendications politiques avaient été incluses sous l'influence des social-démocrates : outre la journée de huit heures, la liberté de rassemblement pour les ouvriers, la terre pour les paysans, la liberté d'expression et celle de la presse, la séparation de l'église et de l'Etat, la fin de la guerre russo-japonaise et la convocation d'une assemblée constituante.

La grève de Poutilov, commencée le 3 janvier, se transforma le 7 janvier en une grève générale de tout Saint-Pétersbourg. Non seulement les grandes usines, mais aussi les petits ateliers posèrent les outils ; pratiquement aucun journal ne parut. Même les rapports officiels chiffrèrent le nombre des grévistes à 100.000-150.000. « La Russie n'avait encore jamais vu une telle explosion de la lutte des classes, » écrivit Lénine.⁴

Le dimanche 9 janvier, 200.000 ouvriers de Saint-Pétersbourg marchèrent en une procession, énorme mais pacifique, en direction du palais d'hiver, le pope Gapone à sa tête. Le tsar refusa de recevoir les pétitionnaires. Les troupes gardant le palais reçurent l'ordre de tirer sur la foule. Plus d'un millier de personnes furent tuées et près de 2.000 blessées. C'était de cette manière que le tsar entendait étouffer la révolution. Le même soir, le pope Gapone bouleversé s'adressa à la foule, déclarant : « Nous n'avons plus de tsar », et appelant les soldats à se considérer comme libres de toute obligation envers « le traître, le tsar, qui a ordonné que soit répandu le sang des innocents. » Les ouvriers apprenaient à la dure que les icônes et les portraits du tsar sont moins forts que les révolvers et les canons.

On a donné diverses interprétations aux événements du 9 janvier. La plus simple était celle du ministre de la guerre, qui voyait dans la grève de masse la main (et l'argent) d'agents anglo-japonais.

Ce ministre alla jusqu'à publier dans les journaux et à faire placarder que « des provocateurs anglo-japonais » étaient responsables des grèves parmi des hommes employés dans la manufacture d'équipement naval. Le Saint-Synode lui-même accepta cette interprétation et, le 14, fit une déclaration déplorant les récents troubles « provoqués par des pots de vin versés par les ennemis de la Russie. »⁵

Les libéraux ne croyaient pas à l'existence d'un peuple révolutionnaire, ils expliquaient donc les événements comme le produit naturel de la personnalité de Gapone.

« Il n'y a pas encore de peuple révolutionnaire en Russie, » voilà ce que Pierre Strouvé écrivait, dans l'organe qu'il publiait à l'étranger sous le titre L'Emancipation, le 7 janvier 1905, c'est-à-dire deux jours avant que les régiments des gardes n'écrasassent la manifestation des ouvriers pétersbourgeois.⁶

La société libérale crut longtemps que la personnalité de Gapone recélait tout le mystère du 9 janvier. On l'opposait à la social-démocratie comme un chef politique qui aurait eu le secret de séduire les masses, tandis que les social-démocrates ne formaient, disait-on, qu'une secte de doctrinaires. On oubliait qu'il n'y aurait pas eu de 9 janvier si Gapone n'avait trouvé sur son chemin plusieurs milliers d'ouvriers conscients qui avaient passé par l'école socialiste.⁷

Lénine analysait les événements du 9 janvier d'une manière très différente. Trois jours après le Dimanche rouge, il écrivait :

4 Lénine, « Journées révolutionnaires », *Œuvres*, vol.8, p. 114.

5 Harcave, op. cit., p. 97.

6 Trotsky, [1905](#), Paris 1969, p. 76.

7 *ibid.*, pp. 75-76.

La classe ouvrière a pris une grande leçon de guerre civile ; l'éducation révolutionnaire du prolétariat a fait, en l'espace d'un jour, plus de progrès qu'elle n'en aurait pu faire en des mois et des années d'existence monotone, grise et soumise.⁸

Renversement immédiat du gouvernement, ce mot d'ordre est la réponse au massacre du 9 janvier donnée par les ouvriers de Pétersbourg, par ceux-là même qui avaient foi en le tsar. Le pope Gapone, leur chef, l'a dit après la sanglante journée : « Nous n'avons plus de tsar. Un fleuve de sang coule entre le tsar et le peuple. Vive la lutte pour la liberté! »⁹

Le 8 février, il répétait : « Le 9 janvier 1905 a révélé l'immense réserve d'énergie révolutionnaire du prolétariat... », mais il ajoutait tristement : « ... et toute l'insuffisance de l'organisation social-démocrate. »¹⁰

Lénine et Gapone

Au début, les social-démocrates réagirent avec lenteur au mouvement de Gapone. Ainsi, Martov déclarait :

Aussi étrange que cela puisse paraître, il faut noter que les organisations révolutionnaires de Pétersbourg ont négligé la croissance et la transformation progressive de l'organisation ouvrière légale fondée par le pope Gapone, et qui était déjà passée, en automne 1904, de la forme des « Fonds d'assistance de soutien mutuel » à des espèces de clubs de travailleurs.

Lorsqu'à la fin de décembre 1904 le groupe de Gapone est entré dans une lutte ouverte contre les industriels à la suite d'un conflit aux usines Poutilov, les social-démocrates ont été complètement dépassés par les événements.

Lorsqu'enfin les social-démocrates influencés par Gapone sont allés vers les ouvriers, on leur a tourné le dos. Leurs tracts ont été déchirés par les grévistes. Un don de 500 roubles du comité social-démocrate a même été « reçu avec réticence ».¹¹

L'isolement du comité bolchevik de Saint-Pétersbourg du mouvement en cours de développement fut noté par un de ses membres, Dorochenko :

Jusqu'aux derniers jours de décembre, moi et mes proches camarades n'avions pas eu l'occasion de visiter un seul local de l'association de Gapone. Bien plus, je ne me souviens d'aucune conversation avec des ouvriers organisés des secteurs de Vassiliev-Ostrov et de Pétersbourg concernant l'un quelconque des nôtres qui aurait visité lesdits locaux.¹²

Au début de janvier, les ouvriers du parti du comité de Saint-Pétersbourg commencèrent à s'apercevoir de l'existence du mouvement de Gapone :

Les ouvriers, dont incontestablement la plupart étaient sous l'influence de Gapone, ne considéraient pas à cette époque la social-démocratie comme leur parti. De plus, il leur semblait que la ligne claire, sans ambiguïté de la social-démocratie les handicapait dans l'accomplissement de ce que Gapone leur recommandait de faire. Dans l'un des rendez-vous secrets de comité où nous, les ouvriers du parti, nous réunissions, Goussev nous

8 Lénine, *Œuvres*, vol.8, p. 90.

9 *ibid.*, p. 91.

10 *ibid.*, p. 163-164.

11 Tretii sezd RSDRP, *op. cit.*, p. 54. (Source non exacte, la source exacte n'a pas pu être trouvée, note de la MIA).

12 N. Dorochenko, « Роль социал-демократической организации в январских событиях », *Красная летопись*, no.3, 1925, p. 211, cité in Schwarz, *op. cit.*, pp. 68-69.

informa des démarches engagées par le comité et retransmit ses directives nous enjoignant de noyauter dans les usines les locaux de l'association de Gapone et d'opposer aux revendications de Gapone le programme minimum du parti, en dénonçant le caractère sans espoir et absurde du projet de marche sur le palais.¹³

Dorochenko lui-même essaya de mettre en œuvre la mission d'opposition et de dénonciation dans une réunion de la section de Gapone du secteur de la Cité le 7 janvier, mais en fut empêché par des cris de « Assez, allez-vous en, ne vous en mêlez pas, » etc. « Il me fut impossible de continuer mon intervention et je dus quitter les lieux. »¹⁴ De cette réunion, il alla à une conférence du comité de Pétersbourg des bolcheviks : « L'impression dominante était que la conférence ne croyait pas vraiment que la marche sur le palais aurait lieu. L'idée était que le gouvernement prendrait des mesures pour étouffer les projets de Gapone dans l'œuf. Par conséquent, il n'y avait en tout état de cause aucune certitude qu'un massacre pourrait se produire. »¹⁵

Finalement, malgré tout, le comité de Saint-Pétersbourg décida que les membres du parti *devraient* participer à la procession du 9 janvier.

Pour mettre en œuvre les mesures prévues par le comité de Saint-Pétersbourg, le comité de secteur de la Cité choisit comme point de ralliement pour le 9 janvier le coin des Allées Sadovaïa et Tchernichev, où les organisateurs du sous-secteur devaient venir le matin avec leurs cercles organisés.

Le résultat fut pitoyable : « ... seul un petit groupe d'environ 15 ouvriers, pas plus, se présenta au rendez-vous. »¹⁶

Malgré tout, Lénine se rendit compte dès le début que le mouvement de Gapone irait plus loin que ne l'entendaient les autorités tsaristes. Dans un article intitulé *La grève de Pétersbourg*, il écrivit :

La grève commencée le 3 janvier à l'usine Poutilov devient l'une des manifestations les plus grandioses du mouvement ouvrier... Et voilà que le mouvement Zoubatov sort de ses cadres et, déclenché par la police, dans l'intérêt de la police afin de donner un appui à l'autocratie, afin de corrompre la conscience politique des ouvriers, se retourne contre l'autocratie, aboutit à une explosion de la lutte prolétarienne de classe.

Les social-démocrates ont depuis longtemps indiqué l'inéluctabilité de ces résultats du mouvement Zoubatov. La légalisation du mouvement ouvrier, disaient-ils, nous sera sûrement profitable, à nous, social-démocrates. Elle amènera au mouvement certains milieux ouvriers particulièrement arriérés, elle contribuera à secouer ceux que l'agitation socialiste n'eût réussi à toucher de sitôt, ceux qu'elle n'eût peut-être jamais secoués. Une fois entrés dans le mouvement, amenés à s'intéresser à leur propre sort, les ouvriers iront plus loin. L'action ouvrière légale ne sera qu'une base nouvelle, élargie, du mouvement ouvrier social-démocrate.¹⁷

Une semaine plus tard, dans un article intitulé *Les premiers pas*, il élaborait sur le même thème :

(...) l'instinct révolutionnaire de la classe ouvrière et son esprit de solidarité prendront le dessus sur toutes les petites ruses policières. Les ouvriers les plus arriérés seront attirés dans le mouvement par les gens de Zoubatov, puis le gouvernement tsariste se chargera lui-même de les faire progresser ; l'exploitation capitaliste les fera passer elle-même du mouvement paisible et entièrement hypocrite de Zoubatov à la social-démocratie révolutionnaire.¹⁸

13 Dorochenko, op. cit., p. 212.

14 ibid., pp. 213-4.

15 ibid., p. 214.

16 ibid., p. 215 ; Schwarz, op. cit., pp. 68-70.

17 Lénine, *Œuvres*, vol.8, p. 84-85.

Non seulement Lénine n'était pas sectaire dans son attitude envers le mouvement en cours de formation derrière Gapone, mais il était, comme d'habitude, « tombé amoureux » de Gapone lui-même. Lorsque Gapone alla à l'étranger, Lénine se montra très désireux de le rencontrer. L'entrevue ne laissa pas en lui le moindre doute sur la complète sincérité de Gapone. De nombreuses années plus tard, alors qu'il était prouvé que Gapone était un agent de la police et qu'il fut mis à mort pour ce crime par un révolutionnaire, Kroupskaïa expliquait ainsi l'engouement de Lénine :

Gapone était en quelque sorte un morceau de la révolution russe grandissante, un homme étroitement lié aux masses ouvrières qui s'étaient confiées à lui sans retour, et Vladimir Ilitch était tout ému à la pensée de se trouver en face de lui.

Un camarade s'est indigné récemment : comment Vladimir Ilitch a-t-il pu avoir affaire à Gapone !

Assurément, il eût été plus simple d'ignorer Gapone en se disant qu'il n'y a rien de bon à attendre d'un pope. Ce fut le raisonnement de Plékhanov, qui reçut Gapone avec une extrême froideur. Mais ce qui faisait précisément la force de Vladimir Ilitch, c'est qu'il considérait la révolution comme quelque chose de vivant, qu'il savait la regarder en face, en observer les formes multiples, c'est qu'il savait, comprenait ce que voulaient les masses. Or la connaissance des masses ne s'acquiert qu'à la condition de se trouver en contact avec elles. Comment Vladimir Ilitch aurait-il pu ignorer Gapone, si proche des masses, sur lesquelles il avait une telle influence !¹⁹

Le 18 janvier 1905, Lénine écrivait :

Aussi ne peut-on pas exclure complètement l'idée que le pope Gapone ait pu être un socialiste-chrétien sincère et que le Dimanche sanglant l'ait précisément poussé dans la voie de l'action révolutionnaire. Nous sommes d'autant plus enclins à l'admettre que les lettres de Gapone, écrites après la boucherie du 9 janvier et disant : « nous n'avons plus de tsar », son appel à la lutte pour la liberté, etc., sont autant de faits témoignant en faveur de sa sincérité et de son honnêteté.²⁰

Le 23 avril, il disait de Gapone : « Il m'a produit l'impression d'un homme absolument dévoué à la révolution, plein d'initiative et d'intelligence, quoique malheureusement dépourvu d'une conception révolutionnaire cohérente. »²¹

Lénine fit des efforts pour essayer d'enseigner le marxisme à Gapone, sans le moindre succès, cependant. « Mon cher, lui ai-je dit », raconta-t-il à Kroupskaïa après son entrevue avec Gapone, « n'écoutez pas les flatteurs, instruisez-vous, sinon, voilà où vous vous trouverez — et je lui ai montré la place sous la table. »²²

Les autres dirigeants bolcheviks étaient beaucoup moins épris de Gapone. Par exemple, Goussiev, qui arriva de Genève à la fin de décembre ou au début de janvier, pour devenir secrétaire et dirigeant du comité de Saint-Pétersbourg, écrivait à Lénine le 5 janvier au sujet du « maudit Gapone » :

Ce pope Gapone est très certainement un zoubatoviste de la meilleure eau... Dénoncer et combattre Gapone sera la base de l'agitation que nous préparons dans la précipitation. Nous allons mettre toutes nos forces en action, même si nous devons toutes les dilapider sur la grève, car la situation nous oblige à sauver l'honneur de la social-démocratie.²³

18 *ibid.*, pp. 110-111.

19 NK Kroupskaïa, [Souvenirs sur Lénine](#).

20 Lénine, *Œuvres*, vol.8, p. 101.

21 *ibid.*, p. 419.

22 NK Kroupskaïa, [Souvenirs sur Lénine](#).

Il ne changea pas d'opinion après le Dimanche rouge. Le 30 janvier, il écrivait à nouveau à Lénine :

Les ouvriers sont également un peu confus (à nouveau sous l'influence des prêches anti-révolutionnaires des mencheviks) sur l'attitude (convenable) envers Gapone. C'est un personnage douteux. Je vous ai écrit cela plusieurs fois, et plus j'y songe plus il me paraît suspect. On ne peut pas l'appeler un simple illuminé, il était zoubatoviste et collaborait avec les zoubatovistes en sachant qui ils étaient et ce qu'ils voulaient.²⁴

La lutte contre l'attitude sectaire des bolcheviks envers les syndicats et le soviét

Sur l'attitude social-démocrate envers le mouvement syndical naissant, Lénine dut se battre avec ses partisans, qui avaient une approche étroite et sectaire. Goussev, qui était proche de Lénine et du centre bolchevik à l'étranger, proposa lors d'une réunion du comité bolchevik d'Odessa, en septembre 1905, que les bolcheviks soient guidés par les règles suivantes dans leur position sur la question syndicale :

1. *Dénoncer dans notre propagande et notre agitation toutes les illusions sur les syndicats, en mettant spécialement l'accent sur leur étroitesse en comparaison avec les buts ultimes du mouvement ouvrier.*
2. *Clarifier auprès du prolétariat l'idée que développement large et stable du mouvement syndical est impensable sous un régime autocratique, et qu'un tel développement exige comme préalable le renversement de l'autocratie tsariste.*
3. *Mettre fortement l'accent, dans la propagande et l'agitation, sur le fait la tâche primordiale, absolument vitale, du prolétariat en lutte est de se préparer immédiatement à un soulèvement armé pour renverser l'autocratie tsariste et instaurer une république démocratique.*
4. *Mettre en œuvre une lutte idéologique énergique contre les soi-disant mencheviks, qui en reviennent, sur la question des syndicats, au point de vue étroit et erroné des Economistes, qui rabaisse les tâches de la social-démocratie et retient l'offensive du mouvement prolétarien.*

Mais en même temps, ils devraient « utiliser tous les moyens pour asseoir l'influence et, si possible, la direction social-démocrate de tous les syndicats légaux ou illégaux, en train de naître ou déjà existants. » Certains membres du comité n'acceptaient pas ce dernier point. Un extrait des minutes des procès-verbaux de réunion note qu'un intervenant a déclaré :

Le camarade S. néglige le fait que le point 5 de cette résolution contredit, tous les points précédents. Que disent-ils ? Que l'on doit dénoncer, détruire, les illusions, que l'on doit, en bref, désarmer les syndicats, en d'autres termes, les détruire. Et tout d'un coup le point 5 parle de direction.²⁵

En fait, Goussev parvint à surmonter les objections, et la résolution fut adoptée à l'unanimité et envoyée à Lénine à Genève.

Mais Lénine n'aimait pas du tout cette résolution. Le 3 septembre 1905, il écrivit au comité d'Odessa qu'elle était « gravement erronée ».

A mon avis, d'une manière générale, il faut éviter d'aggraver la lutte contre les mencheviks sur cette question. A présent, probablement, les syndicats vont justement commencer à éclore. Nous ne devons pas nous tenir à l'écart, et surtout pas donner l'occasion de penser

23 « Переписка Н. Ленина и Н. К. Крупской с С. И. Гусевым », *Пролетарская Революция*, No.2(37), 1925, pp. 23-4 ; Schwarz, op. cit., p. 66.

24 *ibid.*, p. 36 ; Schwarz, *ibid.*

25 *ibid.*, p. 62 ; Schwarz, *ibid.*, pp. 157-58.

qu'il faut se tenir à l'écart, mais nous mettre à participer, à influencer, etc... Il est important que dès le départ les social-démocrates russes fassent résonner la note juste en ce qui concerne les syndicats, et créent tout de suite une tradition d'initiative sur cette question, de participation, de direction social-démocrate.²⁶

Quelques mois plus tard, il formula une résolution dans le même esprit pour le Congrès (« d'unification ») de Stockholm d'avril-mai 1906 :

- 1. toutes les organisations du parti doivent faciliter la formation de syndicats sans-parti, et encourager à y rentrer tous les membres du parti représentants de profession intéressée ;*
- 2. le parti doit tendre par tous les moyens à éduquer les ouvriers militant dans les syndicats dans l'esprit d'une large compréhension de la lutte de classe et des tâches socialistes du prolétariat, afin de conquérir dans la pratique, par son activité, un rôle dirigeant dans ces syndicats et, enfin, de faire en sorte que ceux-ci puissent, dans certaines conditions, se joindre directement au parti sans exclure pour autant leurs membres sans-parti.²⁷*

Encore plus cruciale que cette lutte contre l'attitude sectaire de certains dirigeants bolcheviks envers les syndicats fut la bataille que Lénine mena contre pratiquement tout le comité de Saint-Pétersbourg sur la question du soviet qui venait de s'établir. Le Soviet de Saint-Pétersbourg des Députés Ouvriers était le produit de la grève générale d'octobre 1905. Il avait été créé à Moscou par une petite grève de typographes, qui demandaient quelques kopecks de plus par millier de lettres et à être payés pour les signes de ponctuation. La grève se répandit spontanément dans tout le pays. L'initiative de la création du soviet de Saint-Pétersbourg fut prise par les mencheviks, qui n'avaient de toute manière aucune idée de l'effet que leur décision aurait sur le long terme. Le comité de Saint-Pétersbourg des bolcheviks, pour sa part, manifestait envers le soviet une hostilité extrême.

Krassikov aurait prévenu les agitateurs bolcheviks contre « cette nouvelle intrigue des mencheviks... un comité zoubatoviste indépendant des partis. »²⁸ [Bogdanov](#), s'exprimant en tant que chef du Bureau russe, le plus important dirigeant bolchevik en Russie, proclamait que le soviet, qui comportait des hommes de diverses opinions politiques, pouvait facilement devenir le noyau d'une parti ouvrier indépendant antisocialiste.²⁹ Il basait son jugement sur une remarque de « Nina Lvovna » (M. M. Essen, membre influente du comité de Saint-Pétersbourg) et sur des résolutions adoptées dans quelques réunions de secteur :

Je me souviens des mots de « Nina Lvovna » : « Mais où intervenons-nous ? Alors il nous faut compter avec eux ! Le soviet édicte des décrets, et nous traînons derrière, nous ne pouvons élaborer nos propres décrets, » etc.

Ceci se reflétait aussi dans les résolutions des réunions de secteur, en particulier de la Petersbourgskaja Storona, où les dirigeants étaient Dorochenko ... et le bolchevik Mendeleïev, maintenant le menchevik bien connu Schwarz-Monoszon. Ils exigeaient que le soviet, soit se transforme en une organisation syndicale, soit accepte notre programme et fusionne dans les faits avec l'organisation du parti.³⁰

L'attitude du comité de Saint-Pétersbourg envers le soviet était négative. Certains membres voulaient qu'il soit boycotté comme sans nécessité étant donné l'existence du parti, alors que d'autres étaient en

26 Lénine, « [С. И. Гусеву](#) », tome 47 de la cinquième édition en russe des *Œuvres*.

27 Lénine, *Œuvres*, vol.10, p. 163.

28 V.S. Voitinsky, *Годы побед и поражений*, Moscou 1923, cité in J.L.H. Keep, *The Rise of Social Democracy in Russia*, London 1964, p. 230.

29 Voitinsky, op. cit., p. 194 ; Keep, op. cit., p. 231.26.

30 B.I. Gorev, *Из партийного прошлого*, Leningrad 1924, pp. 75–76 ; Schwarz, op. cit., p. 180.

faveur de rejoindre le soviet, d'y faire rentrer autant de bolcheviks que possible, et de « faire exploser le soviet de l'intérieur » — également au motif qu'il était « sans nécessité ». ³¹ Lors d'une réunion du comité exécutif bolchevik

... le 29 octobre, l'un des 15 membres refusa d'y participer parce que « le principe électif ne pouvait garantir sa conscience de classe et son caractère social-démocrate. » Quatre votèrent contre la participation au soviet s'il n'acceptait pas le programme social-démocrate. Neuf votèrent pour la participation et deux s'abstinrent. ³²

Une raison de l'attitude négative des bolcheviks de Saint-Pétersbourg envers le soviet en octobre 1905 était le fait que les mencheviks y étaient favorables. « Dénonçant l'inconsistance et l'absence de principes des mencheviks, les bolcheviks entendaient boycotter le soviet. » ³³

Le comité central bolchevik, alors à Saint-Pétersbourg, envoya le 27 octobre une « Lettre à toutes les organisations du parti » dans laquelle il avertissait du danger représenté par

... des organisations ouvrières politiquement amorphes et socialistiquement immatures créées par le mouvement révolutionnaire spontané du prolétariat... Chacune de ces organisations représente un certain stade dans le développement politique du prolétariat, mais si elle reste en dehors de la social-démocratie, elle présente, objectivement, le danger de maintenir le prolétariat à un niveau politique primitif, le mettant ainsi sous la dépendance des partis bourgeois.

L'une de ces organisations était le Soviet des députés ouvriers de Saint-Pétersbourg. Le comité central demanda aux membres social-démocrates du soviet : (1) d'inviter le soviet à accepter le programme du POSDR et, ceci accompli, de reconnaître l'autorité du parti et « de se dissoudre finalement en lui » ; (2) si le soviet refusait d'accepter le programme, le quitter et dénoncer la nature anti-prolétarienne de ces organisations ; (3) si le soviet, tout en refusant d'accepter le programme, se réservait le droit de décider de ses prises de position politiques au cas par cas, rester dans le soviet mais se réserver le droit de s'exprimer sur « l'absurdité d'une telle direction politique. » ³⁴

Quelques jours plus tard, le camarade Anton (Krassikov), amena effectivement au soviet la proposition au nom des bolcheviks d'accepter le programme du parti et de reconnaître son autorité. Pour autant que je me souviens, le débat fut très bref. Khroustalev émit des objections. La proposition de Krassikov reçut très peu de soutien. Mais, contrairement au plan de Bogdanov, les bolcheviks ne quittèrent pas le soviet. » ³⁵

Il fallut l'intervention de Lénine pour rappeler à l'ordre la direction bolchevique de Saint-Pétersbourg — pour les tirer de l'impasse d'une attitude complètement sectaire envers le soviet. Il demeura à l'étranger pour encore presque un mois après sa création. Sur son chemin vers Saint-Pétersbourg, où il arriva le 8 novembre, il passa près d'une semaine à Stockholm, où il écrivit un article, [Nos tâches et le Soviet des députés ouvriers \(lettre à la rédaction\)](#), destiné au journal bolchevik *Novaïa Jizn*. Dans cet article, il disait :

... le Soviet des députés ouvriers ou le Parti ? Je pense qu'on ne saurait poser ainsi la question ; qu'il faut aboutir absolument à cette solution : et le Soviet des députés ouvriers et le Parti. La question — très importante — est seulement de savoir comment partager et comment coordonner les tâches du Soviet et celles du Parti ouvrier social-démocrate de Russie.

31 Schwarz, *ibid.*, pp. 180-81.

32 *Новая Жизнь*, n° 5, novembre 1905 ; Lane, p. 88.

33 p. Gorin, *Очерки по истории Советов Рабочих Депутатов в 1905 г.*, Moscou 1925, p. 60 ; Schwarz, *op. cit.*, p. 181.

34 V.I. Nevsky, *Советы и вооруженное восстание в 1905 году*, pp. 39-40, 70 ; Schwarz, *op. cit.*, pp. 183-84.

35 In Sverchkov, *На заре революции*, Moscou 1921, pp. 6-7 (édition de 1925, p. 13) ; la lettre de Trotsky y figure comme préface.

*Il me semble que le Soviet aurait tort de se joindre sans réserve à un parti quelconque.*³⁶

Le soviét menait une lutte à la fois économique et politique. De la première, Lénine disait :

*Faut-il que ce combat soit livré par les seuls social-démocrates ou uniquement sous le drapeau social-démocrate ? Il me semble que non ; je continue à m'en tenir à l'opinion que j'ai émise (en des circonstances, il est vrai, tout à fait différentes, déjà dépassées) dans Que faire ?, à savoir qu'il n'est pas utile de limiter l'effectif des syndicats et, par conséquent, l'effectif des participants à la lutte revendicative, économique, aux seuls membres du Parti social-démocrate.*³⁷

Et il continue en traitant de la lutte politique :

*... il me paraît inutile d'exiger du Soviet des députés ouvriers qu'il adopte le programme social-démocrate et adhère au Parti ouvrier social-démocrate de Russie. Je pense que pour diriger la lutte politique, le Soviet (...) comme le Parti sont tous deux absolument nécessaires à l'heure actuelle.*³⁸

Lénine proclame, de manière prophétique, que le soviét est non seulement une nouvelle forme d'organisation du prolétariat en lutte, mais aussi la forme du futur pouvoir révolutionnaire des ouvriers et des paysans.

(...) il me semble que sous le rapport politique le Soviet des députés ouvriers doit être envisagé comme un embryon du *gouvernement révolutionnaire provisoire*. Je pense que le Soviet doit se proclamer au plus tôt gouvernement révolutionnaire provisoire de l'ensemble de la Russie ou bien (ce qui revient au même, mais sous une forme différente), il doit *créer* un gouvernement révolutionnaire provisoire.³⁹

Pour parvenir à cela, le soviét devait élargir sa base ; il devait

*... [attirer] absolument à cet effet de nouveaux députés, non pas seulement désignés par les ouvriers, mais, d'abord par les matelots et les soldats qui partout tendent déjà à la liberté ; en second lieu, par les paysans révolutionnaires ; en troisième lieu, par les intellectuels bourgeois révolutionnaires... Nous ne craignons pas une composition aussi étendue et aussi diverse, nous la souhaitons même, car sans alliance du prolétariat et de la paysannerie, sans un rapprochement combatif des social-démocrates et des démocrates révolutionnaires, le plein succès de la grande révolution russe serait impossible.*⁴⁰

Cette importante lettre fut rejetée par le rédacteur en chef de la *Noviïa Jizn* — elle ne parut dans la *Pravda* que 34 ans plus tard — le 5 novembre 1940.

Ainsi, dès le départ, l'appréciation de Lénine du futur rôle historique des soviets était beaucoup plus avancée que celle des participants. Pour lui, le soviét n'était pas seulement une nouvelle forme d'organisation du prolétariat en lutte ; c'était la forme du futur pouvoir des travailleurs. Il n'élabora pas cette idée dans le vide. Il articula et généralisa ce que de nombreux travailleurs sentaient instinctivement. L'anecdote suivante, issue de l'histoire de la Révolution de 1905 due à la plume de Trotsky, illustre ce sentiment de la base.

Un vieux cosaque, du fond du gouvernement de Poltava, envoya une plainte au soviét contre l'injustice des princes Repnine qui pendant vingt-huit ans l'avaient exploité comme comptable et lui avaient ensuite donné congé sans motif : le vieux suppliait le soviét de

36 Lénine, *Œuvres*, vol.10, p. 11-12.

37 *ibid.*, p. 12.

38 *ibid.*, p. 13.

39 *ibid.*

40 *ibid.*, p. 16.

faire pression sur les princes Repnine ; l'adresse de cette curieuse supplique était ainsi libellée : Pétersbourg, Direction ouvrière ; et cependant la poste révolutionnaire, sans hésiter, remit le pli à destination.⁴¹

Un an après avoir écrit l'important article cité plus haut, et après l'expérience du soulèvement de décembre 1905 à Moscou, Lénine développa plus en profondeur l'idée de la relation entre le soviets et le gouvernement révolutionnaire. Dans l'article cité, il proclamait que le soviets était la forme du gouvernement révolutionnaire de l'avenir. Un an plus tard, il ajoutait que le soviets ne pouvait pas exister indépendamment de la situation révolutionnaire immédiate, mais aussi qu'il n'était pas capable, par lui-même, d'organiser l'insurrection armée.

L'expérience d'octobre-décembre a donné (...) les indications les plus édifiantes. Les Soviets des députés ouvriers sont des organes de la lutte directe de masse. Ils ont été créés comme des organes de lutte par la grève. Sous la pression de la nécessité, ils sont rapidement devenus des organes de lutte révolutionnaire générale contre le gouvernement. Ils se sont trouvés irrésistiblement transformés, par la suite des événements — la grève devenant un soulèvement —, en organes insurrectionnels. Tel est bien le rôle que jouèrent en décembre des nombreux « soviets » et « comités », c'est un fait absolument incontestable. Et les événements ont montré de la façon la plus claire et la plus convaincante qu'en temps de lutte, la force et la valeur de ces organes dépendent entièrement de la force et du succès de l'insurrection.

Ce n'est pas une théorie quelconque, ce ne sont pas des appels lancés par qui que ce soit, ce n'est pas une tactique inventée à plaisir, ni une doctrine de parti, c'est la force des choses qui a amené ces organes sans-parti, ces organes de masse, à la nécessité d'un soulèvement et qui en a fait des organes insurrectionnels...

Puisqu'il en est ainsi — et il n'y a pas de doute là-dessus — une déduction s'impose clairement : pour organiser l'insurrection, les « soviets » et autres institutions de masse de ce genre sont encore insuffisants. Ils sont indispensables pour grouper les masses, pour les unir en vue du combat, pour transmettre les mots d'ordre et la direction politique du parti (ou des partis qui se seraient mis d'accord), pour intéresser, éveiller, attirer les masses. Mais ils sont insuffisants pour organiser directement les forces de combat, pour organiser l'insurrection dans le sens le plus strict du mot.⁴²

Ce passage montre une extraordinaire compréhension de la relation stratégique entre les soviets et l'insurrection armée — et ce sur la base de quelques semaines d'expérience! L'histoire de 1917 est pratiquement racontée là en deux mots.

Les soviets comportent pratiquement la totalité de la classe ouvrière. Par conséquent, bien qu'ils ne surgissent que dans une situation révolutionnaire, ils ne sont pas nécessairement dirigés par des révolutionnaires. Ils peuvent très bien être menés par des opposants à la révolution. C'était le cas de la Russie après Février 1917 — où ils soutenaient le gouvernement provisoire bourgeois et son effort de guerre impérialiste. C'était le cas en Allemagne en 1918, où le Conseil ouvrier de Berlin non seulement exclut [Rosa Luxemburg](#) et [Karl Liebknecht](#), mais soutenait également le gouvernement capitaliste qui décapita la révolution et assassina ces deux dirigeants exceptionnels.

Le parti révolutionnaire représente la section avancée de la classe ouvrière. Pour le pouvoir des travailleurs, on a besoin d'une certaine combinaison du parti et des soviets. Par conséquent, « les

41 Trotsky, [1905](#), op. cit., p. 200.

En fait, trois jours après le « Dimanche rouge », Lénine avait déjà mis en avant le besoin de comités populaires démocratiques pour mener la lutte : « Des comités révolutionnaires se formeront dans chaque fabrique, dans chaque quartier, dans chaque bourgade importante. Le peuple insurgé renversera les institutions gouvernementales, quelles qu'elles soient, de l'autocratie tsariste, et annoncera la convocation immédiate de l'Assemblée constituante. » (Lénine, *Œuvres*, vol.8, p. 92)

42 Lénine, « La dissolution de la Douma et les tâches du prolétariat », *Le prolétariat et sa dictature*, Union Générale d'Éditions, Paris 1970, pp. 147-148.

soviets et autres institutions de masse semblables sont en eux-mêmes insuffisants pour organiser un soulèvement. » Mais il y a une autre raison. Même si les soviets sont sous l'influence du parti révolutionnaire, comme en 1917, ils ne peuvent par eux-mêmes organiser une insurrection. Ils manquent de l'homogénéité qui est vitale pour l'action brusque d'une insurrection armée. Ils sont nécessaires pour donner un caractère légal à l'insurrection. « Mais ils sont insuffisants ... pour organiser l'insurrection dans le sens le plus strict du mot », comme Lénine l'exprima si clairement de nombreuses années avant 1917.

Il est utile de comparer la claire formulation de Lénine avec une analyse des leçons de 1905 par Rosa Luxemburg et Léon Trotsky. Rosa Luxemburg, qui a participé à la Révolution de 1905, ne mentionne, dans son livre remarquable [Grève de masse, parti et syndicat](#), à aucun moment les soviets. Il fallut attendre 1918 pour qu'elle apprécie leur rôle en tant que forme de gouvernement des travailleurs.

Rosa Luxemburg ne reconnaissait aucun rôle gouvernemental aux soviets... même si elle était bien consciente de leur signification ; ils étaient des instruments spontanés de la lutte mais n'avaient pas vocation à être intégrés à une structure institutionnelle permanente. Cette conception des soviets comme moyen plutôt que fin dominait encore la pensée du Spartakusbund en Allemagne 12 ans plus tard, et ce n'est que lorsque les dirigeants spartakistes ont dû faire face à une revendication intempestive du SPD pour une assemblée constituante qu'ils ont accordé un rôle plus positif et permanent aux conseils d'ouvriers et de soldats — inspirés par l'exemple russe !⁴³

Trotsky, qui était président du Soviet de Saint-Pétersbourg en 1905, et qui prédisait le contenu socialiste de la future révolution russe, écrivant en prison immédiatement après la révolution, décrivait clairement le rôle gouvernemental du soviets :

(...) cette organisation n'était autre que l'embryon d'un gouvernement révolutionnaire... Avant l'existence du soviets, nous trouvons parmi les ouvriers de l'industrie de nombreuses organisations révolutionnaires... Mais ce sont des formations à l'intérieur du prolétariat ; leur but immédiat est de lutter pour acquérir de l'influence sur les masses. Le soviets devient immédiatement l'organisation même du prolétariat ; son but est de lutter pour la conquête du pouvoir révolutionnaire... Le soviets, c'est le premier pouvoir démocratique dans l'histoire de la nouvelle Russie. Le soviets, c'est le pouvoir organisé de la masse même au-dessus de toutes ses fractions. C'est la véritable démocratie, non falsifiée, sans les deux chambres, sans bureaucratie professionnelle, qui conserve aux électeurs le droit de remplacer quand ils le veulent leurs députés. Le soviets, par l'intermédiaire de ses membres, les députés que les ouvriers ont élus, préside directement à toutes les manifestations sociales du prolétariat dans son ensemble ou dans ses groupes, organise son action, lui donne un mot d'ordre et un drapeau.⁴⁴

Pourtant, étrangement, après que quelques mois se soient écoulés et les soviets n'étant plus une présence immédiate, Trotsky, réfléchissant aux leçons de la Révolution de 1905, dans son livre [Bilan et perspectives](#) (1906), ne mentionnait même pas les soviets. Il ne faisait aucun effort pour identifier la forme que le gouvernement ouvrier révolutionnaire devait prendre : « (...) la révolution, c'est avant tout la question du pouvoir — non de la forme de l'Etat (assemblée constituante, république, Etats unis), mais du contenu social du gouvernement. »⁴⁵ Il pouvait décrire le soviets qui était apparu, mais il n'avait pour lui pas d'autre signification que celle d'un phénomène historique.

Pour les mencheviks, qui le créèrent, le Soviet de Saint-Pétersbourg n'était ni une organisation de lutte pour le pouvoir, ni une forme gouvernementale. Pour eux, c'était simplement un « parlement prolétarien », un « organe d'auto-administration révolutionnaire », etc.

43 Nettle, *op. cit.*, vol.1, p. 340.

44 Trotsky, [1905](#), *op. cit.*, pp. 222, 224-225.

45 Trotsky, [Bilan et perspectives](#), in *ibid*, p. 470.

Chapitre 8 — « Ouvrez les portes du parti »

Lénine s'appuie sur le comitard

La personnification du concept de Lénine du membre du parti, tel qu'il est décrit dans *Que faire ?* ou dans son argumentation pendant le II^e Congrès et ses suites, était le « comitard » bolchevik. C'était lui le révolutionnaire professionnel par excellence, menant la vie d'un agitateur et d'un organisateur traqué. Tant qu'il était en liberté, il passait tout son temps à organiser des grèves, des manifestations de rue, des réunions secrètes et des conférences. Puis venaient la prison et l'exil, suivis de l'évasion, et d'une nouvelle période d'activité, interrompue à nouveau par l'arrestation et la déportation.

En fait, les mencheviks ne dépendaient pas moins du travail des révolutionnaires professionnels que les bolcheviks, comme le montre le schéma du tableau 5. Malgré tout, dans la conception menchevique du parti, les révolutionnaires professionnels n'avaient pas de rôle spécial à jouer. En théorie, ils étaient au même niveau que tous les autres socialistes — y compris les grévistes et les intellectuels socialistes. Mais pour Lénine, ils avaient une très importante fonction à remplir. A l'inverse de [Martov](#), Lénine considérait sa propre tâche non seulement comme celle d'un dirigeant politique du parti, mais aussi comme le chef d'une hiérarchie de révolutionnaires professionnels.

Il était naturel pour Lénine, chaque fois que les autres dirigeants bolcheviks lui faisaient défaut, de tenter d'établir un contact direct avec les membres de comités inférieurs du parti qui étaient plus déterminés, moins hésitants, et qu'il encourageait et nommait à des positions plus élevées dans la fraction. Il avait une très haute considération pour l'homme de comité. Il faisait l'éloge d'hommes et de femmes d'action résolus comme I.V. Babouchkine, [Inessa Armand](#), [G.K. Ordjonikidzé](#), S.S. Spandarian, [M.p. Tomsky](#), [I.V. Staline](#), [A.I. Rykov](#), [Krassine](#), F.I. Golochtchékine, V.K. Taratoura, [L.p. Sérébriakov](#), et bien d'autres.

Il ne considérait pas l'appareil centralisé du parti de manière fétichiste, ou comme une fin en soi, mais comme un moyen d'accroître l'activité, la conscience et l'organisation des sections d'avant-garde de la classe ouvrière. Par contre, les comitards faisaient montre de claires caractéristiques conservatrices et élitistes, comme on peut le voir dans un appel rédigé par Staline à la veille de la Révolution de 1905 et dont le point culminant est ainsi conçu : « Tendons-nous la main et *serrons-nous autour des comités du parti* ! Nous ne devons pas oublier un instant que *seuls, les comités du parti peuvent nous diriger dignement* : eux *seuls* sauront nous éclairer la route qui mène à cette « terre promise » : le monde socialiste ! »¹

Comparez cela avec les mots de Lénine, écrits pratiquement le même jour dans la lointaine Genève : « Donnez libre cours à la haine et à la colère que des siècles d'exploitation, de souffrances et de malheur ont accumulées dans vos cœurs ! » Trotsky cite ces paroles, et fait le commentaire suivant : « Tout Lénine est dans cette phrase. Il hait avec les masses, il se révolte avec elles ; il sent la révolution dans les fibres de son être et ne demande pas aux insurgés de n'agir qu'avec la sanction des « comités » ».²

Les comitards étaient, de diverses manières, des hommes au caractère solide. Ils dévouaient leur vie au mouvement révolutionnaire et se mettaient complètement à la disposition du parti. Ils n'avaient pas de vie en dehors du mouvement. Et parce qu'ils faisaient de grands sacrifices, ils avaient une grande autorité morale. Ils pouvaient toujours exiger des sacrifices des travailleurs de la base, parce qu'ils donnaient un l'exemple eux-mêmes. Ils acquièrent beaucoup d'assurance en ayant de manière répétée à prendre des décisions immédiates à chaud. Ils étaient, dans l'ensemble, compétents, perspicaces, énergiques et volontaires ; hors-la-loi absolus, ils n'auraient pu survivre autrement.

1 J.V. Staline, « Ouvriers du Caucase, il est temps de se venger ! », *Œuvres*, volume 1.

2 Trotsky, [Staline](#), Grasset 1948, Editions et Librairie Internationale 2011, p. 89.

Les comitards poursuivirent leur activité, inlassablement, pendant des mois et des années. Il suffit de consulter la liste des délégués au V^e Congrès de Londres (1907), par exemple, pour y voir une galerie de gens qui étaient la colonne vertébrale du bolchevisme, les porteurs de la tradition, de la continuité du parti.

Pendant la période de réaction de 1906-1910, ce ne sont pas les comitards qui désertèrent le parti en grand nombre ; dans l'ensemble, ils demeurèrent loyaux. Dans la lutte, un processus de sélection des cadres se produisait, et ceux qui étaient retenus étaient pour la plupart des comitards. Malheureusement, le sacrifice de soi et de grandes capacités ne constituent pas une garantie contre le conservatisme de l'appareil du parti. Herbert Spencer, le célèbre naturaliste, observait avec pertinence que tout organisme se montre conservateur en proportion directe avec sa perfection. Lénine, qui savait recruter, former et fidéliser les comitards, dut s'opposer à leur conservatisme pendant la Révolution de 1905.

Alors que, dans les années qui ont précédé la Révolution de 1905 et la période de réaction qui l'a suivie, les comitards avaient un niveau d'activité et de conscience bien plus élevé que les sections les plus avancées du prolétariat, à l'époque de la révolution elle-même, ils étaient terriblement à la traîne des événements.

Pour survivre pendant les années difficiles de l'illégalité et des souffrances, ils avaient dû construire une discipline qui devenait alors une entrave. Kroupskaïa a résumé avec justesse les caractéristiques du comitard :

Le « comitard » était ordinairement un personnage plein d'assurance, car il voyait l'énorme influence que l'action du comité exerçait sur les masses ; en règle générale, il n'admettait pas de démocratisation au sein du Parti : « Il n'en résulte que des arrestations, nous sommes bien assez liés au mouvement sans cela », disait-il, en son for intérieur ; il avait toujours un peu de mépris pour « ceux de l'étranger », qui « étouffent dans leur graisse et sèment la discorde : qu'ils tâtent donc un peu des conditions russes ! » Le « comitard » n'admettait pas l'autorité émanant de « l'étranger ». En même temps il ne voulait pas d'innovations. Il ne voulait pas et ne savait pas s'adapter aux changements de circonstances.

Pendant la période de 1904-1905, les « comitards » fournirent un travail écrasant, mais la plupart ne s'adaptèrent qu'avec la plus grande difficulté aux possibilités croissantes de légalité et de lutte ouverte.

Il n'y eut pas d'ouvriers au 3^e congrès, en tout cas, il n'y en eut pas un seul tant soit peu remarquable.(...) Par contre, il s'y trouvait beaucoup de « comitards ».³

L'ouverture du parti

Dans la période nouvelle du printemps révolutionnaire de 1905, Lénine chantait une tout autre chanson, et essayait désespérément de débarrasser les comitards de leurs vieilles habitudes, de leur formalisme, de leur prudence et de leurs craintes, les exhortant à l'audace et à l'initiative.

Organisez, organisez, organisez, ouvrez les portes du parti à des forces nouvelles — tel était le message qu'il répétait avec impatience et urgence. Dans une [lettre du 11 février 1905](#) adressée à Bogdanov et à Goussev, il écrivait :

Vraiment, j'en arrive souvent à penser que les 9/10 des bolcheviks ne sont en réalité que des formalistes...

Il faut de jeunes forces. Je conseillerais tout simplement de fusiller sur place ceux qui se permettent de dire que nous manquons d'hommes. Il y a des hommes en Russie, tant qu'on veut. Il faut seulement recruter des jeunes, plus hardiment et plus largement, encore plus hardiment et plus largement, toujours plus hardiment et plus largement, sans craindre la jeunesse. Nous sommes en temps de guerre. La jeunesse décidera de l'issue de

3 N.K. Kroupskaïa, [Souvenirs sur Lénine](#).

la lutte, la jeunesse estudiantine et plus encore la jeunesse ouvrière. Secouez toutes les vieilles habitudes d'immobilité, de respect hiérarchique, etc.! Formez des centaines de cercles de jeunes sympathisants de Vpériod et encouragez-les à travailler sans arrêt. Triplez le comité en y faisant entrer les jeunes, créez cinq sous-comités ou une dizaine, « cooptez » toute personne énergique et honnête. Donnez sans paperasserie à tout sous-comité le droit de rédiger et des tracts (il n'y aura pas grand mal si l'on commet des erreurs, Vpériod les corrigera « avec douceur »). Il faut grouper et mettre en mouvement avec la promptitude la plus grande tous ceux qui ont de l'initiative révolutionnaire. Ne craignez pas leur manque de préparation, ne tremblez pas devant leur inexpérience et leur manque de culture...

Mais organisez à tout prix, organisez et organisez des centaines de cercles en reléguant tout-à-fait à l'arrière-plan les habituelles sottises (hiérarchiques) des comités. Nous sommes en temps de guerre. Ou de nouvelles organisations militaires, jeunes, fraîches, énergiques, se formeront partout pour accomplir sous tous ses aspects, dans tous les milieux, l'œuvre révolutionnaire de la social-démocratie, ou vous périerez avec le renom de « comitards » nantis de sceaux.⁴

Le 25 mars 1905, il écrivait au comité du parti d'Odessa : « Acceptez-vous des ouvriers au comité ? C'est indispensable, absolument indispensable! Pourquoi ne nous mettez-vous pas en contact direct avec eux ? Pas un seul ouvrier qui écrive dans *Vpériod*. C'est scandaleux! Il nous faut à tout prix avoir des dizaines de correspondants ouvriers. »⁵

Peu de temps après, dans une brochure intitulée *Temps nouveaux et forces nouvelles*, il appelait avec encore plus de véhémence le parti à s'ouvrir. Mais cet appel rencontra une résistance obstinée de la part des comitards conservateurs.

Au III^e Congrès, au printemps de 1905, Lénine et [Bogdanov](#) proposèrent une résolution invitant instamment le parti à ouvrir largement ses portes aux ouvriers, qui devaient être encouragés à y jouer un rôle dirigeant, et

(...) affermir de toutes leurs forces la liaison du parti avec la masse de la classe ouvrière, en élevant des couches de plus en plus larges de prolétaires et de demi-prolétaires à la pleine conscience social-démocrate, en développant leur initiative révolutionnaire social-démocrate, en se préoccupant de distinguer dans la masse ouvrière un nombre aussi grand que possible d'ouvriers capables de diriger le mouvement et les organisations du parti, en qualité de membres des centres locaux et du centre du parti, en créant le plus possible d'organisations ouvrières affiliées à notre parti, en faisant en sorte que les organisations ouvrières qui ne veulent ou ne peuvent s'affilier à notre parti lui soient, tout au moins, sympathisantes.⁶

Le débat du congrès fut très houleux. L'orateur suivant, Gradov ([Kamenev](#)), déclara : « Je dois exprimer ma forte opposition à l'adoption de cette résolution. En tant que question de la relation des ouvriers et de l'intelligentsia dans les organisations du parti, cette question n'existe pas. (Lénine : Elle existe) Non, elle n'existe pas : elle existe comme question démagogique, c'est tout. »⁷

L'intégration d'ouvriers dans les comités locaux fut débattue avec une chaleur particulière. Filippov indiqua qu'il n'y avait qu'un ouvrier dans le comité de Saint-Pétersbourg, alors que le travail à Saint-Pétersbourg durait depuis 15 ans. (Lénine : scandaleux!)⁸ Leskov exposa que dans le comité du Nord les choses étaient encore pires :

4 Lénine, *Œuvres*, Vol. 8, pp141-143.

5 *ibid.*, vol.34, p. 318.

6 *ibid.*, vol.8, pp. 413.

7 [3-й съезд РСДРП : Протоколы.](#), Moscou 1959, p. 255 ; Schwarz, 1905, op. cit., p. 217.

8 [3-й съезд РСДРП : Протоколы.](#), Moscou 1959, p. 267.

Chez nous, dans le comité du Nord il y avait auparavant 3 ouvriers sur 7 membres ; et aujourd'hui, aucun ouvrier sur huit membres du comité. Très bientôt cette question va devenir encore plus complexe. Le mouvement ouvrier grandit de façon impétueuse, à l'écart de l'influence du parti, et la masse qui se met nouvellement en mouvement doit être organisées. Cela affaiblit l'influence idéologique de la social-démocratie.⁹

Ossipov rapporte : « Il n'y a pas si longtemps, j'ai fait la tournée des comités du Caucase... A l'époque, il y avait un ouvrier dans le comité de Bakou..., un dans le comité de Batoum, et aucun dans le comité de Koutais. Et seul le comité de Tiflis en avait plusieurs. Se pourrait-il que nos camarades du Caucase préfèrent des membres des comités issus de l'intelligentsia à des membres de comité ouvriers ? »¹⁰

Orlovsky fit le commentaire suivant : « un parti ouvrier dont toute la direction est la propriété héréditaire de l'*intelligentsia* est condamné à l'anémie. »¹¹ A. Belsky (Krassikov) déclara : « Dans nos comités, et dans mon travail j'en ai vu beaucoup, il y a une espèce d'ouvriérophobie. »¹² Lénine intervint alors, et la session devint encore plus bruyante.

Le devoir du futur centre est de réorganiser un bon nombre de nos comités ; l'inertie de leurs membres doit être vaincue. (Applaudissements et protestations) J'entends le camarade Serguéïev siffler et ceux qui n'appartiennent pas aux comités applaudir. Je pense qu'il faut envisager la chose plus largement. La tâche d'introduire des ouvriers dans les comités n'est pas uniquement pédagogique, elle est aussi politique. Les ouvriers ont un instinct de classe et deviennent assez promptement, après une brève initiation politique, des social-démocrates conséquents. Je souhaiterais ardemment qu'il y ait huit ouvriers pour deux intellectuels dans chacun de nos comités.¹³

Mikhaïlov, parlant immédiatement après Lénine, jeta de l'huile sur le feu :

*Nous devons faire en sorte que les comités soient immédiatement élargis à 15-20 membres, avec un conseil directeur élu. Le contingent principal d'un comité doit être formé d'ouvriers. On dit que nous n'avons pas d'ouvriers capables de siéger dans un comité. Ce n'est pas vrai. Le critère pour admettre des ouvriers devrait être différent de celui appliqué à l'intelligentsia. On parle de social-démocrates trempés, mais dans la pratique des intellectuels, des étudiants de première et de deuxième année, s'étant familiarisés avec les idées social-démocrates dans le [Programme d'Erfurt](#) et quelques numéros de l'*Iskra*, sont déjà considérés comme des social-démocrates trempés. Ainsi, dans la pratique les conditions pour l'intelligentsia sont très basses, et pour les ouvriers elles sont démesurément élevées. (Cris : Lénine : « Très vrai ! » La majorité des voix : « Faux ») Le seul critère correct pour l'admission des ouvriers dans un comité doit être le degré de leur influence dans les masses. (Sifflets, cris...) Tous les ouvriers qui sont des dirigeants et qui ont été dans nos cercles doivent être membres de notre comité. (Exact!) Je pense que c'est la seule façon de régler la question controversée entre les ouvriers et l'intelligentsia et de couper l'herbe sous le pied à la démagogie.¹⁴*

Plus tard, Lénine revint sur la question :

Je ne pouvais pas tenir en place en entendant dire qu'il n'y a pas d'ouvriers capables de devenir membres des comités. La question traîne en longueur, le parti souffre d'un mal,

9 *ibid.*, p. 265.

10 *ibid.*, p. 334.

11 *ibid.*, p. 275.

12 *ibid.*, p. 335 ; Schwarz, *op. cit.*, pp. 218-19.

13 Lénine, *Œuvres*, Vol. 8, p. 411.

14 [3-й съезд РСДРП : Протоколы](#), Moscou 1959, p. 262.

c'est évident ; Il faut admettre les ouvriers dans les comités. Chose étonnante : il n'y a que trois hommes de plume au congrès, le reste est formé des membres des comités ; or, les premiers sont pour l'entrée des ouvriers dans le comité, et ce sont les comitards qui s'échauffent on ne sait pourquoi.

« Les ronds de cuir et les gardiens du sceau » devaient être éliminés :

Si cet article menace les comités composés d'intellectuels, je me prononce d'autant plus volontiers en sa faveur. Les intellectuels doivent toujours être tenus entre des mains fermes. Ils sont toujours à la tête de chamailleries de toutes sortes...

On ne peut se fier à un petit cénacle d'intellectuels, mais on peut et on doit se fier à des centaines d'ouvriers organisés.¹⁵

La plupart des délégués au congrès étaient des comitards opposés à toute initiative de nature à affaiblir leur autorité sur les militants de base. Se barricadant derrière des citations de *Que faire ?*, ils appelaient à une « extrême prudence » dans l'admission d'ouvriers dans les comités et condamnaient ceux qui « jouaient à la démocratie. » La résolution de Lénine fut battue par 12 voix contre 9 et demie. Ce ne devait pas être la dernière fois qu'il se trouva en minorité parmi les dirigeants bolcheviks, ou même hué à un congrès bolchevik.¹⁶

Le malheureux Lénine dut convaincre ses partisans de s'opposer à la ligne proposée dans *Que faire ?* Il nia qu'il ait

*... été dans mon intention au II^e Congrès non plus d'ériger les formulations dans *Que faire ?* en une sorte de programme, un énoncé de principes particuliers. Bien au contraire, j'usai d'une expression qui par la suite devait être souvent citée, celle de la barre tordue. *Que faire ?* disais-je, redresse la barre tordue par les économistes..., et c'est précisément parce que nous redressons énergiquement les déviations que notre « barre » sera toujours bien droite.*

*Le sens de ces mots ne prête pas à confusion : *Que faire ?* par la polémique, corrige l'économisme. Considérer le contenu de cette brochure en faisant abstraction de cette tâche serait erroné.¹⁷*

Sur l'idée que la conscience socialiste ne pouvait être apportée que de « l'extérieur », et que la classe ouvrière ne pouvait accéder spontanément qu'à la conscience trade-unioniste, Lénine formulait désormais sa conclusion dans des termes qui étaient l'opposé exact de ceux de *Que faire ?* Dans un article appelé [La réorganisation du parti](#), écrit en novembre 1905, il écrit sans ambages : « Instinctivement, spontanément, la classe ouvrière est social-démocrate. »¹⁸

Quelques années plus tard, dans un article commémorant la Révolution de 1905, Lénine va encore plus loin dans l'idée que le capitalisme lui-même inculque une conscience socialiste à la classe ouvrière.

Les conditions mêmes de la vie des ouvriers les rendent aptes à la lutte et les incitent à combattre. Le capital rassemble les ouvriers par masses importantes dans les grandes villes ; il les groupe, leur apprend à s'unir dans l'action. A chaque pas les ouvriers se trouvent face à face avec leur principal ennemi : la classe des capitalistes. En combattant cet ennemi, l'ouvrier devient socialiste, arrive à comprendre la nécessité de réorganiser entièrement toute la société, de supprimer entièrement toute misère et toute oppression.¹⁹

¹⁵ Lénine, *Œuvres*, Vol. 8, p. 414, 418.

¹⁶ L'opposition des comitards à l'intégration des ouvriers aux comités ne se limitait pas aux bolcheviks. La même chose se passait chez les mencheviks. (voir Martov, *Geschichte der russischen Sozialdemokratie*, op. cit., p. 136.)

¹⁷ Lénine, « [Douze ans après](#) », *Œuvres*, vol.13

¹⁸ *ibid.*, vol.10, p. 24.

Cela ne signifie pas que Lénine avait tort dans *Que faire ?* En 1900-1903, l'accent mis sur le besoin d'une organisation de révolutionnaires professionnels était parfaitement justifié. En 1908, il écrivait :

Se lancer aujourd'hui dans des raisonnements sur le fait que l'Iskra (en 1901 et 1902 !) surestimait l'idée de l'organisation des révolutionnaires professionnels, c'est comme si après la guerre russo-japonaise on accusait les Japonais d'avoir surestimé les forces armées russes, de s'être préoccupé exagérément avant la guerre de préparer leur lutte contre ces forces. Pour vaincre, les Japonais devaient rassembler toutes leurs forces contre la plus grande quantité possible de forces russes. Malheureusement, nombreux sont ceux qui jugent notre parti de l'extérieur, sans connaître les choses, sans se rendre compte qu'aujourd'hui l'idée d'une organisation de révolutionnaires professionnels a déjà totalement triomphé. Or, cette victoire n'eût pas été possible si l'idée n'en avait pas été poussée au premier plan, si l'on ne l'avait pas « exagérément » inculquée à des gens qui en empêchaient la réalisation.²⁰

Ce n'était pas dans le caractère de Lénine d'abandonner un combat, et quelques mois après le III^e Congrès, en novembre 1905, il reprenait la polémique avec une vigueur accrue. Les portes du parti devaient être ouvertes, malgré les comitards conservateurs : « ... appelez à vous tous les ouvriers social-démocrates, incluez-les par centaines et milliers dans les organisations du parti. »²¹

Les comitards avaient très peur du danger de « diluer » le parti. Lénine combattit cette opposition au recrutement ouvrier de la manière suivante :

On pourrait voir un danger dans le brusque afflux au parti d'une masse non social-démocrate. Le parti se dissoudrait alors dans la masse, cesserait d'être l'avant-garde consciente de la classe ouvrière et s'abaisserait au rang d'arrière-garde. Une période vraiment déplorable s'ouvrirait. Ce danger pourrait certainement devenir des plus graves si nous avons un penchant à la démagogie, si les assises (programme, règles de tactique, expérience en matière d'organisation) faisaient défaut au parti, ou si elles étaient faibles et vacillantes. Mais justement, ce « si » n'existe pas. (...) Nous avons un programme ferme, officiellement accepté par tous les social-démocrates, qui n'a jamais suscité de critique de fond, du moins quant à ses thèses essentielles. (La critique de certains points, de certaines formules du programme est parfaitement légitime et nécessaire dans tout parti vivant.) Nous avons des résolutions sur la tactique qui ont été méthodiquement et soigneusement élaborées aux II^e et III^e Congrès ainsi que dans la presse social-démocrate au cours de longues années. Nous avons quelque expérience aussi en matière d'organisation, nous avons une organisation de fait qui a joué un rôle éducateur et incontestablement porté ses fruits²²

Les portes du parti devaient être grandes ouvertes, même aux travailleurs religieux s'ils s'opposaient aux employeurs et au gouvernement.

Font aussi preuve d'inconséquence, bien entendu, ceux des ouvriers qui restent chrétiens, qui croient en Dieu, ainsi que les intellectuels partisans (fi ! fi !) de la mystique, mais nous ne les chasserons ni du Soviet ni même du Parti, car nous sommes fermement convaincus que la lutte véritable, le travail au coude à coude convaincra du bien-fondé du marxisme tous les éléments valables, rejettera loin de lui tout ce qui ne l'est point. Pour ce qui est de notre force, de la force dominante des marxistes au sein du Parti ouvrier social-démocrate de Russie, nous n'en doutons pas une seconde.²³

19 Lénine, « [Les enseignements de la révolution](#) », *Œuvres*, vol.16, pp. 319.

20 Lénine, « [Douze ans après](#) », *Œuvres*, vol.13, p. 101-102.

21 *ibid.*, vol.10, p. 24.

22 *ibid.*, pp. 23-24.

23 Lénine, « [Nos tâches et le soviet des députés ouvriers](#) », *Œuvres*, vol. 10., p. 15.

Les non-travailleurs devaient aussi être encouragés à adhérer au parti.

Le prolétariat des villes, le prolétariat industriel formera inmanquablement le noyau de notre parti ouvrier social-démocrate ; mais nous devons y attirer, instruire, organiser tous les travailleurs et tous les exploités, comme le dit d'ailleurs notre programme, tous sans exception : artisans, semi-prolétaires, mendiants, domestiques, vagabonds, prostituées, à la condition expresse, bien entendu, qu'ils adhèrent à la social-démocratie, et non l'inverse, qu'ils adoptent le point de vue du prolétariat, et non pas que le prolétariat adopte le leur.²⁴

Dans un style caractéristique, Lénine répétait les tâches immédiates auxquelles il voyait le mouvement confronté. Durant cette période, il appela continuellement le parti à s'ouvrir à la masse des ouvriers : « J'exprimai au III^e Congrès du parti le vœu de voir les comités du parti comprendre huit ouvriers pour deux intellectuels.²⁵ Que ce vœu a vieilli ! Il faut aujourd'hui souhaiter que les nouvelles organisations du parti comprennent, pour un intellectuel, plusieurs centaines d'ouvriers social-démocrates ! »²⁶

Un an plus tard, en décembre 1906, il répétait :

Il faut en effet maintenant élargir le parti en lui adjoignant des éléments prolétariens. Il n'est pas normal qu'à Pétersbourg nous n'ayons que 6.000 membres (il y a 81.000 ouvriers dans les usines de la province de Saint-Pétersbourg qui emploient 500 ouvriers et plus ; il y a au total 150.000 ouvriers) ; il n'est pas normal que dans la région industrielle centrale, on ne compte que 20.000 membres du parti (il y a 377.000 ouvriers dans les usines employant 500 travailleurs et plus ; au total 562.000 ouvriers dans la région). Il faut savoir recruter²⁷ au parti cinq ou dix fois plus d'ouvriers dans de tels centres.²⁸

Cela dit, Lénine trouva la tâche très difficile parmi les gens qu'il avait lui-même organisés et formés. La loyauté des comitards envers l'organisation, que Lénine avait cultivée et à laquelle il attachait un grand prix, se transforma en fétichisme organisationnel et devint pour le bolchevisme un obstacle sérieux.

Et pourtant, elle tourne...

En dépit de l'opposition déterminée des hommes des comités, le parti bolchevik se développa rapidement dans le sillage de la révolution, et sa composition sociale changea radicalement.

Sur la base de rapports présentés au deuxième congrès, les effectifs du POSDR en Russie en 1903 ne pouvaient être supérieurs à quelques milliers, sans compter les membres du Bund... Au quatrième congrès, en avril 1906, les effectifs avaient augmenté, et sont estimés à 13.000 pour les bolcheviks et 18.000 pour les mencheviks. Une autre estimation (pour octobre 1906) compte 33.000 bolcheviks, 43.000 mencheviks... En 1907, les effectifs totaux atteignaient 150.000 : 46.143 bolcheviks, 38.174 mencheviks, 25.468 bundistes ; et les sections polonaise et lettone du parti, 25.654 et 13.000 respectivement.²⁹

24 Lénine, « [L'attitude de la social-démocratie à l'égard du mouvement paysan](#) », *Œuvres*, vol.9, p. 245.

25 voir *ibid.*, vol. 8, p. 411.

26 *ibid.*, vol.10, p. 28.

27 « Nous disons : « Nous devons savoir recruter », car le chiffre des ouvriers sympathisant à la social-démocratie est sans aucun doute bien des fois supérieur au nombre des membres du Parti dans ces centres. Il y a chez nous de la routine, il faut réagir. Il faut savoir adapter, là où il est convenable, les *lose Organisationen*, les organisations prolétariennes qui sont plus libres, plus larges, plus accessibles. Notre mot d'ordre : élargissement du Parti ouvrier social-démocrate, contre un congrès ouvrier sans-parti, contre un parti sans-parti ! » (*ibid.*, vol.11, p. 373.)

28 *ibid.*, vol.11, p. 373.

29 Lane, *Roots*, op. cit., pp. 12-13.

Les bolcheviks devinrent également en grande partie une organisation de jeunes, un facteur qui a plus d'une fois aidé Lénine à surmonter la résistance conservatrice au changement dans le parti. En 1907, la structure par âges de la « base » s'établissait, par fraction et en pourcentage, ainsi qu'il suit :³⁰

Âge	Bolcheviks	Mencheviks	Total
+ de 30	13 %	7 %	20 %
25-29	8 %	6 %	14 %
20-24	19 %	6 %	25 %
10-19	11 %	1 %	12 %
Total	51 %	20 %	71 %

Les « militants » — définis comme propagandistes, orateurs, agitateurs, membres d'un soviet local ou d'un détachement armé (social-démocrate) — n'étaient pas beaucoup plus vieux.³¹

Âge	Bolcheviks	Mencheviks	Total
+ de 30	10 %	10 %	20 %
25-29	14 %	16 %	30 %
20-24	25 %	9 %	34 %
10-19	10 %	0 %	10 %
Total	59 %	35 %	94 %

La direction du parti était aussi plutôt jeune. Des dirigeants bolcheviks en 1907,

... les plus vieux étaient Krassine, Lénine et Krassikov (tous âgés de 37 ans). Les plus jeunes étaient Litvinov et Zemliatchka (tous deux âgés de 31 ans). L'âge moyen des neuf dirigeants bolcheviks était de 34 ans. Chez les dirigeants mencheviks, la moyenne était de 44 ans.³²

Lénine était à la fois heureux et fier que le parti soit un parti de jeunes.

Nous sommes le parti de l'avenir, et l'avenir appartient à la jeunesse. Nous sommes un parti de novateurs, et la jeunesse suit toujours de préférence les novateurs. Nous sommes un parti qui combat avec abnégation un vieux régime pourri. La jeunesse sera toujours la première à marcher pour une lutte où il faut faire don de soi.

Il n'y a pas de doute, nous préférons laisser aux cadets le plaisir de recruter de vénérables « plus-de-trente-ans », déjà « fatigués », des révolutionnaires « assagis » et des renégats de la social-démocratie. Nous serons toujours le parti de la jeunesse dans notre classe d'avant-garde !³³

30 *ibid.*, p. 37.

31 *ibid.*, p. 36.

32 *ibid.*, p. 35.

Quelques années plus tard, dans une lettre à [Inessa Armand](#), il écrivait : « Le seul travail qui vaille la peine est celui que l'on fait parmi la jeunesse ! »³⁴

Un autre facteur qui lui permit de surmonter la résistance conservatrice du parti était sa composition largement prolétarienne. Les résultats du recensement du parti en 1922, à l'occasion duquel des informations furent recueillies sur les effectifs bolcheviks en 1905, font apparaître la répartition socio-professionnelle suivante³⁵

	Ouvriers	Paysans	Employés	Autres	Total
Quantité	5,200	400	2,300	500	8,400
% du total	61.9	4.8	27.4	5.9	100

Des cellules du parti virent le jour dans un grand nombre d'usines. Ainsi, le rapport du comité de Saint-Pétersbourg au troisième congrès des bolcheviks (mai 1905) dénombrait 17 cellules dans les usines du district de Saint-Pétersbourg, 18 dans le district de Vyborg, 29 dans le district de la Cité, 20 dans le district de la Néva et 15 cercles parmi les artisans.³⁶ De même, à Moscou, à la fin de l'été 1905 les bolcheviks revendiquaient 40 cellules d'usine.³⁷

Les faits réfutent complètement la notion que le parti était constitué d'une poignée d'intellectuels, une opinion dominante parmi les historiens anti-bolcheviks. Ainsi, J.L.H. Keep a proclamé que « le POSDR, parti prolétarien autoproclamé, était en réalité une organisation d'intellectuels révolutionnaires bénéficiant d'un soutien populaire modique. »³⁸ Lénine écrivait en janvier 1907 que seuls des menteurs « peuvent aujourd'hui mettre en doute le *caractère prolétarien de masse* du parti social-démocrate de Russie. »³⁹

Avec le temps, la proportion de travailleurs manuels s'accrut considérablement, non seulement parmi les militants de base mais aussi parmi les délégués aux congrès du parti. La composition sociale des délégués de quatre congrès était la suivante :

33 Lénine, *Œuvres*, vol.11, p368.

34 *ibid.*, vol. 43, p. 630.

35 Lane, *op. cit.*, pp. 25-26. Cette information est basée sur l'évaluation des membres, dont plus de la moitié se considéraient eux-mêmes comme des « ouvriers ». Le petit nombre de « paysans » ici recensés montre qu'une classification comme « paysan » faisait référence à une situation légale à la naissance et non à une profession : le plus gros des « paysans » dans le mouvement, même en 1905, avait déjà quitté le village pour travailler dans les usines.

36 [3-й съезд РСДРП : Протоколы](#), Moscou 1959, pp. 547-53.

37 *Proletari*, n° 22, octobre 1915 ; Lane, *op. cit.*, p. 116.

38 Keep, *Rise*, *op. cit.*, p. 287.

39 Lane, *op. cit.*, p. 37.

Congrès	Ouvriers	Paysans	Employés et autres	Inconnus
II° (1903)	3	0	40	8
III° (1905)	1	0	28	1
IV° (1906)	36	1	108	0
V° (1907)	116	2	218	0

Le congrès le plus représentatif fut probablement le cinquième, en 1907, pour lequel il fut indiqué que chaque délégué représentait 500 membres locaux du parti. La composition sociale des délégués bolcheviks et mencheviks en termes de profession (ou d'ancienne profession) est montrée dans le tableau suivant :⁴⁰

Profession	Bolcheviks		Mencheviks	
	Nombre	%	Nombre	%
<i>Travailleurs manuels</i>	38	36.2	30	31.9
<i>Employés</i>	12	11.4	5	5.1
<i>Professions libérales</i>	13	12.4	13	13.4
<i>Révolutionnaires professionnels</i>	18	17.1	22	22.1
<i>Journalistes</i>	15	14.3	18	18.6
<i>Sans</i>	4	3.8	3	3.1
<i>Etudiants</i>	5	4.8	5	5.2
<i>Propriétaires</i>	0	0.0	1	1.0
Total	105	100.0	97	100.4

Le tableau des professions montre un degré important de similitude entre les deux fractions. Les seules différences se trouvent dans les groupes des employés de bureau et des travailleurs manuels, plus nombreux chez les bolcheviks que chez les mencheviks, et dans le groupe des révolutionnaires professionnels, où les mencheviks sont en proportion légèrement plus élevée que les bolcheviks. Ce dernier point réfute l'assertion communément admise selon laquelle les bolcheviks étaient, à l'inverse des mencheviks, une fraction de « révolutionnaires professionnels ».⁴¹

Conclusion

L'attitude de Lénine envers les formes organisationnelles était toujours historiquement concrète ; d'où sa force. Il n'était jamais prisonnier de schémas d'organisation abstraits, dogmatiques, mais toujours prêt à changer la structure organisationnelle du parti pour refléter le développement de la lutte des classes.

⁴⁰ *ibid.*, p. 38.

⁴¹ *ibid.*, p. 39.

L'organisation est subordonnée à la politique. Cela ne signifie pas qu'elle est sans *influence* indépendante sur la politique. Mais elle est, et doit être, subordonnée à la politique concrète du moment. La vérité est toujours concrète, comme Lénine le répétait si souvent. Et cela s'applique aussi aux formes d'organisation nécessaires pour mener à bien les tâches concrètes.

Lénine comprenait mieux que quiconque le besoin d'une organisation centralisée du parti. Cela dit, il la voyait non pas comme un but en soi, mais comme un levier pour élever le niveau d'activité et de conscience de la masse des travailleurs. Transformer l'organisation en fétiche, s'y soumettre même lorsqu'elle empêche l'action de masse, était contraire à sa conception. Lorsqu'il le jugeait nécessaire, comme il l'a fait en 1905-1907 ou en 1917, il en appelait à l'énergie des masses pour surmonter le conservatisme de l'appareil du parti.

Chapitre 9 — Lénine et l'insurrection armée

***Les grands problèmes de la vie des peuples ne sont tranchés que par la force.*¹**

Pour Lénine, l'insurrection armée était le point culminant de la révolution. Les passifs mencheviks ne comprirent jamais le rôle de la préparation active d'un soulèvement. Les anciens putschistes blanquistes ne considéraient que l'aspect technique d'une insurrection, la coupant complètement du mouvement de masse général, de la vie quotidienne des masses, de leur organisation et de leur conscience de classe. Lénine, lui, fait référence encore et encore à l'insurrection considérée comme un art qui nécessitait une étude et une exécution actives, mais un art relié au mouvement général de la révolution.

Marx disait que la révolution était l'accoucheuse de la nouvelle société ; un accouchement obéit à certaines règles spécifiques, qui doivent être étudiées. Lénine posait la question de l'insurrection sous cet éclairage, considérant les circonstances concrètes de son avènement. Ainsi, dans différentes périodes de sa vie, il posa la question différemment.

En 1897, il remit la question à plus tard. Dans ses [Tâches des social-démocrates russes](#), il déclare que

... dissenter par avance sur le moyen qu'emploiera cette organisation pour porter un coup décisif à l'absolutisme : préférera-t-elle, par exemple, l'insurrection ou la grève politique de masse, ou encore un autre procédé d'attaque – dissenter par avance sur ce point (...) ce serait comme si des généraux organisaient un conseil de guerre avant de rassembler des troupes.²

Rassembler des troupes nécessitait une organisation générale, de la propagande et de l'agitation. En 1902, dans [Que faire ?](#), il traitait la question de l'insurrection et termes de préparation générale :

Qu'on se représente (...) une insurrection populaire. Tout le monde conviendra sans doute aujourd'hui que nous devons y songer et nous y préparer. Mais comment nous y préparer ? Vous ne voudriez tout de même pas qu'un Comité central désigne des agents dans toutes les localités pour préparer l'insurrection ? Si même nous avons un Comité central et qu'il prît cette mesure, il n'obtiendrait rien dans les conditions actuelles de la Russie. Au contraire, un réseau d'agents qui se serait formé de lui-même en travaillant à la création et à la diffusion d'un journal commun, ne devrait pas « attendre les bras croisés » le mot d'ordre d'insurrection ; il accomplirait justement une œuvre régulière, qui lui garantirait en cas d'insurrection le plus de chances de succès. Œuvre qui renforcerait les liens avec les masses ouvrières les plus profondes et toutes les couches de la population mécontentes de l'autocratie, ce qui est si important pour l'insurrection. C'est en faisant ce travail qu'on apprendrait à apprécier exactement la situation politique générale, et, par suite, à bien choisir le moment favorable pour l'insurrection. C'est cette action qui apprendrait à toutes les organisations locales à réagir simultanément en face des problèmes, incidents ou événements politiques qui passionnent toute la Russie ; à répondre à ces « événements » de la façon la plus énergique, la plus uniforme et la plus rationnelle possible. Car au fond, l'insurrection est la « riposte » la plus énergique, la plus uniforme et la plus rationnelle faite par le peuple entier au gouvernement. Cette action précisément qui apprendrait à toutes les organisations révolutionnaires, sur tous les points de la Russie, à entretenir entre elles les relations les plus régulières et en même temps les plus clandestines, relations qui créent l'unité effective du parti et sans lesquelles il est impossible de discuter ensemble du

1 Lénine, « [Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique](#) », *Œuvres*, vol.9, p. 131.

2 *ibid.*, vol.2, p. 349.

*plan de l'insurrection et de prendre, à la veille de cette dernière, les mesures préparatoires nécessaires, qui doivent être tenues dans le plus strict secret.*³

Le troisième stade de considération de la question vient en 1905. Après le Dimanche rouge du 9 janvier 1905, Lénine avance l'insurrection comme un appel direct, dans le journal *Vpériod* et au troisième congrès de mai 1905. Dans une *Résolution sur l'insurrection armée* déposée au congrès, il déclare :

... le III^e Congrès du POSDR reconnaît que la tâche d'organiser le prolétariat pour une lutte directe contre l'autocratie au moyen d'une insurrection armée est l'une des tâches primordiales et urgentes du parti, dans la période révolutionnaire que nous traversons.

C'est pourquoi le congrès recommande à toutes les organisations du parti

a) d'expliquer au prolétariat, par la propagande et l'agitation, non seulement la signification politique, mais l'aspect pratique et d'organisation de la prochaine insurrection armée,

b) d'expliquer, en même temps, le rôle des grèves politiques de masse, qui peuvent avoir une signification importante au début et au cours même de l'insurrection,

*c) de prendre les mesures les plus énergiques pour armer le prolétariat, et d'élaborer un plan d'insurrection armée et de sa direction immédiate, en créant, dans la mesure où cela est nécessaire, des groupes spéciaux de militants.*⁴

Le soulèvement armé fut central dans toutes les résolutions du III^e Congrès. Chaque point de l'ordre du jour fut débattu et décidé sous son éclairage.

Quelques mois après le congrès, dans son livre [Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique](#), Lénine insista à nouveau sur l'urgence de la préparation de l'insurrection :

Nous avons sans doute encore beaucoup, beaucoup à faire pour éduquer et organiser la classe ouvrière, mais le tout est maintenant de savoir où doit être le centre de gravité politique de cette éducation et de cette organisation. Dans les syndicats et les associations légales ou bien dans l'insurrection armée, dans la création d'une armée et d'un gouvernement révolutionnaires ? La classe ouvrière s'éduque et s'organise dans les deux cas. Les deux choses sont évidemment nécessaires. Le tout est pourtant de savoir, dans la révolution actuelle, où se feront pour l'essentiel l'éducation et l'organisation de la classe ouvrière. Dans les syndicats et associations légales ou dans l'insurrection ?⁵

Un peu plus tard, il jugea : « Les grands problèmes de la vie des peuples ne sont tranchés que par la force. »⁶

A la veille du soulèvement armé à Moscou, en décembre 1905, Lénine exposa clairement que lorsque les masses sont poussées à la révolution et prêtes à l'action, le parti doit appeler à l'insurrection et expliquer aux masses les étapes pratiques de sa réussite.

Le mot d'ordre de l'insurrection confie la décision à la force matérielle ; or, dans la civilisation européenne actuelle la force matérielle n'est constituée que par la force des armes. Ce mot d'ordre ne doit pas être formulé tant que les conditions générales de la révolution ne sont pas mûres, tant que l'effervescence et la disposition des masses à agir ne se sont pas clairement manifestées, tant que les circonstances extérieures n'ont pas abouti à une crise flagrante. Mais du moment que ce mot d'ordre est lancé, (...) du

3 *ibid.*, vol.5, pp. 529–530.

4 *ibid.*, vol.8, pp. 375–376.

5 *ibid.*, vol.9, p. 13.

6 Lénine, [Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique](#), Paris, 1971, p. 183.

moment que le sort en est jeté, il faut expliquer directement et ouvertement aux masses quelles sont actuellement les conditions pratiques du succès de la révolution.⁷

L'insurrection considérée comme un art

A de nombreuses reprises, en particulier après la lutte armée de décembre 1905 à Moscou, Lénine se référait à une « thèse profonde » de Marx et Engels, selon laquelle « l'insurrection est un art, et la principale règle de cet art est *l'offensive*, une offensive d'un courage à toute épreuve et d'une inébranlable fermeté ». Il mettait l'accent sur l'importance extrême des connaissances militaires, de la technique militaire et de l'organisation militaire. Les travailleurs doivent tirer des enseignements des connaissances et les techniques des capitalistes, et de leur propre expérience de la lutte.

Dans un article intitulé [Les enseignements de l'insurrection de Moscou](#), écrit en août 1906, Lénine disait :

La technique militaire, en ces tout derniers temps, enregistre de nouveaux progrès. La guerre japonaise a fait apparaître la grenade à main. Les manufactures d'armes ont jeté sur le marché le fusil automatique. L'une et l'autre sont employés avec succès dans la révolution russe, mais dans des proportions qui sont loin d'être suffisantes. Nous pouvons et devons profiter des perfectionnements techniques, apprendre aux détachements ouvriers la fabrication en grand des bombes, les aider, ainsi que nos groupes de combat, à se pourvoir d'explosifs, d'amorces et de fusils automatiques.⁸

Et sur les leçons du soulèvement de Moscou, il écrivait :

La tactique militaire dépend du niveau de la technique militaire — c'est Engels qui a répété cette vérité et l'a mise toute mâchée dans la bouche des marxistes. La technique militaire n'est plus ce qu'elle était au milieu du XIX^e siècle. Opposer la foule à l'artillerie et défendre les barricades avec des revolvers serait une sottise. Et Kautsky avait raison lorsqu'il écrivait qu'il est temps, après Moscou, de réviser les conclusions d'Engels, et que Moscou a promu « une nouvelle tactique des barricades ». Cette tactique était celle de la guerre de partisans. L'organisation qu'elle supposait, c'étaient de tout petits détachements mobiles : groupes de dix, de trois et même de deux hommes. On rencontre souvent aujourd'hui, chez nous, des social-démocrates qui ricanent quand on parle de ces groupes de cinq ou de trois. Mais ricaner n'est qu'un moyen facile de fermer les yeux sur ce nouveau problème de la tactique et de l'organisation requises pour les batailles de rues, face à la technique militaire moderne. Lisez attentivement le récit de l'insurrection de Moscou, messieurs, et vous comprendrez quel rapport ont les « groupes de cinq » avec le problème de la « nouvelle tactique des barricades ».

Cette tactique, Moscou l'a promue, mais il s'en faut de beaucoup qu'elle lui ait donné un développement, une extension assez large, qu'elle en ait fait une véritable tactique de masse. Les combattants n'étaient pas assez nombreux ; la masse ouvrière n'avait pas reçu le mot d'ordre d'attaques audacieuses et n'a pas agi dans ce sens ; le caractère des détachements de partisans était trop uniforme, leur armement et leurs procédés insuffisants ; ils ne savaient guère diriger les foules. Nous devons remédier à tout cela et nous y remédierons en étudiant l'expérience de Moscou, en la diffusant dans les masses, en éveillant l'initiative créatrice des masses elles-mêmes dans le sens du développement de cette expérience.⁹

Lénine voyait déjà clairement que la révolution ne pouvait être victorieuse que si au moins une partie de l'armée passait du côté des révolutionnaires. Cela devint encore plus clair en 1917. Mais pour cela,

7 Lénine, *Œuvres*, vol.9, p. 381.

8 *ibid.*, vol.11, p. 177.

9 *ibid.*, pp. 175–176.

les soldats doivent être convaincus que les ouvriers sont prêts à se saisir de la victoire au prix de leurs propres vies.

Bien entendu, si la révolution ne gagne pas les masses et l'armée elle-même, il ne saurait même être question de lutte sérieuse. Bien entendu, l'action dans l'armée est nécessaire. Mais il ne faut pas se figurer cette volte-face de la troupe comme un acte simple et isolé, résultant de la persuasion, d'une part, et du réveil de la conscience, de l'autre. L'insurrection de Moscou montre à l'évidence ce que cette conception a de routinier et de stérile. En réalité, l'indécision de la troupe, inévitable dans tout mouvement vraiment populaire, conduit, lorsque la lutte révolutionnaire s'accroît, à une véritable lutte pour la conquête de l'armée...

Nous nous sommes attachés et nous nous attacherons encore avec plus de ténacité à « travailler » idéologiquement l'armée. Mais nous ne serions que de pitoyables pédants, si nous oublions qu'au moment de l'insurrection il faut aussi employer la force pour gagner l'armée.

Le prolétariat de Moscou nous a fournis, dans les journées de décembre, d'admirables leçons de « persuasion » idéologique de la troupe : par exemple, le 8 décembre, place Strastnaïa, lorsque la foule cerna les cosaques, se mêla à eux, fraternisa avec eux et les décida à se retirer. Ou encore le 10, à Presnia, lorsque deux jeunes ouvrières, portant le drapeau rouge au milieu d'une foule de 10.000 personnes, se jetèrent au-devant des cosaques en criant : « Tuez nous ! Nous vivantes, vous n'aurez pas notre drapeau ! » Et les cosaques, décontenancés, tournèrent bride, tandis que la foule criait : « Vivent les cosaques ! » Ces exemples de vaillance et d'héroïsme doivent rester gravés à jamais dans la conscience des prolétaires.¹⁰

De façon caractéristique, Lénine ne se limitait pas à lancer des mots d'ordre généraux, mais s'occupait des questions pratiques. Il s'assura que les détachements de combat ne restaient pas sur le papier ou n'étaient pas submergés par la routine. Immédiatement après le Dimanche rouge, il traduisit en russe une brochure intitulée *Le combat de rue (l'opinion d'un général de la Commune)* par le général Gustave-Paul Cluseret.¹¹ Le général Cluseret, au cours d'une existence aventureuse, avait participé à la répression de la révolte des ouvriers parisiens en juin 1848, mais avait ensuite servi avec [Garibaldi](#) en Italie, plus tard avec les nordistes dans la guerre civile américaine (où il fut nommé général), pour devenir finalement un dirigeant militaire de la Commune de Paris. Lénine, lui aussi, lisait tout ce qu'il pouvait trouver concernant la science militaire. Sa référence favorite était [Clausewitz](#), l'auteur de l'étude classique intitulée *De la guerre*. Lénine relut aussi soigneusement tout ce que Marx et Engels avaient écrit sur les questions militaires et insurrectionnelles. Il fut le seul émigré russe à réagir de cette manière au Dimanche rouge.

Il distribua le résultat de ses études parmi ses camarades. Après avoir reçu un rapport du comité de combat du comité de Saint-Petersbourg sur l'organisation et la préparation de l'insurrection, qui proposait un schéma d'organisation, il écrivit, le 16 octobre 1905, s'alarmant contre la construction de pyramides sur le papier et la fabrication de plans sur la comète :

... à en juger par les documents, le travail risque de dégénérer en paperasserie. Tous ces schémas, tous ces plans d'organisation du Comité de combat donnent l'impression d'une vaste paperasserie formaliste. Je vous prie d'excuser la franchise de l'expression, j'espère que vous ne me suspecterez de chercher la petite bête. En pareille circonstance les schémas, les discussions, les palabres sur les fonctions et les droits du Comité de combat sont aussi inopportuns que possible.

Ce qui est nécessaire, par-dessus tout, c'est *l'action*.

10 *ibid.*, pp. 173–174.

11 *Ленинский сборник*, vol.26, pp. 355–65.

Il faut une énergie dévorante et encore de l'énergie. Je vois avec horreur, mais vraiment avec horreur, que l'on parle des bombes depuis plus de six mois sans en avoir fait une seule. Et ce sont les gens les plus savants qui en parlent...

Il recommande au comité de se tourner vers les jeunes gens :

Allez aux jeunes, messieurs! Voilà la seule panacée! Sinon, je vous assure, vous vous trouverez en retard (tout me l'indique) avec des mémoires « érudits », des plans, des graphiques, des schémas, des recettes magnifiques, mais sans organisation, sans travail vivant. Allez aux jeunes !¹²

Puis Lénine explique quelles sont les initiatives pratiques nécessaires :

Formez sur-le-champ, en tous lieux, des groupes de combat, formez-en parmi les étudiants et surtout les ouvriers, etc., etc. Que des détachements de 3, 10, 30 hommes et plus se forment sur-le-champ. Qu'ils s'arment eux-mêmes sur-le-champ, comme ils peuvent, qui d'un revolver, qui d'un couteau, qui d'un chiffon imbibé de pétrole pour servir de brandon. Que ces détachements désignent tout de suite leurs chefs et se mettent autant que possible en relation avec le Comité de combat près le comité de Pétersbourg. N'exigez aucune formalité, moquez-vous, pour l'amour de Dieu, de tous les schémas, envoyez, pour l'amour de Dieu, les « fonctions, droits et privilèges » à tous les diables... Ne refusez pas d'établir la liaison avec le moindre groupe, ne fût-il que trois hommes, à la seule condition qu'il soit pur de tout noyautage policier et prêt à se battre contre les troupes du tsar. Que les groupes qui le désirent s'affilient au p. O.S.D.R. ou se joignent à lui, ce sera parfait ; mais je considérerais comme une faute évidente d'exiger l'affiliation au parti.

Le rôle du Comité de combat près le comité de Pétersbourg doit être de venir en aide à ces détachements de l'armée révolutionnaire, de servir de « bureau » de liaison, etc. Tout détachement acceptera volontiers vos services, mais si vous commencez en pareil cas par des schémas et par des discours sur les « droits » du Comité de combat, vous perdrez tout, je vous le certifie, vous perdrez tout.

Ce qu'il faut ici, c'est une large propagande. Que 5 à 10 hommes visitent en une semaine des centaines de cercles d'ouvriers et d'étudiants, pénètrent partout où l'on peut pénétrer, proposent partout un plan clair, bref, direct et simple : formez sur-le-champ un détachement, armez-vous comme vous le pouvez, travaillez de toutes vos forces, nous vous aiderons comme nous pourrons, mais ne vous reposez pas sur nous, travaillez vous-mêmes.

Le principal en pareil cas, c'est l'initiative de la masse formée par les petits cercles. Ils feront tout. Sans eux tout votre Comité de combat n'est rien. Je suis prêt à mesurer l'efficacité des travaux du Comité de combat au nombre des détachements avec lesquels il sera lié. Si, dans un mois ou deux, le Comité de combat n'a pas à Pétersbourg un minimum de 200 à 300 détachements, ce sera un Comité mort. Il faudra l'enterrer. Ne pas rassembler, dans l'effervescence actuelle, une centaine de détachements, c'est être en dehors de la vie.

Les propagandistes doivent fournir à chaque détachement les recettes de bombes les plus simples et les plus concises, un exposé élémentaire du genre d'action à fournir, et leur laisser ensuite les mains libres. Les détachements doivent commencer sur-le-champ leur instruction militaire par des opérations de combat. Les uns entreprendront tout de suite de tuer un mouchard, de faire sauter un poste de police, les autres d'attaquer une banque pour y confisquer les fonds nécessaires à l'insurrection, d'autres encore feront des manœuvres ou dresseront le plan des localités, etc. L'indispensable est de commencer tout de suite l'instruction par l'action : ne craignez pas ces tentatives d'agression. Elles peuvent naturellement dégénérer. Mais ce sera le mal de demain ; notre inertie, notre raideur

12 Lénine, « [Lettre au comité de combat près le comité de Saint-Petersbourg](#) », Œuvres, vol.9, p. 356-357.

*doctrinaire, notre savante immobilité, notre crainte sénile de l'initiative, voilà le mal d'aujourd'hui. Que chaque détachement fasse lui-même son apprentissage, ne serait-ce qu'en assommant les agents de police : l'expérience acquise par des centaines de combattants, qui entraîneront demain au combat des centaines de milliers d'hommes, nous dédommagera largement de la perte de quelques dizaines d'hommes.*¹³

Alors que l'approche générale qu'avait Lénine de la question de l'insurrection armée était consistante et concrète à l'extrême, l'avis technique qu'il donnait était erroné et peu adapté aux besoins du moment. D'après les mesures qu'ils prirent, il semble que lui et Léonid Krassine — le chef bolchevik des « groupes de combat » dont la fonction était de fournir et de fabriquer les armes et de préparer l'insurrection dans les faits — supposèrent que le combat de rue prendrait la forme de charges massives et d'affrontements rapprochés. Ils mirent par conséquent l'accent sur les grenades à main et les revolvers. Lorsque le soulèvement se produisit en décembre 1905 à Moscou, les armes de combat rapproché se trouvèrent impuissantes face aux fusils à longue portée et à l'artillerie de l'armée tsariste, comme Lénine fut le premier à l'admettre après coup.

Lors de l'insurrection d'octobre 1917, Lénine donna à nouveau un conseil qui n'était pas tactiquement adapté à la situation concrète (par exemple, de commencer le soulèvement à Moscou et non à Pétrograd). Cet avis fut heureusement annulé par Trotsky, qui fut le véritable organisateur de l'insurrection d'Octobre. En 1905, Krassine était d'accord avec le point de vue technique de Lénine. Du haut d'une montagne, le haut commandement peut voir tout le champ de bataille clairement ; mais il peut facilement se tromper sur ce qui se passe vraiment ou ce qui va se passer sur le terrain, où les combattants sont engagés.

La date d'une insurrection peut et doit être fixée

En février 1905, Lénine proclamait déjà que la direction révolutionnaire, non seulement devait être capable de fixer la date du soulèvement armé, mais qu'elle devait le faire.

*... fixer la date de l'insurrection, si nous l'avons réellement préparée et si le bouleversement déjà accompli dans les rapports sociaux la rend possible, est chose parfaitement réalisable... Peut-on déclencher, sur ordre, un mouvement ouvrier ? Non, car il résulte de mille actes distincts, engendrés par les bouleversements des rapports sociaux. Peut-on déclencher sur ordre une grève ? Oui, bien que... toute grève soit le résultat d'un bouleversement des rapports sociaux. Quand peut-on déclencher une grève ? Quand l'organisation ou le groupe qui la déclenche a de l'influence sur la masse des ouvriers intéressés, et sait mesurer avec justesse l'irritation et le mécontentement grandissants de cette masse.*¹⁴

Si une grève a besoin d'une direction ferme pour planifier et dater les actions, le besoin en est encore plus grand dans le cas d'une insurrection armée. Seul un parti révolutionnaire sérieusement impliqué est capable de mener une authentique insurrection des masses, car les masses font clairement la différence entre une direction qui hésite et des chefs qui sont résolus.

La question du *timing* du soulèvement, déjà aiguë en février 1905, devint centrale en 1917. Pendant les mois de septembre et d'octobre, Lénine implorait, critiquait et exhortait les dirigeants bolcheviks à fixer le jour de l'insurrection. « Le succès de la révolution russe et de la révolution mondiale dépend de deux ou trois jours de lutte. », disait-il.¹⁵

La remarquable imagination créative de Lénine

Les conclusions de Lénine sur la nature de l'insurrection étaient basées sur l'expérience très limitée du soulèvement de Moscou de décembre 1905. Ce soulèvement avait impliqué très peu de travailleurs et

13 *ibid.*, pp. 357-358.

14 Lénine, *Deux tactiques...*, op. cit., p. 149.

15 Lénine, « [Conseil d'un absent](#) », *Œuvres*, vol.26, p. 181.

s'était terminé très rapidement. Un des dirigeants de l'insurrection a écrit dans ses mémoires : « Le nombre de combattants armés se montait probablement à quelques centaines. La majorité était armée de mauvais revolvers, mais certains avaient des Mausers et des Winchesters, des armes qui étaient suffisamment puissantes pour le combat de rue. »

Un autre dirigeant a fait l'estimation suivante :

Combien de combattants y avait-il à Moscou, me demandez-vous. Approximativement, selon les informations dont je dispose, il y avait environ 700-800 combattants, armés de revolvers. Dans le district des chemins de fer, ils n'étaient pas plus de cent, à Presnia, Khamovniki et Boutirki, y compris ce dont nous avons hérité, mais sans compter le détachement Schmidt, le nombre était de 180 ou 200 au maximum ; et il faut compter là-dedans les bulldogs et les revolvers pris aux policiers et les fusils à deux canons donnés par les habitants.¹⁶

Un autre participant responsable de l'insurrection a estimé le nombre des combattants à 2.000.¹⁷

Et si l'on compte tous ceux qui ont servi le mouvement comme éclaireurs, « sapeurs » révolutionnaires, et ambulanciers (une fonction très dangereuse durant ces journées, car les soldats de Doubassov visaient particulièrement ceux qui aidaient les blessés), nous serons proches du chiffre de 8.000 cité par Lénine dans son [discours à l'occasion du 12^e anniversaire de notre première révolution](#).¹⁸

Les premières barricades furent élevées le 9 décembre. Le dernier bastion de résistance fut réduit huit jours plus tard dans le district de Presnia par le régiment Sémionovsky. De l'échec de ce soulèvement, Lénine tira tout un ensemble de conclusions, pendant que [Plékhanov](#), désormais à l'extrême droite des mencheviks, allait dans la direction exactement opposée :

« La grève politique, commencée de façon inopportune, » disait Plékhanov, « a résulté en un soulèvement armé à Moscou, à Rostov et ailleurs. La force du prolétariat s'est avérée inadéquate pour vaincre. Il n'était pas difficile de le prévoir. Par conséquent il était erroné de prendre les armes. » La tâche pratique des éléments conscients du mouvement de la classe ouvrière « est de faire comprendre son erreur au prolétariat, et de lui expliquer à quel point est risqué le jeu que l'on appelle insurrection. » « Nous devons apprécier à sa juste valeur le soutien des partis d'opposition non-prolétariens, et ne pas les effrayer par des actions dénuées de tact. »¹⁹

A l'inverse de cette complaisance et de cette passivité, la réaction de Lénine fut d'appeler à l'autocritique de la direction, et à une attitude plus active dans la question de la révolte armée.

Le changement des conditions objectives de la lutte, qui imposait la nécessité de passer de la grève à l'insurrection, fut ressenti par le prolétariat bien avant que par ses dirigeants. La pratique, comme toujours, a pris le pas sur la théorie. La grève pacifique et les manifestations avaient cessé aussitôt de satisfaire les ouvriers, qui demandaient : Et après ? exigeant une action plus décidée. L'ordre de dresser des barricades parvint dans les quartiers avec un retard sensible, au moment où au centre de la ville on les élevait déjà. En masse les ouvriers se mirent à l'ouvrage, mais ils ne s'en contentèrent pas, ils demandaient : Et après ?. Ils réclamaient une action décidée. Nous, dirigeants du prolétariat social-démocrate, nous nous identiâmes, en décembre, à ce capitaine qui avait si absurdement disposé ses bataillons que la majeure partie de ses troupes ne put participer activement au combat. Les masses ouvrières cherchaient des directives pour une action de masse décidée, et ils n'en trouvaient point.

16 Sédoï, in *Декабрь 1905 г. на Красной Пресне* p. 184, cité in Pokrovsky, [Русская История в самом сжатом Очерке](#).

17 Pokrovsky, *Brief history of Russia*, vol. 2, p. 212.

18 Lenin, « Rapport sur la Révolution de 1905 », *Œuvres*, vol. 23.

19 *ibid.*, vol.10, pp. 113-14.

Ainsi, rien de plus myope que le point de vue de Plékhanov, repris par tous les opportunistes et selon lequel il ne fallait pas entreprendre cette grève inopportune, « il ne fallait pas prendre les armes ». Au contraire, il fallait prendre les armes d'une façon plus résolue, plus énergique et avec un esprit plus agressif ; il fallait expliquer aux masses l'impossibilité de se borner à une grève pacifique, et la nécessité d'une lutte armée, intrépide et implacable. Aujourd'hui nous devons enfin reconnaître ouvertement et proclamer bien haut l'insuffisance des grèves politiques ; nous devons faire de l'agitation dans les masses les plus profondes en faveur de l'insurrection armée, sans escamoter la question en prétextant la nécessité de « degrés préliminaires », sans jeter un voile là-dessus. Cacher aux masses la nécessité d'une guerre exterminatrice, sanglante et acharnée, comme objectif immédiat de l'action future, c'est se duper soi-même et duper le peuple.²⁰

Conclusion

Dans son attitude pratique décisive à l'égard du soulèvement armé, le bolchevisme se distingua radicalement du menchevisme. Dès mars 1904, dans une polémique contre le journal bolchevik *Vpériod*, Martov avait écrit dans un éditorial que

... la social-démocratie ne peut « préparer l'insurrection » que dans un seul sens — en préparant ses propres forces pour un soulèvement final des masses. L'aspect technique de cette préparation, aussi important soit-il, doit absolument être subordonné à l'aspect politique des choses. Et la préparation politique de notre parti et de tout le prolétariat conscient à ce soulèvement entièrement réalisable doit, une fois de plus, se situer dans le cadre de l'approfondissement et de l'élargissement de l'agitation, dans la consolidation et le développement de l'organisation de tous les éléments révolutionnaires du prolétariat.²¹

La réponse de Lénine à Martov fut : « c'est une bien grande sottise de séparer le côté « technique » de la révolution de son côté politique »²²

En 1907, au V^e Congrès du parti à Londres, Martov démontra encore plus clairement sa conception du rôle passif du parti dans une insurrection armée. « Le parti social-démocrate peut prendre part à un soulèvement, appeler les masses à l'insurrection... mais il ne peut pas *préparer* une insurrection s'il reste sur le terrain de son programme, s'il ne se transforme pas en parti de conspirateurs ».²³

Lénine parla avec grand mépris de la formule de Martov : « armer le peuple d'un brûlant désir de s'armer lui-même. » Dans son premier article postérieur au Dimanche rouge, Lénine écrivit : « L'armement du peuple est une tâche immédiate. » La question du soulèvement armé était liée à l'objectif des révolutionnaires : avaient-ils pour but de saisir le pouvoir entre leurs propres mains ou non ? Comme devait le dire Lénine : « Il est impossible de combattre si l'on ne compte pas s'emparer de la position disputée. »²⁴

Il est impossible de faire la guerre de façon cohérente en excluant l'idée de victoire. Les mencheviks croyaient que la révolution russe porterait la bourgeoisie libérale au pouvoir. De là découlait leur attitude passive, irrésolue sur la question de l'insurrection. Les bolcheviks se donnaient pour but la conquête du pouvoir ; d'où leur approche pratique décisive, intransigeante, de l'art de l'insurrection. Octobre 1917 devait fournir le test crucial de la conception léniniste de la relation entre le mouvement de masse et l'insurrection armée planifiée. Pour obtenir le bon équilibre entre la direction politique et la planification technique dans une insurrection armée, celle-ci doit être préparée avec prudence et

20 Lénine, « [Les enseignements de l'insurrection de Moscou](#) », *Œuvres*, vol.11, p. 173.

21 *Iskra*, 2 mars 1904 ; F. Dan, *The Origins of Bolshevism*, New York 1964.

22 Lénine, « Devons-nous organiser la révolution ? », *Œuvres*, vol. 8, p. 170.

23 [5-й съезд РСДРП: Протоколы](#), Moscou 1935, p. 67.

24 Lenin, « Le III^e Congrès du POSDR », *Œuvres*, vol. 8, p. 401.

exécutée avec audace. Une situation révolutionnaire est de courte durée, et l'humeur des masses change très rapidement au cours de journées troublées. Le parti révolutionnaire doit décider du jour exact et de la façon exacte d'opérer l'insurrection, parce que c'est pour la classe ouvrière une question de vie ou de mort.

La précision de l'anticipation de Lénine quant à la nature du soulèvement armé prolétarien est démontrée par la citation suivante. On pourrait facilement croire que l'époque où ces lignes ont été écrites était 1917, et non août 1906 :

*Rappelons-nous que le jour approche de la grande lutte de masse. Ce sera l'insurrection armée. Elle doit être, dans la mesure du possible, simultanée. Les masses doivent savoir qu'elles vont à une lutte armée implacable et sanglante. Le mépris de la mort doit se répandre parmi les masses et assurer la victoire. L'offensive contre l'ennemi doit être des plus énergiques : l'attaque et non la défense doit devenir le mot d'ordre des masses ; l'extermination implacable de l'ennemi deviendra leur objectif ; l'organisation de combat sera mobile et souple ; les éléments hésitants de l'armée seront entraînés dans la lutte active. Le Parti du prolétariat conscient est tenu de remplir son devoir dans cette grande lutte.*²⁵

25 Lénine, « [Les enseignements de l'insurrection de Moscou](#) », *Œuvres*, vol.11, p. 178.

Chapitre 10 — La discussion sur le gouvernement provisoire révolutionnaire

Bolcheviks et mencheviks s'affrontent sur la nature d'un gouvernement issu de la révolution

Les mencheviks, à la traîne de la bourgeoisie libérale, considéraient le but de la révolution comme une victoire de la bourgeoisie à la tête d'un gouvernement révolutionnaire. Leur conférence d'avril-mai 1905, réunie à Genève, adopta une résolution intitulée Sur la conquête du pouvoir et la participation au gouvernement provisoire, qui déclarait que la révolution étant de nature bourgeoise, son résultat serait un gouvernement provisoire qui serait obligé

... non seulement de poursuivre le développement de la révolution mais aussi de combattre ceux de ses facteurs qui menacent les fondations du système capitaliste.

Cela étant, la social-démocratie doit entreprendre de préserver tout au long de la révolution une position qui lui permettra de poursuivre au mieux la révolution, qui ne l'entravera pas dans son combat contre la politique inconsistante et égoïste des partis bourgeois, et qui l'empêchera de se dissoudre dans la démocratie bourgeoise. Par conséquent la social-démocratie ne doit pas se donner comme but de partager le pouvoir au sein du gouvernement provisoire mais doit rester le parti de la position révolutionnaire extrême.

Dans la ligne de cette conclusion, une conférence des mencheviks du Caucase déclarait :

La conférence est persuadée que la formation d'un gouvernement provisoire par les social-démocrates, ou leur entrée dans un tel gouvernement, mènerait, d'une part, à ce que les masses prolétariennes, déçues par le parti social-démocrate, ne l'abandonnent, parce que les social-démocrates, malgré la prise du pouvoir, ne pourraient pas satisfaire les besoins pressants de la classe ouvrière, y compris la construction du socialisme... et, d'autre part, amènerait les classes bourgeoises à se détourner de la révolution, diminuant ainsi son envergure.¹

S'opposant à cela, Lénine déclara qu'on ne peut faire une révolution si on ne vise pas à se saisir du pouvoir d'Etat.

Pour mettre en place le programme minimum de la social-démocratie, une dictature révolutionnaire était nécessaire. Dans sa brochure *La social-démocratie et le gouvernement révolutionnaire provisoire* (écrite en mars-avril 1905), Lénine déclarait que

... le renoncement à l'idée de la dictature démocratique révolutionnaire au moment où s'écroule l'autocratie équivaut au refus de réaliser notre programme minimum. Rappelez-vous seulement les réformes économiques et politiques réclamées dans ce programme : la république, l'armement du peuple, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, les libertés démocratiques intégrales, des réformes économiques radicales. N'est-il pas clair que la réalisation de ces réformes ne se conçoit pas en régime bourgeois sans dictature révolutionnaire démocratique des classes inférieures ?²

1 Dan, *Origins*, op. cit., p. 332.

2 Lénine, *Œuvres*, vol.8, p. 286.

Il développa plus avant la même idée dans son livre [Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique](#) (juin-juillet 1905) :

... la force capable de remporter une « victoire décisive sur le tsarisme » ne peut être que le peuple, c'est-à-dire le prolétariat et la paysannerie... La « victoire décisive de la révolution sur le tsarisme », c'est la dictature démocratique révolutionnaire du prolétariat et de la paysannerie.

Tel était le but de la révolution. Et il poursuit :

Et cette victoire sera précisément une dictature, c'est-à-dire qu'elle devra de toute nécessité s'appuyer sur la force armée, sur l'armement des masses, sur l'insurrection, et non sur telles ou telles institutions constituées « légalement », par la « voie pacifique ». Ce ne peut être qu'une dictature, parce que les transformations absolument et immédiatement nécessaires au prolétariat et à la paysannerie provoqueront de la part des propriétaires fonciers, des grands bourgeois et du tsarisme, une résistance désespérée. Sans dictature, il serait impossible de briser cette résistance, de faire échouer les tentatives de la contre-révolution.³

A l'argument de la conférence de Genève cité plus haut, Lénine répliquait :

Pensez donc : ne pas entrer au gouvernement provisoire parce que cela obligerait la bourgeoisie à se détourner de la révolution dont l'envergure serait ainsi amoindrie! Mais ne sommes-nous pas en présence, ici, de toute la philosophie néo-iskriste, sous un aspect pur et logique : la révolution étant bourgeoise, nous devons nous incliner devant la platitude bourgeoise et lui céder le pas. Si nous nous laissons guider, ne serait-ce que partiellement, ne serait-ce qu'une minute, par cette idée que notre participation peut amener la bourgeoisie à se détourner de la révolution, ne cédon-nous pas entièrement la primauté dans la révolution aux classes bourgeoises ? Nous livrons complètement par là le prolétariat à la tutelle de la bourgeoisie (tout en conservant notre entière « liberté de critique »!), l'obligeant à la douceur et à la modération, afin que la bourgeoisie ne se détourne pas.⁴

Bolcheviks et mencheviks d'accord sur la nature bourgeoise de la révolution

Les bolcheviks et les mencheviks étaient en désaccord sur la nature du gouvernement qui pouvait et devait sortir de la révolution. Les bolcheviks appelaient à une dictature démocratique des ouvriers et des paysans, alors que les mencheviks souhaitaient un gouvernement bourgeois. Mais il y avait un point sur lequel les deux ailes de la social-démocratie russe étaient d'accord, c'était que la révolution à venir devait être de nature *bourgeoise*. Cela signifiait une révolution résultant d'un conflit entre les forces productives du capitalisme, d'une part, et l'autocratie, les propriétaires fonciers, et autres vestiges du féodalisme, de l'autre.

Il n'est pas besoin de répéter que c'était là l'opinion des mencheviks. Mais le fait que Lénine ait eu à l'époque la même position, et qu'il l'ait conservée ensuite pendant de nombreuses années, nécessite une démonstration, en particulier à la lumière de la victoire dans les faits de la Révolution d'Octobre, qui alla bien plus loin que les limites d'une révolution bourgeoise.

Ainsi, Lénine écrivait à propos de la future révolution russe dans *Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique* :

Elle pourra, dans le meilleur des cas, procéder à une redistribution radicale de la propriété foncière au profit de la paysannerie, introduire la démocratie de façon totale et conséquente jusques et y compris la proclamation de la république ; extirper non seulement de la vie des campagnes, mais aussi de la vie des usines, les survivances du despotisme asiatique ; commencer à améliorer sérieusement la condition des ouvriers et à

3 *ibid.*, vol.9, p. 51.

4 *ibid.*, p. 91.

*élever leur niveau de vie ; enfin, last but not least, étendre l'incendie révolutionnaire à l'Europe. Cette victoire ne fera encore nullement de notre révolution bourgeoise une révolution socialiste. La révolution démocratique ne sortira pas directement du cadre des rapports sociaux et économiques bourgeois.*⁵

Encore une fois, « cette révolution démocratique en Russie, loin de l'affaiblir, renforcera (...) la domination de la bourgeoisie... »⁶

Du fait de l'attardement de la Russie et de l'étroitesse de sa classe ouvrière, il écartait

... l'idée absurde, semi-anarchiste, de l'application immédiate du programme maximum, de la conquête du pouvoir pour la révolution socialiste. Le degré de développement économique de la Russie (condition objective) et le degré de conscience et d'organisation des grandes masses du prolétariat (condition subjective indissolublement liée à la condition objective) rendent impossible l'émancipation immédiate et totale de la classe ouvrière. Seuls les gens les plus ignares peuvent méconnaître le caractère bourgeois de la révolution démocratique en cours...

*Qui veut marcher au socialisme par une autre voie que celle de la démocratie politique en arrive infailliblement à des conclusions absurdes et réactionnaires, tant dans le sens économique que dans le sens politique.*⁷

De plus, « nous, marxistes, nous devons savoir qu'il n'y a pas et qu'il ne peut y avoir pour le prolétariat et la paysannerie d'autre chemin vers la liberté véritable que celui de la liberté bourgeoise et du progrès bourgeois. »⁸

Dans le même livre, Lénine indique clairement que le programme de la révolution devrait être limité à des réformes dans le cadre du capitalisme :

*(...) programme conforme à la situation historique objective et aux tâches de la démocratie prolétarienne. Il s'agit là de tout le programme minimum de notre parti, programme des transformations politiques et économiques immédiates, parfaitement réalisables (...) sur le terrain des rapports économiques et sociaux actuels...*⁹

Lénine ne changea d'opinion qu'après la Révolution de Février 1917. Dans [La guerre et la social-démocratie russe](#) (septembre 1914), par exemple, il continuait à écrire que la Révolution Russe devait se limiter aux « trois conditions fondamentales d'une transformation démocratique conséquente : république démocratique (avec l'égalité complète des nations et leur droit à disposer d'elles-mêmes), confiscation des terres des grands propriétaires fonciers et journée de travail de 8 heures. »¹⁰

Il est clair, au surplus, que selon tout ce que Lénine a écrit jusqu'en 1917, il prévoyait que toute une période s'écoulerait entre la révolution bourgeoise à venir et la révolution socialiste, prolétarienne. Son traitement de la question agraire, comme nous le verrons dans le chapitre 11, illustre ce point. La nationalisation de la terre, exposait-il en insistant fortement, n'est pas une revendication socialiste, mais capitaliste, même si, en défrichant le terrain pour le développement capitaliste, elle devrait mener à une augmentation rapide du nombre des prolétaires et à une exacerbation de la lutte des classes. Cela rendrait possible une « voie américaine du développement capitaliste », c'est-à-dire un développement qui ne serait pas entravé par des vestiges de féodalisme. « L'abolition de la propriété

5 *ibid.*, pp. 51-52.

6 *ibid.*, p. 18.

7 *ibid.*, p. 23.

8 *ibid.*, p. 110.

9 *ibid.*, p. 22.

10 *ibid.*, vol.21, p. 27.

privée de la terre est la suppression au maximum possible en société bourgeoise de toutes les barrières qui s'opposent au libre emploi du capital dans l'agriculture et au libre passage du capital d'une branche de production à une autre. » « La nationalisation permet au maximum d'abattre *toutes* les barrières du régime de possession foncière et de « nettoyer » toute la terre pour un *faire-valoir nouveau* correspondant aux exigences du capitalisme »¹¹

Il est évident que si Lénine avait prévu que la révolution bourgeoise se transformerait, dans son développement, en révolution socialiste, il n'aurait eu aucune raison de marteler de tels arguments sur la nationalisation de la terre.

Trotsky

Trotsky, comme Lénine, était convaincu que la bourgeoisie libérale était incapable de mener à bien de façon conséquente une tâche révolutionnaire, et en particulier que la révolution agraire, élément fondamental de toute révolution bourgeoise, ne pouvait être réalisée que par une alliance de la classe ouvrière et de la paysannerie. « La question agraire en Russie est un poids énorme pour le capitalisme, un appui et en même temps la difficulté principale pour le parti révolutionnaire, la pierre d'achoppement pour le libéralisme, un *memento mori* pour la contre-révolution. »¹² Mais il divergeait fondamentalement de Lénine dans sa vision de la nature de la révolution russe à venir.

Dans toutes les révolutions depuis la Réforme allemande, les paysans avaient soutenu une fraction ou une autre de la bourgeoisie, mais en Russie la force de la classe ouvrière et le conservatisme de la bourgeoisie devaient forcer la paysannerie à soutenir le prolétariat révolutionnaire. Et même si, dans la révolution contre le tsar et les grands propriétaires fonciers, une alliance devait être conclue entre les ouvriers et la majorité des paysans, le gouvernement qui s'ensuivrait ne serait pas une coalition de deux forces *indépendantes*, mais serait dirigé par le prolétariat. Dans des termes ne prêtant à aucune confusion, Trotsky proclamait que la révolution ne pouvait par conséquent se limiter à la mise en œuvre des tâches démocratiques bourgeoises, mais devait appliquer immédiatement des mesures prolétariennes socialistes :

Le prolétariat croît et se renforce avec la croissance du capitalisme. En ce sens, le développement du capitalisme est aussi le développement du prolétariat vers la dictature. Mais le jour et l'heure où le pouvoir passera entre les mains de la classe ouvrière dépendent directement, non du niveau atteint par les forces productives, mais des rapports dans la lutte des classes, de la situation internationale et, enfin, d'un certain nombre de facteurs subjectifs : les traditions, l'initiative et la combativité des ouvriers... Imaginer que la dictature du prolétariat dépende en quelque sorte automatiquement du développement et des ressources techniques d'un pays, c'est tirer une conclusion fautive d'un matérialisme « économique » simplifié jusqu'à l'absurde. Ce point de vue n'a rien à voir avec le marxisme.

A notre avis, la révolution russe créera des conditions favorables au passage du pouvoir entre les mains des ouvriers — et, si la révolution l'emporte, c'est ce qui se réalisera en effet — avant que les politiciens du libéralisme bourgeois n'aient la chance de pouvoir faire pleinement la preuve de leur talent à gouverner.¹³

Si la révolution remporte une victoire décisive, le pouvoir passera à la classe qui joue le rôle dirigeant dans la lutte, en d'autres termes, à la classe ouvrière.¹⁴

Le prolétariat au pouvoir sera, aux yeux des paysans, la classe qui les aura émancipés.¹⁵

11 *ibid.*, vol.13, p. 345.

12 Trotsky, [1905](#), Paris, Minuit, 1969, p. 42.

13 Trotsky, [Bilan et perspectives](#), in op. cit., pp. 419-420.

14 *ibid.*, p. 424.

Mais n'est-il pas possible que la paysannerie se débarrasse du prolétariat et prenne sa place ? Non, cela est impossible. Toute l'expérience historique parle contre une telle hypothèse. L'expérience historique montre que la paysannerie est absolument incapable d'assumer un rôle politique indépendant. L'histoire du capitalisme est l'histoire de la subordination de la campagne à la ville.¹⁶

La domination politique du prolétariat est incompatible avec son esclavage économique. Sous quelque drapeau politique que le prolétariat ait accédé au pouvoir, il sera obligé de prendre le chemin d'une politique socialiste. Il serait du plus grand utopisme de penser que le prolétariat, après avoir accédé à la domination politique par suite du mécanisme interne d'une révolution bourgeoise, puisse, même s'il le désirait, borner sa mission à créer les conditions démocratiques et républicaines de la domination sociale de la bourgeoisie... La barrière entre le programme minimum et le programme maximum tombe dès que le prolétariat accède au pouvoir.¹⁷

Il y avait un autre élément important dans la théorie de la révolution permanente de Trotsky, à savoir le caractère international de la révolution russe à venir. Il pensait qu'elle commencerait à l'échelle nationale, mais qu'elle ne pourrait être achevée que par la victoire de la révolution dans les pays plus développés :

Jusqu'à quel point la politique socialiste de la classe ouvrière peut-elle être appliquée dans les conditions économiques de la Russie ? Il y a une chose que l'on peut dire avec certitude : elle se heurtera d'autant plus vite à des obstacles politiques qu'elle trébuchera sur l'arriération technique du pays. Sans le soutien étatique direct du prolétariat européen, la classe ouvrière russe ne pourra rester au pouvoir et transformer sa domination temporaire en dictature socialiste durable. A ce sujet, aucun doute n'est permis. Mais il n'y a non plus aucun doute qu'une révolution socialiste à l'Ouest nous rendra directement capables de transformer la domination temporaire de la classe ouvrière en une dictature socialiste.¹⁸

Le caractère absolument correct de la vision de la révolution russe qui était celle de Trotsky a été corroboré par les faits en 1917. Il a été démontré qu'il avait raison non seulement contre les mencheviks, mais aussi contre Lénine et son pronostic, de 1905 à 1916, d'une dictature démocratique des ouvriers et des paysans. Cela dit, malgré la clarté de sa vision du futur, Trotsky a fait une erreur grave dans son appréciation des perspectives concrètes de développement du bolchevisme contre le menchevisme. D'un point de vue abstrait, les bolcheviks, en prétendant que la révolution russe était

15 [ibid.](#), p. 427.

16 [ibid.](#), pp. 427-428.

17 [ibid.](#), pp. 452.

18 [ibid.](#), pp. 454-455.

Cet aspect de la théorie de Trotsky était un développement de l'analyse faite par Marx de la Révolution de 1848. Avant même cette révolution, le [Manifeste communiste](#) avait prédit que du fait des « conditions avancées » et du « prolétariat développé » de l'Allemagne, « la révolution bourgeoise allemande ne saurait être que le prélude immédiat d'une révolution prolétarienne. » Et après la défaite de 1848, Marx déclara que, confrontée à l'incapacité de la bourgeoisie de mener à bien la révolution antiféodale, la classe ouvrière devait lutter pour la croissance de la révolution bourgeoise en révolution prolétarienne, et de la révolution nationale en révolution internationale.

Dans une [Adresse au comité central de la Ligue Communiste](#) (mars 1850), Marx disait :

« Tandis que les petits bourgeois démocratiques veulent terminer la révolution au plus vite et après avoir tout au plus réalisé les revendications ci-dessus, il est de notre intérêt et de notre devoir de rendre la révolution permanente, jusqu'à ce que toutes les classes plus ou moins possédantes aient été écartées du pouvoir, que le prolétariat ait conquis le pouvoir et que non seulement dans un pays, mais dans tous les pays régnaient du monde l'association des prolétaires ait fait assez de progrès pour faire cesser dans ces pays la concurrence des prolétaires et concentrer dans leurs mains au moins les forces productives décisives. »

Marx terminait cette adresse par la phrase : « Leur cri de guerre (des travailleurs) doit être : La révolution en permanence ! »

une révolution bourgeoise, n'étaient pas moins dans l'erreur que les mencheviks. Tous deux devaient être, selon Trotsky, des obstacles sur la voie du développement révolutionnaire. Ainsi écrivait-il, en 1909, dans un article intitulé [Nos différends](#), publié dans le journal marxiste polonais de Rosa Luxemburg *Przegląd social-demokratyczny* :

Si les mencheviks, en partant de cette conception abstraite : « Notre révolution est bourgeoise », en viennent à l'idée d'adapter toute la tactique du prolétariat à la conduite de la bourgeoisie libérale jusqu'à la conquête du pouvoir par celle-ci, les bolcheviks, partant d'une conception non moins abstraite, « dictature démocratique mais non socialiste », en viennent à l'idée d'une auto-limitation du prolétariat détenant le pouvoir à un régime de démocratie bourgeoise. Il est vrai qu'entre mencheviks et bolcheviks il y a une différence essentielle : tandis que les aspects anti-révolutionnaires du menchevisme se manifestent dès à présent dans toute leur étendue, ce qu'il y a d'anti-révolutionnaire dans le bolchevisme ne nous menace — mais la menace n'en est pas moins sérieuse — que dans le cas d'une victoire révolutionnaire.¹⁹

Mais Trotsky se trompait sur Lénine, dont la vision de 1905, telle que décrite ci-dessus, ne comportait pas seulement la limitation de la révolution imminente aux tâches démocratiques bourgeoises, mais également sa dynamique interne d'action indépendante de la classe ouvrière. Et lorsqu'il s'agit de l'épreuve décisive en 1917, le bolchevisme, après une lutte interne, brisa sa croûte démocratique bourgeoise. Lénine découvrit qu'une armée révolutionnaire porteuse d'un programme limité pouvait dépasser les limites de ce programme, à condition qu'elle soit authentiquement révolutionnaire, indépendante, et hégémonique dans la lutte. *On s'engage, et puis ... on voit.*

Dans la position de Lénine sur les perspectives de la révolution russe, il y avait une contradiction entre les tâches démocratiques bourgeoises de la révolution et sa direction prolétarienne. Le premier élément n'oppose pas le bolchevisme et le menchevisme, contrairement au second qui les sépare fondamentalement.

Alors que les bolcheviks conféraient au prolétariat le rôle de chef dans la révolution démocratique, les mencheviks le ramenaient à celui d'« opposition extrémiste ». Alors que les bolcheviks définissaient de façon positive le caractère de classe et la signification de classe de la révolution, disant : une révolution victorieuse, c'est une révolution qui conduit à la « dictature démocratique révolutionnaire du prolétariat et de la paysannerie », les mencheviks continuaient d'interpréter le concept de révolution bourgeoise de façon si erronée qu'ils en arrivaient à accepter pour le prolétariat un rôle de subordonné et de vassal de la bourgeoisie dans la révolution.²⁰

(Les social-démocrates) comptent absolument et exclusivement sur l'activité, la conscience, l'organisation du prolétariat, sur son influence dans la masse des travailleurs et des exploités²¹

Au point de vue prolétarien, l'hégémonie appartient, dans la lutte, à celui qui combat avec le plus d'énergie, à celui qui saisit tout prétexte pour frapper l'ennemi, à celui dont les paroles correspondent aux actes, et qui est, pour cette raison, dans le domaine des idées, le chef de la démocratie, un chef critiquant toute équivoque.²²

A partir de l'indépendance et de l'hégémonie du prolétariat dans la révolution bourgeoise il n'y a qu'un pas vers la proposition de Lénine selon laquelle, dans le processus révolutionnaire, le prolétariat pourrait dépasser les limites démocratiques bourgeoises : « la révolution démocratique faite, nous aborderons aussitôt, — et dans la mesure précise de nos forces, dans la mesure des forces du

19 Trotsky, 1905, op. cit., pp. 384-385.

20 Lénine, « [En douze ans](#) », *Œuvres*, vol. 7.

21 Lénine, « [L'autocratie et le prolétariat](#) », *Œuvres*, vol.8.

22 Lénine, « Démocratie ouvrière et démocratie bourgeoise », *Œuvres*, vol. 8, p. 72.

prolétariat conscient et organisé, — la voie de la révolution socialiste. Nous sommes pour la révolution ininterrompue. »²³

En bref, Lénine donne deux réponses différentes à la question de savoir ce qui se passera après la victoire de la révolution. La première, que l'on trouve principalement dans *Deux tactiques* et dans ses écrits de la période allant de 1905 à 1907, consiste à dire qu'il y aura une période de développement capitaliste. La seconde peut se résumer ainsi : prenons le pouvoir, et ensuite nous verrons.

Trotsky ne comprenait pas la position de Lénine parce qu'il ne la saisissait pas dialectiquement. Il faut prendre en compte les forces dynamiques sur lesquelles Lénine s'appuyait et qu'il modelait : la lutte du prolétariat contre le tsarisme et contre ses complices de la bourgeoisie libérale ; la lutte du prolétariat agissant comme fer de lance de la paysannerie ; le prolétariat dirigeant une insurrection armée ; le parti marxiste luttant pour la conquête du pouvoir, etc. Dans cet algèbre de la révolution, la valeur effective de l'inconnue ou de l'élément douteux dans l'équation de Lénine – jusqu'où la révolution irait au-delà du programme minimum – serait largement décidée par la dynamique de la lutte elle-même.

Par-dessus tout, le génie de Trotsky pour les grandes généralisations abstraites le menait dans une impasse. Il ne parvenait pas à juger des mérites du bolchevisme, non seulement en termes de différence des programmes, mais aussi en termes d'hommes, rassemblés, organisés et entraînés derrière ces programmes. De telle sorte que dans tout son livre consacré à l'histoire de la Révolution de 1905, il ne mentionne pas une seule fois les bolcheviks ou Lénine. Bien plus tard, il devait admettre :

*Resté hors des deux fractions pendant la période de l'émigration, l'auteur n'appréciait pas pleinement l'importance du fait qu'en réalité, à partir du désaccord entre bolcheviks et mencheviks, se regroupaient d'un côté des révolutionnaires inflexibles, de l'autre des éléments qui glissaient de plus en plus sur la pente de l'opportunisme et de la conciliation.*²⁴

Il faut se rappeler que, pour ajouter aux incompréhensions entre Trotsky et Lénine, ce dernier n'a probablement pas lu *Bilan et perspectives* avant 1919. La première édition de 1906 avait été confisquée par la police. Il est vrai qu'il se référa à l'œuvre à quelques reprises, mais le fait qu'il ne l'ait jamais citée – et il avait l'habitude de citer encore et encore dans ses polémiques – porte à penser que sa première lecture fut celle de la deuxième édition.

Pour conclure, nous pouvons dire que la formule abstraite et algébrique de Lénine relative à la dictature démocratique se trouva traduite dans la réalité dans la langue de l'arithmétique et que les conclusions tirées furent le résultat de la somme totale de l'activité du parti bolchevik dirigeant la classe ouvrière.

23 *ibid.*

24 Trotsky, [Bilan et perspectives](#), op. cit., p. 391.

Chapitre 11 — Le moujik se révolte

Les paysans entrent en scène

Les luttes décisives de la révolution eurent lieu dans les villes, mais elles furent suivies par de grands soulèvements de la population rurale. Après le printemps de 1905, des luttes paysannes se développèrent dans les campagnes. Les paysans saisissaient les terres des propriétaires, ravageaient leurs domaines, prenaient leur grain et leur bétail. Un historien a ainsi décrit le mouvement :

Au sud de Moscou, au cœur de la région des terres noires, se trouve la province de Koursk, et c'est là qu'ont commencé les premiers désordres agraires sérieux de la période révolutionnaire. Dans la nuit du 6 février 1905, il y eut un grand remue-ménage dans le village de Kholzovki, des marches et du tumulte le long de la route menant au domaine d'un certain Popov, des coupes et de grands fracas dans ses forêts, puis des craquements plus importants sur le chemin du retour vers le village. Lorsque les gardes apparurent, il était trop tard ; les paysans avaient déjà coupé une grande quantité d'arbres, et là ils opposèrent « une résistance armée à la police » — mais avec quel résultat, la chronique ne le dit pas. De Khozovki, les désordres se répandent aux communes environnantes, comme selon un plan préétabli — s'il faut en croire les services de police. Un soir, les paysans attendent l'ordre de se mettre en route. Puis, quelque part à l'horizon, un feu de signal est allumé, et avec une grande clameur et des déchargements d'armes à feu, les paysans emplissent de leur tapage la route menant au domaine choisi pour le pillage du soir, où ils s'emparent de tout ce qu'ils peuvent transporter sur leurs charrettes, et rentrent chez eux. Des détachements de soldats font route vers le district, mais les désordres se répandent vers d'autres uyezds ou d'autres comtés avant de pouvoir être arrêtés.¹

Durant l'été de 1905, il y eut des émeutes paysannes dans 60 districts de 27 provinces. Au cours des trois derniers mois de l'année, des soulèvements ruraux eurent lieu dans 300 districts de 47 provinces.²

Le mouvement paysan fut particulièrement violent dans le Centre misérable. La dévastation passa dans ces provinces comme un cyclone. Dans le Midi, on recourut principalement aux grèves et au boycottage des domaines. Enfin, dans le Nord, où le mouvement était le plus faible, on songea surtout à couper du bois de chauffage. Les paysans refusèrent de reconnaître les pouvoirs administratifs et de payer les impôts partout où la révolte économique prenait un caractère politique radical.³

Mais les événements les plus tumultueux... eurent lieu à la fin de 1905 dans la province de Saratov. Dans les bourgs auxquels s'étendit le mouvement, aucun paysan ne garda une attitude passive. Tous se soulevèrent. Les propriétaires quittent leurs manoirs avec leurs familles ; tous les biens meubles sont mis en partage, on emmène le bétail, les ouvriers et les domestiques reçoivent leur compte, et, en conclusion, « le coq rouge » — l'incendie — déploie ses ailes sur le domaine. A la tête des « colonnes » paysannes qui marchent à l'attaque, se trouvent des compagnies armées. Les sous-officiers de gendarmerie et les gardes se cachent ; en certains endroits, ils sont arrêtés. On brûle les bâtiments du propriétaire pour l'empêcher de rentrer plus tard dans ses domaines. Mais aucune violence n'est tolérée.⁴

1 G.T. Robinson, *Rural Russia under the Old Regime*, London 1932, pp. 155-6.

2 L.O. Owen, *The Russian Peasant Movement*, 1906-17, London 1937, p. 20.

3 Trotsky, [1905](#), op. cit., pp. 168-169

4 *ibid.*, p. 170.

Les révoltes paysannes se poursuivirent dans toute la Russie de l'automne de 1905 à l'automne de 1906. Leur but était de se débarrasser de l'héritage des rapports féodaux de propriété et de production. La question agraire dominait la vie nationale de la Russie depuis des décennies, et des révoltes paysannes à répétition avaient couvert une longue période. Un mouvement révolutionnaire paysan porteur d'une longue tradition et d'une influence large dans les masses existait en fait depuis très longtemps.

Il faut comprendre que les paysans n'étaient pas une classe intégrée, mais un groupe social formé de classes antagonistes : le paysans riche, le koulak ; le paysan moyen ; et enfin le paysan pauvre et l'ouvrier agricole.

Lénine résumait les divisions de classe de la population agricole de la Russie d'Europe en 1905 dans le tableau ci-dessous.⁵

Groupe	Nombre de possessions (en millions)	Déciatines (en millions)	Déciatines par possession
a) Paysans ruinés, écrasés sous l'exploitation féodale	10.5	75.0	7.0
b) Paysans moyens	1.0	15.0	15.0
c) Bourgeoisie paysanne et possessions foncières capitalistes	1.5	70.0	46.7
d) Latifundia féodaux	0.03	70.0	2,333.0
Total	13.03	230.0	17.6
Non réparties par possessions	–	50	–
Total	13.03	280.0	21.4

Cette division fondamentale de la terre entre une poignée de propriétaires à une extrémité et de masses de paysans pauvres à l'autre – « environ 300 familles paysannes pauvres pour chaque grand propriétaire » – sous-tend l'arriération technique terrible de l'agriculture, la position opprimée et réprimée de la masse de la paysannerie, et la variété infinie de l'exploitation féodale de la corvée.

Sous l'empire du système de la corvée, la parcelle du paysan était un moyen de fournir à bon marché au propriétaire de la main d'œuvre, de l'outillage et du bétail. Le système était particulièrement répandu dans les provinces centrales de la Russie d'Europe, le cœur de l'agriculture russe. La caractéristique essentielle du système était le louage de travail, dont une des formes était le paiement par avance aux paysans pendant l'hiver du travail qu'ils devraient accomplir l'été suivant. En hiver, les paysans avaient grand besoin de liquidités et se trouvaient contraints d'accepter des termes d'extorsion. Une autre forme de louage de travail était le « service de travail composé » sous l'égide duquel les paysans s'engageaient – pour de l'argent ou en paiement des terres qui leur étaient louées – à cultiver une *déciatine* des récoltes de printemps du propriétaire, une déciatine de ses récoltes d'hiver et parfois aussi une déciatine des prairies, le tout avec leurs propres outils et leurs chevaux.

Les terres « découpées » (*otrezki*), une doléance majeure de la paysannerie, étaient utilisées pour une exploitation similaire. Ces terres, volées par les propriétaires lors de la soi-disant « émancipation » des serfs de 1861, constituaient à peu près un cinquième des exploitations détenues à l'origine par les paysans. En plus, c'étaient les meilleures terres qui avaient été prises au paysan, qui se trouvait ainsi privé de prairies et de pâtures, ainsi que d'accès aux bois et aux rivières. Il était également tenu de payer pour sa parcelle. Il pouvait se libérer en donnant des heures de travail au propriétaire, ou en faisant un paiement en monnaie considérablement supérieur à la valeur locative de la parcelle (de 50 à 75 %). Le paysan pouvait mettre fin à ces obligations en effectuant un « paiement de rachat » qui était supérieur à la valeur de la terre sur le marché. Dès 1905, les propriétaires avaient touché 1,9 milliards de roubles en droits de rachat et en intérêts, lesquels, si l'on prend en compte la dépréciation du rouble au cours des 44 années précédentes, se montaient à près du triple de la valeur de marché des terres.

⁵ Lénine, *Œuvres*, vol.13, p. 239.

Le besoin de travailler pour s'acquitter de ces obligations mettait les paysans sous le joug des propriétaires. Pour ajouter l'insulte à l'injustice, de nombreux paysans devaient travailler sur les *otrezki*.

Les parcelles des paysans étaient de petits lopins de terre, consistant essentiellement en quelques bandes étroites et isolées qui se distinguaient par un sol de la qualité la plus basse, les meilleures ayant été prises par les propriétaires en 1861, et celles qui restaient étaient épuisées.

Les chaînes de l'asservissement étaient renforcées par l'institution de la *commune* villageoise. Celle-ci réglait l'usage communal de la terre, caractérisé par la rotation obligatoire des cultures et l'indivision des bois et des pâtures. Son aspect principal était la responsabilité collective pour l'accomplissement de toutes sortes de services et de paiements aux propriétaires et à l'Etat, une redistribution périodique des terres sans droit de refuser la parcelle allouée, et interdiction de son achat et de sa vente. La commune villageoise était utilisée par le grand propriétaire pour intensifier l'oppression féodale et extorquer le rachat des terres et d'autres paiements aux paysans.

Le marxisme et la paysannerie

Dès ses débuts en Russie, le mouvement marxiste reconnaissait l'importance vitale de la question agraire, en particulier la question paysanne. Le premier projet de programme des marxistes russes, publié par le groupe « Libération du Travail » en 1885, revendiquait une

Révision radicale de notre régime agraire, c'est-à-dire des conditions de rachat de la terre et de la dotation des communautés paysannes. Le droit sera accordé de renoncer au lot et de sortir de la communauté à ceux des paysans qui y verraient leur avantage, etc.⁶

C'était tout ce que disait le programme. Des années plus tard, Lénine commentait : « L'erreur de ce programme n'est point qu'il y ait là des principes ou des revendications particulières erronés (...) L'erreur de ce programme, c'est son caractère abstrait, l'absence de tout point de vue concret sur l'objet. Cela n'est pas un programme à proprement parler, c'est une déclaration marxiste d'ordre très général. »⁷ Mais il s'empressait d'ajouter :

Certes, il serait absurde de reprocher cette erreur aux auteurs du programme, pour la première fois, exposaient certains principes bien avant la formation du parti ouvrier. Au contraire, il faut souligner surtout que ce programme, à vingt années de la révolution russe, reconnaît le caractère inévitable d'une « révision radicale » de la question de la réforme paysanne.⁸

Très tôt dans sa vie politique, Lénine s'était livré à une étude minutieuse de la vie rurale. Le premier de ses écrits à avoir été préservé, écrit au printemps de 1893, s'appelait « Nouveaux développements économiques dans la vie des paysans ». En 1899, il publia son premier ouvrage théorique majeur. Elaboré en prison et dans son exil sibérien, il portait le titre de *Développement du capitalisme en Russie*. Les deux tiers de ce livre sont consacrés à une analyse brillante et complètement documentée de l'évolution capitaliste dans les campagnes russes, de la décadence de l'économie féodale, et des variétés complexes de formes transitoires qui y avaient évolué. Cette étude théorique fournissait les bases du développement pratique d'une politique agraire, d'une stratégie et de tactiques dans ce domaine pour les marxistes russes.

Ses premiers efforts pour mettre en forme un programme agraire sont exposés dans son article *Le parti ouvrier et la paysannerie* (1901), qui peut être considéré comme le premier brouillon de programme agraire du POSDR. Il fut adopté par le second congrès du parti, en 1903. Les revendications centrales de la révolution agraire étaient

... l'abolition immédiate et totale des indemnités de rachat et des redevances, la restitution au peuple des centaines de millions que le gouvernement tsariste lui a fait suer pendant des années pour satisfaire les appétits des propriétaires d'esclaves.

6 *ibid.*, p. 268.

7 *ibid.*, p. 268-269.

8 *ibid.*, p. 269.

... la restitution aux paysans des parcelles dont ils ont été amputés et qui contribuent au maintien des corvées, du travail servile, forcé, perpétuant en fait les conditions du servage.⁹

Dans le processus d'élaboration d'un programme agraire pour le second congrès, Lénine formula des orientations générales visant à l'abolition de tous les rapports féodaux dans les campagnes :

Premièrement : la révolution agraire fera nécessairement partie de la révolution démocratique en Russie. Cette révolution aura pour objet de supprimer les rapports de servitude dans les campagnes. Deuxièmement : par son importance sociale et économique, la future révolution agraire aura un caractère démocratique bourgeois ; loin d'atténuer le développement du capitalisme et de ses contradictions de classe, elle les renforcera.¹⁰

En plus des revendications non controversées, que Lénine n'a jamais amendées – abolition de la taxation par domaine social des paysans, réduction des fermages, liberté d'utiliser la terre à volonté – le programme agraire adopté au II^e Congrès contenait un certain nombre de clauses exigeant le remboursement des indemnités de rachat de terres et la restitution des *otrezki*. Cette dernière (la clause 4 du programme) était une revendication clé. Elle se justifiait comme moyen de supprimer une des survivances du féodalisme :

*Partout où la nature timide de notre Réforme Paysanne avait mené à des formes d'exploitation possédées par des serfs qui existent encore à ce jour, à l'aide des *otrezki*, ces derniers se voient accorder le droit de faire litière de ces survivances une fois pour toutes, y compris par la voie de l'expropriation, le droit à la « restitution des *otrezki* ». ¹¹*

Lénine réitéra ce point avec insistance : « Nous maintenons, et nous proposons de prouver, que la revendication de la restitution des *otrezki* est le maximum de ce que nous puissions avancer aujourd'hui dans notre programme agraire. »¹² A l'époque, il disait qu'aller au-delà de la restitution des *otrezki* aboutirait à soutenir la petite exploitation contre la grande.

D'une manière générale, ce n'est absolument pas la tâche des social-démocrates de développer, soutenir, consolider, pour ne pas parler de multiplier l'exploitation de petite échelle et la petite propriété.¹³

D'une manière générale, il est réactionnaire de soutenir la petite propriété parce qu'un tel soutien est dirigé contre l'économie capitaliste de grande dimension, et, par conséquent, retarde le développement social, et obscurcit et nie la lutte des classes. Dans ce cas, cependant, nous voulons soutenir la petite propriété non pas contre le capitalisme mais contre la propriété des serfs.¹⁴

Et la nationalisation des terres. A l'époque, en 1902, la position de Lénine était claire : « La revendication de la nationalisation de la terre, tout en étant valide en principe et parfaitement appropriée à certains moments, est politiquement inefficace au moment présent. »¹⁵ Si le but de la révolution agraire devait être d'éliminer les rapports féodaux, il ne fallait donc pas que toutes les terres

9 *ibid.*, vol.4, pp. 441-442.

10 *ibid.*, vol.10, p. 172.

11 *ibid.*, vol.6, pp. 127-8.

12 *ibid.*, p. 132.

13 *ibid.*, p. 133.

14 *ibid.*, p. 134.

15 *ibid.*, p. 140.

des propriétaires leur soient enlevées, en particulier celles qui étaient utilisées pour l'agriculture capitaliste et l'emploi de travailleurs salariés.

Lénine apprend de Gapone

Malgré tout, l'étendue et la profondeur du soulèvement paysan lors de la révolution de 1905 montra clairement que le programme de 1903 de Lénine était beaucoup trop conservateur. Il est très intéressant de voir à quel point il souhaitait connaître les sentiments des paysans à l'époque et si la revendication de restitution des otrezki s'accordait avec ces sentiments, y compris du pope Gapone, et d'un visiteur accidentel, un marin nommé Matinchenko. Kroupskaïa raconte comment un étudiant, assis dans la chambre de Lénine,

il se mit à nous expliquer la raison de la justesse du programme du Parti, et enfin à l'exposer point par point avec l'ardeur d'un néophyte... (Il) continua sa dissertation. Gapone et Matiouchenko entrèrent à ce moment. Je m'apprêtais à leur offrir du thé, à eux aussi, mais le gars en était précisément à l'exposé des « parcelles ». Comme il allait démontrer que les paysans devaient s'en tenir à la lutte pour les parcelles, Matiouchenko et Gapone sursautèrent en hurlant : « Toute la terre au peuple ! »¹⁶

Cela dut faire une forte impression sur Lénine, car Kroupskaïa raconte ensuite :

Lors de la conférence qui eut lieu en décembre à Tammerfors, Ilitch proposa d'éliminer complètement du programme l'article sur les parcelles.

On le remplaça par l'article sur le soutien des entreprises révolutionnaires de la paysannerie, y compris la confiscation des apanages, des terres seigneuriales, ecclésiastiques et domaniales.¹⁷

Il ne se livra à aucune tentative de couvrir ses propres erreurs passées :

En 1903, lorsque le II^e Congrès de notre parti a adopté le premier programme agraire du POSDR, nous ne possédions pas non plus une telle expérience en ce qui concerne le caractère, l'étendue et la profondeur du mouvement paysan. Les soulèvements des paysans dans le sud de la Russie, au printemps de 1902, ne sont restés qu'à l'état d'explosions isolées. On conçoit dès lors comprendre l'attitude réservée des social-démocrates dans l'élaboration du programme agraire.¹⁸

... l'absence d'un mouvement de masse déclaré ne permettait pas alors de résoudre la question sur la base de données précises.¹⁹

Le programme de 1903 tente de définir concrètement le contenu et les conditions de la « révision », dont les social-démocrates parlaient en 1885 sous une forme générale. Cette tentative – exprimée au point principal du programme : sur les « otrezki » – était basée sur une séparation approximative des terres servant à l'exploitation féodale et des terres exploitées sur le mode capitaliste. Cette séparation était absolument fautive, puisque dans la pratique le mouvement des masses paysannes ne pouvait être dirigé contre des catégories particulières de terres seigneuriales, mais contre la grande propriété foncière, en général.²⁰

16 NK Kroupskaïa, [Souvenirs sur Lénine](#).

17 Ibidem.

18 Lénine, *Œuvres*, vol.13, pp. 269-270.

19 *ibid.*, p. 270.

20 *ibid.*

Après 1905, il n'y avait plus aucune justification pour persévérer dans cette étroitesse et ce conservatisme : « renoncer à l'heure présente à la confiscation de toutes les terres des grands propriétaires fonciers reviendrait à limiter manifestement l'ampleur d'un mouvement social déjà engagé. »²¹

Lors de la conférence bolchevique de Tammerfors (12-17 décembre 1905), Lénine proposa la résolution suivante :

*... la conférence estime que le programme agraire de notre parti devrait être modifié comme suit : supprimer le passage concernant les otrezki ; y substituer un passage disant que le parti soutient les mesures révolutionnaires de la paysannerie jusqu'à la confiscation de toutes les terres de l'Etat, de l'Eglise, des monastères, des apanages, de la Couronne et des particuliers.*²²

Pour la nationalisation de la terre

A partir de là, Lénine s'employa à une révision plus complète du programme agraire, dans laquelle il lança le slogan de nationalisation de toutes les terres. Dans sa brochure *Révision du programme agraire du Parti Ouvrier*, écrite en 1906, il écrit :

*Si la victoire décisive de la révolution actuelle en Russie assure la souveraineté pleine et entière du peuple, c'est-à-dire si elle instaure la république et un régime vraiment démocratique, le Parti luttera pour l'abolition de la propriété privée de la terre et la remise de toutes les terres à l'ensemble du peuple.*²³

La puissance du mouvement paysan contre les propriétaires montra également à Lénine qu'en 1903 il avait surestimé le point auquel le développement capitaliste avait affecté les campagnes. Les rapports féodaux n'étaient pas de simples vestiges, comme il l'avait cru alors, mais exerçaient une grande influence sur la situation rurale dans son ensemble. Dans son livre *Le programme agraire de la social-démocratie dans la première Révolution Russe, 1905-1907*, il met ce point en évidence.

... l'erreur de notre programme des « otrezki » adopté en 1903... était que, définissant de façon exacte l'axe du développement, nous en avons défini de façon inexacte le moment. Nous avons supposé que les éléments de l'agriculture capitaliste s'étaient déjà pleinement constitués en Russie, aussi bien dans l'économie du seigneur (si l'on excepte l'asservissant système des « otrezki », d'où la revendication de ces terres) que dans l'économie paysanne, qui semblait avoir dégagé de son sein une forte bourgeoisie paysanne et qui était incapable, par suite, d'une « révolution agraire paysanne ». Ce n'est pas la « peur » d'une révolution agraire paysanne qui a engendré un programme erroné ; c'est la surestimation du degré du développement capitaliste dans l'agriculture russe. Les vestiges du servage nous apparaissaient alors comme un menu détail, l'économie capitaliste sur la terre communautaire et seigneuriale comme un phénomène parfaitement mûr et parfaitement stable...

*Le redressement de l'erreur consistait en ceci : au lieu de la tâche particulière – lutter contre les survivances de l'ancien ordre de choses dans le régime agraire, il s'agissait pour nous de fixer les tâches de la lutte contre l'ensemble du vieux régime agraire. Au lieu d'un nettoyage de l'économie seigneuriale, nous nous sommes posés pour objectif sa destruction.*²⁴

21 Ibid, vol. 10, p. 179.

22 Lénine, *Œuvres*, vol.10, p. 86.

23 *ibid.*, pp. 197-198.

24 *ibid.*, vol.13, pp. 306-307.

Les leçons du moujik noir

Pendant les années de la révolution, de 1905 à 1907, Lénine considérait comme important d'apprendre du moujik russe. Les représentants paysans monarchistes de la Douma tsariste eux-mêmes enseignèrent à Lénine que profondément enfoui sous la coquille conservatrice il existait en fait un noyau révolutionnaire. Il se réfère avec enthousiasme au discours du paysan monarchiste de droite Stortchak devant la Douma tsariste :

Il commence par citer in extenso ce qu'a dit Nicolas II des « droits sacrés de la propriété », auxquels il est inadmissible de « porter atteinte », etc. Puis il poursuit : « Que Dieu préserve notre souverain, dont les paroles sont bonnes pour le peuple entier ». Et il termine en déclarant : « Le souverain a dit qu'il fallait que règnent la justice et l'ordre. Or, si je dispose de trois déciatines et qu'à côté quelqu'un en possède 30.000, il est évident qu'il n'y a ni ordre ni justice. »²⁵

Et Lénine commente :

... un paysan inculte... est naïf comme un enfant et incroyablement arriéré au point de vue politique. La liaison existant entre la monarchie et « l'ordre », c'est-à-dire le désordre et le mensonge qui protègent les gros propriétaires de 30.000 déciatines, cette liaison est peu claire pour lui.²⁶

... Stortchak, ainsi d'ailleurs que le prêtre Titov, Andreïtchouk, Popov IV et Nikitiouk, qui, sur l'essentiel, défendent les mêmes positions que lui, traduit l'état d'esprit révolutionnaire des masses paysannes de façon inconsciente, spontanée, sans oser aller jusqu'au bout, non seulement en parole mais même en pensée, de ce que leurs déclarations et leurs positions impliquent..²⁷

Il poursuit en citant d'autres orateurs paysans de la Douma :

Ecoutez Tomilov : « A notre avis... la seule issue serait de procéder dès aujourd'hui à un nouveau partage de la terre sur toutes les communautés rurales de Russie, sur la base d'un recensement semblable à ceux qui étaient organisés autrefois, et qui nous dirait à combien d'habitants s'élève la population masculine au 3 novembre 1905. »

« Nous autres paysans, notre rêve le plus cher est d'obtenir la terre et la liberté. Mais nous avons entendu dire que tant que le gouvernement actuel restera au pouvoir, la propriété foncière sera inviolable (Voix au centre : « La propriété privée »). C'est bien ce que je dis, la propriété privée, celle des nobles. (Voix au centre : « la votre aussi »). En ce qui nous concerne, nous sommes prêts à céder nos lots ; (...) supposons que dans un village, les paysans soient d'accord pour céder des parties de leurs lots de terre communautaires et devenir égaux. De la déclaration du représentant du ministère, il ressort que les paysans ne doivent espérer obtenir ni terre ni liberté, ni droits politiques, tant que le pouvoir ne passera pas entre les mains de la paysannerie, de l'ensemble du peuple. Il faut dire que nous le savions déjà, mais nous vous remercions quand même de votre franchise. »²⁸

Ecoutez Petrov III : « Rappelez-vous, Messieurs, le règne d'Alexis Mikhaïlovitch et l'indignation du peuple des campagnes qui, à l'époque, a trouvé son expression dans le mouvement de Razine²⁹ (exclamations à droite)... En 1905, le peuple a exposé ses

25 *ibid.*, vol.15, p. 333.

26 *ibid.*

27 *ibid.*, p. 335.

28 *ibid.*, p. 337.

29 Razine était le remarquable dirigeant de la révolte paysanne de 1667-1671 contre l'oppression féodale et le servage.

revendications avec une force toute particulière... la misère l'a contraint à descendre dans la rue pour faire entendre sa voix puissante et faire savoir de quoi il avait besoin »... « Il faut instituer un système de jouissance égalitaire de la totalité des terres pour l'ensemble du peuple... Il va de soi que je suis opposé à la propriété foncière privée... et j'affirme que la situation du peuple travailleur ne s'améliorera que lorsque la totalité des terres passera entre ses mains... Je suis absolument convaincu que vous verrez à nouveau les profondeurs de la mer humaine déchaînée. Et alors se réalisera la sentence de l'Évangile : celui qui a tiré le glaive périra par le glaive. (Rires à droite). Le groupe troudovik [paysan] n'a pas trahi ses idéaux ni ses aspirations... Nous... disons que toute la terre doit revenir à ceux qui la travaillent et que le pouvoir doit passer entre les mains de la population laborieuse ».

Merzyakov : « La terre doit appartenir à ceux qui la travaillent... Les marchandages fonciers doivent complètement disparaître de Russie, la terre doit appartenir à ceux qui la cultivent par leur travail. »³⁰

Voici le paysan Netchitaïlo : « Ceux qui sont saturés de sang, qui ont sucé la moelle du paysan, les qualifient de malappris. » Golovine le coupe : le propriétaire foncier peut offenser le paysan, mais le moujik peut-il offenser... le propriétaire foncier ? « Ces terres qui appartiennent au peuple, on nous dit : achetez-les. Sommes-nous des étrangers venus d'Angleterre, de France, etc. ? Nous sommes des gens d'ici, pourquoi voulez-vous que nous achetions nos terres ? Nous les avons déjà dix fois payées de notre sang, de notre sueur, de notre argent. »

Voici le paysan Kirnossov (province de Saratov) : « Maintenant nous ne parlons plus que de la terre ; on nous dit encore : elle est sacrée, inviolable. Il n'est pas possible qu'elle soit inviolable ; du moment que le peuple le veut, il ne saurait y avoir rien d'inviolable. (Une voix à droite : « Oho ! ») C'est bien ça, Oho ! (Applaudissements à gauche). Messieurs les nobles, vous croyez que nous ne savons pas que vous mettiez notre sort sur une carte, que vous nous échangez contre des chiens ? Nous savons que c'était toujours votre propriété sacrée, inviolable... On nous a volé notre terre... Les paysans qui m'ont envoyé m'ont dit : la terre est à nous, nous ne venons pas ici pour l'acheter, mais pour la prendre. »

Voici le paysan Vassioutine (province de Kharkov) : « Nous voyons ici, en la personne du représentant de M. le président du Conseil des Ministres, non pas un ministre du pays entier, mais un ministre de 130.000 propriétaires fonciers. 90 millions de paysans ne sont rien pour lui... Vous vous livrez (prenant à partie la droite) à l'exploitation, vos terres, vous les donnez à bail au prix fort, et vous écorchez définitivement le paysan... Sachez que le peuple, si le gouvernement ne satisfait pas ses besoins, ne demandera pas votre accord et prendra la terre... Je suis Ukrainien (il raconte comment Catherine a fait cadeau à Potemkine d'un bosquet : 27.000 déciatines et 2.000 paysans)... Dans le temps, la terre se vendait 25-50 roubles la déciatine ; maintenant, le prix de fermage est de 15 à 30 roubles la déciatine et 35 à 50 roubles pour les prairies. Une vraie écorcherie. (Voix à droite : « Quoi ? une écorcherie ? » Rires.) Ne vous gênez pas, allez, soyez tranquille (applaudissements à gauche) ; j'appelle ça écorcher les paysan. »³¹

Le commentaire de Lénine sur les discours des députés paysans est qu'ils

... expriment ouvertement et franchement l'esprit de la lutte de masse des paysans. Dans leurs discours (...) les paysans troudoviks exposent leur opinion sans équivoque et rendent de façon étonnamment vivante et précise les sentiments et les aspirations des masses, en s'embrouillant dans les programmes (certains déclarent sympathiser avec le projet des 42

30 *ibid.*, p. 338.

31 *ibid.*, vol.13, pp. 417-419.

tandis que d'autres pencheraient plutôt vers celui des cadets), mais en exprimant avec d'autant plus de force des réalités plus fondamentales que n'importe quel programme.³²

Il va encore plus loin, considérant qu'il y a bien plus de ferveur révolutionnaire dans les discours des députés paysans que dans ceux des députés ouvriers social-démocrates.

Quand on compare les discours des paysans révolutionnaires à la deuxième Douma et ceux des ouvriers révolutionnaires, la différence suivante apparaît involontairement : chez les premiers s'affirme un esprit révolutionnaire beaucoup plus immédiat, une passion d'abattre tout de suite le pouvoir des propriétaires fonciers, et de créer tout de suite un régime nouveau. Le paysan brûle de se jeter incontinent sur l'ennemi et de l'étouffer.³³

Lénine faisait montre d'une remarquable liberté vis-à-vis du dogmatisme, et d'une perception affinée du véritable battement de cœur du mouvement de masse, allant jusqu'à le trouver dans la poitrine d'un paysan monarchiste !

Les bolcheviks, les mencheviks et la paysannerie

Pendant les élections à la deuxième Douma, une lutte acharnée fut menée entre les deux ailes de la social-démocratie, les mencheviks et les bolcheviks, sur la question de savoir s'il fallait s'allier avec les cadets, ou bien avec les troudeviks contre les cadets.

Dès 1892, Plékhanov avait proclamé que le paysan, en Russie comme en Occident, était fondamentalement conservateur. « A part la bourgeoisie et le prolétariat, nous ne percevons aucune force sociale, dans notre pays, dans laquelle l'opposition ou les groupes révolutionnaires pourraient trouver un soutien. »³⁴

Dans une brochure intitulée *La tâche des socialistes en période de famine*, Plékhanov écrivait :

Le prolétaire et le moujik sont de véritables antipodes politiques. Le rôle historique du prolétariat est aussi révolutionnaire que celui du moujik est conservateur. C'est sur les paysans que les despotismes orientaux se sont appuyés sans changement pendant des milliers d'années. Dans une période comparativement courte le prolétariat a ébranlé toute la fondation de la société européenne occidentale. Et en Russie son développement et son éducation politique progressent de façon incomparablement plus rapide qu'ils ne l'ont fait en Occident.³⁵

Cette argumentation influençait l'attitude des mencheviks envers le parti libéral – les cadets – d'une part, et le parti paysan – les troudeviks – de l'autre.

Le menchevik D. Koltsov argumentait en faveur d'une alliance avec les cadets et contre les troudeviks dans les termes suivants :

« Avec qui les social-démocrates ont-ils le plus de points de contact, (...) avec les démocrates des villes ou avec ceux des campagnes ? De qui la social-démocratie peut-elle surtout attendre du soutien dans sa lutte contre les préjugés culturels, religieux, nationalistes, etc. ? Qui soutiendra le plus les mesures favorisant le libre développement des forces productives ? Il suffit de poser ces questions capitales pour la politique des social-démocrates, et la réponse devient claire d'elle-même. Tout ce que dit le Manifeste communiste sur le rôle révolutionnaire de la bourgeoisie reste aussi juste au XX^{ème} siècle que cela l'était au XIX^{ème}, aussi juste en Russie que cela l'était en Angleterre... La démocratie

32 *ibid.*, vol.15, p. 335.

33 *ibid.*, vol.13, p. 419.

34 Plekhanov, *Сочинения*, op. cit., vol.3, p. 119.

35 *ibid.*, pp. 382–83.

paysanne, en ce qui la concerne, malgré ses allures révolutionnaires, défendra dans de nombreux cas les formes d'organisation économique et sociale vieilles et périmées. »³⁶

Lénine s'opposait à ces arguments de la manière suivante :

L'autre aile, dite des « bolcheviks », considère que les libéraux sont les représentants de la grosse industrie, qui, par peur du prolétariat, s'efforcent d'en finir le plus vite possible avec la révolution et font des compromis avec la réaction. Elle soutient que les troudeviks représentent la démocratie petite-bourgeoise révolutionnaire et qu'ils tendent à prendre une position radicale sur le point le plus important du problème de la terre : la confiscation des grandes exploitations. La tactique des bolcheviks en découle. Ils refusent de soutenir la bourgeoisie libérale traître, c'est-à-dire les cadets, et essaient de soustraire la petite bourgeoisie démocratique à l'influence des libéraux ; ils veulent arracher le paysan et le petit bourgeois de la ville aux libéraux et les amener à suivre le prolétariat qui se trouve à l'avant-garde de la lutte révolutionnaire.³⁷

... un cadet déclarait à la commission agraire qu'un paysan de droite est plus à gauche qu'un cadet. Oui, pour ce qui est de la question agraire, dans toutes les trois Doumas, les paysans de « droite » se tiennent plus à gauche que les cadets, prouvant ainsi que l'esprit monarchiste du moujik est une naïveté en voie de disparition, à la différence de l'esprit monarchiste des brasseurs d'affaires libéraux, qui sont monarchistes par intérêt de classe.³⁸

Dans la révolution démocratique anti-féodale, Lénine était favorable à une alliance du parti prolétarien avec les partis paysans démocratiques petits-bourgeois :

Les partis et organisations démocratiques révolutionnaires (le Parti socialiste-révolutionnaire, l'Union paysanne, fractions d'associations semi-professionnelles et d'associations semi-politiques, etc.) expriment au plus près les intérêts et le point de vue des larges masses de la paysannerie et de la petite bourgeoisie, en s'opposant résolument à la possession seigneuriale de la terre et à l'Etat féodal, en s'efforçant avec persévérance de promouvoir la démocratie et en travestissant leurs aspirations, qui sont au fond de type démocratique bourgeois, d'une idéologie vaguement socialiste ; la social-démocratie reconnaît la possibilité et la nécessité d'alliances de combat avec de tels partis, tout en dénonçant sans défaillance leur caractère pseudo-socialiste et en luttant contre leur tendance à estomper les contrastes entre le prolétaire et le petit patron.³⁹

Hâtons-nous de clarifier le fait que, pour Lénine, le slogan de nationalisation de la terre ne signifiait pas aller au-delà des tâches de la révolution démocratique bourgeoise. Il explique que deux voies sont ouvertes au développement capitaliste des campagnes russes – la première (la « voie prussienne ») entravée et déformée par des survivances féodales, la seconde, libre de tout vestige de servage, qu'il appelle la voie américaine de développement :

Dans le premier cas l'exploitation féodale se transforme lentement en une exploitation bourgeoise à la manière des junkers, en vouant les paysans pour des dizaines d'années à la plus dure expropriation et à l'asservissement, dégageant une faible minorité de « Grossbauern » (gros paysans)...

Dans l'intérêt du développement des forces productives (ce critère suprême du progrès social), nous devons soutenir non pas l'évolution bourgeoise du type seigneurial, mais l'évolution bourgeoise du type paysan. La première revient à maintenir au maximum l'asservissement et le servage (remanié à la manière bourgeoise), à développer le moins

36 Lénine, *Œuvres*, vol.12, p. 186.

37 *ibid.*, p. 200-201.

38 *ibid.*, vol.13, p. 481.

39 *ibid.*, vol.10, p. 161.

rapidement possible les forces productives et à développer le capitalisme au ralenti ; elle implique des calamités et des tourments infiniment plus grands, l'exploitation et l'oppression des larges masses de la paysannerie et, par suite, du prolétariat lui aussi. La seconde revient à développer le plus rapidement possible les forces productives et les conditions les meilleures (qui soient possibles dans le cadre de la production marchande) de l'existence de la masse paysanne. La tactique de la social-démocratie dans la révolution bourgeoise russe est déterminée non par le soutien à la bourgeoisie libérale, comme le présument les opportunistes, mais par le soutien à la paysannerie en lutte.⁴⁰

Les révolutionnaires doivent avoir pour but de pousser la Russie sur la voie américaine. Par conséquent, ils doivent soutenir la nationalisation des terres comme étant la manière la plus extrême et la plus efficace de se débarrasser des vestiges du féodalisme. « Dans la révolution russe, la lutte pour la terre n'est pas autre chose que la lutte pour un développement capitaliste rénové. Le mot d'ordre conséquent d'une telle rénovation, c'est la nationalisation du sol. »⁴¹

A l'appui de sa thèse, Lénine se réfère à Marx, qui « admettait, lui, et même défendait parfois directement la nationalisation, non seulement à l'époque de la révolution bourgeoise en Allemagne en 1848, mais aussi en 1846 pour l'Amérique, à propos de laquelle il indiquait alors avec une parfaite précision, qu'elle *ne faisait que commencer* son développement « industriel ». »⁴²

Deux ans plus tard, en 1908, Lénine réitère le même point de vue :

Il n'y a rien de plus erroné que de croire que la nationalisation de la terre a quoi que ce soit de commun avec le socialisme ou même avec la jouissance égalitaire du sol. Le socialisme a pour effet d'abolir l'économie marchande. La nationalisation, quant à elle, a pour effet de transformer la terre en propriété d'Etat, sans mettre le moins du monde en cause le système d'exploitation privée.⁴³

La nationalisation des terres : un premier pas vers le socialisme ?

Lénine expliqua de façon détaillée pourquoi la nationalisation des terres faisait partie intégrante de la révolution bourgeoise. Par exemple, dans son livre *Le programme agraire de la social-démocratie dans la première Révolution Russe, 1905-1907*, rédigé en novembre-décembre 1907, il écrivait :

Le partage peut être déterminé, après la période de nationalisation révolutionnaire, par le désir de consolider au maximum les nouveaux rapports agraires, conformes aux exigences du capitalisme. Il peut être déterminé par le désir de tels possesseurs de terre d'augmenter leur revenu aux dépens du reste de la société. Il peut enfin être déterminé par le désir d'« apaiser » (ou, plus simplement, d'étouffer) le prolétariat et les couches semi-prolétariennes pour qui la nationalisation du sol sera un élément « d'excitation des appétits » pour la socialisation de toute la production sociale.⁴⁴

... rien ne saurait balayer aussi complètement les survivances du moyen âge en Russie, rénover aussi complètement la campagne à demi pourrie d'asiatisme, pousser aussi rapidement en avant le progrès agricole, que la nationalisation. Toute autre solution du problème agraire dans la révolution crée des points de départ moins favorables pour un nouveau progrès économique.

40 *ibid.*, vol.13, pp. 252, 256.

41 *ibid.*, p. 308.

42 *ibid.*, p. 336.

43 *ibid.*, vol.15, p. 144.

44 *ibid.*, vol.13, p. 341.

Quant à l'importance morale de la nationalisation à l'époque révolutionnaire, c'est que le prolétariat aide à porter « à une forme de propriété privée » un coup dont la répercussion est inévitable dans le monde entier.⁴⁵

Mais la nationalisation des terres, tout en étant partie intégrante de la révolution bourgeoise, peut aussi, en fonction de l'équilibre des forces de classe, être un tremplin dans la lutte pour le socialisme à la campagne. En septembre 1917, dans une postface à la seconde édition du *Programme agraire de la social-démocratie* (la première édition de 1908 avait été confisquée par la police), Lénine écrivait : « ... la nationalisation du sol est non seulement le « dernier mot » de la révolution bourgeoise, mais aussi *un pas vers le socialisme.* »⁴⁶

Dans toutes ses prévisions concernant la Révolution Russe, Lénine a fait montre d'une absence totale de dogmatisme et d'une grande détermination à pousser la révolution au-delà de ses limites bourgeoises, vers une lutte immédiate et ininterrompue pour le socialisme.

Prolétariat contre paysannerie

Tout au long du développement de la politique agraire du parti, il y a dans la pensée de Lénine deux points centraux : (1) la classe ouvrière doit mener la paysannerie ; (2) le parti ouvrier doit rester indépendant et clairement distinct de la paysannerie :

... en soutenant la paysannerie révolutionnaire, le prolétariat ne doit pas oublier un seul instant son indépendance de classe, ses tâches de classe particulières. Le mouvement de la paysannerie est le mouvement d'une autre classe ; ce n'est pas une lutte prolétarienne, c'est une lutte de petits exploitants ; ce n'est pas une lutte contre les fondements du capitalisme, mais une lutte pour les débarrasser de tous les vestiges du servage.⁴⁷

Nous soutenons le mouvement paysan jusqu'au bout, mais nous devons nous rappeler que c'est le mouvement d'une autre classe, différente de celle qui peut accomplir et accomplira la révolution socialiste.⁴⁸

... sans l'initiative et la direction du prolétariat, la paysannerie n'est rien.⁴⁹

Lénine parlait du développement possible d'un parti paysan indépendant, sous la forme d'une coalition des troudeviks et des socialistes-révolutionnaires, mais il doutait de sa stabilité et de sa capacité à parvenir à l'homogénéité.

Personne ne peut dire aujourd'hui quelles seront les destinées de la démocratie bourgeoise en Russie. Il n'est pas impossible que la faillite des cadets conduise à la formation d'un parti démocrate paysan, d'un vrai parti de masse et non de cette organisation de terroristes que sont demeurés les socialistes-révolutionnaires. Il n'est pas impossible non plus que les difficultés objectives du regroupement politique de la petite bourgeoisie empêchent la formation d'un tel parti et maintiennent pour longtemps encore la démocratie paysanne dans son état actuel de masse troudevique gélatineuse et amorphe.⁵⁰

Les troudeviks ne sont sûrement pas des démocrates absolument conséquents. Sans aucun doute les troudeviks (les socialistes-révolutionnaires inclus) hésitent entre les libéraux et le

45 *ibid.*, pp. 341.

46 *ibid.*, p. 451.

47 *ibid.*, vol.10, p. 433.

48 *ibid.*, p. 194.

49 *ibid.*, vol.15, p. 58.

50 *ibid.*, vol.13, p. 124.

prolétariat révolutionnaire (...) De telles hésitations ne doivent absolument rien au hasard. Elles sont inévitables en raison de la nature de la situation économique du petit producteur. D'une part, il est opprimé, il est soumis à l'exploitation. Il est poussé involontairement vers la lutte contre une telle situation, vers la lutte pour la démocratie, pour les idées d'anéantissement de l'exploitation. D'autre part, il est un petit propriétaire. Le paysan porte en lui l'instinct du propriétaire – qu'il n'est peut-être pas aujourd'hui, mais qu'il peut devenir demain. Cet instinct de propriétaire, de possesseur, détourne le paysan du prolétariat, fait naître en lui des rêves et des aspirations à parvenir, à devenir lui-même un bourgeois, à se replier face à toute la société sur son lopin de terre, sur son propre tas de fumier, comme le disait cruellement Marx.⁵¹

... les éléments démocratiques de la paysannerie... [sont] incapables de constituer une organisation solide.⁵²

Si faux et si juste

La victoire de 1917 prouva que Lénine se trompait sur la révolution russe à deux égards, et non des moindres – son argument selon lequel ce serait une révolution bourgeoise, et que la nationalisation des terres serait un tremplin pour un développement capitaliste plus large et plus rapide. Comment donc Lénine a-t-il pu jouer un rôle aussi décisif dans la victoire de cette même révolution ? La réponse fondamentale est que, même dans ses erreurs de perspective, il y avait un noyau central de stratégie et de tactique qui devait mener directement à cette victoire de la révolution prolétarienne :

Mais si notre révolution est bourgeoise par son contenu économique (ce qui est certain), on ne peut en tirer de conclusion sur le rôle dirigeant de la bourgeoisie dans notre révolution, de la bourgeoisie en tant que force motrice. Une telle conclusion, habituelle chez Plékhanov et les mencheviks, est une caricature avilissant du marxisme. Le propriétaire libéral avec le fabricant, le marchand, l'avocat, etc., ou le prolétariat avec la masse des paysans peuvent l'un ou l'autre diriger la révolution bourgeoise. Son caractère demeure bourgeois dans les deux cas, mais le cadre, les conditions qui permettront au prolétariat, au socialisme, d'en tirer avantage (c'est-à-dire avant tout d'obtenir un développement plus rapide des forces productives) sont tout à fait différents dans l'un et l'autre cas.

Les bolcheviks en déduisent la tactique fondamentale du prolétariat socialiste dans la révolution bourgeoise : entraîner avec lui la petite bourgeoisie démocratique, en particulier la paysannerie, l'arracher aux libéraux, paralyser la bourgeoisie libérale instable, développer la lutte des masses pour l'anéantissement complet de tous les vestiges du servage, y compris la propriété seigneuriale.⁵³

Lénine expliquait avec insistance que même si la révolution était démocratique-bourgeoise par nature, la paysannerie devait faire montre d'un maximum d'initiative et de démocratie en créant des organisations de lutte locales indépendantes sans attendre la délivrance par en haut, même de la part d'institutions nationales issues de la révolution, comme la future assemblée constituante.

Il n'y a qu'un moyen pour que la réforme agraire, inévitable dans la Russie contemporaine, joue un rôle révolutionnaire et démocratique : cette réforme doit être accomplie par l'initiative révolutionnaire des paysans eux-mêmes contre les propriétaires fonciers et la bureaucratie, contre l'Etat. Cette réforme, en d'autres termes, doit s'accomplir par des méthodes révolutionnaires (...) Cette voie, nous l'indiquons en exigeant avant tout la formation de comités révolutionnaires paysans.⁵⁴

51 *ibid.*, vol.12, p. 471.

52 Lénine, « [На Дорору](#) », *Полное Собрание Сочинений*, vol 17, p. 358.

53 Lénine, *Œuvres*, vol.12, pp. 179.

Marx affirmait, [après l'expérience de la Commune de Paris](#), que « la classe ouvrière ne peut pas se contenter de prendre tel quel l'appareil d'État et de le faire fonctionner pour son propre compte. » ; le [prolétariat doit le](#) « détruire. C'est la condition première de toute révolution véritablement populaire. » C'est à cela que faisait écho l'argument de Lénine : « Accomplir la révolution agraire, la paysannerie ne le peut sans supprimer le vieux pouvoir, l'armée permanente et la bureaucratie, car ce sont les plus sûrs remparts de la propriété seigneuriale, qui lui sont attachés par mille liens. »⁵⁵

De plus, même si la révolution n'était que démocratique–bourgeoise, elle n'en revêtait pas moins un caractère international :

... la révolution russe peut vaincre par ses propres forces, mais en aucun cas elle n'est capable de maintenir et de consolider de ses propres mains ses conquêtes. Elle ne peut pas y parvenir s'il n'y a pas de révolution socialiste en Occident (...) Après la victoire complète de la révolution démocratique, le petit propriétaire se tournera inévitablement contre le prolétariat, et cela d'autant plus vite que tous les ennemis communs du prolétariat et des petits patrons auront été renversés plus rapidement, à savoir : les capitalistes, les grands propriétaires fonciers, la bourgeoisie financière, etc. Notre république démocratique n'a aucune réserve autre que le prolétariat socialiste d'Occident...⁵⁶

Une lutte sans merci contre la bourgeoisie libérale ; la méfiance vis-à-vis du parti paysan hésitant et l'indépendance à son égard ; l'appel à l'action directe des paysans ; le combat pour briser le vieil appareil d'État policier bureaucratique ; l'accent mis sur le caractère international de la révolution – toutes ces idées, enracinées dans la révolution de 1905-1907, seront centrales dans la politique qui mena à la victoire en 1917. Leur enveloppe démocratique-bourgeoise devait être rejetée dans l'orage des futures batailles. Malheureusement, la contradiction entre le noyau dur de la politique de Lénine en 1905 et ensuite et sa coquille démocratique-bourgeoise devait être un facteur de crise dans le parti et provoquer la paralysie de la direction bolchevique pendant des jours et des semaines après la Révolution de Février 1917, avant que Lénine ne rentre en Russie contredire son discours « vieux bolchevik ».

54 *ibid.*, vol.9, p. 325.

55 *ibid.*, vol.13, pp. 366-367.

56 *ibid.*, vol.10, p. 290.

Chapitre 12 — La grande répétition générale

Même si elle devait se terminer en défaite, la Révolution de 1905 fut extrêmement importante en ce sens qu'elle révéla les intérêts et les visées des différentes classes sociales, leurs forces et leurs faiblesses respectives, leur importance relative dans la société russe, et les rapports changeants entre elles. Elle devait également servir de test approfondi, même s'il n'était pas définitif, pour les principaux partis en lice.

Les années de révolution et de déclin — 1905-1907 — furent aux yeux de Lénine une extraordinaire occasion, pour des millions d'êtres, de se constituer une expérience, d'assimiler une leçon qui entrerait dans le flux sanguin, dans le système nerveux, dans les cœurs et les cerveaux du peuple.

La véritable nature du parti et de la classe fut clairement exposée. Tous les partis achevèrent le « stade foetal de leur développement » durant cette période.

... la lutte politique au grand jour a opéré pour la première fois en Russie une délimitation précise entre les classes : les ,partis politiques (...) qui existent actuellement expriment, avec une précision jamais vue, les intérêts et les points de vue des différentes classes, dont la maturité, au cours de ces trois années, s'est infiniment plus accrue que pendant tout le demi-siècle précédent.¹

Tout d'abord la « société » se dévoila. Les libéraux montrèrent leurs vraies couleurs.

Ce qu'avant la révolution on appelait la « société » libérale et populiste-libérale, la partie « éclairée », le porte-parole de la « nation », comme telle, c'est-à-dire la masse de « l'opposition » des gens aisés, des nobles et des intellectuels qui semblaient former un tout homogène et que l'on trouvait à profusion dans les zemstvos, les universités et l'ensemble de la presse « de bon ton », etc., etc., tous ces gens sont apparus dans la révolution comme les idéologues et les partisans de la bourgeoisie, et ont pris à propos de la lutte de masse du prolétariat socialiste et de la paysannerie démocratique une position dont le caractère contre-révolutionnaire est maintenant évident pour tout le monde. La bourgeoisie libérale contre-révolutionnaire est née et se développe.²

Par-dessus tout, les événements impétueux ont exposé le rôle du prolétariat dans la révolution.

...le rôle dirigeant des masses prolétariennes est apparu au grand jour aux yeux de chacun dans toute la révolution et sur tous les terrains où se déroulait la lutte, à commencer par les manifestations, en passant par l'insurrection et en aboutissant enfin, dans l'ordre chronologique, à l'activité « parlementaire ».³

La révolution a été une magnifique école de masse.

Des millions d'hommes ont acquis l'expérience pratique de la lutte de masse véritable et directement révolutionnaire, et ceci sous les formes les plus variées, allant jusqu'à la « grève générale », à l'expulsion des gros propriétaires fonciers, à l'incendie de leurs châteaux et à l'insurrection armée ouverte.⁴

1 Lénine, Œuvres, vol.15, p. 287

2 ibid.

3 ibid., p. 288.

4 ibid.

La meilleure éducation s'acquiert dans la lutte. Lors d'une [conférence sur la Révolution de 1905](#) donnée dans une réunion de jeunes travailleurs à Zurich, le 9 janvier 1917, Lénine disait :

Quand ces messieurs de la bourgeoisie et leurs thuriféraires obtus, les réformistes socialistes, parlent avec tant de suffisance de « l'éducation » des masses, ils entendent ordinairement par là quelque chose de primaire, de pédantesque, qui démoralise les masses et leur inculque des préjugés bourgeois.

La véritable éducation des masses ne peut jamais être séparée d'une lutte politique indépendante, et surtout de la lutte révolutionnaire des masses elles-mêmes. Seule l'action éduque la classe exploitée, seule elle lui donne la mesure de ses forces, élargit son horizon, accroît ses capacités, éclaire son intelligence et trempe sa volonté.⁵

Et c'est précisément dans cet éveil d'immenses masses populaires à la conscience politique et à la lutte révolutionnaire que réside la portée historique du 22 janvier 1905.⁶

Même si les ouvriers n'avaient pas gagné la révolution, la révolution avait gagné les ouvriers.

... par la lutte héroïque qu'il a soutenue trois années durant (1905-1907), le prolétariat russe a procuré au peuple et s'est procuré à lui-même des avantages que les autres nations ont mis des dizaines d'années à conquérir. Il a réussi à soustraire les masses ouvrières à l'influence traîtresse d'un libéralisme veule et méprisable. Il s'est assuré un rôle directeur dans le combat pour la liberté et la démocratie, comme un facteur conditionnant la lutte pour le socialisme. Il a conquis pour toutes les classes opprimées et exploitées de Russie l'art de conduire la lutte révolutionnaire des masses, lutte sans laquelle nulle part dans le monde on n'a rien pu acquérir de sérieux dans la voie du progrès de l'humanité.⁷

La masse des travailleurs n'oublierait jamais 1905 :

Patience, il y aura un autre 1905. Voilà ce que pensent les ouvriers. Pour eux, cette année a fourni le modèle de ce qu'il faut faire. Pour les intellectuels et les petits bourgeois renégats au contraire, elle est une « année folle », l'exemple de ce qu'il ne faut pas faire. Pour le prolétariat, reprendre et assimiler de façon critique l'expérience de la révolution, revient à apprendre à mieux appliquer les méthodes de lutte utilisées alors, et cela afin d'élargir, de concentrer et de rendre plus consciente une grève comme celle d'octobre ou une lutte armée comme celle de décembre 1905.⁸

On dit que la défaite est une bonne école pour les armées... Mais il est une conquête des premières années de la révolution et des premières défaites des masses dans la lutte révolutionnaire qui n'est pas douteuse : c'est le coup mortel porté à l'ancienne mollesse, à l'ancienne veulerie des masses. Les lignes de clivage sont plus nettement dessinées. Les classes et les partis se sont délimités.⁹

La révolution avait imprimé à chacun des principaux partis politiques une forme permanente que les vicissitudes de la lutte ne pourraient jamais changer complètement.

... c'est précisément dans les périodes de lutte révolutionnaire directe que sont implantées profond les bases solides des groupements de classe et que s'opèrent les clivages entre les grands partis politiques, qui, par la suite, ne changent pas au cours des périodes de

5 *ibid.*, vol.23, p. 264.

6 *ibid.*, p. 261.

7 *ibid.*, vol.16, pp. 411-412.

8 *ibid.*, vol.15, p. 51.

9 *ibid.*, p. 227.

stagnation, celles-ci dussent-elles se prolonger pendant de longues années. Certains partis politiques peuvent se réfugier dans l'illégalité, ne plus donner signe de vie, disparaître du devant de la scène politique : mais au moindre signe d'animation, on verra inévitablement les principales forces politiques se manifester à nouveau. Leur action pourra prendre une forme différente, mais son caractère et son orientation seront inévitablement les mêmes tant que les tâches objectives de la révolution qui a essuyé une défaite n'auront pas été menées à bien.¹⁰

L'accent mis par Lénine sur l'initiative des masses

Ce que 1905 signifiait plus que tout autre chose pour Lénine était la confirmation pratique de sa foi dans les extraordinaires capacités créatrices de la classe ouvrière. Dans *La victoire des cadets et les tâches du parti ouvrier*, écrit en mars 1906, il dit :

... ce sont précisément les périodes révolutionnaires qui se distinguent par une plus grande ampleur, une plus grande richesse, une plus grande conscience, qui sont plus méthodiques, plus systématiques, plus audacieuses et plus éclatantes dans l'activité créatrice historique que les périodes de progrès petit-bourgeois, cadet, réformiste ... [les libéraux] présentent les choses à l'envers ! Ils font passer l'indigence pour de la riche activité créatrice historique. Ils considèrent l'inactivité des masses étouffées ou écrasées comme le triomphe du « système » dans l'activité des fonctionnaires et des bourgeois. Ils hurlent à la disparition de la pensée et de la raison, lorsqu'au lieu du furetage de toutes sortes de petits bureaucrates et de penny-a-liners libéraux (écrivains payés à la ligne) autour des projets de lois, commence une période d'activité politique directe de la « populace », qui, en toute simplicité, brise incontinent les organes d'oppression du peuple, s'empare du pouvoir, prend pour elle ce qui était considéré comme appartenant en propre à tous les détresseurs du peuple, lorsqu'en un mot, s'éveille justement la pensée et la raison de millions de gens écrasés, et qu'elle s'éveille non pas simplement pour lire quelques bouquins, mais pour l'action, pour une action vivante, humaine, pour l'activité créatrice historique.¹¹

Et à nouveau :

... l'activité organisatrice du peuple, particulièrement du prolétariat, et après lui, de la paysannerie, se manifeste dans les périodes de tourbillon révolutionnaire, avec des millions de fois plus de vigueur, de richesse et d'efficacité que dans les périodes de progrès historique dit calmes (c'est-à-dire à l'allure du char à bœufs).¹²

Des années plus tard, Lénine revenait au même thème : « ... quelles que soient les illusions qu'il puisse parfois nourrir en ce qui concerne les intérêts et les aspirations des masses, le démocrate *croit* en la masse, en l'action des masses, en la légitimité de l'état d'esprit, en la justesse des méthodes de lutte des masses. »¹³

Dans la [conférence de Zurich](#) déjà mentionnée, Lénine disait, à propos de 1905, que cela avait montré

... combien grande peut être l'énergie qui sommeille au sein du prolétariat. Cela indique qu'à une époque révolutionnaire – et je l'affirme sans la moindre exagération, d'après les données les plus précises fournies par l'histoire de la Russie — le prolétariat peut déployer une énergie combative cent fois plus intense qu'à l'ordinaire, dans les périodes d'accalmie. Il en ressort que jusqu'en 1905, l'humanité ne savait pas encore quelle force énorme et

10 *ibid.*, p. 294.

11 *ibid.*, vol.10, p. 261.

12 *ibid.*, pp. 267-268.

13 *ibid.*, vol.17, p. 298.

grandiose le prolétariat est à même de déployer et déploiera quand il s'agit de lutter pour un but vraiment sublime, d'une façon vraiment révolutionnaire !¹⁴

Apprendre des masses

Nous avons vu que le Parti bolchevik était à la remorque des masses entre le 9 janvier et la création du soviet de Saint-Pétersbourg. Lénine insistait toujours sur le fait que le parti devait faire confiance aux masses : « Le fait que les mots d'ordre des révolutionnaires, non seulement ne sont pas restés sans écho, mais ont été en retard sur la vie, est un indice particulièrement frappant et sûr (...) de la puissance de l'élan révolutionnaire. Le 9 janvier, puis les grèves massives et le « Potemkine », ces événements ont devancé les appels directs des révolutionnaires. »¹⁵

Le rôle central du parti était de « déployer dans toute son ampleur l'activité créatrice révolutionnaire des couches inférieures du peuple, qui ne participent à cette activité que faiblement en temps de paix, mais qui deviennent dans les époques de révolution un facteur de premier plan »¹⁶, de se rendre compte que sa « principale force [est] une opinion consciente des masses »¹⁷, de situer « au-dessus de tout le développement de la conscience politique et de classe des masses. »¹⁸

Le parti doit toujours être avec les masses en lutte, dans la victoire comme dans la défaite, qu'elles agissent correctement ou qu'elles commettent des erreurs. Comme le disait Lénine de nombreuses années plus tard, après la victoire de la Révolution d'Octobre :

Etre indissolublement lié à la classe ouvrière, savoir y faire une propagande constante, participer à chaque grève, faire écho à chaque revendication des masses, voilà ce qui est primordial pour un parti communiste.¹⁹

Lorsque les masses luttent, les erreurs sont inévitables : les communistes, tout en voyant ces erreurs, en les expliquant aux masses, en cherchant à les rectifier, en luttant sans relâche pour la victoire de la conscience sur la spontanéité, restent avec les masses.²⁰

Lorsque Lénine parlait des masses en lutte, il ne voulait pas nécessairement dire la majorité de la classe ouvrière. Un parti révolutionnaire doit être basé dans la classe ouvrière, mais pas forcément dans la classe dans son ensemble. Pendant toute une période historique, il peut n'être établi que dans une minorité de la classe – son avant-garde. Comme Lénine l'écrivait le 22 août 1907 :

Renoncer à « forcer » le mouvement de la minorité révolutionnaire notoire, cela signifie au fond cesser de recourir aux moyens révolutionnaires de lutte. Car il est absolument indiscutable que c'est la minorité révolutionnaire notoire qui prit part aux événements révolutionnaires tout au long de l'année 1905 : c'est précisément parce qu'elles combattirent seules que les masses de cette minorité ne virent point leur lutte remporter un plein succès. Il n'en demeure pas moins que toutes les victoires à inscrire à l'actif du mouvement de libération en Russie, et de façon générale, toutes ses conquêtes, furent dans leur intégralité et sans exception le fruit de la seule lutte des masses appartenant à cette minorité.²¹

14 *ibid.*, vol.23, p. 240.

15 « [Contre le boycottage](#) », *ibid.*, vol.13, p. 20.

16 « [L'armée révolutionnaire et le gouvernement révolutionnaire](#) », *ibid.*, vol.8.

17 « La sociale-démocratie et les élections à la Douma », *ibid.*, vol.11, p. 459.

18 « [O «Вехах»](#) », *Полное собрание сочинений.*, vol.19, p. 167.

19 *Œuvres*, vol.29, p. 568.

20 « [Les héros de l'Internationale de Berne](#) », *ibid.*, p. 401.

21 « Notes d'un publiciste », *ibid.*, vol. 13, pp. 63-64.

En janvier 1905, la plupart des travailleurs pensaient qu'on pouvait s'adresser au tsar en tant que personne honorable. Le « dimanche rouge » a ouvert les yeux de millions de gens. En octobre, ces mêmes travailleurs pensaient que brandir le poing face au tsar suffirait à le contraindre à faire des concessions. La grève générale d'octobre leur a montré que tel n'était pas le cas. L'usage des armes fut l'étape suivante. Mais, à nouveau, cette idée ne fut pas acceptée par la majorité de la classe ouvrière. Seule une minorité des travailleurs moscovites participa au soulèvement armé de décembre.

Le parti révolutionnaire, implanté dans la section avancée de la classe, apprend des travailleurs dans la lutte et leur enseigne en même temps.

1905 : Une école pour les bolcheviks

La révolution de 1905 a été aussi une extraordinaire école pour le parti ouvrier révolutionnaire. La révolution est la meilleure théorie et le meilleur programme. Elle détruit toute forme d'ambiguïté et de fiction politiques. La révolution exige une inflexibilité idéologique. Elle purge la conscience des ouvriers avancés de la routine, de l'inertie et de l'irrésolution. En même temps, elle exige du parti, à cause des changements soudains que prend la direction de la lutte, une remarquable habileté tactique et une adaptabilité aux besoins rapidement changeants du mouvement.

La révolution a mis en évidence de façon aigüe le rapport du parti d'avant-garde à la classe, mais aussi celui du dirigeant vis-à-vis du parti. En 1905, le rôle dirigeant de Lénine sur sa propre fraction était dans l'ensemble incontestable. Mais cela exigeait de sa part un effort continu de pensée et d'organisation – il devait, en quelque sorte, réaffirmer son rôle et reconquérir son parti chaque jour. A partir des faits de 1905, confirmés par l'expérience de 1917, on pourrait écrire des chapitres instructifs sur le comportement de la direction léniniste en l'absence de Lénine. Si l'année 1905 a trempé les bolcheviks, elle a encore plus trempé Lénine. Ses idées, son programme et sa tactique subirent pendant ces journées le test le plus sévère.

Lénine était clair sur le rôle dirigeant du prolétariat et son indépendance envers les libéraux, sur le rôle du soviét comme forme d'organisation de la lutte révolutionnaire et forme du gouvernement révolutionnaire de l'avenir, sur l'art de l'insurrection. La Révolution de 1905 a été un échec malgré le fait que la tactique et la stratégie de Lénine étaient correctes. Elle a échoué parce que le prolétariat et son parti n'étaient pas suffisamment développés. Pour Lénine, 1905 a été une magnifique école d'entraînement, qui l'a préparé, lui et son parti, pour les grandes journées de 1917.

De la même manière que Marx et Engels, dans les années de morne « normalité » se retournaient constamment sur 1848 comme le point à partir duquel déterminer le schéma futur du mouvement révolutionnaire des travailleurs, Lénine se retournait au cours des années suivantes sur 1905. La lutte révolutionnaire de masse de cette période fut le point de départ de sa formulation et de sa reformulation de la stratégie et des tactiques du bolchevisme.

Chapitre 13 — Victoire de la réaction noire

La révolution continue à progresser

Bien que la révolution ait été en reflux depuis plusieurs mois et que la réaction ait conquis le haut du pavé, Lénine continuait à penser que la montée continuait. Ainsi, peu après la défaite de l'insurrection de décembre 1905, il écrivait :

Quelle est la situation de la révolution démocratique en Russie ? Est-elle écrasée ou traversons-nous seulement une accalmie provisoire ? L'insurrection de décembre a-t-elle été le point culminant de la révolution et glissons-nous maintenant irrésistiblement vers un régime constitutionnel (...) ? Ou bien le mouvement révolutionnaire dans son ensemble va-t-il non pas vers son déclin, mais continue-t-il à s'élever, préparant une nouvelle explosion, regroupant de nouvelles forces au cours de l'accalmie, promettant, après l'échec de la première insurrection, un second soulèvement qui aura incomparablement plus de chances de succès que le premier ?¹

Il répondait à ces questions de la façon suivante :

La nouvelle explosion peut ne pas se produire au printemps ; mais elle approche, et selon toute probabilité elle n'est pas très éloignée. Nous devons la recevoir en armes, organisés de façon militaire, et prêts à des opérations offensives déterminées.

Au même diapason, la conférence bolchevique réunie à Tammerfors (Finlande) du 12 au 17 décembre 1905, elle aussi

...conseille à toutes les organisations du parti de faire largement usage des assemblées électorales, non pas pour aboutir, en se soumettant aux restrictions policières, à de quelconques élections à la Douma d'Etat, mais pour élargir l'organisation révolutionnaire du prolétariat et pour mener une agitation dans toutes les couches du peuple pour un soulèvement armé. Le soulèvement doit être préparé immédiatement, organisé partout, car seule sa victoire donnera la possibilité de convoquer une authentique représentation populaire, c'est-à-dire une assemblée constituante élue librement sur la base du suffrage universel direct, égal et secret.²

Trois mois plus tard, dans un projet de résolution rédigé en vue du congrès d'unification du POSDR, Lénine insistait encore sur l'imminence du soulèvement : « l'insurrection armée constituée à l'heure actuelle non seulement un moyen indispensable de lutte pour la liberté, mais un stade du mouvement déjà atteint dans la pratique... »³

Début juin 1906, il écrivait : « Nous vivons, de toute évidence, l'un des plus importants moments de la révolution. La nouvelle montée d'un large mouvement de masse contre l'ordre ancien s'est dessinée depuis longtemps déjà. Elle approche aujourd'hui de son point culminant. »⁴ En juillet, il voyait toujours la révolution comme montante : « La possibilité d'une action simultanée dans toute la Russie s'accroît. Il devient de plus en plus probable que les soulèvements partiels se fondront en une seule insurrection.

1 Lénine, *Œuvres*, vol.10, p. 136.

2 [KPSS v Rezoliutsiiakh](#), op. cit., vol.1, pp. 101.

3 Lénine, *Œuvres*, vol.10, p. 155.

4 *ibid.*, vol.11, p. 11.

Les larges masses de la population sentent plus que jamais que la grève politique et l'insurrection sont le moyen de lutte pour la prise du pouvoir. »⁵

Malgré tout, six mois plus tard, au début de décembre, il révisait son estimation de la situation. Et sans s'excuser, il expliqua pourquoi il s'était laissé distancer par d'autres – par-dessus tout les Mencheviks – qui avaient déclaré la défaite de la révolution des mois auparavant :

... un marxiste est le premier à prévoir l'imminence d'une période révolutionnaire, et il s'occupe de réveiller le peuple, il sonne les cloches à un moment où les philistins dorment encore du sommeil des fidèles sujets serviteurs de Sa Majesté. C'est pourquoi un marxiste est le premier à s'engager dans la voie de la lutte révolutionnaire directe... un marxiste est le dernier à quitter la voie de la lutte révolutionnaire directe, il ne le fait qu'après avoir épuisé toutes les possibilités, lorsqu'il n'y a plus ombre d'espoir d'arriver au but par un chemin plus court, lorsqu'il devient véritablement inutile d'appeler les masses à préparer la grève, l'insurrection, etc. C'est pourquoi un marxiste réplique par le mépris aux innombrables renégats de la révolution qui lui crient : Nous sommes plus « progressistes » que toi, nous avons renoncé avant toi à la révolution ! Nous nous sommes « soumis » les premiers à la constitution monarchique !⁶

Un révolutionnaire n'accepte la défaite de la révolution que lorsque les faits objectifs ne laissent pas place au moindre doute. Les révolutionnaires sont les derniers à quitter le champ de bataille.

Faux pronostic

Il y eut en 1907 une crise internationale, dont Lénine attendait un regain de la lutte révolutionnaire. Ainsi, dans un projet de résolution pour le V^e Congrès du POSDR, il écrivit : « ... un grand nombre de faits témoignent de l'extrême aggravation de la misère du prolétariat et de sa lutte économique... il est indispensable de considérer ce mouvement économique comme la source première et la base la plus importante de toute la crise révolutionnaire qui se développe en Russie. »⁷

L'opinion selon laquelle une crise économique élève le niveau de la lutte révolutionnaire était généralement acceptée par les marxistes russes. La seule exception était Trotsky, et il avait parfaitement raison.

Après une période de grandes batailles et de grandes défaites, une crise agit sur la classe ouvrière non pour l'exalter, mais pour l'accabler : elle lui enlève toute confiance en ses propres forces et décompose en elle les forces politiques. Il faut qu'une nouvelle animation dans la vie industrielle vienne alors resserrer le prolétariat, le régénérer, lui redonner de l'assurance, le rendre capable de poursuivre la lutte.⁸

Rétrospectivement, Trotsky pouvait dire à bon droit :

La crise industrielle mondiale qui éclata en 1907 fit durer en Russie la longue dépression trois ans de plus et, loin de pousser les ouvriers à la lutte, dispersa encore plus leurs rangs et les affaiblit. Sous les coups des lock-out, du chômage et de la misère, les masses épuisées perdirent tout courage. Telle était la base matérielle des « succès » de la réaction de Stolypine. Le prolétariat avait besoin de la fontaine de jouvence d'une nouvelle montée industrielle pour refaire ses forces, resserrer ses rangs, se sentir de nouveau un facteur indispensable de la production et plonger dans une nouvelle lutte.⁹

5 *ibid.*, p. 127.

6 « La crise du menchevisme », *ibid.*, pp. 364-365.

7 *ibid.*, vol.12, p. 139.

8 Trotsky, [Ma vie](#), op. cit., p. 267.

9 Trotsky, [Staline](#).

La réaction victorieuse

Les années 1907-1910 furent des années de terrible réaction. Le recul du mouvement ouvrier peut se mesurer au déclin catastrophique du mouvement gréviste après le pic de 1905.¹⁰

Année	Nombre de grévistes (en milliers)	Pourcentage de la main d'œuvre
1895-1904 (moyenne)	431	1.46-5.10
1905	2,863	163.8
1906	1,108	65.8
1907	740	41.9
1908	176	9.7
1909	64	3.5
1910	47	2.4

En 1908, et encore plus en 1909, le nombre de grévistes tomba bien plus bas que la moyenne des dix années antérieures à la révolution.¹¹ Le déclin des grèves *politiques* fut spécialement marqué. Les chiffres des journées de grève sont les suivants¹² :

Année	Total jours de grève	Jours de grève politique
1895-1904 (total)	2.079,408	
1905	23.609,387	7.569,708
1906	5.512,749	763,605
1907	2.433,123	521,647
1908	864,666	89,021

Le déclin de la révolution laissa complètement l'initiative entre les mains du gouvernement tsariste et une terreur blanche massive se déploya.

Pendant la dictature de Stolypine, plus de 5.000 condamnations à mort furent prononcées et environ 3.500 personnes réellement exécutées – c'était au moins trois fois le nombre de toute la période du mouvement de masse (sans compter, bien sûr, les exécutions sans procès après la défaite de l'insurrection armée).¹³

10 Lénine, « Sur les statistiques des grèves en Russie », *Œuvres*, vol. 16, p. 419.

11 *ibid.*

12 *ibid.*

13 Pokrovsky, *op. cit.*, vol.2.

Désintégration du mouvement ouvrier

Le mouvement révolutionnaire une fois sur le déclin, et le gouvernement tsariste ayant repris confiance en lui, le processus de désintégration du mouvement ouvrier s'accomplit rapidement. Après qu'il ait été vaincu dans la bataille, la chute du moral s'intensifia et la défaite se transforma en déroute complète. Les ouvriers ne manifestaient aucune capacité de résistance. Le mouvement s'effondra.

Le 1^{er} mars 1908, Lénine écrivait :

Plus de six mois se sont écoulés depuis le coup d'Etat réactionnaire du 3 juin, il est indéniable que, pendant ces six premiers mois, on a assisté à un déclin et à un affaiblissement considérables de toutes les organisations révolutionnaires et en particulier de l'organisation social-démocrate. Flottements, désorientation, désagrégation, tels sont les traits caractéristiques généraux de ce semestre.¹⁴

Mais il ne capitulait pas facilement. Il se cramponna à tout fêtu de paille pouvant indiquer un retour du mouvement à l'offensive – comme l'augmentation des publications illégales et la persistance de groupes d'usines et locaux. En janvier 1909, plein d'espoir, il proclamait : « La conférence de Russie du POSDR, tenue récemment, remet le parti sur la bonne voie et marque assurément un tournant dans l'évolution du mouvement ouvrier russe après la victoire de la contre-révolution. »¹⁵

Mais son optimisme était totalement infondé, et les indications d'un retour de l'offensive sans aucune base. En réalité, lors de la conférence à laquelle Lénine fait référence – tenue en décembre 1908 – il n'y avait que quatre délégués de Russie.¹⁶ Staline décrivait la situation de l'époque dans un article intitulé *La crise du parti et nos tâches*.

Ce n'est un secret pour personne que notre Parti traverse une crise grave. L'abandon du Parti par ses adhérents, la diminution et la faiblesse des organisations, leur manque de liaison, l'absence d'un travail unifié de Parti, tous ces faits attestent que le Parti est malade, qu'il traverse une crise sérieuse.

La première chose qui accable particulièrement le Parti, c'est que ses organisations sont coupées des larges masses. Il fut un temps où les membres de nos organisations se comptaient par milliers et en guidaient des centaines de milliers. En ce temps-là, le Parti avait de solides racines dans les masses. Il en va autrement aujourd'hui. Au lieu de milliers d'adhérents, les organisations n'en comptent plus que des dizaines, et dans le meilleur des cas, des centaines. Quant à diriger des centaines de milliers, il n'est même pas question d'en parler. C'est vrai, notre Parti jouit d'une large influence idéologique sur les masses, les masses le connaissent, les masses le respectent. C'est en cela tout d'abord que se distingue le Parti « d'après la révolution » du Parti « d'avant la révolution ». Mais c'est en cela, proprement, que se borne toute l'influence du Parti. Or, l'influence idéologique seule est loin de suffire. Le fait est que l'ampleur de l'influence idéologique se brise contre l'étroitesse de la consolidation organisationnelle ; voilà l'origine de l'éloignement des larges masses de nos organisations. Il suffit d'indiquer Pétersbourg où, en 1907, on comptait près de 8.000 membres, tandis qu'aujourd'hui on rassemble à peine 300 ou 400 membres, pour comprendre aussitôt toute la gravité de la crise. Et nous ne parlons pas de Moscou, de l'Oural, de la Pologne, du bassin du Donetz, etc., qui sont dans la même situation.

Mais ce n'est pas encore tout. Le Parti ne souffre pas seulement de l'éloignement des masses, mais aussi de ce que ses organisations n'ont rien qui les relie entre elles, ne vivent pas d'une vie de Parti unie, sont détachées les unes des autres. Pétersbourg ne sait pas ce qui se fait au Caucase, le Caucase ne sait pas ce qui se fait dans l'Oural, etc. ; chaque coin vit d'une vie à lui, particulière. A strictement parler, il n'y a plus dans les faits,

14 Lénine, *Œuvres*, vol.15, p. 11.

15 *ibid.*, p. 370.

16 Kroupskaïa (Krupskaya), *Memories of Lenin*, London 1970., p. 192.

*ce Parti uni, vivant d'une même vie commune, dont nous parlions tous avec fierté dans les années 1905-1907.*¹⁷

Le mouvement était, en fait, dans un désarroi total. Par exemple, à l'été de 1905, le district de Moscou comptait 1.435 membres.¹⁸ A la mi-mai 1906, le chiffre monta à 5.320.¹⁹ Mais au milieu de 1908, il avait dégringolé à 250, qui, six mois plus tard, n'étaient plus que 150. En 1910, l'organisation cessa d'exister, lorsque le poste de secrétaire de district tomba entre les mains d'un certain Koukouchkine, agent de l'*okhrana*, la police secrète.²⁰

Les premiers à abandonner le navire en perdition furent les intellectuels. En mars 1908, Lénine commentait « la fuite des intellectuels du parti », et citait un certain nombre de correspondants à l'appui de cette affirmation.

*« Au cours de la dernière période, faute d'intellectuels, l'organisation de notre district est morte », écrit le correspondant de l'usine Koulébatiski (organisation du district de Vladimir de la région industrielle centrale). « Nos forces idéologiques fondent comme neige au soleil », écrit-on de l'Oural. « Les éléments qui ont l'habitude de fuir les organisations illégales... et qui ont adhéré au parti à un moment d'essor révolutionnaire et où il existait dans de nombreux endroits une liberté de fait, ont quitté nos organisations. » Quant à l'article de notre Organe central consacré aux « Questions d'organisation », il tire la conclusion de ces correspondances (et d'autres encore qui n'ont pas été publiées) en indiquant que « les intellectuels, comme on le sait, ont déserté en masse au cours de la dernière période ».*²¹

Un an plus tard, à la fin de janvier 1909, Lénine décrivait le triste état du mouvement de la façon suivante :

Le parti vient de passer une année de malaise, une année de désarroi politique et idéologique, une année de cheminements incertains. Les effectifs de toutes les organisations ont baissé ; certaines, celles qui comprenaient le moins de prolétaires, se sont désagrégées.

*La cause principale de la crise du parti (...) réside dans le fait que le parti ouvrier s'épure des éléments hésitants, intellectuels et petits-bourgeois, qui s'étaient ralliés au mouvement ouvrier surtout dans l'espoir de voir triompher rapidement la révolution démocratique bourgeoise et qui ne pouvaient tenir ferme pendant la période de réaction. L'instabilité s'est manifestée aussi dans le domaine de la théorie (« les déviations par rapport au marxisme révolutionnaire »...), dans le domaine de la tactique (« amputer les mots d'ordre »), aussi bien que dans le domaine de la politique d'organisation.*²²

Dans une lettre à Maxime Gorki écrite en février ou au début de mars 1910, il notait à nouveau « l'énorme déclin des organisations, leur quasi-disparition en maints endroits. Un sauve-qui-peut général des intellectuels. Seuls restent des cercles ouvriers et des militants isolés. Le jeune ouvrier inexpérimenté se fraye difficilement un chemin. »²³

En octobre de la même année, il écrivait :

17 Staline, *Œuvres*, vol.2.

18 Lane, op. cit., p. 104.

19 Martov, *Geschichte der russischen Sozialdemokratie*, op. cit., p. 195.

20 Trotsky, [Staline](#).

21 Lénine, *Œuvres*, vol.15, p. 12.

22 *ibid.*, pp. 370, 373.

23 Lénine, « [Projet de lettre aux « dépositaires »](#) », *Œuvres*, vol.34, p. 431.

La crise grave que traversent le mouvement ouvrier et le parti social-démocrate en Russie continue. La désagrégation des organisations du parti, la débandade de presque tous les intellectuels, le désarroi et les flottements parmi ceux qui sont restés fidèles à la social-démocratie, la dépression et l'apathie dans des couches assez larges du prolétariat avancé, l'incertitude sur l'issue de cette situation – tels sont les traits qui distinguent l'état de choses actuel.²⁴

En décembre, il se plaignait que « le C.C. russe n'a pas réussi à se réunir. »²⁵ En mai 1911, il écrivait : « Dans l'état réel des choses actuellement au sein du parti, nous avons à la base à peu près partout des groupuscules, des cellules ouvrières absolument informes, minuscules, aux réunions épisodiques (...) Elles ne sont pas liées entre elles. Elles ne voient des publications que par extraordinaire. »²⁶

Les activités d'agents provocateurs contribuèrent à la désintégration du mouvement. En 1910 et au début de 1911, tous les membres bolcheviks du comité central actifs en Russie furent arrêtés.²⁷

L'*okhrana* infiltrait presque toutes les organisations du parti et une atmosphère de suspicion et de méfiance mutuelle paralysait toute initiative. Au début de 1910, après un certain nombre d'arrestations bien calculées, le provocateur Koukouchkine devint responsable de l'organisation de district de Moscou. « Le rêve de l'*okhrana* est devenu réalité », écrivait un militant. « Des agents secrets sont à la tête de toutes les organisations de Moscou ». La situation de Pétersbourg n'était guère meilleure. « La direction semblait avoir été mise en déroute, il n'y avait aucun moyen de la reconstituer, la provocation rongait nos organes vitaux, les organisations s'effondraient ». Il ne se tint à l'étranger aucune conférence comportant des représentants du parti russe qui ne comptât au moins un agent de l'*okhrana*.

En 1912, lorsque le quotidien bolchevik légal, la *Pravda*, fut fondé à Pétersbourg, deux policiers, Miron Tchernomazov et Roman Malinovsky, faisaient partie de la rédaction, le premier comme éditorialiste et rédacteur en chef, le deuxième comme collaborateur et trésorier. De Malinovsky, la police obtint une liste complète des donateurs du journal et des abonnés. Malinovsky était aussi président du groupe bolchevik à la Douma, et membre du comité central. Lénine l'admirait. « Pour la première fois il y a parmi les nôtres à la Douma un *leader* ouvrier éminent »²⁸ Il le faisait venir à l'étranger pour les réunions les plus confidentielles, et lui révéla d'importants secrets.

Zinoviev, qui était très proche de Lénine, devait dire plus tard : « en cette période pénible, le parti, en tant qu'organisation panrusse, n'existait pas. »²⁹

La vie en exil est insupportable

Pendant la période de réaction, la vie des révolutionnaires à l'étranger devint presque intolérable. Marchant dans les rues de Genève, Lénine murmurait : « J'ai l'impression que je ne suis venu ici que pour y être enterré. » Kroupskaïa, commentait : « Notre seconde période d'émigration... fut beaucoup plus dure que la première. »³⁰

Le premier séjour de Lénine à l'étranger avait duré cinq ans, mais c'étaient des années de montée du mouvement, des années d'espoir. La deuxième dura dix ans, et commença par la réaction et la désintégration du mouvement.

24 Lénine, *Œuvres*, vol.16, p. 305.

25 *ibid.*, vol.17, p. 18.

26 *ibid.*, p. 202.

27 *ibid.*, p. 200.

28 *Ibid.*, vol.36, p. 201.

29 Zinoviev, *op. cit.*, p. 241.

30 Kroupskaïa, *Воспоминания о Ленине*, Moscou, 1989, p. 106.

Isolés et impuissants, les émigrés se retrouvés engagés dans des querelles furieuses, se dénonçant amèrement les uns les autres, accusant chacun d'être un traître, et se renvoyant au visage la responsabilité de leur terrible défaite. Lénine décrit leur tourment :

*Oui, il y a beaucoup de difficultés dans la vie des émigrés... Ce milieu connaît plus de besoin et de misère qu'aucun autre. Il offre un pourcentage particulièrement grand de suicides, un pourcentage incroyablement grand de gens dont tout l'être n'est plus qu'une boule de nerfs. Peut-il en être autrement dans un monde de gens harassés ?*³¹

Il écrivait à sa sœur Maria le 14 janvier 1908 : « Nous voilà échoués depuis plusieurs jours déjà dans cette maudite Genève... Un trou infect, mais qu'y faire ! On s'y fera. »³²

Quelque dix mois plus tard, projetant de partir pour Paris, il écrivait à sa mère : « Nous espérons que la grande ville nous donnera à tous un coup de fouet ; nous en avons assez de moisir dans ce trou de province. »³³

Pourtant une année plus tard, en février 1910, il écrit : « Paris est un sale trou à bien des égards ... M'adapter *complètement* à Paris, je n'y suis pas encore parvenu (un an après m'être installé *ici* !) »³⁴

A l'automne de 1911, quand Anna vint le visiter à Paris, il ne put lui cacher que la seconde émigration avait été extrêmement douloureuse. « Il était alors beaucoup moins gai que de coutume. Un jour que nous nous promenions tous les deux, il me dit : « Vivrai-je jusqu'à la prochaine révolution ? » »³⁵

Le 11 avril 1910, il écrit à Gorki : « Le climat de l'émigration est à présent cent fois plus pénible qu'avant la révolution. Exil et zizanie sont inséparables. »³⁶

Sur le plan domestique, la pauvreté les harcelait. Kroupskaïa se rappelait :

... beaucoup tiraient le diable par la queue. Les ouvriers se débrouillaient d'une manière ou d'une autre, mais la situation des intellectuels était extrêmement difficile. Passer à la condition d'ouvrier n'était pas toujours possible. Vivre aux dépens des fonds des exilés, se nourrir à crédit dans la cantine des émigrants était absolument insupportable. Je me souviens de plusieurs cas désolants. Un camarade essaya de devenir laqueur, mais le métier ne rentrait pas facilement, et il dut changer de lieu de travail. Il vivait dans un quartier ouvrier loin du gros des émigrés. Et c'est allé au point où il était affaibli par la faim, qu'il ne pouvait plus quitter son lit. Il écrivit une note pour qu'on lui amène de l'argent, mais qu'on ne le lui amène pas à lui, qu'il soit laissé chez le concierge.

Nicolai Vassiliévitch Sapokhkov (Kouznetsov) était en difficulté ; lui et sa femme trouvèrent du travail : peindre de la vaisselle en argile ou quelque chose du genre, mais ça leur rapportait très peu et on pouvait voir comment la faim creusait des rides sur le visage de cet homme en bonne santé, quoiqu'il ne se plaignait jamais de sa situation. Il y eut de nombreux cas semblables.

Le plus pénible de tous fut celui du camarade Prigara, qui avait participé au soulèvement de Moscou. Il vivait quelque part dans une banlieue ouvrière, et les camarades en savaient peu sur lui. Un jour il vint nous voir et commença à parler avec excitation et sans s'arrêter de quelque chose d'absurde, de chars remplies de gerbes, d'une belle fille qui était sur le char, etc. Il était clair que l'homme avait perdu la raison. Notre première pensée fut que cela résultait de la malnutrition. Maman se dépêcha de lui préparer de quoi manger. Ilitch,

31 Lénine, *Œuvres*, vol.18, p. 324.

32 *ibid.*, vol.37, p. 383.

33 *ibid.*, p. 409.

34 *ibid.*, p. 465.

35 *ibid.*, p. 43.

36 *ibid.*, vol.34, p. 441. (« climat » remplacé par « exil » (« Эмигрантщина ») – NdT)

qui avait pâli, resta avec Prigara et que je courrai chez un docteur-psychiatre que nous connaissions. Il vint, parla au malade, puis dit que c'était un cas sérieux de folie dûe à la faim. Ce n'était rien pour le moment, quand il passerait à la manie de la persécution il était susceptible de mettre fin à ses jours, il faudrait alors le surveiller. Nous ne savions même pas son adresse. Britman le raccompagna chez lui, mais en cours de route il lui échappa. Notre groupe se mit en marche — l'homme avait disparu. Plus tard son corps fut retrouvé dans la Seine avec des pierres attachées à son cou et à ses pieds — il s'était suicidé.³⁷

Mauvaises communications avec la Russie

Leur isolement du petit mouvement qui subsistait en Russie s'ajouta à la pression exercée sur la vie et les nerfs de Lénine et de ses collaborateurs à l'étranger. Les communications entre Lénine et la clandestinité avaient toujours été mauvaises, mais dans la période de réaction elles se détériorèrent encore plus, jusqu'à devenir pratiquement non existantes.

La plupart des contacts personnels de Lénine avaient été pris dans des réunions du parti ou de la fraction. Mais ces dernières ne voyaient plus beaucoup de délégués venus de l'intérieur de la Russie. La conférence de décembre 1908, comme nous l'avons déjà mentionné, n'avait amené que quatre délégués russes. A l'assemblée suivante, « le comité de rédaction élargi du *Proletari* », tenu six mois plus tard, en juin 1909, participèrent cinq délégués venus de Russie : trois de la même zone que la conférence de décembre, et deux qui s'étaient évadés de Sibérie et qui étaient ainsi plus ou moins sans connexions.

[Gorky](#), qui était en opposition politique avec Lénine à cette époque, bien que les deux hommes correspondissent fréquemment, avait plus de succès avec son stage, qui s'ouvrit à Capri en août 1909. Pourtant même là il n'y eut que 13 membres des comités russes. Cela permit à Lénine d'élargir le spectre de ses contacts, lorsque cinq étudiants et un organisateur quittèrent le stage en novembre comme « léninistes » et se rendirent à Paris pour rencontrer Lénine. Les huit autres étudiants suivirent lorsque le stage ferma ses portes en décembre.

Ainsi, de décembre 1908 à décembre 1909 ne rencontra que 22 membres des comités russes. Pendant les quinze mois suivants, jusqu'au propre stage de Lénine tenu à Longjumeau au printemps de 1911, il ne rencontra aucun Russe des comités. En décembre 1910, il avait essayé « de répéter l'expérience de Capri » avec les participants au stage que [Bogdanov](#) et [Lounatcharsky](#), eux-mêmes à cette époque opposés à Lénine, avaient organisé à Bologne, mais ce fut un échec total.³⁸

La correspondance avec la Russie était également très irrégulière. Avant la conférence de 1903, Lénine écrivait près de 300 lettres par mois en Russie, mais désormais sa correspondance avait cessé complètement. Les œuvres complètes (cinquième édition russe), qui contiennent ses lettres de cette période, ne reproduisent ou ne se réfèrent qu'à très, très peu de lettres vers la Russie : 9 pour l'année 1909 tout entière, 15 pour 1910, 7 pour 1911, et 8 pour la première moitié de 1912 (Le nombre se mit à croître de façon appréciable par la suite : 31 pour la seconde moitié de 1912, 43 pour 1913, 35 pour les premiers 7 mois de 1914).³⁹

Par-dessus le marché, les correspondants russes étaient souvent de peu d'utilité. Ils écrivaient souvent dans un langage très obscur, soit pour égarer la censure, soit parce qu'ils n'avaient rien à dire ou qu'ils souhaitaient obscurcir la situation réelle. Lénine se plaignait : « Nicolai a envoyé une lettre avec de nombreuses exclamations joyeuses, mais absolument sottre », et « au lieu de lettres vous nous avez envoyé des sortes de courtes exclamations télégraphique auxquelles on ne peut rien comprendre », et « j'ai reçu vos deux lettres qui m'ont beaucoup surpris. Quoi de plus simple que de nous écrire simplement et clairement quelle est la situation ? »⁴⁰ Fréquemment ils n'écrivaient pas du tout, et parmi les lettres de Lénine de 1909 à 1911 on peut trouver des remarques éparses comme « c'est dommage

37 Kroupskaïa, [Воспоминания о Ленине](#), Moscou, 1989, p. 140.

38 Koupskaïa, [Воспоминания о Ленине](#), p. 142.

39 D.A. Longley, *Central Party Control in the Bolshevik Party, 1909–17*, mimeographed 1973.

40 Lénine, *Полное Собрание Сочинений*, vol.48, pp. 53, 7.

que nous n'ayons pas reçu de nouvelles de vous plus tôt – nous sommes terriblement isolés ici, nous avons essayé d'entrer en contact avec vous et Viatch., mais nous n'avons pas réussi »⁴¹, ou, « Cher camarades, cela fait longtemps que nous sommes sans nouvelles de vous » (lettre au bureau russe du comité central !)⁴²; ces remarques individuelles se résumaient dans la supplique : « Pour l'amour de Dieu, donnez-nous davantage de contacts. Des contacts, des contacts, des contacts, voilà ce que nous n'avons pas ».⁴³

Les difficultés étaient aggravées par le fait que le système de distribution des journaux bolcheviques, qui jusqu'en 1910 étaient tous imprimés à l'étranger, se rompit après 1905 et ne fut jamais véritablement rétabli. Peu de numéros pouvaient être introduits en Russie. En plus, les membres des comités se plaignaient souvent que les journaux publiés à l'étranger étaient tellement coupés des réalités intérieures qu'ils étaient pratiquement inutiles. En 1909, Staline écrivait :

*... en ce qui concerne les organes qui sont publiés à l'étranger, en dehors du fait qu'ils ne parviennent en Russie qu'en quantités extrêmement limitées — ils restent naturellement extérieurs à la réalité russe, sont incapables de noter et de considérer à temps les questions qui agitent les ouvriers, et de ce fait, ne peuvent pas unir par des liens solides nos organisations locales.*⁴⁴

C'est là un bon exemple de la pensée d'un militant « pratique », fier du travail d'organisation qu'il a accompli dans des conditions difficiles et méprisant envers les groupes de discussion émigrés qu'il a « dépassés ». On en trouve l'écho dans les propos de [Piatnitsky](#) à la conférence de Prague de 1912 : « J'ai attaqué le comité de rédaction violemment parce qu'il oublie parfois que l'organe central – le *Sotsial-Démokrat* – n'existe pas seulement pour les camarades de l'étranger qui sont familiers avec les querelles du parti, mais surtout pour les camarades de Russie. »⁴⁵

[N.A. Semachko](#), lui-même un émigré, écrivait après la révolution : « la plupart du temps les disputes d'émigrés étaient considérées comme des histoires de militants *au rancart* coupés de la vie réelle. De façon significative, moi qui participais à ces querelles, j'étais du même avis. »⁴⁶ L'un des sept membres du Comité central, Souren Spandarian, lors de la conférence de janvier 1912 qui l'avait élu, exprimait des doutes sur le besoin même de groupes émigrés : « Que ceux qui veulent faire du travail... viennent me rejoindre en Russie. »⁴⁷

Lénine enseigne comment battre en retraite

Mener une armée en retraite est habituellement une tâche bien plus difficile que de la conduire à l'offensive. Sans aucun doute, l'un des chapitres les plus difficiles de l'histoire du bolchevisme est celui des années de réaction, dans lesquelles Lénine fut plus isolé que jamais auparavant ni plus tard. De nombreuses années plus tard, il pouvait se retourner et observer que les dirigeants révolutionnaires ont besoin d'apprendre à reculer.

Les partis révolutionnaires devaient compléter leur éducation. Ils avaient appris à attaquer. Désormais ils devaient se rendre compte qu'une telle connaissance devait être complétée par celle consistant à se replier en bon ordre. Ils devaient réaliser – et c'est à travers une amère expérience que la classe révolutionnaire apprend à le faire – que la victoire est impossible si l'on n'a pas appris à attaquer et à reculer de façon pertinente.

41 *ibid.*, vol.47, p. 223.

42 *ibid.*, vol.48, p. 267.

43 *ibid.*, p. 58.

44 Staline, [Партийный кризис и наши задачи](#), 1909.

45 Piatnitsky, *op. cit.*, p. 162.

46 *Пролетарская Революция*, no.2 (14), 1923, p. 452.

47 *Istoriia KPSS*, Moscow 1966, p. 369.

Et avec une fierté justifiée il poursuivait :

De tous les partis révolutionnaires ou d'opposition défaits, les bolcheviks furent ceux qui se sont repliés avec le plus d'ordre, avec le moins de dommages pour leur « armée », avec le moins de pertes pour son noyau, avec les scissions les moins profondes et les moins irréparables, avec le moins de démoralisation, avec la plus grande capacité de fournir à nouveau le travail le plus large, le mieux conçu et le plus énergique. Et si les bolcheviks y sont parvenus, c'est uniquement parce qu'ils avaient dénoncé sans pitié et bouté dehors les révolutionnaires de la phrase qui ne voulaient pas comprendre qu'il fallait se replier, qu'il fallait savoir se replier...

Concrètement, se replier signifiait se retirer du champ de la bataille révolutionnaire directe et ouverte, et au lieu de cela « travailler légalement dans les parlements les plus réactionnaires, dans les plus réactionnaires organisations syndicales, coopératives, d'assurances et autres organisations analogues. »⁴⁸

La position sur les élections à la Douma

Pendant plusieurs années (1906-1910), la question de savoir quelle attitude adopter à l'égard de la Douma fut d'une importance centrale. Ce problème devait amener Lénine à être en désaccord à la fois avec la majorité de sa propre fraction – les bolcheviks – et, pour des raisons différentes, avec les mencheviks.

Le problème se posa dès le mois de mai 1905, avant le congrès bolchevik et la conférence menchevique, lorsqu'on annonça que le tsar avait donné pour instruction au nouveau ministre de l'intérieur, [Boulyguine](#), de préparer le projet d'une assemblée représentative consultative. Les mencheviks étaient partisans d'une participation aux élections. Ils ne changèrent pas d'opinion, même lorsque, le 6 août, les statuts de la Douma furent publiés, montrant clairement qu'elle n'aurait qu'un pouvoir très limité et que le processus électoral serait très peu démocratique. Les électeurs devaient être divisés selon leur « état » social, avec une représentation extrêmement limitée pour les ouvriers, et il devait y avoir de nombreux échelons dans le processus électoral. Les bolcheviks se décidèrent pour un boycottage « actif » des élections.

Au début de septembre 1905, une conférence de tous les social-démocrates – bolcheviks, mencheviks, social-démocrates lithuaniens, polonais, le Bund juif, et le Parti révolutionnaire ukrainien – décida, à l'exception des représentants mencheviks, de soutenir le boycottage. Lénine indiqua ce que cela impliquait dans un article intitulé *Le boycottage de la Douma de Boulyguine et l'insurrection*, écrit en août 1905. « A l'encontre d'une abstention passive, le boycottage actif doit comporter le décuplement de notre agitation, l'organisation de réunions, partout où c'est possible, l'utilisation des réunions électorales, dût-on même y pénétrer de force, la mise sur pied de manifestations, de grèves politiques, etc. »⁴⁹

Le 11 décembre, un statut fut publié qui contenait la nouvelle loi électorale. Celle-ci, tout en confirmant la division du corps électoral en « états » sociaux et les nombreux degrés de l'élection, faisait des concessions significatives à la représentation des ouvriers et des paysans. Elle augmentait fortement le nombre de représentants devant être élus par les ouvriers, et encore plus celui des paysans. Malgré tout, le vote pluriel pour les sections les plus riches de la société et les élections indirectes étaient ouvertement antidémocratiques, plombant le système pour donner plus de représentation aux propriétaires qu'aux paysans ; les ouvriers et les paysans devaient voter séparément des autres classes de la population.

Elle donnait un électeur pour 2.000 votants dans la curie des propriétaires, un pour 7.000 dans la curie urbaine, de telle sorte que le vote d'un propriétaire valait trois votes bourgeois urbains, 15 votes paysans, et 45 votes ouvriers. Les électeurs de la curie ouvrière ne constituaient que 4 % des électeurs qui choisissaient les députés à la Douma d'Etat.⁵⁰

48 Lénine, « [La maladie infantile du communisme \(le « gauchisme »\)](#) », *Œuvres*, vol.31, p. 22.

49 *ibid.*, vol.9, p. 184.

Lorsque Lénine argumenta en faveur d'un boycottage actif des élections à la Douma, il indiqua clairement que cette tactique était basée sur la supposition que la révolution allait continuer à prendre de la vitesse. Il écrivit : « Un boycottage *actif* (...) ne se conçoit pas sans un mot d'ordre clair, précis et franc. Ce mot d'ordre ne peut être que l'insurrection armée. »⁵¹ Après la défaite de l'insurrection de Moscou, en décembre 1905, il continua à argumenter en faveur du boycottage, au motif que la révolution n'avait été interrompue que temporairement et qu'un nouveau soulèvement n'était pas loin.

Finalement, les bolcheviks aussi bien que les mencheviks, qui avaient changé d'avis, boycottèrent les élections à la Douma, mais des social-démocrates individuels refusèrent d'appliquer les instructions du parti. Beaucoup d'entre eux connurent un succès relatif, qui provoqua une admission hâtive, de la part des mencheviks, qu'ils avaient fait une erreur en boycottant les élections. Lorsque la Douma se réunit le 28 avril 1906, un certain nombre de social-démocrates se trouvaient parmi les députés. Quatorze d'entre eux s'organisèrent en un groupe social-démocrate distinct. Dans des élections ultérieures, les mencheviks réussirent à ajouter cinq membres au nombre de leurs élus.

En mai, Lénine commentait cette victoire électorale dans un article intitulé *La victoire électorale de la social-démocratie à Tiflis* :

*Nous saluons la victoire de nos camarades caucasiens... Nos lecteurs savent que nous étions pour le boycottage de la Douma... Mais il va de soi que maintenant, si c'est réellement par les voies du parti que sont entrés à la Douma des social-démocrates représentant réellement le parti, nous tous, à titre de membres du même parti, nous les aiderons dans la mesure de nos forces à remplir leur difficile tâche.*⁵²

Lorsque se réunit le Congrès de Stockholm du POSDR (avril-mai 1906), les délégués mencheviks de Transcaucasie proposèrent que le parti renonce à son boycottage et désigne des candidats aux élections encore en cours. La fraction bolchevique accusa les mencheviks de trahison. Mais, à leur grande consternation, ils découvrirent que Lénine était le seul délégué bolchevik à se ranger du côté des mencheviks. En fait, il ignora la discipline de fraction et vota avec les mencheviks.

A la fin juin 1906, il justifiait sa position :

*Mais le boycottage entraîne-t-il obligatoirement le refus de former à la Douma notre propre fraction du parti ? Nullement. Les boycotteurs qui le pensent (...) se trompent. Nous devons tout faire — et nous avons tout fait — pour empêcher la convocation d'une représentation d'hommes de paille. C'est un fait. Mais puisque, malgré tous nos efforts, la représentation a été convoquée, nous ne pouvons pas refuser de l'utiliser.*⁵³

Le 12 août, il se prononça de manière non équivoque pour l'arrêt du boycottage :

*Les social-démocrates de l'aile gauche doivent réviser la question du boycottage de la Douma. Il convient de se rappeler que nous avons toujours posé cette question dans la réalité concrète, par rapport à une situation politique déterminée.*⁵⁴

*Le temps est (...) venu, pour les social-démocrates révolutionnaires, de cesser le boycottage. Nous ne refuserons pas d'entrer dans la seconde Douma, lorsqu'elle sera (ou « si » elle est) convoquée. Nous ne refuserons pas d'utiliser cette arène de combat, sans toutefois nous en exagérer la portée modeste, mais en la subordonnant entièrement, au contraire, comme nous l'a enseigné l'histoire, à une autre forme de lutte, la grève, l'insurrection, etc.*⁵⁵

50 Lenin, *Collected Works*, vol.12, pp. 513-4.

51 Lénine, *Œuvres*, vol.9, pp. 185.

52 *ibid.*, vol.10, pp. 445-446.

53 *ibid.*, vol.11, p. 77.

54 *ibid.*, p. 139.

Après ce changement de ligne, Lénine se trouva isolé des autres bolcheviks. A la III^e Conférence du POSDR, tenue à Kotka (Finlande) du 21 au 23 juillet 1907, il proposa une résolution contre le boycottage (le porte-parole officiel des bolcheviks, Bogdanov, posa une résolution pour). Pas un seul délégué bolchevik ne soutint Lénine, qui fut accusé de trahir le bolchevisme.

Le projet de résolution de Lénine déclarait :

Considérant

1. *que le boycottage actif, l'expérience de la révolution russe en a fait la preuve, ne peut être adopté comme tactique correcte par la social-démocratie que dans les conditions d'un essor révolutionnaire général, ample et rapide se développant en insurrection armée, et uniquement en liaison avec le problème de la lutte idéologique contre les illusions constitutionnelles que suscite la convocation par l'ancien régime de la première assemblée représentative ;*
2. *qu'en l'absence de ces conditions, la tactique correcte de la social-démocratie révolutionnaire exige, même si toutes les conditions d'une situation révolutionnaire sont réunies, la participation aux élections, comme ce fut précisément le cas à l'époque de la II^e Douma.⁵⁶*

Lénine se souciait peu du fait qu'il avait conclu à la nécessité de cesser de boycotter les élections à la Douma plus tard que les mencheviks. Bien au contraire, une « erreur » de ce genre n'était pas du tout une erreur. « La social-démocratie révolutionnaire doit être *la première* sur la voie des moyens de lutte les plus résolus, les plus directs *la dernière* à faire usage de méthodes de combat plus détournées. »⁵⁷

Il comprenait également très bien que les bolcheviks qui argumentaient en faveur d'une continuation du boycottage comptaient dans leurs rangs les meilleurs combattants révolutionnaires, et qu'ils adoptaient cette position avec les meilleures intentions.

Il est hors de toute que chez beaucoup de gens les sympathies pour le boycottage proviennent précisément du désir très louable des révolutionnaires de maintenir la tradition du meilleur passé révolutionnaire, et d'animer le triste marais de la grisaille journalière par la flamme d'une lutte courageuse, déclarée et décisive. Mais c'est justement par souci des traditions révolutionnaires qui nous sont chères, que nous devons protester énergiquement contre l'idée que l'application d'un mot d'ordre d'une certaine époque historique puisse bel et bien susciter les conditions majeures de cette époque. Une chose est de conserver les traditions de la révolution, de savoir les mettre à profit pour une propagande et une agitation continues, pour [faire] connaître à la masse les conditions de la lutte directe et offensive contre la vieille société ; mais répéter un mot d'ordre arraché à l'ensemble des conditions qui lui donnèrent naissance et assurèrent son succès, pour l'appliquer à des conditions essentiellement différentes, en est une autre.⁵⁸

Lénine exigeait des bolcheviks qu'ils fussent prêts à regarder la réalité en face : « Puisque cette damnée contre-révolution nous a relégués dans cette maudite porcherie, nous travaillerons là encore pour le bien de la révolution, sans pleurnicherie, et aussi sans vantardise. »⁵⁹

De nombreuses années plus tard, se penchant sur le passé, il disait,

... il arrive fréquemment que les circonstances imposent fatalement des compromis à un parti en lutte... Le devoir d'un parti vraiment révolutionnaire n'est pas de proclamer une

⁵⁵ *ibid.*, p. 143.

⁵⁶ *ibid.*, vol.13, p. 57.

⁵⁷ Lénine, « [Социал-Демократия и избирательные Соглашения](#) », *Полное Собрание Сочинений*, vol. 14, p. 76.

⁵⁸ Lénine, « [Contre le boycottage](#) », *Œuvres*, vol.13, p. 34.

⁵⁹ *ibid.*, p. 37.

renonciation impossible à tout compromis, mais bien de savoir rester, à travers tous les compromis, dans la mesure où ils sont inévitables, fidèle à ses principes, à sa classe, à sa mission révolutionnaire, à sa tâche de préparation de la révolution et d'éducation des masses en vue de la victoire révolutionnaire.

(...) La participation aux III^e et IV^e Doumas était un compromis, une abdication temporaire des revendications révolutionnaires. Mais c'était un compromis rigoureusement imposé, car le rapport des forces excluait pour nous, et cela pour un certain temps, l'action révolutionnaire des masses ; pour préparer cette action à longue échéance, il fallait savoir travailler aussi de l'intérieur de cette « écurie ». L'histoire a démontré que les bolcheviks avaient pleinement raison, en tant que parti, de poser ainsi la question.⁶⁰

60 Lénine, « [Au sujet des compromis](#) », *ibid*, vol.25, pp. 333-334.

Chapitre 14 — Stratégie et tactique (Lénine apprend de Clausewitz)

Les vingt années qui vont de 1894 à 1914 virent une extraordinaire maturation du mouvement ouvrier russe. Ce développement fut une école vivante de tactique et de stratégie. Lénine, son meilleur produit, grandit avec le mouvement, l'influença et fut influencé par lui. Ces deux décennies constituent une longue préparation, pour lui et pour la classe ouvrière dans son ensemble, au test décisif en matière de stratégie et de tactique – celui de la terrible boucherie guerrière, et sa conclusion par la révolution. Les leçons les plus intensives de la période préparatoire furent fournies par la Révolution de 1905 et ses suites.

Le marxisme – une science et un art

Comme nous l'avons vu, lorsque la Révolution de 1905 éclata, Lénine se lança dans l'étude des écrits militaires de [Carl von Clausewitz](#), qui l'influencèrent considérablement dans la formulation de ses stratégies et de ses tactiques politiques.

Clausewitz, le grand philosophe de la guerre, qui a trouvé son inspiration chez [Napoléon](#), a défini la tactique comme « la théorie de l'utilisation des forces militaires au combat », et la stratégie comme « la théorie de l'utilisation de l'engagement pour l'objet de la guerre. » Lénine définissait le rapport entre la tactique révolutionnaire et la stratégie révolutionnaire en termes très semblables à ceux de Clausewitz. Le concept de tactique s'applique à des mesures qui servent une tâche unique ou une seule branche de la lutte des classes. Ainsi, Lénine parle de la tactique nécessaire, par exemple, pendant les journées de janvier 1905, ou en relation avec [Gapone](#). Il parle aussi de tactique syndicale, de tactique parlementaire, etc. La stratégie révolutionnaire comporte une combinaison de tactiques qui, par leur association et leur croissance, mènent à la conquête du pouvoir par la classe ouvrière.

La Deuxième Internationale, apparue pendant une période de croissance lente, organique et systématique du capitalisme et du mouvement ouvrier, se limitait dans la pratique aux questions tactiques : les tâches de la lutte au jour le jour pour des réformes dans les syndicats, au parlement, dans les corps gouvernementaux locaux, les coopératives, etc. Le mouvement révolutionnaire russe, qui s'est développé dans des périodes très tourmentées, où la direction des événements changeait souvent rapidement, a dû faire face à la question plus large de la stratégie et de son rapport avec la tactique. Personne n'a été plus compétent dans le développement de cette question que Lénine, qui savait mieux que personne élever le marxisme du niveau d'une science à celui d'un art.

On se réfère constamment au marxisme comme à une science, mais en tant que guide pour l'action il doit aussi être un art. La science s'occupe de ce qui existe, l'art nous enseigne comment agir. La principale contribution de Lénine réside dans le développement du marxisme comme un art. Si Marx était mort sans avoir participé à la fondation de la Première Internationale, il serait quand même Marx. Si Lénine était mort sans constituer le parti bolchevik, sans donner une direction en 1905 et plus tard lors de la Révolution de 1917, et sans fonder l'Internationale communiste, il n'aurait pas été Lénine.

Pour passer de la théorie à la pratique, de la science à l'art, Lénine dut démontrer le rapport dialectique entre eux – ce qui leur est commun et ce qui les distingue.

« Notre doctrine n'est pas un dogme, mais un guide pour l'action », ont toujours dit Marx et Engels, se moquant à juste titre de la méthode qui consiste à apprendre par cœur et à répéter telles quelles des « formules », capables tout au plus d'indiquer les objectifs généraux, nécessairement modifiées par la situation économique et politique concrète à chaque phase particulière de l'histoire.¹

1 Lénine, « [Lettres sur la tactique](#) », Œuvres, vol.24, p. 33.

Il y a une énorme différence entre les lois *générales* du mouvement de la société et les réelles conditions historiques concrètes, car la vie est infiniment plus compliquée que toute théorie abstraite. Avec autant de facteurs en interaction, la seule connaissance livresque ne peut être la base d'une connaissance de la réalité. Lénine aimait répéter : « La théorie est grise, mon ami, mais vert est l'arbre éternel de la vie. » La réalité vivante est toujours plus riche en développements, en probabilités, en complications, que tout concept ou pronostic théorique, et Lénine tournait par conséquent en dérision ceux qui transformaient le marxisme en idole : « il faut prier devant l'idole, devant l'idole on peut faire des signes de croix, il faut la saluer ; mais l'idole ne modifie pas la vie pratique pas plus que la politique. »² Il écrivait, plein d'amertume, dans une lettre à Inessa Armand : « Les gens, pour la plupart (99 % de la bourgeoisie, 98 % des liquidateurs, près de 60-70 % des bolcheviks) ne savent pas *penser*, ils ne font qu'*apprendre par cœur des mots*. »³

Le principal obstacle à une compréhension non-dogmatique du marxisme, à son utilisation comme guide pour l'action, est le penchant à substituer l'abstrait au concret. C'est l'une des erreurs les plus dangereuses, en particulier dans une situation révolutionnaire ou pré-révolutionnaire, lorsque le développement historique est erratique, plein de sauts, de retraites et de tournants brusques.

*il n'existe pas de vérité abstraite, la vérité est toujours concrète.*⁴

*... toute vérité abstraite devient une phrase si on l'applique à n'importe quelle situation concrète. Il est indiscutable que « l'hydre de la révolution sociale existe en puissance dans chaque grève ». Mais c'est une aberration de croire que toute grève peut servir de point de départ à la révolution.*⁵

*... tout raisonnement historique général, si on l'applique à un cas particulier sans analyser spécialement les conditions à ce cas précis n'est plus que phraséologie.*⁶

En même temps, une compréhension scientifique claire des contours *généraux* du développement historique de la lutte des classes est essentiel pour un dirigeant révolutionnaire. Il ne sera pas capable de garder son cap et sa confiance à travers les hauts et les bas de la lutte s'il n'a pas une connaissance générale de l'économie et de la politique. Lénine répétait donc souvent que la stratégie et la tactique doivent être basées « sur l'appréciation exacte de la situation *objective* »⁷, tout en étant « [déterminées] en analysant dans leur ensemble les rapports entre les classes. »⁸ En d'autres termes, elles doivent être basées sur une analyse théorique claire et confiante – sur la science.

Le scepticisme théorique est incompatible avec l'action révolutionnaire. « Ce qui importe, c'est d'être sûr d'avoir pris le bon chemin. Cette certitude centuple l'énergie et l'enthousiasme révolutionnaires, qui peuvent faire des miracles. »⁹

Sans compréhension des lois du développement historique, on ne peut maintenir une lutte soutenue. Pendant les années de labeur et de déception, d'isolement et de souffrance, les révolutionnaires ne peuvent survivre sans la conviction que leur action est conforme aux nécessités du mouvement de l'histoire. Pour ne pas se perdre dans les méandres et les détours de la longue route, il faut de la fermeté idéologique. Le scepticisme théorique et l'intransigeance révolutionnaire ne sont pas

2 Lénine, « [Notes d'un publiciste](#) », 14 février 1920.

3 Lénine, *Œuvres*, vol.35, p. 125.

4 Lénine, « [Un pas en avant, deux pas en arrière](#) », 1904.

5 Lénine, « [Une leçon dure mais nécessaire](#) », *Œuvres*, t. 27.

6 Lénine, *Œuvres*, vol.27, pp. 43-44.

7 Lénine, « [Les bolchéviks garderont-ils le pouvoir ?](#) », *Œuvres*, vol.26.

8 Lénine, « [Notes d'un publiciste](#) » (septembre 1917), *Œuvres*, vol. 26.

9 Lénine, « [Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique](#) », *Œuvres*, vol.9, p. 98.

compatibles. La force de Lénine, c'est qu'il reliait toujours la théorie au processus du développement humain. Il jugeait de l'importance de toute notion théorique en fonction des besoins pratiques. De même, il s'assurait que toutes les démarches pratiques étaient conformes à la théorie marxiste. Il combinait théorie et pratique à la perfection. Ce n'était aucunement une exagération de la part de l'historien bolchevik Pokrovsky d'écrire : « Vous ne trouverez pas chez Lénine une seule œuvre purement théorique ; elles ont toutes un aspect propagandiste. »¹⁰

Lénine croyait à l'improvisation. Mais pour que celle-ci ne dégénère pas dans l'impression passagère du jour, elle devait être inscrite dans une *perspective générale* basée sur une théorie bien pensée. La pratique sans théorie mène à l'incertitude et aux erreurs. Par ailleurs, étudier le marxisme séparé de la lutte revient à le divorcer de sa source essentielle – l'action – et de créer d'inutiles rats de bibliothèque. La pratique est clarifiée par la théorie révolutionnaire, et la théorie est vérifiée par la pratique. Les traditions marxistes ne sont assimilées dans le corps et l'esprit des hommes que par la lutte.

La théorie est la généralisation de la pratique du passé. Ainsi, comme le formule bien Gramsci, « les idées ne naissent pas d'autres idées, (...) les philosophies ne sont pas accouchées par d'autres philosophies ; (...) elles sont l'expression constamment renouvelée du développement historique réel. »¹¹ Pour s'adapter à toute situation nouvelle sans perdre son identité, on a besoin d'unir la théorie et la pratique.

Lénine savait qu'aucune organisation révolutionnaire ne peut survivre sans un laboratoire idéologique constamment créatif. Il essayait toujours de trouver une fin politique à ses recherches. Mais lorsqu'il y était engagé, il n'hésitait pas à se retirer pendant des mois de la politique pratique pour s'immerger au *British Museum* ou à la Bibliothèque Nationale.¹²

Le programme du parti – ses principes fondamentaux – prend comme point de départ les potentialités historiques de la classe ouvrière, c'est-à-dire qu'il dérive des conditions matérielles de la société en général, et de la situation que la classe ouvrière y occupe en particulier. La stratégie et la tactique, cependant, prennent comme point de départ non pas le monde matériel en tant que tel, mais la conscience des travailleurs. Si la conscience – ce que Marx appelait la superstructure idéologique – reflète directement la base matérielle, alors la stratégie et la tactique peuvent être tirées directement du programme du parti. En fait, la relation est indirecte, compliquée, influencée par les traditions et le vécu des travailleurs, y compris l'activité du parti lui-même. Un parti révolutionnaire est par principe opposé au travail salarié, mais dans la pratique il est loin d'être indifférent à la lutte des travailleurs pour des augmentations de salaires.

Une direction révolutionnaire n'a pas seulement besoin d'une compréhension de la lutte dans son ensemble, il lui faut être capable, à chaque tournant, de mettre en avant les slogans corrects. Ceux-ci ne proviennent pas simplement du programme du parti, ils doivent coller aux circonstances, par-dessus tout à l'humeur et au moral des masses, pour pouvoir être utilisés pour lancer les travailleurs en avant. Les slogans doivent être adaptés non seulement à la direction générale du mouvement révolutionnaire, mais aussi au niveau de conscience des masses. Ce n'est qu'à travers *l'application* de la ligne générale du parti que sa réelle efficacité devient manifeste. L'unité organique de la théorie générale et des tactiques particulières était au cœur de la lutte et du style de travail de Lénine.

Sans programme, le parti ne peut exister en tant qu'organisme politique quelque peu cohérent capable de toujours maintenir sa ligne, quels que soient les événements et leurs détours. Sans une ligne tactique basée sur l'appréciation du moment politique que l'on traverse, et qui donne des réponses précises aux « questions maudites » posées par l'actualité, on peut avoir un cercle de théoriciens, mais on n'aura pas une grandeur politique agissante.¹³

10 *Молодая Гвардия*, février-mars 1924, p. 248.

11 Gramsci, [Cahier de prison 9, notes sur le Risorgimento italien](#).

12 Dans ses souvenirs, Pokrovsky raconte comment les bolcheviks envoyèrent une délégation, dont Pokrovsky lui-même faisait partie, à Lénine en 1908, pour lui demander de renoncer à ses études philosophiques pour revenir à la politique pratique. Lénine refusa. (I. Deutscher, *Stalin*, London 1949, p. 116.)

13 Lénine, *Œuvres*, vol.17, p. 284.

La seule manière de vérifier si un plan stratégique est correct est le test de la pratique, qui consiste à le vérifier à la lumière du développement en cours de la lutte des classes :

... il est nécessaire de mettre aussi souvent que possible les décisions tactiques à l'épreuve des nouveaux événements politiques. Cette épreuve est nécessaire du double point de vue de la théorie et de la pratique : de la théorie, pour se convaincre par les faits de la justesse des résolutions prises et se rendre compte des modifications qu'il importe d'y apporter après les événements politiques intervenus ; de la pratique, pour apprendre à s'inspirer vraiment de ces résolutions, à y voir des directives destinées à une application immédiate et effective.¹⁴

Trotsky exprimait la même idée très justement lorsqu'il disait : « ...le préjugé bolchevik fondamental consiste à penser qu'on ne peut apprendre à faire du cheval qu'en montant dessus.. »¹⁵ Ce n'est que dans la lutte qu'on apprend la stratégie et la tactique. Lénine citait à tout bout de champ Napoléon : « *On s'engage, et puis... on voit.* ». Traduit librement, cela signifie : « Commencez par vous lancer dans une sérieuse bataille, et observez ce qui se passe. »

Dans la guerre, et en particulier dans la guerre de classe en période révolutionnaire, les inconnues, non seulement dans le camp ennemi, mais aussi dans le sien propre, sont si nombreuses qu'une analyse sobre doit être accompagnée par une improvisation audacieuse basée largement sur l'intuition, sur une imagination active, créative.

Le marxisme diffère de toutes les autres théories socialistes en ce qu'il allie de façon remarquable la pleine lucidité scientifique dans l'analyse de la situation objective et de l'évolution objective, à la reconnaissance on ne peut plus catégorique du rôle de l'énergie, de la création et de l'initiative révolutionnaires des masses, et aussi, naturellement, des individus, groupements, organisations ou partis qui savent découvrir et réaliser la liaison avec telles ou telles classes.¹⁶

Lénine insistait constamment sur la nécessité d'être conscient des pensées et des sentiments des masses, chose dans laquelle il excellait lui-même. Comme dit Trotsky, « L'art d'une direction révolutionnaire, dans les moments les plus critiques, consiste, pour les neuf dixièmes, à savoir surprendre la voix des masses (...) La faculté jamais surpassée de surprendre la voix de la masse faisait la grande force de Lénine. »¹⁷

Ce n'est que dans la lutte elle-même que le parti peut découvrir ce que les masses pensent réellement et ce qu'elles sont capables d'accomplir. Le marxisme n'accepte ni le déterminisme mécaniste, ni le fatalisme, ni la volonté personnelle. Il se base sur la dialectique matérialiste et le principe selon lequel les masses découvrent leurs propres potentialités dans l'action. Il n'y a rien de commun entre le réalisme de Lénine et la *Realpolitik* passive, poussive. A celle-ci doit être opposée, comme disait Lénine, « la dialectique révolutionnaire du réalisme marxiste, qui souligne les objectifs de combat de la classe d'avant-garde, et découvre dans ce qui existe les éléments de sa destruction... »¹⁸ Il savait bien qu'une évaluation sobre des forces réelles est nécessaire, et que le parti révolutionnaire lui-même est un facteur central dans le rapport des forces. L'audace du parti donne confiance aux travailleurs, alors que l'irrésolution peut porter les masses à la passivité et à la dépression. La seule façon de déterminer le rapport des forces, et la disposition des masses à la lutte, c'est l'action dans laquelle le parti donne l'orientation.

Quand la lutte révolutionnaire se développe et change, il faut se détourner de l'attitude consistant à se tenir à une tactique qui a cessé d'être utile. L'erreur la plus dangereuse, la plus dévastatrice qu'un

14 *ibid.*, vol.9, p. 146.

15 Trotsky, [Terrorisme et communisme](#).

16 Lénine, « [Contre le boycottage](#) », *Œuvres*, vol.13, p. 31.

17 Trotsky, [Histoire de la Révolution russe](#).

18 Lénine, *Œuvres*, vol.9, p. 150.

révolutionnaire puisse commettre est de se retrouver captif des formules qui étaient appropriées hier, mais ne correspondent plus au rapport des forces d'aujourd'hui. Il se produit trop souvent que, lorsque l'histoire prend un tournant brusque, même des partis progressistes sont pendant un moment incapables de s'adapter à la situation nouvelle et répètent des slogans qui étaient auparavant corrects mais qui ont perdu toute signification – et l'ont perdu aussi « soudainement » que le tournant historique a été « soudain ».

Dans la vie révolutionnaire, la question du *temps* est cruciale. On doit déterminer aussi exactement que possible le rythme auquel la révolution se développe. Sans cela, aucune tactique réaliste n'est possible. En fait, la vision qu'on peut avoir du tempo des événements ne sera jamais absolument juste, et il y aura lieu d'introduire, aussi vite que possible, la correction nécessaire.

Pour que la tactique et la stratégie du parti soient conformes à ses principes généraux, elles doivent être claires et directes. Pour que les masses comprennent la politique du parti révolutionnaire, elles ne doivent pas être englouties sous des détails, qui détourneraient l'attention du noyau central de la politique du parti. La ligne doit être exprimée à l'aide d'un petit nombre de slogans simples et clairs. « Une politique droite est la meilleure des politiques. Une politique de principe est la plus pratique des politiques. »¹⁹

... une large politique de principe est en définitive la seule réellement pratique... celui qui s'attaque aux problèmes particuliers avant d'avoir résolu les problèmes généraux, « butera » inévitablement à chaque pas, sans même s'en rendre compte, sur ces problèmes généraux. Or, buter aveuglément sur eux dans chaque cas particulier, c'est condamner sa politique aux pires errements et à l'abandon des principes.²⁰

On peut et on doit justifier telle ou telle ligne de conduite par la théorie, par l'histoire, par l'analyse de la situation politique, etc. Mais le parti d'une classe en lutte doit, dans toutes ces discussions, ne pas perdre de vue la nécessité de donner des réponses absolument nettes et n'admettant pas deux interprétations aux questions concrètes touchant notre conduite politique : Oui ou non ? Faut-il, en ce moment-ci, faire ou ne pas faire telle ou telle chose ?²¹

On doit calculer le rapport des forces avec une extrême sobriété et puis, lorsqu'un choix a été arrêté, agir de façon décisive. « Quand je fais un plan militaire, il n'y a pas d'homme plus pusillanime que moi. » écrivait Napoléon au général Berthier. « Je me grossis tous les dangers et tous les maux possibles dans les circonstances... Et quand ma résolution est prise, tout est oublié, hors ce qui peut la faire réussir. »

Après avoir cité cette déclaration, Trotsky commente :

Si l'on laisse de côté une certaine pose exprimée dans un mot peu adéquat, « pusillanime », le fond de la pensée peut être entièrement rapportée à Lénine. Résolvant un problème de stratégie, il dotait d'avance l'ennemi de sa propre résolution et de sa perspicacité. Les erreurs de tactique de Lénine étaient le plus souvent les produits secondaires de sa force stratégique.²²

La formulation d'un projet audacieux sur la base des conditions les moins favorables était caractéristique du comportement de Lénine.

« Saisir le maillon clé »

Lénine nous enseigne que dans la chaîne complexe de l'action politique on doit toujours identifier le chaînon central au moment considéré, afin de le saisir et de donner une orientation à la chaîne tout entière.

19 *ibid.*, vol.12, p. 17.

20 *ibid.*, p. 493.

21 *ibid.*, vol.9, p. 269.

22 Trotsky, [Histoire de la Révolution russe](#).

Toute question « tourne dans un cercle vicieux » car toute la vie politique est une chaîne sans fin composée d'un nombre infini de maillons. L'art de l'homme politique consiste précisément à trouver le maillon et à s'y cramponner bien fort, le maillon qu'il est le plus difficile de vous faire tomber des mains, le plus important au moment donné et garantissant le mieux à son possesseur le maintien de toute la chaîne.²³

Il revenait souvent à cette métaphore et obéissait toujours, dans la pratique, à la règle qu'elle illustre ; pendant les périodes les plus critiques il était capable de mettre de côté tous les facteurs secondaires et se saisir de celui qui était le plus central. Il écartait tout ce qui pouvait, directement ou indirectement, le détourner de la question essentielle. Comme Trotsky le raconte avec talent :

L'étape critique heureusement franchie, Lénine s'écriait souvent, au sujet de telle ou telle autre affaire :

- Mais nous avons tout à fait oublié de faire ceci...
- Mais nous avons laissé échapper telle occasion, en ne pensant qu'aux principales...

Et il arrivait qu'on lui répliquât :

- Mais cette question a été posée, cette proposition a été faite ; seulement, vous n'avez rien voulu entendre !
- Pas possible ? répondait-il, je ne m'en souviens pas du tout.

En parlant ainsi, il éclatait d'un rire malicieux, un peu « confus » et faisait un geste de la main, de haut en bas, qui lui était particulier et qui voulait dire : « On ne peut pas tout faire. » Ce « défaut, chez lui, n'était d'ailleurs que le revers de l'aptitude (portée au plus haut degré) de rassembler toutes ses forces intérieures, aptitude qui a précisément fait de lui l'un des plus grands révolutionnaires connus dans l'histoire.²⁴

Plus loin, Trotsky écrit :

Vladimir Ilitch a été critiqué plus d'une fois, par bien des militants, moi entre autres, parce qu'il avait l'air d'ignorer certaines causes secondaires, certaines circonstances accessoires. Je dois dire que pour une époque de développement « normal », c'est-à-dire lent, c'eût peut-être été un défaut pour un homme politique ; mais ce fut le plus grand privilège du camarade Lénine, en tant que chef d'une nouvelle époque, que de voir tout l'accessoire, tout l'extérieur, tout le secondaire reculer et tomber devant lui, tandis que ne subsistait à ses yeux que l'antagonisme essentiel, irréductible, des classes, sous le terrible aspect de la guerre civile. Lançant en avant son regard de révolutionnaire, Lénine avait au plus haut degré le don d'apercevoir et d'indiquer le principal, l'essentiel, l'indispensable. Et ceux qui comme moi ont dû observer de près, dans cette période, le travail de Vladimir Ilitch, l'activité de sa pensée, ceux-là ont nécessairement éprouvé une admiration sans bornes – je dirais : des transports d'admiration – devant cette perspicace, cette pénétrante pensée qui rejette tout l'extérieur, le fortuit, le superficiel, et marque les voies principales et les moyens d'action.²⁵

Bien sûr, il commettait des erreurs tactiques – en grande partie du fait de sa concentration sur le maillon essentiel et à cause de ses longues absences de la scène de l'action. Mais le revers de la médaille était sa magnifique intelligence stratégique. La stratégie du parti était définie impitoyablement à distance, même si des erreurs de jugement sur le plan tactique se produisaient.

²³ Lénine, Œuvres, vol.5, p. 515.

²⁴ Trotsky, [Lénine](#), Paris, PUF, pp. 143.

²⁵ [ibid.](#), pp. 230.

En principe, Lénine avait raison lorsqu'il insistait sur la nécessité de « tordre la barre », un jour dans une direction, un autre jour dans le sens opposé. Si tous les aspects du mouvement ouvrier avaient été également développés, si une croissance équilibrée avait été la règle, la « torsion de la barre » aurait eu un effet délétère sur le mouvement. Mais dans la vie réelle, la loi du développement inégal domine. Un aspect du mouvement est décisif à un moment donné. L'obstacle pour avancer peut être un manque de cadres du parti, ou, au contraire, le conservatisme de ces cadres peut les faire traîner derrière la section avancée de la classe. Une synchronisation parfaite de tous les éléments supprimerait le besoin de « tordre la barre », mais elle rendrait aussi complètement superflus un parti révolutionnaire ou une direction révolutionnaire.

Intuition et courage

L'évaluation la plus sobre de la situation objective ne suffit pas en elle-même à développer une stratégie et une tactique révolutionnaires. Par-dessus tout, un dirigeant révolutionnaire doit être doué d'un sens intuitif très aiguisé.

Dans une situation révolutionnaire, où tant de choses sont inconnues et où le hasard est si grand et les complications toujours possibles, il n'est pas suffisant de posséder une forte volonté. Il est nécessaire d'être capable de comprendre la situation complète rapidement, pour pouvoir distinguer l'essentiel de l'accessoire, pour remplir les blancs de l'image. Toute révolution est une équation à plusieurs inconnues. Par conséquent un dirigeant révolutionnaire doit être doué d'une imagination hautement réaliste.

Hormis une courte interruption en 1905, Lénine a passé les 15 années précédant la révolution à l'étranger. Sa perception de la réalité, sa compréhension de l'humeur des travailleurs, n'a pas diminué avec le temps, bien au contraire. Son imagination réaliste était enracinée dans une profonde compréhension théorique, une excellente mémoire et une pensée créative. Il se nourrissait des rencontres occasionnelles avec des individus qui venaient le voir dans son exil.

Son intuition révolutionnaire était hors du commun. Voici juste un exemple, montrant comment il parvenait à visualiser toute une situation socio-politique à partir d'une seule phrase, prononcée par un travailleur, qui serait sans doute passée inaperçue pour tout autre que lui.

Après les journées de juillet, je dus, grâce à la sollicitude spécialement attentive dont m'honorait le gouvernement Kérénsky, passer dans la clandestinité... Dans un lointain faubourg ouvrier de Pétrograd, dans un petit logement ouvrier, on sert le repas. L'hôtesse apporte le pain. Le maître de maison dit : « Regarde un peu, quel beau pain. « Ils » n'osent pas maintenant, pour sûr, nous donner de mauvais pain. Nous ne pensions plus qu'on pouvait donner de bon pain à Pétrograd. »

Je fus frappé de cette appréciation de classe portée sur les journées de juillet. Ma pensée tournait autour de leur portée politique, pesait leur rôle dans la marche générale des événements, cherchait à démêler de quelle situation était sorti ce zigzag de l'histoire, quelle situation il créerait, dans quel sens nous devrions modifier nos mots d'ordre et l'appareil de notre parti pour l'adapter à la situation nouvelle. Moi qui n'avais pas connu le besoin, je ne pensais pas au pain. Le pain était pour moi quelque chose qui allait de soi...

Mais le représentant de la classe opprimée, quoique au nombre des ouvriers bien payés et cultivés, prend immédiatement le taureau par les cornes, avec cette simplicité, cette franchise étonnantes, cette ferme résolution, cette netteté de vue incroyable, dont nous sommes, nous intellectuels, aussi éloignés que les étoiles du ciel. Le monde entier se divise en deux camps : « nous », les travailleurs, et « eux », les exploiters. Pas l'ombre de perplexité sur ce qui s'est passé ; ce n'est qu'une des batailles dans la longue lutte entre le travail et le capital. On ne fait pas d'omelette sans casser les œufs.

« Combien douloureuse est cette « situation exceptionnellement complexe » de la révolution », tels sont le sentiment et la pensée de l'intellectuel bourgeois.

« Nous « les' » tenons serrés de près, « ils » n'oseront plus plastronner. Encore un petit effort, et nous les faisons toucher les épaules », telle est la manière de penser et de sentir de l'ouvrier.²⁶

Kroupskaïa avait absolument raison quand elle écrivait : « Vladimir Ilitch se distinguait par une intuition particulière, une compréhension profonde de ce que sentait la classe ouvrière. »²⁷ L'intuition est spécialement vitale lorsqu'il s'agit de comprendre le sentiment des masses dans les instants les plus dramatiques de l'histoire, et là Lénine excellait. « La faculté de penser et de sentir pour la masse et avec la masse lui était propre au plus haut point, surtout dans les grands tournants politiques. »²⁸

Une fois que la décision sur une tactique donnée a été prise, le dirigeant révolutionnaire ne doit montrer aucune hésitation ; il doit avoir un courage suprême. De cela Lénine ne manquait certainement pas ; [M.N. Pokrovsky](#) décrit bien cette qualité caractéristique.

Il me semble que la qualité fondamentale d'Ilitch, quand on considère le passé, est son colossal courage politique. Le courage politique n'est pas la même chose que la bravoure ordinaire. Dans la masse des révolutionnaires, des gens courageux ne craignant ni la potence, ni la corde, ni la prison. Mais ces gens avaient peur de prendre sur eux de grandes décisions politiques. Le trait caractéristique de Lénine consistait en ce qu'il ne craignait pas de prendre des décisions et d'en être tenu responsable, quelle que soit leur ampleur. A cet égard il ne reculait devant aucun risque et prenait la responsabilité d'initiatives dont dépendaient non seulement sa personne, non seulement son parti, mais mais tout le pays et, à un certain degré, la révolution mondiale. C'était un phénomène si particulier à ce point qu'Ilitch commençait toujours son action avec un très petit groupe de personnes, parce qu'il y avait très peu de gens assez audacieux pour le suivre.²⁹

Plus d'un « marxiste » a essayé d'éviter de prendre des décisions importantes en donnant au marxisme une nature fataliste. C'était caractéristique des mencheviks. Dans chaque crise, ils avaient des doutes, des hésitations et de la peur. Une révolution, pourtant, est la méthode la plus implacable de résolution des questions sociales. Et l'indécision est ce qu'il y a de pire en période de révolution. Lénine était le plus consistant des révolutionnaires. Il était suprême dans l'audace de ses décisions, et dans son consentement à assumer la responsabilité des actions les plus importantes.

Le rêve et la réalité

Pour mettre en œuvre une stratégie et une tactique révolutionnaires, il faut être non seulement réaliste, mais aussi rêveur. De nombreux auteurs décrivent Lénine comme réaliste et non romantique, ce qui est une injustice. On ne peut pas être révolutionnaire sans être inspiré par un grand rêve.

« Il y a désaccord et désaccord, écrivait Pissarev au sujet du désaccord entre le rêve et la réalité. Mon rêve peut gagner de vitesse le cours naturel des événements, ou bien il peut donner un coup de barre dans une direction où le cours naturel des événements ne peut jamais conduire. Dans le premier cas, le rêve ne fait aucun tort ; il peut même soutenir et renforcer l'énergie du travailleur... Rien, dans de tels rêves, ne peut pervertir ou paralyser la force de travail. Bien au contraire. Si l'homme était complètement dépourvu de la faculté de rêver ainsi, s'il ne pouvait de temps à autre devancer le présent et contempler en imagination le tableau cohérent et entièrement achevé de l'œuvre qui s'ébauche à peine entre ses mains, je ne saurais décidément me représenter quel mobile ferait entreprendre à l'homme et mener à bien de vastes et fatigant travaux dans l'art, la science et la vie pratique... Le désaccord entre le rêve et la réalité n'a rien de nocif, si toutefois l'homme qui rêve croit sérieusement à son rêve, s'il observe attentivement la vie, compare ses

26 Lénine, « [Les bolcheviks garderont-ils le pouvoir ?](#) » *Œuvres*, vol.26, pp. 116-117.

27 Kroupskaïa, [Souvenirs sur Lénine](#).

28 Trotsky, [Journal d'exil, Paris](#), Gallimard, p. 114.

29 M. Pokrovsky, [Ленин как тип революционного Вождя](#), 1924.

observations avec ses châteaux en Espagne, et, d'une façon générale, travaille en conscience à la réalisation de son rêve. Lorsqu'il y a contact entre le rêve et la vie, tout est pour le mieux. »

Des rêves de cette sorte, il y a malheureusement trop peu dans notre mouvement. Et la faute en est surtout aux représentants de la critique légale et du « suivisme » illégal, qui se targuent de leur pondération, de leur « sens » du « concret ».³⁰

Lénine subordonnait sa propre sensibilité romantique au besoin d'action. Il méprisait l'éloignement du monde que pratiquait l'intelligentsia russe. A de nombreuses reprises, il s'est référé avec mépris à Oblomov, le héros du célèbre roman éponyme de Gontcharov, « un homme superflu », « rêvant toujours de grands accomplissements, mais trop paresseux et ramolli pour les réaliser. »

Ferdinand Lassalle a bien exprimé les exigences fondamentales de la politique révolutionnaire : « Toute grande action commence par une déclaration de ce qui est. » Lénine aimait bien répéter en anglais : « *Facts are stubborn things* » (« les faits sont têtus »). Le marxisme, disait-il, « se base sur des faits, non sur des possibilités. Un marxiste ne doit employer comme prémisses de sa politique que des faits nettement et indiscutablement prouvés. »³¹ Il recherchait toujours le pont entre le réel et le possible. Il n'avait pas peur de regarder en face l'abîme existant entre la grandeur des tâches auxquelles le mouvement était confronté et la pauvreté *réelle* de ce même mouvement. Ses pieds étaient sur terre, mais sa tête était dans le ciel.

Le parti comme école de stratégie et de tactique

Les questions de stratégie et de tactique révolutionnaires n'avaient un sens pour Lénine que si la possibilité de les appliquer, à l'aide du parti révolutionnaire, était réelle. Il considérait le parti comme une école de stratégie et de tactique, une organisation de combat pour la conquête du pouvoir par la classe ouvrière.

Comment la direction révolutionnaire peut-elle apprendre des masses et savoir ce qu'elles pensent et ressentent, sans constituer elle-même une partie intégrante de ces masses, les écoutant sur leurs lieux de travail, dans les rues, dans leurs maisons, à leur table ? Pour enseigner aux masses, la direction doit apprendre d'elles. Voilà ce que Lénine a pensé et pratiqué toute sa vie.

Le parti ne doit pas être à la remorque de la section avancée de la classe. Mais il ne doit pas être en avant au point d'être hors d'atteinte. Il doit se tenir à sa tête et être enraciné en elle :

... pour assurer le succès de toute action révolutionnaire sérieuse, il faut comprendre et savoir appliquer pratiquement l'idée que les révolutionnaires ne peuvent jouer un rôle que comme avant-garde de la classe réellement avancée et viable. L'avant-garde ne remplit sa mission que lorsqu'elle sait ne pas se détacher de la masse qu'elle dirige, lorsqu'elle sait véritablement faire progresser toute la masse.³²

Le besoin d'un parti révolutionnaire, comme nous l'avons déjà noté, est le reflet de l'inégalité de la conscience de la classe ouvrière. En même temps, cependant, le parti existe pour hâter la fin de cette inégalité, en élevant la conscience au niveau le plus élevé possible. L'adaptation au juste milieu, ou même au niveau le plus bas de conscience de la classe, est dans la nature de l'opportunisme. L'indépendance organisationnelle et l'isolement des sections les plus avancées du prolétariat, par ailleurs, est la voie ouverte au sectarisme. Élever la section avancée au niveau le plus haut possible dans les circonstances dominantes – voilà le rôle d'un parti véritablement révolutionnaire.

Pour apprendre des masses, le parti doit aussi être capable d'apprendre de ses propres erreurs, d'être très autocritique.

30 Lénine, « Que faire ? », *Œuvres*, vol.5, p. 523.

31 *ibid.*, vol.35, p. 243.

32 Lénine, « La portée du matérialisme militant », *Œuvres*, vol.33, p. 230.

L'attitude d'un parti politique en face de ses erreurs est un des critères les plus importants et les plus sûrs pour juger si ce parti est sérieux et s'il remplit réellement ses obligations envers sa classe et envers les masses laborieuses. Reconnaître ouvertement son erreur, en découvrir les causes, analyser la situation qui l'a fait naître, examiner attentivement les moyens de corriger cette erreur, voilà la marque d'un parti sérieux, voilà ce qui s'appelle, pour lui, remplir ses obligations, éduquer et instruire la classe, et puis les masses.³³

Au parti en lutte de la classe d'avant-garde les erreurs ne font pas peur. Ce qui serait terrible, ce serait l'obstination dans l'erreur, une fausse honte à la reconnaître et à la corriger.³⁴

Les masses doivent être partie prenante de la correction des erreurs du parti. Ainsi, le 26 juin 1905, Lénine écrivait :

Social-démocrates, nous conspirons contre le tsar et ses mouchards, mais nous entendons aussi que le peuple sache tout sur notre parti, sur ses nuances intérieures, sur le développement de son programme et de sa tactique et même sur ce qu'a dit au congrès du parti tel ou tel délégué.³⁵

Le débat ouvert est encore plus vital et essentiel dans une période de lutte révolutionnaire directe, comme Lénine l'a écrit dans un tract les 25-26 avril 1906.

Dans une époque révolutionnaire comme celle que nous vivons, toutes les erreurs théoriques et les déviations tactiques du parti sont d'autant plus impitoyablement critiquées par la vie elle-même, qui éclaire et éduque la classe ouvrière avec une rapidité sans précédent. Dans une telle période, le devoir de tout social-démocrate est de s'assurer que la lutte idéologique dans le parti sur des questions de théorie et de tactique soit menée aussi ouvertement, largement et librement que possible, mais que sous aucun prétexte elle ne contrarie ou rende plus difficile l'unité d'action révolutionnaire du prolétariat social-démocrate.³⁶

Il répétait avec insistance que le débat ne devait pas se limiter aux cercles internes du parti, mais être mené publiquement afin que ceux qui n'étaient pas membres du parti puissent le suivre.

La grave maladie de notre parti, c'est la maladie de croissance d'un parti de masse. Car il ne peut y avoir de parti de masse, de parti de classe, si l'on ne fait pas toute la lumière sur les nuances fondamentales, si l'on n'y a pas lutte ouverte entre les différentes tendances, si l'on n'informe pas les masses de la ligne que suit tel militant ou telle organisation du parti. Sans cela, on ne peut constituer un parti digne de ce nom.³⁷

Et encore,

La critique, dans les limites des principes fondamentaux du programme du parti, doit être entièrement libre (rappelons, à cet égard, ne serait-ce que le discours de Plekhanov au deuxième Congrès du POSDR) non seulement dans les réunions du parti, mais aussi dans les réunions élargies. Interdire une telle critique ou une telle « agitation » (car la critique ne peut être séparée de l'agitation) est impossible.³⁸

33 *ibid.*, vol.31, p. 52.

34 Lénine, « [Notes d'un publiciste](#) », *Œuvres*, vol.26, p. 51.

35 *ibid.*, vol.8, p. 530.

36 Lénine, « *Обращение к партии делегатов, принадлежавших к бывшей фракции большевиков* », *Полное собрание сочинений*, vol. 12.

37 Lénine, « *Et les juges, que sont-ils ?* », *Œuvres*, vol. 13, pp. 166-167.

Il y a un lien dialectique entre la démocratie interne du parti et l'enracinement du parti dans la classe. Sans une politique de classe correcte et un parti composé de prolétaires, il n'y a aucune possibilité d'une saine démocratie de parti. Sans une base ouvrière ferme, tout discours de démocratie et de discipline dans le parti est un verbiage creux. En même temps, sans démocratie de parti, sans une autocritique constante, le développement d'une politique de classe correcte est impossible.

... nous avons déjà défini plus d'une fois notre point de vue sur l'importance de la discipline, nous avons dit comment nous comprenons la discipline dans un parti ouvrier. Unité dans l'action, liberté de discussion et de critique, voilà notre définition. Cette discipline est la seule digne du parti démocratique de la classe d'avant-garde.³⁹

... le prolétariat n'admet pas l'unité d'action sans la liberté de discussion et de critique. »⁴⁰

Si la démocratie est essentielle pour assimiler l'expérience de la lutte, le centralisme et la discipline sont nécessaires pour mener le combat. Une ferme cohésion organisationnelle permet au parti d'agir, de prendre des initiatives, d'orienter l'action des masses. Un parti qui n'a pas confiance en lui-même ne peut conquérir la confiance des masses. Sans une forte direction de parti, ayant le pouvoir d'agir promptement et de diriger l'activité de ses membres, un parti révolutionnaire ne peut exister. Le parti est une organisation centralisée qui mène une lutte déterminée pour le pouvoir. En tant que tel, il a besoin d'une discipline de fer dans l'action.

Clausewitz sur l'art de la guerre

Au début de ce chapitre, nous avons mentionné que la conception de la stratégie et de la tactique qui était celle de Lénine avait été profondément influencée par l'œuvre de Clausewitz. Il suffit de citer Clausewitz pour constater une étonnante similitude dans les formulations et l'attitude.

Clausewitz commence son livre *De la guerre* en déclarant qu'il y a une différence profonde entre le concept abstrait de guerre et les guerres concrètes dans la réalité. La guerre réelle est différente de la guerre abstraite, dit Clausewitz, parce que les conditions idéalisées n'existent jamais. Les événements ne sont pas simplement gouvernés par une causalité simple, mais par l'intersection de diverses chaînes de causes et d'effets ; le hasard joue un grand rôle ; les facteurs psychologiques sont des déterminants importants des décisions prises par des hommes ; et ainsi de suite. Clausewitz classe toutes ces circonstances sous le titre de « frictions », une allusion évidente au concept analogue, en physique, qui explique l'écart entre la réalité et les processus mécaniques idéalisés. Ce n'est qu'en prenant les « frictions » en considération que l'on peut saisir le rapport entre la guerre réelle et la guerre abstraite, entre le vécu et la théorie. C'est là la source de la « différence entre la réalité et la conception » de la guerre, et de « l'influence de circonstances particulières ». ⁴¹

Pour mettre le concept en accord avec le monde réel, il est nécessaire de « se raccrocher aux phénomènes correspondants de l'expérience ; car de la même manière que de nombreuses plantes ne portent des fruits que lorsqu'elles ne poussent pas trop haut, dans les arts pratiques il ne faut pas laisser les feuilles et les fleurs théoriques pousser trop haut, mais les tenir au plus près de l'expérience, qui est le sol qui leur convient. » ⁴²

L'art de la guerre dépend de nombreuses sciences – la physique, la géographie, la psychologie, etc. – mais c'est néanmoins un *art*. Le grand capitaine est quelqu'un qui parvient à utiliser ces sciences dans la tâche spécifique consistant à vaincre l'ennemi. Comme la guerre est complexe, le chef a besoin, par-dessus tout, d'expérience et d'une forte volonté d'une part, d'intuition et d'imagination de l'autre.

38 Lénine, « [Liberté de critique et unité d'action](#) ».

39 Lénine, *Œuvres*, vol.11, pp. 329-330.

40 *ibid.*, vol.11, p. 330.

41 Carl von Clausewitz, [Vom Kriege](#).

42 Carl von Clausewitz, [Vom Kriege](#).

Toute guerre est riche d'événements particuliers, et chaque guerre est comme une mer inexplorée pleine d'écueils, que l'esprit du général peut deviner, mais que ses yeux n'ont jamais vus, et autour desquels il doit louvoyer nuitamment. Qu'un vent contraire se lève, hasard supplémentaire dressé contre lui, il doit faire preuve de l'art le plus consommé, de présence d'esprit et d'énergie... La compréhension des frictions est une composante essentielle de l'expérience de la guerre tant vantée qui est exigée d'un bon général. Bien entendu, le meilleur d'entre eux n'est pas celui qui comprend le mieux les frictions et qui s'en préoccupe le plus... mais le général doit les connaître pour les surmonter, s'il est possible, et ne pas escompter une précision d'horlogerie là où précisément elle est impossible à cause des frictions. On ne pourra jamais apprendre les frictions par la seule théorie : il y manquerait un instinct et un sens presque tactile.⁴³

Clausewitz formulait très bien le rapport entre la tactique et la stratégie.

La stratégie est l'usage de l'engagement aux fins de la guerre : elle doit donc fixer à l'ensemble de l'action militaire un but correspondant aux fins de la guerre : elle dresse un plan de guerre, et y attache une série d'opérations destinées à le réaliser ; elle dresse une série de plans de campagne et y agence les différents engagements. Tout cela repose sur des hypothèses qui ne se vérifient pas toutes, et diverses sortes d'autres spécifications plus détaillées sont à peine prévisibles, ou pas du tout. La stratégie doit donc être elle-même présente sur le terrain pour pouvoir disposer chaque chose en son heure et place et intégrer au plan d'ensemble les changements sans cesse exigés par les circonstances. Elle n'est à aucun moment en mesure de se retirer du jeu.⁴⁴

La tactique doit être subordonnée à la stratégie. Une série heureuse de mouvements tactiques peut néanmoins nécessiter un changement de stratégie.

... les caractéristiques dominantes de chacun des belligérants doivent être bien pesées. Elles déterminent un certain centre de gravité, un moyeu des forces et des mouvements dont dépend tout le reste ; le choc convergent de toutes les forces doit être porté sur ce centre de gravité de l'ennemi.

L'important conditionne le secondaire, le petit dépend du grand, l'essentiel commande au fortuit : que ces préceptes nous guident.⁴⁵

... un commandement habile concentre des forces supérieures au point décisif (...) [le surnombre] doit être considéré comme fondamental, et recherché en priorité et dans tous les cas.⁴⁶

L'esprit non dogmatique de Clausewitz lui permettait de se représenter clairement le rapport entre le modèle idéalisé et la réalité qu'il est censé représenter. Il saisissait les rapports organiques entre la théorie et la pratique dans le développement des deux. Il soulignait la connexion entre les sciences, dont l'adaptation est nécessaire pour un chef de guerre heureux, et l'art de la guerre. Par-dessus tout, il comprenait la grande importance du génie de l'intuition soutenu par une notion conceptuelle scientifique claire.

Les idées de Clausewitz ont influencé les écrits militaires de Friedrich Engels, et tous deux ont profondément influencé Lénine. Le génie de Lénine réside dans le fait que ces concepts de tactique et de stratégie, avec leur intégration complexe de l'expérience, de la science et de l'art, non seulement devinrent une partie de sa pensée, mais entrèrent dans son sang. Instinctivement, rapidement, Lénine

43 Carl von Clausewitz, *De la guerre*, édition abrégée, Paris, Perrin, 1999 et 2006, p. 105.

44 Ibid., p. 171.

45 Ibid., p. 382.

46 Ibid., p. 200.

développait la stratégie et la tactique les plus efficaces, et la force de sa volonté était à la mesure de son intellect.

Ses talents de stratège et de tacticien s'épanouirent lors de la Révolution de 1905 et démontrèrent leur totale maîtrise 12 ans plus tard, dans la victoire de la Révolution d'Octobre 1917.

Chapitre 15 — Semi-unité avec les mencheviks

Pendant les mois tumultueux de la Révolution de 1905, le parti menchevik était désorganisé et dans des changements fréquents. Il était composé essentiellement d'éléments centristes, et intoxiqué par les événements, il évolua dans l'ensemble fortement vers la gauche, abandonnant son allégeance envers les libéraux et faisant cause commune avec les bolcheviks.

Beaucoup de mencheviks commencèrent à perdre leur foi dans la révolution bourgeoise. Ils rejetèrent les bourgeois soit comme des traîtres et des contre-révolutionnaires soit comme virtuellement non existants, et comme les bolcheviks ils se préparaient à une prise du pouvoir et à un gouvernement provisoire révolutionnaire. Comme Dan l'écrivait à Kautsky : « *Man lebt hier wie im Taumel, die revolutionäre Luft wirkt wie Wein* » (On vit ici comme ivre, l'air révolutionnaire a l'effet du vin).¹

Les responsables de la publication du journal menchevik [Natchalo](#) étaient [Trotsky](#) et [Parvus](#). Les rapports entre la rédaction et la *Novaïa Jizn* bolchevique, selon Trotsky, étaient

... des plus amicaux. Il n'y eut aucune polémique entre elles. On lut dans la Novaïa Jizn des bolcheviks : « Le premier numéro de Natchalo vient de paraître. Nos félicitations à notre compagnon de lutte. A signaler, dans ce premier numéro une brillante description de la grève de novembre, due au camarade Trotsky. » Ce n'est pas ainsi qu'on écrit quand on est en bataille. Mais nous ne nous combattons pas. Bien au contraire, nos journaux se défendaient mutuellement contre la critique bourgeoise. Lénine était déjà arrivé quand la Novaïa Jizn prit la défense de mes articles sur la révolution permanente. Nos journaux, de même que nos fractions, tendaient à la fusion. Le comité central des bolcheviks, avec la participation de Lénine, adopta à l'unanimité une résolution dans laquelle il était dit, en substance, que la scission n'avait pu être que le résultat des conditions spéciales de l'émigration et que les événements de la révolution avaient détruit toute base de lutte entre fractions. Ce fut aussi la ligne que je défendis dans Natchalo, contre la résistance passive de Martov.²

Des années plus tard, Lénine pouvait encore écrire, « Souvenez-vous de *Natchalo*... Souvenez vous des articles dans l'esprit de « Witte est l'agent de la bourse, Strouvé est l'agent de Witte ». C'étaient d'excellents articles ! Et c'était une période excellente – nous n'étions pas alors en désaccord avec les mencheviks sur l'appréciation des cadets. »³ Le menchevik de droite Tchérévanine se rappelait tristement les années 1905-1906 : « ... les mencheviks [étaient] devenus, dans le feu de la révolution, de ces bolcheviks qui, à Pétersbourg, ont pris part à la grève de novembre, à l'établissement d'autorité de la journée de travail de huit heures, et au boycottage de la 1^{re} Douma. »⁴

La situation contemporaine et l'avenir possible

A Moscou, les mencheviks étaient tout à fait à la pointe de la lutte des ouvriers révolutionnaires. Lors d'une réunion du Soviet de Moscou du 6 décembre, ils soutinrent avec enthousiasme une résolution en faveur de la grève générale et de l'insurrection armée.⁵ Quelques jours plus tard, ils diffusèrent des

1 Getzler, *Martov*, op. cit., p. 110.

2 Trotsky, [Ma vie](#), op. cit., p. 221.

3 Lénine, « [Сила и Слабость русской Революции](#) », *Полное собрание сочинений*, Vol. 15.

4 Lénine, *Œuvres*, vol.16, p. 105.

5 M.I. Vassiliev-Youjine, *Московский Совет Рабочих депутатов в 1905 г. и подготовка им Вооруженного восстания*, Moscou 1925, p. 85.

tracts soutenant le soulèvement armé.⁶ Un dirigeant menchevik, [Martynov](#), résumait ainsi leur comportement de 1905 : « Nous nous sommes dit à ce moment-là : *Le vin est tiré, il faut le boire* [en fr.]. Dans les moments décisifs on est obligé d'agir fermement, sans avoir le temps d'analyser. » Mais les mencheviks étaient influencés par les événements, plutôt qu'en train d'essayer de les diriger. « La différence, cependant, » continuait ce dirigeant menchevik, « était que nous considérons notre situation comme nous étant imposée, alors que les bolcheviks s'y efforçaient et la considéraient comme naturelle. »⁷ Quelques mois plus tard, Martynov commençait déjà à désavouer la « folie » de 1905 ! La réaction de [Martov](#) fut caractéristique. En février 1906, il se plaignait dans une lettre à [Axelrod](#), « Depuis deux mois... je n'ai pas été capable de finir ce que j'ai commencé à écrire. C'est soit de la neurasthénie, soit de la fatigue mentale – mais je ne peux pas maîtriser mes idées. » « Martov ne savait comment nommer sa maladie, » écrivait Trotsky bien après 1917, lorsque cette lettre devint publique, « Or, elle avait un nom bien déterminé : le *menchevisme* », et il ajoute : « En temps de révolution, l'opportunisme est avant tout traduit par de l'effacement et par de l'incapacité à « maîtriser les idées ». »⁸

Lénine espérait que la pression des événements révolutionnaires continuerait à pousser les mencheviks vers la gauche. A partir de février 1905, il appela à l'unité entre bolcheviks et mencheviks. En novembre, il disait :

Ce n'est un secret pour personne que l'immense majorité des travailleurs social-démocrates est extrêmement mécontente de la scission du parti et réclame l'unification. Ce n'est un secret pour personne que la scission a provoqué un refroidissement des ouvriers social-démocrates (ou prêts à le devenir) à l'égard du parti.

Les ouvriers ont presque perdu l'espoir de voir les « sommets » du parti refaire l'unification. La nécessité de celle-ci a été officiellement reconnue par le III^e Congrès du POSDR et par la conférence menchevique en mai dernier. Six mois se sont écoulés depuis, mais l'unification n'a presque pas fait de progrès. Il n'est pas étonnant que les ouvriers aient commencé à s'impatisser.⁹

En fait, en toute indépendance de la politique centrale, et de leur propre initiative, des cellules bolcheviques et mencheviques s'étaient réunies dans toute la Russie. A l'été de 1905, il y eut une avalanche de fusions entre comités bolcheviks et mencheviks. Pianitsky se souvient comment l'unité entre les bolcheviks et les mencheviks fut réalisée à Odessa en novembre 1905, quelque six mois avant la réunification officielle des deux partis à l'échelle nationale.

A cette époque le bolchevik Léva (Vladimirov), un agent du comité central, arriva de Saint-Pétersbourg avec une proposition d'unité avec les mencheviks à tout prix, sans attendre l'union des deux centres dirigeants. Il fut soutenu par le bolchevik Baron (Edward Essen), qui était arrivé à Odessa avant le pogrom. Leur proposition fut accueillie par une chaude réaction des membres du parti, mencheviks comme bolcheviks. C'était facile à comprendre : le fait que la petite quantité de nos forces disponibles était faible et dispersée était devenu apparent pour tous les militants pendant le pogrom. A la réunion générale des adhérents de l'organisation d'Odessa, où le camarade Goussev lut un rapport sur la forme que devait prendre notre organisation après le Manifeste du 17 Octobre, les camarades Léva et Baron intervinrent en faveur d'une union immédiate avec les mencheviks. Le comité n'était pas opposé à l'union, mais il était clairement contre la méthode d'unification par en bas. Le comité d'Odessa faisait parti du Parti bolchevik, à la tête duquel il y avait un comité central et un organe central élus au troisième congrès du parti. Comment, en telle occurrence, ceux d'Odessa pouvaient-ils s'unir avec les mencheviks sans l'avis du comité central de notre parti ? Baron et Léva, d'autre part,

6 M.N. Pokrovsky, ed., *1905*, Moscou-Léninegrad 1926, pp. 443-45.

7 B.D. Wolfe, *Three Who Made a Revolution*, Boston 1948, p. 340.

8 Trotsky, [Ma vie](#), op. cit., p. 222.

9 Lénine, « [La réorganisation du parti](#) », *Œuvres*, vol.10, pp. 29-30.

étaient partisans de l'union sans le consentement du comité central, dans le but de mettre la pression par en bas. Il était clair pour le comité que la proposition d'union serait votée à une grande majorité dans les réunions, des bolcheviks comme des mencheviks, puisque partout où les partisans de l'unité immédiate parlaient ils étaient soutenus de façon quasi-unanime. Ainsi le comité bolchevik fut-il contraint de mettre en œuvre les termes d'une unité à laquelle il était opposé.¹⁰

Entre le 23 avril et le 8 mai 1906, un congrès « d'unification » fut tenu à Stockholm. Le parti « unifié » qui en sortit comportait non seulement les bolcheviks et les mencheviks (quelque 70.000 membres), mais aussi le Bund juif (33.000 membres), les Social-Démocrates Polonais, sous la direction de [Rosa Luxemburg](#) (28.000 membres), et les Social-Démocrates Lettons (13.000 membres).

En avril 1906, Lénine proclama que les divergences entre mencheviks et bolcheviks devenaient de plus en plus minces dans la pratique, et que l'unité était plus nécessaire que jamais.

En fait, si nous envisageons les choses du point de vue des écarts de la social-démocratie par rapport à la voie habituelle, « normale », nous voyons que sous ce rapport, la période du « tourbillon révolutionnaire » montre une cohésion et une intégrité idéologiques de la social-démocratie plus grandes et non pas plus petites par rapport à ce qu'elles étaient avant. La tactique de l'époque des « tourbillons » n'a pas éloigné, mais rapproché les deux ailes de la social-démocratie. A la place des anciens désaccords, on a obtenu l'unité des points de vue sur la question de l'insurrection armée. Les social-démocrates des deux fractions ont travaillé dans les soviets des députés ouvriers, ces organes originaux d'un pouvoir révolutionnaire embryonnaire, ils ont fait participer soldats et paysans à l'activité de ces soviets, ils ont édité des manifestes révolutionnaires en commun avec les partis révolutionnaires petits-bourgeois. Les vieilles questions d'avant la révolution ont fait place à la solidarité dans les questions pratiques. La vague révolutionnaire a balayé les divergences, obligeant à reconnaître la tactique de combat, écartant la question de la Douma, mettant à l'ordre du jour celle de l'insurrection, rapprochant dans l'activité immédiate, urgente, la social-démocratie et la démocratie bourgeoise révolutionnaire. Dans le Séverny Goloss¹¹, les mencheviks et bolcheviks ont appelé ensemble à la grève et à l'insurrection, ils ont appelé les ouvriers à ne pas cesser la lutte tant que le pouvoir ne serait pas entre leurs mains. La situation révolutionnaire elle-même suggérait les mots d'ordre pratiques. Les discussions portaient seulement sur les détails dans l'appréciation des événements : le Natchalo, par exemple, considérait le soviet des députés ouvriers comme des organes d'auto-administration révolutionnaire ; la Novaïa Jizn comme des organes embryonnaires du pouvoir révolutionnaire, unissant le prolétariat et la démocratie révolutionnaire.

Le Natchalo penchait pour la dictature du prolétariat, la Novaïa Jizn s'en tenait au point de vue d'une dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie. Mais est-ce que n'importe quelle phase dans le développement de n'importe quel parti socialiste européen ne nous montre pas de semblables divergences à l'intérieur de la social-démocratie ?¹²

Cela dit, Lénine n'était pas dupe au point de penser qu'on pouvait complètement faire confiance aux mencheviks et ne désira pas dissoudre sa fraction dans le parti réunifié. A la veille du congrès « d'unification », il expliquait à [Lounatcharsky](#), « Si nous avons la majorité au comité central (...), nous exigerons la discipline la plus stricte. Nous insisterons pour que les mencheviks se soumettent à l'unité du parti. Tant pis pour eux si leur nature petite-bourgeoise ne leur permet pas de nous suivre. Laissons-leur l'odieux de la rupture de l'unité du parti. »

« Mais si nous sommes minoritaires ? » demanda Lounatcharsky. « Irons-nous à l'unification ? »

¹⁰ Piatnitsky, *Memoirs*, op. cit., pp. 90-91.

¹¹ « Séverny Goloss » (La Voix du Nord), quotidien légal, organe unifié du POSDR, parut à Saint-Pétersbourg à partir du 6 (19) décembre 1905 sous la direction commune des bolcheviks et des mencheviks.

¹² Lénine, *Œuvres*, vol.10., pp. 258-259.

Lénine sourit et répondit : « Nous ne permettrons pas de nouer une corde autour de notre cou pour l'unité, et nous ne permettrons en aucun cas aux mencheviks de nous mener derrière eux avec une chaînette. »¹³

Lénine était bien sûr convaincu que la pression des événements pousserait les mencheviks sur la gauche. Il persista dans cette vision y compris lorsque, à la fin de 1906, ils passèrent un accord électoral avec les cadets, une initiative qu'il condamna fermement. Il écrivait en novembre 1906 :

*Lorsque des social-démocrates tolèrent les blocs avec les cadets, cela n'exige-t-il pas la rupture complète des rapports d'organisation, c'est-à-dire la scission ? Nous pensons que non, et tous les bolcheviks pensent ainsi. 1° Parce que les mencheviks n'en sont encore qu'à s'engager d'un pas hésitant, encore mal assuré, sans fermeté, dans la voie de l'opportunisme pratique, de l'opportunisme en grand [en fr.]...2° Et voici qui est beaucoup plus important : la situation objective de la lutte actuellement menée par le prolétariat en Russie est telle qu'elle le pousse irrésistiblement à des actes décisifs bien déterminés. La révolution prendra-t-elle un grand élan (comme nous l'avions pensé), ou bien retombera-t-elle tout à fait (comme le croient certains social-démocrates qui n'osent pas le dire) ? Dans un cas comme dans l'autre, la tactique des blocs avec les cadets sera inévitablement réduite à rien, et cela se produira bientôt. Pour cette raison, sans nous laisser aller à une nervosité d'intellectuels, nous avons le devoir de maintenir actuellement l'unité du parti et de nous en remettre à la fermeté du prolétariat révolutionnaire, à la saine vigueur de son instinct de classe.*¹⁴

Il était convaincu que « les camarades mencheviks passeront (...) à travers le purgatoire des blocs avec les opportunistes bourgeois et ils reviendront à la social-démocratie révolutionnaire. »¹⁵

Pendant ce temps, la conférence de Tammerfors du parti (3-7 novembre 1906) décidait, sous l'influence des mencheviks, d'entrer dans une alliance électoral avec les cadets. La réaction de Lénine fut de dire que les organisations locales du parti devaient être libres de s'opposer à cela dans leur secteur. « ... dans la campagne électorale actuelle, la décision prise par les mencheviks et le C.C. en faveur des blocs n'engage pas pratiquement les organisations locales et n'oblige pas l'ensemble de notre parti à adopter cette ignoble tactique des blocs avec les cadets. »¹⁶

*Tous les membres de la conférence étaient d'accord sur ce point que les décisions prises par cette assemblée n'avaient rien d'obligatoire, qu'elles n'engageaient personne, car une conférence est une institution consultative, elle n'a pas le pouvoir délibératif. Ses délégués n'ont pas été élus par des suffrages démocratiques ; ils ont été choisis par le C.C. parmi les organisations par lui désignées, leur nombre même a été fixé par le C.C.*¹⁷

Des décisions, il disait : « Dans quelles limites sont-elles obligatoires sur la question que nous traitons ? Bien entendu, dans les limites des décisions du congrès et dans les limites de l'autonomie reconnue aux organisations locales du parti par le congrès. »¹⁸

Qu'était-il arrivé au centralisme démocratique si cher à Lénine ? Pendant des années, il avait argumenté pour la subordination des organes inférieurs du parti aux organes supérieurs, et contre le concept fédéraliste du parti. Dans *Un pas en avant, deux pas en arrière*, écrit de février à mai 1904, il avait dit que « tendance indéniable à défendre l'autonomisme contre le centralisme est un trait caractéristique de l'opportunisme dans les questions d'organisation. »¹⁹

13 A. Lounatcharsky, « [Из Воспоминаний о Ленине В 1905 Году](#) », *Пролетарская революция*, 1930, № 2-3.

14 Lénine, *Œuvres*, vol.11, pp. 330-331.

15 *ibid.*, p. 335.

16 *ibid.*, p. 331.

17 *ibid.*

18 *ibid.*, p. 332.

De toutes façons, pour Lénine, les méthodes organisationnelles étaient totalement subordonnées aux fins politiques, et il était prêt à proposer des règles d'organisation pour le parti réunifié en 1906 complètement différentes de celles dont il était partisan jusque-là. Sans la moindre honte, il expliquait peu après :

Les statuts de notre parti déterminent très nettement son organisation démocratique. Toute l'organisation se construit par la base, suivant le principe de l'électivité. Les organisations locales, d'après les statuts, sont déclarées autonomes dans leur activité locale. Le comité central, d'après les statuts, unifie et dirige tout le travail du parti. Par conséquent, il est clair qu'il n'a pas le droit de se mêler de fixer la composition des organisations locales. Dès lors qu'il est admis que l'organisation se construit par la base, une intervention d'en haut pour en modifier la composition serait une véritable violation de tout le démocratisation de tous les statuts du parti.²⁰

Il imprimait une nouvelle distorsion au concept de discipline du parti.

Après la décision des organes compétents, nous tous, membres du parti, agissons comme un seul homme. Tel bolchevik, à Odessa devra peut-être jeter dans l'urne un bulletin portant le nom d'un cadet, bien que ce soit répugnant pour un bolchevik, tandis qu'à Moscou, par exemple, un menchevik votera uniquement pour des social-démocrates tout en déplorant en son cœur de ne pouvoir voter pour des cadets.²¹

Quelques mois plus tard, en janvier 1907, Lénine alla jusqu'à argumenter en faveur de l'institution d'un référendum de tous les membres sur les questions auxquelles le parti était confronté – à l'évidence, une suggestion contraire à toute notion de centralisme démocratique.

Pour que la solution soit véritablement démocratique, il ne suffit pas de réunir les délégués élus par l'organisation. Il est indispensable que tous les membres de l'organisation, en votant, se prononcent indépendamment, individuellement, sur la question débattue et qui intéresse toute l'organisation.²²

Même s'il admettait qu'il était impossible de décider de toutes les questions politiques par référendum, « les questions les plus importantes, et notamment celles qui se rattachent directement à une action déterminée des masses elles-mêmes, doivent être nécessairement résolues, au nom du démocratisation, non seulement par l'envoi de représentants, mais par un référendum dans le parti. »²³

En résumé, pendant les années de la révolution, les mencheviks furent largement portés par la vague des événements, en même temps que des tendances se différenciaient dans le menchevisme. Il y avait sur la droite des gens comme Plékhanov, Axelrod et Martov, qui penchaient du côté des cadets et épousaient le concept d'une révolution bourgeoise menée par les libéraux. A gauche, on trouvait des gens comme Trotsky et Parvus, et Lénine espérait que parmi les mencheviks des processus semblables à ceux qui, bien des années plus tard, devaient permettre la formation de l'Internationale communiste s'opéreraient – l'évolution à gauche d'un grand nombre d'éléments centristes. Il faisait la différence entre le centrisme des travailleurs mencheviks et le centrisme professionnel incurable de nombreux dirigeants. Tout en s'opposant fermement à la droite menchevique et aux centristes convaincus, il persistait à penser que le groupe étroitement tissé des bolcheviks purs et durs serait plus efficace, pour gagner les éléments centristes, si ceux-ci constituaient une fraction dans un parti unique plutôt que s'ils formaient un groupe complètement distinct.

19 Lénine, « [Un pas en avant, deux pas en arrière](#) », 1904.

20 Lénine, *Œuvres*, vol.11, p. 466.

21 *ibid.*, pp. 332-333.

22 *ibid.*, p. 458.

23 *ibid.*, p. 459.

Chapitre 16 — Lénine exclut les gauchistes

Lénine devait faire face à des difficultés dans le groupe bolchevik lui-même. La question du boycott ne fut pas enterrée, même après les élections à la deuxième Douma, auxquelles le POSDR participa pleinement. Le résultat des élections était un succès considérable pour le parti : 65 députés social-démocrates furent élus, parmi lesquels 18 pro-bolcheviks.¹

Malgré tout, le 3 juin 1907, le premier ministre [Stolypine](#) dissolvait la II^e Douma et prenait un nouveau décret électoral, très antidémocratique, destiné à débarrasser le gouvernement de la majorité d'opposition. Les nouvelles règles octroyaient à la curie des propriétaires fonciers un électeur pour 230 personnes ; à la première curie urbaine, un pour 1.000 ; à la deuxième curie urbaine, un pour 15.000 ; à la curie paysanne, un pour 60.000 ; et à la curie ouvrière, un pour 125.000. Les propriétaires et la bourgeoisie désignaient 65 % des électeurs, les paysans 22 % (au lieu de 42 % auparavant) et les ouvriers 2 % (contre 4 % auparavant). La loi privait de leurs droits électoraux les populations indigènes de la Russie d'Asie et les peuples turcs des provinces d'Astrakhan et de Stavropol, et diminuait de moitié la proportion des représentants de la Pologne et du Caucase. Tous les non-russophones se virent privés de leurs droits. Le résultat devait augmenter considérablement la proportion de membres de la Douma représentant les propriétaires terriens et la bourgeoisie commerciale et industrielle, tout en réduisant de façon drastique le pourcentage de députés ouvriers et paysans, qui était déjà faible.

La controverse du boycottage, résolue très récemment, fut instantanément rallumée. Les organisations bolcheviques locales votèrent à une grande majorité en faveur du retour au boycottage de la Douma. A la conférence du parti tenue en Finlande en juillet 1907, huit des neuf délégués bolcheviks, sous la houlette de [Bogdanov](#), votèrent pour le retour à la politique du boycottage. Lénine vota avec les mencheviks, les social-démocrates polonais et les bundistes pour battre le boycottage.

Lorsque des élections furent organisées sous l'empire de la nouvelle loi, à l'automne de 1907, les social-démocrates parvinrent à gagner 19 sièges.

Une section de bolcheviks forma un groupe nommé les otzovistes (du mot russe *otzovisty* signifiant « ceux qui se souviennent ») après la conférence de 1907. En 1908, ils gagnèrent en force organisationnelle et devinrent une menace sérieuse pour la position de Lénine parmi les bolcheviks. Des épreuves de force eurent lieu entre léninistes et otzovistes pour gagner les organisations locales. Lénine ne conserva le contrôle de l'organisation de Moscou que par une marge très étroite. En mai 1908, lors d'une conférence générale de la ville de Moscou, les otzovistes obtinrent 14 voix, contre 18 pour les partisans de Lénine.² Le Bureau régional de la région industrielle centrale était fermement otzoviste.³

Une forme d'opposition moins extrême, appelée « ultimatum » dominait à St-Pétersbourg. Ses partisans demandaient que la délégation social-démocrate de la Douma reçoive un ultimatum exigeant d'elle une conduite radicale sans compromis. Les ultimatumistes gardèrent le contrôle de l'organisation bolchevique de Saint-Pétersbourg jusqu'en septembre 1909.⁴

Même si la question essentielle qui divisait Lénine et les partisans du boycottage était la participation des social-démocrates aux élections à la Douma, ceux-ci voulaient également boycotter les syndicats

1 A. Levin, *The Second Duma*, Newhaven 1940, p. 70.

2 Lénine, « La liquidation en voie d'être liquidée », *Œuvres*, vol. 15.

3 Lénine, « [La fraction des partisans de l'otzovisme et de la construction de Dieu](#) », *Œuvres*, vol.16.

4 Lénine, « [Беседа с петербургскими Большевиками](#) », *Полное собрание сочинений*, vol. 19.

officiels. Si les syndicats étaient enregistrés à la police et n'avaient que des activités légales, les boycotteurs les considéraient comme sans valeur pour la cause de la révolution.⁵

On trouvait parmi les otzovistes des militants de premier plan, parmi lesquels Bogdanov (Maximov), commandant en second des bolcheviks pendant un certain nombre d'années, le principal organisateur bolchevik, [Krassine](#), les propagandistes et écrivains [Lounatcharsky](#), [Gorky](#) et Bazarov, l'historien [M. N. Pokrovsky](#), et le leader du groupe bolchevik à la Douma, [Alexinsky](#). Ils accusaient Lénine d'adopter « le point de vue menchevik du parlementarisme à tout prix ».⁶ A la conférence panrusse de décembre 1908, le menchevik Dan déclara : « Qui ne sait que les bolcheviks accusent maintenant Lénine de trahir le bolchevisme ? »⁷

L'effondrement du mouvement révolutionnaire créait les conditions pour que se multiplie le bacille du gauchisme. La similitude entre la psychologie des révolutionnaires après 1905 et après 1848 est d'une étrangeté presque inquiétante. Pour citer les mots de Marx concernant Willich et [Schapper](#), les Bogdanov de l'époque :

La défaite violente d'une révolution laisse dans les cerveaux de ceux qui y ont participé, de ceux surtout qui se trouvent rejetés de leur patrie en exil, une commotion telle que même des personnalités distinguées en restent, pendant plus ou moins longtemps, comme incapables de discernement ; on ne peut rentrer dans le courant de l'Histoire, on ne veut pas voir que la forme du mouvement a changé. Aussi joue-t-on à la conspiration et à la révolution, ce qui est également compromettant pour eux et pour la cause qu'ils servent. De là viennent les bévues de Willich et de Schapper.⁸

Après l'écrasement d'une révolution, qu'est-ce qui peut être plus satisfaisant, sur le plan psychologique, que de poser comme tâche immédiate la préparation d'un nouveau soulèvement armé, comme le fit Bogdanov ?

La période terrible de réaction poussa de nombreux révolutionnaires, en particulier ceux qui se trouvaient en exil, dont les occasions d'action concrète étaient très rares, à se tourner vers la propagande abstraite, dont l'extrémisme verbal était directement proportionnel à sa passivité réelle. Privé de responsabilité révolutionnaire pratique, ce révolutionnarisme se limitait à l'auto-glorification, et l'intransigeance verbale devint la façade de la complaisance passive.

Lorsque les révolutionnaires sont isolés de tout soutien véritable de la classe ouvrière, les conditions sont mûres pour le gauchisme. Plus ils sont isolés, moins ils sont ouverts à des corrections de la part des ouvriers en lutte, et plus s'exacerbe l'attrait pour des slogans extrêmes. Puisque personne ou presque n'écoute, pourquoi ne pas lancer des phrases révolutionnaires enflammées ? Dans le vide, la pression pour s'ajuster à une nouvelle situation est infime.

L'impatience de Bogdanov et de ses amis, aspirant à des résultats rapides quels que fussent les obstacles objectifs, aurait pu être corrigée par le parti – c'est là l'élément de démocratie dans le centralisme démocratique. Malheureusement, le parti n'existait pratiquement plus, et ne pouvait donc corriger les erreurs de ses dirigeants. Lénine les accusait de rejeter le « travail subalterne », en particulier l'utilisation de la plateforme parlementaire. En pratique, leur tactique se résumait à attendre des « jours meilleurs ». Ils « freinent l'action la plus importante, la plus urgente: le groupement des ouvriers en organisations vastes, puissantes, fonctionnant bien et sachant bien fonctionner dans toutes les situations, organisations pénétrées de l'esprit de la lutte de classe, ayant une claire conscience de leurs buts et éduquées dans l'esprit de la vraie conception marxiste. »⁹

Des temps nouveaux exigent une tactique nouvelle, expliquait Lénine.

5 T. Hammond, *Lenin on Trade Unions and Revolution, 1893-1917*, New York 1957, pp. 56-57.

6 Lénine, « [Беседа с петербургскими Большевиками](#) », *Полное собрание сочинений*, vol. 19.

7 Lénine, « [La fraction des partisans de l'otzovisme et de la construction de Dieu](#) », *Œuvres*, vol.16.

8 Karl Marx, [Postface à « Révélation sur le procès des communistes de Cologne »](#) (1875)

9 Lénine, [Les divergences dans le mouvement ouvrier européen](#), *Œuvres*, vol.16.

Au cours de la révolution, nous avons appris à « parler français », à introduire dans le mouvement le plus grand nombre possible de mots d'ordre offensifs, à solliciter l'énergie, à développer l'ampleur de la lutte directe des masses. Aujourd'hui, nous traversons une période de stagnation, de réaction, de débâcle, et il nous faut apprendre à « parler allemand », à agir avec lenteur (il n'y a pas d'autre moyen tant que le nouvel essor ne sera pas déclenché), en avançant pas à pas, mètre par mètre, de façon systématique et opiniâtre. Ceux qui trouvent ce travail ennuyeux, ceux qui ne comprennent pas qu'il faut préserver et développer les fondements révolutionnaires de la tactique social-démocrate sur cette voie, à tournant du chemin également, invoquent en vain le nom de marxiste.¹⁰

Les révolutionnaires, disait-il,

... sauraient accomplir leur devoir, même affectés à un travail quotidien difficile, pénible et fastidieux, si après la lutte, après épuisement de toutes les possibilités révolutionnaires, l'histoire nous obligeait à suivre la voie de la « constitution autocratique »... Pour tenir ces engagements devant le prolétariat, il fallait assimiler et éduquer sans relâche ceux qui avaient rejoint la social-démocratie pendant les « journées de liberté » (le « social-démocrate des jours de liberté » est même devenu un type), qui avaient été attirés surtout par la fermeté, l'esprit révolutionnaire et la « véhémence » des mots d'ordre, mais qui n'étaient pas assez fermes pour mener la lutte non seulement pendant les jours de fêtes révolutionnaires, mais également pendant les jours gris et ternes de la contre-révolution. Une partie de ces éléments s'est progressivement mise à participer au travail prolétarien et a fait sienne la conception marxiste du monde. L'autre partie s'est contentée d'apprendre par cœur, sans les assimiler, un certain nombre de mots d'ordre, de répéter les anciens slogans, sans savoir appliquer aux conditions nouvelles les vieux principes de la tactique social-démocrate révolutionnaire.¹¹

Il ne fait aucun doute que dans la longue période de réaction et la remontée lente qui devait lui succéder, le bolchevisme serait mort si la politique gauchiste de Bogdanov et de ses alliés n'avait pas été balancée par-dessus bord. Rétrospectivement, bien des années plus tard, Lénine pouvait écrire dans son livre *La maladie infantile du communisme* (1920) :

... le bolchevisme a grandi, s'est constitué et s'est aguerri dans une lutte de longues années contre ce révolutionnarisme petit-bourgeois qui a un air de ressemblance avec l'anarchisme ou lui fait quelque emprunt, et qui pour tout ce qui est essentiel, se dérobe aux conditions et aux nécessités d'une lutte prolétarienne conséquente (...) Le petit-bourgeois pris de rage devant les horreurs du capitalisme est un phénomène social propre, comme l'anarchisme, à tous les pays capitalistes. L'instabilité de ce révolutionnarisme, sa stérilité, la propriété qu'il a de se changer rapidement en soumission, en apathie, en vaine fantaisie, et même en engouement « enragé » pour telle ou telle tendance bourgeoise « à la mode », tout cela est de notoriété publique.¹²

Il savait que pour se préparer aux grandes batailles révolutionnaires à venir, un parti révolutionnaire doit apprendre à traverser une période de réaction, avec les masses, à leur premier rang, sans se dissoudre en elles, mais sans se détacher d'elles. C'est aussi la période dans laquelle des cadres aguerris peuvent être formés et trempés. Cette formation ne peut néanmoins être acquise dans le vide, à l'écart de la lutte, même si les perspectives et la profondeur de celle-ci sont véritablement très restreintes.

10 Lénine, « La liquidation en voie d'être liquidée », *Œuvres*, vol.15, pp. 490-491.

11 *ibid.*, p. 489.

12 Lénine, [La maladie infantile du communisme](#), Paris, 1962, pp. 29-30.

L'exclusion de Bogdanov

Entre le 8 et le 17 juin 1909, Lénine convoqua une conférence du comité de rédaction élargi du journal *Proletari* dans son appartement de Paris. A son instigation, la conférence écartait le vieux Centre bolchevik, élu au congrès de Londres de 1907, et assumait le pouvoir de nommer, de renvoyer et de légiférer. Elle adopta une décision selon laquelle « le bolchevisme, comme tendance du POSDR, n'a rien de commun avec l'otzovisme et l'ultimisme, » et exclut Bogdanov (Maximov), l'esprit dirigeant de l'otzovisme, des rangs des bolcheviks. Bogdanov contesta vainement le droit d'une nouvelle conférence éditoriale d'écarter des gens nommés par la conférence précédente. Son appel à un congrès bolchevik fut ignoré.

Lénine reconnaissait le bien-fondé *formel* de l'argument de Bogdanov-Maximov. « Du point de vue de la forme, la *révocation* de Maximov est « illégale », nous disent les évincés, et « nous ne l'admettrons pas », parce que Maximov « a été élu par le Congrès bolchevique, c'est-à-dire par la partie bolchevique du Congrès du parti »¹³ Mais, sachant que la fraction bolchevique n'était plus que l'ombre d'elle-même, et craignant que Bogdanov ne remporte la majorité lors d'une nouvelle conférence, Lénine combattit avec acharnement la convocation d'un congrès bolchevik. Il présenta une résolution, qui fut adoptée, selon laquelle, du fait que

... la convocation de conférences et de congrès bolcheviques séparés entraînerait inévitablement la scission du parti du haut en bas et porterait un dommage irréparable à la fraction qui aurait pris l'initiative d'une scission définitive du POSDR ; la rédaction élargie du Prolétari décide :

de mettre tous ses partisans en garde contre l'agitation en faveur d'un congrès bolchevique séparé, car cette agitation mène objectivement à la scission et risque de porter un coup décisif à la position que la social-démocratie révolutionnaire a déjà conquise dans le parti.¹⁴

La lutte contre Bogdanov dans la fraction bolchevique s'avéra des plus difficiles. Les gauchistes sont formalistes, stériles, et coupés de la réalité – mais comment le prouver en l'absence d'action de masse ? Lénine ne pouvait pas se tourner vers les ouvriers actifs, vers le mouvement vivant, pour obtenir un soutien dans sa position contre Bogdanov, et fut donc contraint d'utiliser la première alternative qui pouvait lui tomber sous la main – en l'occurrence la réunion artificielle et non représentative d'un comité de rédaction élargi.

Nombreux étaient, parmi les partisans de Lénine, ceux qui n'appréciaient pas les mesures apparemment arbitraires prises à l'encontre de Bogdanov. Même Staline, disciple fervent de Lénine à l'époque, lui reprocha son action tyrannique et sa division des bolcheviks. Tout en se déclarant *politiquement* solidaire de Lénine sur la position relative aux élections à la Douma, il écrivit, dans un éditorial de *Bakinsky Prolétari* daté du 27 août 1909,

... considérant le fait que, malgré les désaccords mentionnés ci-dessus, les deux sections de la rédaction sont solidaires entre eux sur les questions d'importance majeure pour la fraction (appréciation de la période, rôle du prolétariat et des autres classes dans la révolution, etc.) le Comité de Bakou considère que l'unité de la fraction, y compris le travail commun des deux sections de la rédaction, est possible et nécessaire.

De ce fait, le Comité de Bakou est en désaccord avec la politique organisationnelle de la majorité de la rédaction et proteste contre toute « éjection de nos rangs » de partisans de la minorité du comité de rédaction. Le Comité de Bakou proteste également contre le comportement du camarade Maximov qui a déclaré qu'il ne se soumettrait pas aux décisions de la rédaction, donnant aussi l'occasion de nouvelles et plus graves frictions.¹⁵

13 Lénine, *Œuvres*, vol.16, p. 48.

14 *ibid.*, vol.15, p. 480.

15 Staline, « [Из партии](#) », *Сочинения*, vol. 2.

L'utilisation d'un gourdin philosophique contre Bogdanov

L'une des armes dont Lénine fit usage contre Bogdanov fut la philosophie. Ses rapports avec celui-ci étaient anciens. Bogdanov était docteur en médecine, et un auteur très réputé en matière d'économie, de sociologie, de sciences naturelles et de philosophie. Lénine le connaissait de réputation depuis 1898, lorsqu'un exemplaire du livre de Bogdanov *Court traité de science économique* lui était parvenu en Sibérie. Il trouva le livre tellement bon qu'il rejeta la proposition d'un éditeur d'écrire un précis d'économie politique au motif qu'il serait « difficile de faire concurrence à Bogdanov. »¹⁶

Lorsque Bogdanov rejoignit les bolcheviks en 1904, il envoya à Lénine le premier tome de son œuvre philosophique, *Empiriomonisme* (le tome II fut publié en 1905, et le troisième en 1906). C'est ce travail, fortement influencé par les écrits philosophiques des néo-kantiens [Ernst Mach](#) et Richard Avenarius, qui devint la principale cible des attaques philosophiques de Lénine en 1909.

[Plékhanov](#), le distingué porte-parole de la philosophie marxiste orthodoxe, passé au menchevisme, brocarda Lénine pour son association avec Bogdanov. Lénine répliqua, au III^e Congrès de 1905 :

*... Plékhanov nous amène, tirés par les oreilles, Avenarius et Mach. Je n'arrive décidément pas à comprendre le rapport qu'il y a entre ces auteurs, pour lesquels je n'éprouve pas la moindre sympathie, et la révolution sociale. Ils ont traité de l'organisation individuelle et sociale de l'expérience ou de quelque chose de ce genre, mais ils n'ont jamais songé, bien sûr, à la dictature démocratique.*¹⁷

Lénine n'était pas d'accord avec les vues philosophiques de Bogdanov. Dans une lettre à [Gorky](#), il écrivait qu'il avait lu le premier volume de Bogdanov immédiatement après l'avoir reçu, n'avait pas été d'accord, et avait envoyé une longue lettre de critique à son auteur. Lorsque le troisième volume d'*Empiriomonisme* parut en 1906, Bogdanov envoya à Lénine un exemplaire, et Lénine s'employa immédiatement à écrire une nouvelle « déclaration d'amour, une petite lettre sur la philosophie qui couvrait trois cahiers » ! Mais cela n'empêcha pas Lénine de continuer à collaborer politiquement avec Bogdanov, et il ne suggéra pas davantage qu'il y eût lieu de rompre les rapports sur une base philosophique, ou que la philosophie eût une relation directe et nécessaire avec la tactique politique.

En février 1908, il écrivait :

*... la rédaction du Prolétari, en tant que représentant idéologique de la tendance bolchevique, juge indispensable de déclarer ce qui suit : En réalité, cette discussion philosophique n'est pas fractionnelle, et de l'avis de la rédaction, ne doit pas l'être ; toute tentative pour représenter ces divergences comme fractionnelles est radicalement erronée. Il y a à l'intérieur de l'une et l'autre fraction des partisans des deux courants philosophiques.*¹⁸

Dans une lettre à Gorky du 25 février 1908, il écrit :

*En été et en automne 1904, nous nous mîmes définitivement d'accord avec Bogdanov, en tant que bolcheviks, et nous formâmes un bloc tacite – et qui écartait tacitement la philosophie comme étant un domaine neutre — , un bloc dont l'existence se prolongea durant toute la révolution et qui nous donna la possibilité d'appliquer conjointement dans la révolution la tactique de la social-démocratie révolutionnaire (c'est-à-dire du bolchevisme), qui, j'en suis profondément convaincu, était la seule correcte.*¹⁹

... le Prolétari doit rester totalement neutre sur toutes nos divergences philosophiques, et ne pas donner au lecteur la moindre raison d'établir un lien entre les bolcheviks, en tant

16 Lénine, *Œuvres*, vol.37, pp. 150, 269.

17 *ibid.*, vol.8, p. 391.

18 *ibid.*, vol.13, p. 468.

19 *ibid.*, p. 470.

*que tendance, en tant que ligne tactique de l'aile révolutionnaire des social-démocrates russes, à l'empiricriticisme ou l'empiriomonisme.*²⁰

Le 16 avril, il écrivait à nouveau à Gorky : « Il faut *séparer* la philosophie d'avec les affaires du parti (de la fraction) : la décision du C.B. [Centre bolchevik] y oblige aussi. »²¹

Malgré tout, lorsqu'en 1908 il devint finalement clair qu'une montée révolutionnaire n'était pas à l'ordre du jour, les divergences de tactique entre Lénine et Bogdanov sur des questions telles que le boycott, au lieu de se dissoudre, gagnèrent en importance. Dans le sillage de la réaction idéologique générale, les divergences philosophiques devinrent davantage porteuses de sens. Bogdanov, Bazarov et [Lounatcharsky](#) choisirent ce moment pour s'associer avec les mencheviks Youskévitch et Valentine, ainsi que d'autres auteurs, dans la publication d'un symposium sur la philosophie intitulé *Données générales de la philosophie marxiste*.

Il serait faux de supposer que l'intérêt de Lénine pour la philosophie n'était motivé que par le fait qu'elle lui fournissait une arme dans la lutte de fraction contre Bogdanov, même si cet élément était d'un grand poids. La philosophie venait inévitablement, à l'époque, en première ligne de la pensée marxiste. Avant la révolution de 1905, la doctrine économique de Karl Marx était le plus important sujet de discussion parmi les socialistes. Pendant la révolution, sa place fut prise par la politique marxiste. Dans la période de réaction qui suivit la révolution, la philosophie marxiste devait inévitablement venir au premier plan. Comme disait Lénine,

*Le pessimisme, la non-violence, l'appel à « l'Esprit » forment une idéologie qui apparaît inévitablement à une époque où l'ancien régime tout entier « a été bouleversé », et où la masse qui a été élevée sous cet ancien régime et qui en a sucé, avec le lait maternel, les principes, les habitudes, les traditions, les croyances, ne voit ni ne peut voir quel est le nouveau régime qui « s'ordonne », quelles forces sociales « l'ordonnent » et comment, quelles forces sociales sont capables de la délivrer des maux sans nombre, particulièrement redoutables, propres aux époques de « transformations violentes ».*²²

La politique se montrant apparemment incapable d'en finir avec les horreurs du régime tsariste, l'évasion dans le domaine de la spéculation philosophique devint à la mode. Et en l'absence de tout contact avec un véritable mouvement de masse, tout devait être prouvé à partir de rien – rien, dans les traditions du mouvement, aucun des principes fondamentaux, n'était protégé d'une constante remise en question.

L'année 1904 était le centenaire de la mort d'[Immanuel Kant](#). Au cours des quelques années suivantes, un certain nombre de marxistes discutèrent intensément de l'éthique kantienne et de la théorie « néo-kantienne » de la connaissance telle qu'elle existait dans la pensée scientifique moderne. Dans la discussion, Bogdanov, Lounatcharsky, Bazarov et d'autres tentaient de combiner le marxisme avec la théorie néo-kantienne du savoir proposée par Ernst Mach et Richard Avenarius. Lounatcharsky alla jusqu'à s'exprimer ouvertement en faveur du fidéisme.²³ Il utilisait des métaphores religieuses, parlant de « quête de Dieu » et de « construction de Dieu ». Gorky était influencé par Bogdanov et Lounatcharsky, et *Une confession*, un roman qu'il écrivit à l'époque, atteint son point culminant dans le passage suivant :

Je l'ai vue ici, ma mère – dans l'espace entre les étoiles... Et j'ai vu son maître, le peuple tout-puissant, immortel... Et j'ai prié : « Tu es mon dieu et le créateur de tous les dieux, les ayant tissés avec la beauté de ton esprit dans l'effort et la révolte de tes quêtes ! Et le

20 *ibid.*, p. 474.

21 *ibid.*, vol.34, p. 407.

22 *ibid.*, vol.17, p. 45.

23 Le « fidéisme » est défini par Lénine comme « doctrine substituant la foi à la science ou, par extension, attribuant à la foi une certaine importance. » ([Matérialisme et empiricriticisme](#), *ibid.*, vol.14, p. 16.)

monde ne devrait avoir d'autres dieux que toi, car tu es le seul dieu, toi qui fais des miracles. »²⁴

La réaction de Lénine fut très vive. Il écrivit à Gorky : « Le prêtre catholique déflorant des jeunes filles... est *beaucoup moins* dangereux pour la « démocratie » qu'un prêtre sans soutane, un prêtre sans religion grossière, un prêtre démocrate ayant une idéologie, prêchant la création et la constitution d'un petit bon dieu. »²⁵

Il usa du « gourdin philosophique » contre Bogdanov et ses amis non seulement à cause des divergences fractionnelles entre eux sur la participation aux élections à la Douma, l'activité dans les syndicats, etc., mais aussi parce qu'il voyait dans l'idéalisme philosophique néo-kantien un danger pour la survie du marxisme dans la période de réaction. Le mysticisme socio-religieux et le pessimisme politique et social marchaient main dans la main, menaçant ce qui restait du mouvement révolutionnaire.

La contribution de Lénine, [Matérialisme et empiriocriticisme](#), souffrait malgré tout elle aussi du manque de contact avec un mouvement vivant (Il suffit de la comparer avec les magnifiques, dialectiquement concis et vivants *Cahiers philosophiques*, [volume 38](#) des *Œuvres*). Il est significatif qu'il ne réitéra jamais les arguments qui y sont développés dans des brochures ou articles postérieurs, comme il le faisait avec ses autres travaux. Aucun article de presse particulier ne développa les thèses de ce livre, et il n'est mentionné dans aucun écrit de Lénine, y compris sa vaste correspondance, après 1909.

En 1909, la lutte contre les humeurs anti-matérialistes, religieuses, mystiques, de quête de l'âme qui s'étaient fait jour dans la période de réaction était pratiquement terminée – l'aube d'un nouvel essor du mouvement de masse n'était pas éloignée.

Les bogdanovistes persistent

Après la rupture imposée par Lénine en juin 1909, Bogdanov et ses partisans formèrent une fraction indépendante dans le POSDR. Ils se proclamèrent les seuls « vrais bolcheviks ». En décembre, ils firent paraître leur propre journal, qui portait le nom du premier organe bolchevik fondé par Lénine et Bogdanov à la fin de 1904 – *Vpériod* (En avant). Pendant quelques années, ils devaient être connus sous le nom de bolcheviks *vpériodistes*.

Pendant un certain temps les choses se passèrent relativement bien avec les léninistes. Lénine écrivait en décembre 1910 : « Les fractions antiparti ont renforcé leurs organisations contre le parti : la fraction des partisans de « Vpériod » s'est développée et a consolidé son réseau. »²⁶

Dans le but de diffuser leurs idées, Bogdanov, Lounatcharsky et [Alexinsky](#), assistés de Maxime Gorky, organisèrent une session de formation du parti à Capri (Italie) en 1909, qui dura environ quatre mois. Un deuxième stage fut organisé à Bologne à la fin de 1910 et au début de 1911.

A l'automne les étudiants de l'école de Capri invitèrent Ilitch à venir y faire une conférence. Ilitch refusa catégoriquement, en leur expliquant le caractère fractionnel de l'école, et les appela à Paris. Au sein de l'école de Capri, une lutte fractionnelle éclata. Au début de novembre, cinq étudiants (ils étaient en tout 12) de l'école de Capri, parmi lesquels Vilonov, l'organisateur de l'école, se déclarèrent formellement léninistes et furent expulsés de l'école. Ce fait caractérisait mieux qu'aucun autre à quel point Lénine avait eu raison en pointant le caractère fractionnel de l'école. Les étudiants expulsés se rendirent à Paris. (...)

Cinq autres étudiants de l'école de Capri arrivèrent avec Mikhaïl... Ilitch leur fit cours avec une grande attention. Les élèves partirent pour la Russie. Mikhaïl avait la tuberculose... A la fin décembre les cours de Capri étaient terminés et le reste des étudiants arriva à Paris. Ilitch leur fit aussi cours. Il leur parla du moment présent, de la réforme de Stolypine et de

24 Maxime Gorky, [Исповедь](#), 1908.

25 Lénine, *Œuvres*, vol.35, p. 117.

26 *ibid.*, vol.16, p. 359.

son orientation envers la paysannerie « robuste », sur le rôle dirigeant du prolétariat et sur la fraction à la Douma.²⁷

C'était une époque d'actions limitées : une petite session de formation du parti à l'étranger était une réalisation importante. A tous points de vue, le parti était pratiquement inexistant. La rupture avec Bogdanov et ses comparses semblait être le dernier acte.

Pour les participants à la querelle des bolcheviks, et aussi pour les spectateurs, il semblait que le parti de Lénine fût à l'agonie. Le nombre des membres déclina jusqu'à un niveau très bas, de plus de 40.000 en 1907 à quelques centaines en 1910. Ils étaient dispersés en petits groupes et fortement infiltrés par la police secrète. Les groupes n'avaient pratiquement pas de contacts entre eux ou avec la direction à l'étranger. Lénine avait aussi perdu les meilleures plumes qu'il eût eues jusque là – Bogdanov, Lounatcharsky, Pokrovsky, Rojkov et Gorky. Les mencheviks se réjouissaient de la déconfiture intellectuelle des bolcheviks. Ainsi, quelques années après l'exclusion de Bogdanov et consorts, [Martov](#) pouvait se sentir autorisé à déclarer défunte la direction bolchevique :

... une poignée de gens littéralement sans nom ou aux noms à la résonnance peu ragoutante, un groupe appartenant plutôt au Lumpenproletariat intellectuel qu'à l'intelligentsia. Ayant pris le bâton entre leurs mains, ils sont devenus des caporaux, portant le nom d'un unique intellectuel – Lénine – comme drapeau idéologique.²⁸

Mais c'était là une illusion de menchevik. Les capacités de dirigeants des cadres du parti ne pouvaient être mesurées simplement à l'aune du talent littéraire. Et Lénine conserva des centaines de ses cadres pendant la période de réaction, en recruta quelques centaines de plus et les forma, se préparant constamment pour l'avenir.

27 Kroupskaïa, op. cit., pp. 131-132.

28 *Наша Заря*, no.3, 1914 ; Getzler, op. cit., p. 137

Chapitre 17 — La rupture finale avec le menchevisme

Les mencheviks virent à droite

Après la révolution, pendant laquelle ils avaient été tout à fait à gauche, les mencheviks virèrent fortement sur la droite. Au congrès d'unification de Stockholm (10 au 25 avril 1906), l'aile gauche, influencée par [Trotsky](#) et [Parvus](#), était pratiquement invisible. Comme disait Lénine,

... l'absence parmi les mencheviks du courant qui s'est clairement manifesté dans le Natchalo et qu'on avait pris l'habitude de lier aux noms des camarades Parvus et Trotsky, cette absence donc sautait aux yeux. Certes, il est possible qu'il y ait eu parmi les mencheviks des « parvusistes » et des « trotskystes » — on m'a affirmé par exemple qu'il y en avait huit...¹

[Lounatcharsky](#) expliquait la volte-face des mencheviks de la manière suivante :

Les mencheviks sont des impressionnistes,(...) ce sont des gens qui suivent leur humeur. Quand la vague monte, quand octobre-novembre 1905 arrive, voilà le Natchalo qui prend le grand galop, il se montre même plus bolchevique que les bolcheviks eux-mêmes. Le voilà qui galope de la dictature démocratique à la dictature socialiste. La vague recule-t-elle, le moral baisse-t-il, les cadets relèvent-ils la tête, et voilà les mencheviks qui se hâtent de se conformer à ce moral qui baisse, ils courent en sautillant derrière les cadets, et d'un geste négligent, ils rejettent les formes de lutte d'octobre-décembre.²

Pendant 1905, des gens comme [Plékhanov](#) et [Martov](#) avaient proclamé d'une seule voix que les social-démocrates devaient se comporter avec « tact » envers les libéraux. Dans la période de réaction, la tactique principale du menchevisme consista en une alliance avec les cadets. L'un des porte-parole du menchevisme, Rakhmétoï, soutenait cette coalition de la manière suivante :

« Les cadets vont plus facilement hésiter et tergiverser, déclare Rakhmétoï, s'ils se heurtent à une hostilité globale que si l'on vient les trouver avec une intention de coalition politique... La pression de l'opinion publique (résolutions, recommandations, pétitions, revendications, présentées à la Douma, organisation de réunions de protestation, pourparlers entre le groupe ouvrier et les cadets) peut agir beaucoup plus fortement sur les cadets qu'un esclandre – passez-moi le mot – absurde et par conséquent inutile. » (les italiques sont de nous.)³

Dans un article intitulé *La lutte contre le « cadétisme » dans la S.-D.*, écrit en novembre 1906, Lénine réagissait : « En tolérant des blocs avec les cadets, les mencheviks nous ont définitivement montré leur vrai visage : ils sont l'aile opportuniste du parti ouvrier. »⁴

La tendance de droite la plus conséquente du menchevisme était celle du courant liquidateur, qui l'influçait d'une manière très semblable à l'otzovisme et l'ultimatisme chez les bolcheviks. Là où [Bogdanov](#) fétichisait l'illégalité et avait horreur de tout effort allant dans le sens du travail légal à la Douma ou dans les syndicats, les liquidateurs tentaient de limiter le mouvement aux activités légales à la vue de tous (élections à la Douma, activité parlementaire, syndicats et journaux légaux), et était

¹ Lénine, *Œuvres*, vol.10, pp. 336.

² *ibid.*, p. 387.

³ *ibid.*, vol.11, pp. 53.

⁴ *ibid.*, p. 329.

favorable à la réduction ou à la liquidation de toute organisation ou activité politique illégale. Ainsi [Potressov](#), rédacteur en chef de *Nacha Zaria* et nouveau porte-parole des liquidateurs, déclara carrément, en février 1910 : « Le parti en tant que hiérarchie intégrée et organisée d'institutions n'existe plus. » Commentant cette opinion, un autre périodique liquidateur, *Vozrojdénié*, dans son numéro du 30 mars 1910, déclarait :

*« Il n'y a rien à liquider ; et nous ajouterons » (nous, c'est-à-dire la rédaction de Vozrojdénié), « que le rêve de restauration de cette hiérarchie, sous son ancienne forme clandestine, est une chose tout simplement nocive, une utopie réactionnaire qui atteste une perte du sens politique chez les représentants du parti, il fut un temps, le plus réaliste ».*⁵

De la même manière, le menchevik B. Bogdanov écrivait : « La volonté de rompre avec l'ancienne clandestinité et d'aborder une étape d'activité sociale et politique menée véritablement au grand jour, est l'élément nouveau qui caractérise le stade actuel du mouvement ouvrier russe. »⁶

Martov pencha jusqu'à un certain point vers le courant liquidateur avec son appel à *l'égalité des droits* entre les organisations du parti légales et illégales. Dans sa pensée, l'organisation illégale devait servir essentiellement de *soutien* au parti légal.

*... une organisation conspiratrice plus ou moins définie et jusqu'à un certain degré centralisée n'a véritablement de sens (et beaucoup de sens) aujourd'hui que dans la mesure où elle participe à la construction d'un parti social-démocrate, qui par nécessité est moins défini et dispose de ses principaux soutiens dans les organisations ouvrières existant au grand jour.*⁷

Le commentaire de Lénine sur cette idée était qu'elle

*... revient en fait à subordonner le parti aux liquidateurs, car le légaliste qui s'oppose au parti illégal, tout en considérant que ses droits sont égaux à ceux du parti, n'est rien d'autre qu'un liquidateur. « L'égalité des droits » d'un social-démocrate clandestin traqué par la police et d'un légaliste garanti par sa légalité et son éloignement du parti est en fait « l'égalité des droits » de l'ouvrier et du capitaliste.*⁸

... ce sont les organisations illégales qui doivent juger si les légalistes appartiennent en fait ou non au parti, c'est-à-dire qu'elle réfute proprement « la théorie de l'égalité des droits » !⁹

Pour Martov, l'appareil clandestin devait être un simple squelette, que l'on gardait en réserve pour l'utiliser dans l'éventualité d'un retour forcé à l'illégalité complète. Lénine, quant à lui, considérait les activités légales comme un squelette dont le but était d'élargir la sphère d'opérations du parti clandestin. Les conséquences politiques de l'attitude consistant à tourner le dos à la clandestinité allaient loin. Il était, bien sûr, impossible de parler de renversement du tsarisme dans des publications qui passaient par les mains du censeur. Par conséquent, limiter le parti à des formes d'action légales équivalait virtuellement à abandonner le principe républicain. C'était le premier pas vers le soutien à la transformation graduelle du régime tsariste en monarchie constitutionnelle, que chérissaient les cadets.

En luttant contre les gauchistes, Lénine prenait soin de mettre l'accent sur le danger de tomber dans le liquidationnisme, en restreignant le programme aux besoins de la légalité :

5 Lénine, « [Notes d'un publiciste](#) », *Œuvres*, vol.16, p. 256.

6 *ibid.*, vol.17, p. 163.

7 Martov, « О «ликвидаторстве» », *Голос Социал-Демократа*, août-septembre 1909 ; Getzler, *op. cit.*, p. 125.

8 Lénine, *Œuvres*, vol.16, p. 163.

9 *ibid.*

... la combinaison de l'action légale et illégale exige justement que nous luttons contre toute « minimisation du rôle et de la portée » du parti illégal. La nécessité, précisément, de défendre la ligne du parti dans les moindres questions, dans la plus modeste mesure, dans les cas particuliers, dans le cadre de la légalité exige surtout de veiller à ce que ces tâches et ces mots d'ordre ne soient pas rognés, à ce qu'un changement dans la forme de la lutte ne liquide pas son contenu, n'affaiblisse pas sa combativité et ne déforme pas cette perspective et [le] but historique du prolétariat...¹⁰

Dans un rapport à la rédaction élargie de *Prolétari* (juin 1909), il appelait à livrer bataille sur deux fronts – contre les gauchistes et contre les liquidateurs de droite. Il se faisait l'avocat de

... la lutte contre les deux sortes de courant liquidateur existant actuellement : celui de droite et celui de gauche. Les liquidateurs de droite affirment qu'il ne doit pas y avoir de POSDR illégal et que la social-démocratie doit centrer son activité exclusivement ou presque exclusivement sur les possibilités légales. Les liquidateurs de gauche défendent la thèse inverse, selon laquelle il n'existe aucune possibilité légale pour l'activité du parti, et ils prônent l'illégalité à tout prix. Ces deux courants aboutissent à peu près identiquement à la liquidation du POSDR. Dans la situation actuelle, que l'histoire nous a imposée, il ne peut être question, en effet, de « sauvegarder et de renforcer » le POSDR si on ne combine pas de façon méthodique et rationnelle le travail légal au travail illégal.¹¹

Alors que Lénine était prêt à exclure les otzovistes de la fraction bolchevique, Martov, foncièrement conciliateur, était incapable d'une lutte conséquente contre les liquidateurs, même s'il leur était opposé.

Le congrès ouvrier

Une manière de liquider le parti consistait à le remplacer par un parti ouvrier large et un congrès ouvrier. [Larine](#), l'enfant terrible du menchevisme, s'en fit le défenseur dans une brochure intitulée *Un large parti ouvrier et le congrès ouvrier* (Moscou 1906). Un « large » parti ouvrier, tel que le concevait Larine, devait comporter près de 900.000 membres sur les 9 millions de prolétaires russes.

Il faut lui ôter son « enseigne », ce qui revient à dire que ce parti ne doit pas être social-démocrate. Les social-démocrates et les socialistes-révolutionnaires doivent fusionner. Le nouveau parti doit être, à proprement parler, un « parti sans-parti»... Social-démocrates comme socialistes-révolutionnaires doivent jouer le rôle de « sociétés de propagande à l'intérieur d'un large parti. »¹²

Dans une veine comparable, l'éminence grise du menchevisme, [Axelrod](#), disait :

Le congrès ouvrier complétera le processus de liquidation, en cours ces dernières années, du vieux régime de parti qui s'est construit sur la base historique dépassée de l'Etat féodal et du régime socio-politique de caste et marquera en même temps le commencement d'une époque complètement nouvelle dans la vie historique de la social-démocratie russe, une époque où elle se développera sur exactement les mêmes bases que les partis social-démocrates d'Occident.¹³

Un autre menchevik, Rojkov, suggérait de fonder une organisation politique ouvrière au grand jour, une « société politique de défense des intérêts de la classe ouvrière ».¹⁴

« Nous ne prôtons aucune violence... Nous n'avons pas un mot, pas une pensée pour nécessité [sic] d'un coup d'Etat violent, étant donné que dans la réalité il se peut que cette

10 *ibid.*, p. 153.

11 *ibid.*, vol.15, pp. 432-3.

12 *ibid.*, vol.12, p. 392.

13 *Живая жизнь*, 25 juillet 1913 ; in Lénine, « [Как В. Засулич убивает ликвидаторство](#) », *Полное собрание сочинений*, vol. 24.

nécessité ne se rencontre pas. Si quelqu'un, dans l'aveuglement de la folie réactionnaire, imaginait d'accuser les membres de cette « société » de vouloir un coup d'Etat violent, tout le poids de cette accusation insensée, dénuée de fondement, juridiquement insoutenable, retomberait sur la tête de l'accusateur ! »¹⁵

Lénine écrivit beaucoup, et avec véhémence, contre l'idée d'un congrès ouvrier. Premièrement, il affirmait que la *realpolitik* des liquidateurs au sujet du congrès ouvrier était irréaliste. Ainsi, au début de décembre 1911, il écrivait :

Il est (...) clair que « les autorités » ne l'autoriseront pas (...) et ne permettront pas qu'elle « existe dans les faits ». Il faut être un libéral aveugle pour ne pas s'en rendre compte...

Organiser des syndicats légaux tout en comprenant qu'ils ne peuvent devenir ni larges, ni « politiques », ni solides, dans le moment présent, est une chose utile. Faire des discours libéraux sur une société politique ouvrière sans vouloir penser à la violence est vain est inutile.¹⁶

En mars 1912, il relançait la discussion.

Il va de soi que dans les conditions politiques régnant en Russie, alors que le parti des libéraux (cadet) lui-même n'est pas légalisé, la création d'un parti ouvrier social-démocrate au grand jour ne devait rester qu'un vœu pieux. Les liquidateurs rejetèrent le parti illégal, mais ne tinrent pas leur engagement d'en créer un légal.¹⁷

Quelque temps plus tard, il demandait : Où est le congrès ?

Cela fait déjà plus d'un an que nous tenons aux liquidateurs le langage suivant : assez de paroles, fondez-les donc, vos « sociétés politiques légales », vos « sociétés de défense des intérêts de la classe ouvrière », etc. Assez de phrases ! Mettez-vous à l'œuvre !

Seulement voilà, ils ne peuvent pas se mettre à l'œuvre, car dans la Russie actuelle, il est impossible de réaliser les utopies libérales.¹⁸

A l'idée d'un congrès ouvrier légal, Lénine opposait la priorité du parti illégal.

1... le seul type d'organisation devant être mis sur pied dans la période présente est un parti clandestin, somme des cellules du parti, entourées d'un réseau d'associations ouvrières légales et semi-légales.

2. Il est sans aucun doute obligatoire d'adapter aux conditions locales les formes organisationnelles de l'édification clandestine. La diversité des formes de couverture des cellules clandestines, la souplesse la plus grande possible quand il s'agit d'adapter les formes de travail aux conditions locales et de la vie courante sont le gage de la vitalité des organisations clandestines.

3. La principale tâche immédiate dans le domaine de l'organisation consiste à l'époque actuelle à fonder, dans toutes les usines et fabriques, des comités d'usine clandestins dépendant exclusivement du parti et comprenant les éléments ouvriers les plus actifs.

14 N. Rojkov, « Situation actuelle de la Russie et tâche essentielle du mouvement ouvrier dans la période présente », *Наша Заря*, nos.9-10, in Lénine, *Œuvres*, vol.17, p. 322.

15 *ibid.*, vol.17, p. 327.

16 *ibid.*, p. 362.

17 *ibid.*, p. 548.

18 *ibid.*, vol.18, p. 405.

L'essor gigantesque du mouvement ouvrier crée les conditions permettant, dans la plupart des endroits, de reformer des comités d'usine du parti et de renforcer ceux qui existent déjà.

4... il est devenu à présent absolument nécessaire de refondre les groupes locaux dispersés en une seule organisation dirigeante dans chaque centre.¹⁹

Bien sûr, les socialistes révolutionnaires devaient lutter pour la « liberté d'association », mais comme partie intégrante de la lutte pour renverser le tsarisme. Ne pas mettre en évidence la connexion directe entre la réforme partielle et le renversement révolutionnaire du tsarisme, c'était mentir aux travailleurs, c'était tomber dans le libéralisme.

Il importe au plus haut point de faire comprendre que la liberté de la presse, d'association, de réunion, de grève est absolument indispensable aux ouvriers, mais qu'on ne pourra l'obtenir que si on comprend qu'elle est indissolublement liée aux bases fondamentales de la liberté politique, à un changement radical de tout le régime politique actuel. Demander la liberté de coalition sous le régime du 3 juin est une utopie libérale. Ce qu'il faut, c'est mener la lutte au nom de la liberté en général et au nom de la liberté de coalition en particulier contre l'ensemble, contre les assises mêmes de ce régime.²⁰

Les ouvriers réclament sérieusement la liberté de coalition et pour cela luttent pour la liberté du peuple entier, pour l'abolition de la monarchie, pour la république.²¹

Les conditions de la période de réaction rendaient très attirante l'idée de se concentrer complètement sur le travail légal. Des centaines d'intellectuels transférèrent toutes leurs activités dans diverses organisations légales – coopératives, syndicats, sociétés éducatives, comités consultatifs du groupe de la Douma, etc.

Les liquidateurs étaient en première ligne pendant les années les plus difficiles. « Ils souffrirent moins des persécutions policières, » écrit Olminsky. « Il y avait parmi eux de nombreux écrivains, une bonne partie des conférenciers et dans l'ensemble la plupart des intellectuels. Ils étaient les coqs de la basse-cour et se rengorgeaient. » Les tentatives de la fraction bolchevique, dont les rangs s'amincissaient d'heure en heure, pour préserver son appareil illégal, se heurtaient à chaque instant à des circonstances hostiles. Le bolchevisme semblait définitivement condamné. « Tout le développement actuel, » écrivait Martov, « fait de la formation d'un parti-secte quelque peu stable une pitoyable utopie réactionnaire. »²²

Lénine identifiait les liquidateurs comme des intellectuels qui avaient fui la clandestinité.

La désertion de la clandestinité a pu être pour certains le résultat de la fatigue et d'un épuisement moral. Ceux-là, nous ne pouvons que les plaindre ; nous devons leur porter secours pour autant que leur épuisement disparaisse et que de nouveau, ils se sentent entraînés loin de la platitude petite-bourgeoise, des libéraux et de la politique ouvrière libérale, vers la clandestinité ouvrière. Mais quand les fatigués et les épuisés se hissent à la tribune du journalisme et proclament que leur fuite n'est pas une manifestation de fatigue, de faiblesse, de veulerie intellectuelle, mais un comportement tout à leur honneur, et quand de plus, ils rejettent la faute sur la clandestinité « incapable », ou « bonne à rien », ou « sclérosée », etc., ces fuyards deviennent alors des renégats et des traîtres répugnants. Ces fuyards deviennent alors les pires conseillers, et dans cette mesure, des ennemis dangereux du mouvement ouvrier.²³

19 *ibid.*, pp. 474-475.

20 *ibid.*, pp. 430.

21 *ibid.*, p. 245.

22 Trotsky, [Staline](#).

23 Lénine, *Œuvres*, vol. 19, p. 428.

Les mencheviks n'étaient certainement pas tous des liquidateurs. Mais dans l'ensemble, ils les toléraient. Martov et [Dan](#) ne les soutenaient pas, mais ils les défendaient contre les attaques des bolcheviks dans leur journal, le *Goloss Sotsial-Démokrat*, qui paraissait à Paris. En même temps, ceux deux-là collaboraient activement à la presse légale publiée par les liquidateurs.

La question des « expropriations »

Avec le déclin de la révolution, la question de savoir comment procurer des fonds au parti se fit de plus en plus pressante. Même en 1905, l'appareil bolchevik était très modeste. Dans ses mémoires, Kroupskaïa raconte que du fait du surcroît de travail, un autre secrétaire, Mikhaïl Sergueïévitch Weinstein, fut engagé, ainsi qu'une assistante, Véra Rudolfovna Menjinskaïa.

Mikhaïl Sergueïévitch s'occupait davantage de l'organisation militaire, il était constamment occupé à suivre les instructions de Nikitine (L.B. Krassine). Je m'occupais des rendez-vous et de la communication avec les comités et les individus. Il serait difficile de se représenter aujourd'hui avec quelle technique sommaire le secrétariat du CC se débrouillait. Je me souviens que nous n'assistions pas aux réunions du comité central, personne n'en était « responsable », aucun procès-verbal n'était rédigé, les adresses chiffrées étaient conservées dans des boîtes d'allumettes, dans des reliures de livres et des endroits semblables. Il fallait de la mémoire. Un tas de gens nous assiégeaient, et il nous fallait nous occuper d'eux de toutes les manières, en leur fournissant ce dont il était besoin : de la littérature, des passeports, des instructions, des conseils. Il est difficile d'imaginer aujourd'hui comment nous y arrivions, et comment nous maintenions les choses en ordre, n'étant contrôlés par personne, et vivant, pour ainsi dire « suivant la volonté de Dieu ».²⁴

Et ce secrétariat de trois personnes était au service d'un parti qui, en 1907, avait 46.143 membres !

Les permanents du parti touchaient un salaire de misère. « Les membres du parti qui donnaient tout leur temps au travail du parti avaient de très basses rémunérations, parfois de 3, 5 ou 10 roubles, jamais supérieures à 30 roubles par mois. »²⁵ Pour comparer, le salaire moyen en 1903-1905 était de 28 roubles.

Aussi modeste que fut l'appareil du parti, et maigres les salaires versés aux permanents, l'argent était un problème constant. Pendant la révolution, ce problème était réglé en grande partie par les donations de sympathisants riches. Par exemple, dans l'organisation bolchevique de Moscou, qui avait près de 1.000 membres au printemps de 1905,

Les comptes du comité de juin 1905 font apparaître un revenu total de 9.891 roubles... Le revenu comporte plusieurs sommes importantes, 4.000 roubles d'un « ami », et 3.000 « pour des armes ». On sait qu'il y avait de nombreux sympathisants riches de la cause bolchevique, parmi lesquels Gorky et le fils d'un propriétaire d'usine... Les autres cotisations individuelles se montaient seulement à 1.378 roubles.²⁶

En octobre, les fortes contributions de la part de riches sympathisants ont augmenté : il y en avait deux de 4.000 et 8.400 roubles d'« amis ».²⁷

Martov faisait état de la même situation chez les mencheviks. Pendant la période révolutionnaire,

... les budgets de l'organisation du parti avaient énormément augmenté... Les cotisations n'y jouaient qu'un faible rôle. Le rapport du trésorier du comité du parti de Bakou montre que pour février 1905, sur des recettes de 1.382,8 roubles, seulement 38,9 roubles, soit 3 %, provenaient des cotisations des travailleurs. Dans un rapport de la section du parti de Riga du mois d'août, seulement 143,4 roubles sur 558,7, soit 22 %, provenaient des

24 Kroupskaïa, [Воспоминания о Ленине](#), Moscou, 1989, p. 92.

25 E. Yaroslavsky, *History of the Communist Party*, Moscou 1927, vol.5, p. 15.

26 Lane, op. cit., p. 108.

27 Ibid.

cotisations. Dans un rapport du comité de Sébastopol, 14 % des rentrées venaient des cotisations ; dans les rapports de la section de Mariopol, 33 %, etc. Nous trouvons le pourcentage le plus élevé des cotisations des membres de la section social-démocrate d'Ivanovo-Voznessensk, où elles constituaient 53 % des recettes totales.²⁸

L'un des « anges » les plus importants était A.M. Kalmykova (surnommée « Tantine »), qui avait donné les fonds de départ pour lancer l'*Iskra*. C'était une riche libraire-éditrice, distributrice de premier plan de livres populaires à bon marché et de littérature progressiste, et une amie intime de Kroupskaïa. Un autre était le magnat du textile Morozov, qui donnait régulièrement 2.000 roubles par mois aux bolcheviks par l'entremise de l'ingénieur Krassine (Morozov se suicida après la défaite de la révolution de 1905). Son neveu, N.p. Schmidt, dont nous reparlerons plus loin, était aussi un important donateur.

Avec l'assaut de la réaction, pratiquement tous les sympathisants riches désertèrent le parti. Le talent de Lénine pour lever des fonds était de plus en plus pris en défaut. Kroupskaïa, outre ses fonctions de secrétaire des bolcheviks, était aussi leur trésorière nationale, et ne cessait de se plaindre du manque d'argent. Pour Lénine, *salus revolutionis suprema lex*. Si nécessaire, les révolutionnaires devaient ramper, même dans la boue, de l'avant vers leur but. Il n'était pas impressionné par une grande délicatesse dans l'obtention de fonds. Le cas de l'héritage de Schmidt montre un exemple de son attitude.

Nicolai Pavlovitch Schmidt, âgé de 23 ans, neveu de Morozov, propriétaire d'une usine de meubles sur la Presnia à Moscou, fut entièrement gagné à la cause ouvrière en 1905 et devint bolchevik. Il donnait de l'argent à la Novaïa Jizn ainsi que pour acheter des armes. Il se rapprocha des ouvriers et devint un ami proche pour eux. La police appelait l'usine de Schmidt le « nid du diable ». L'usine joua un rôle immense pendant l'insurrection de Moscou. Nicolai Pavlovitch fut arrêté. En prison, il fut soumis à toutes sortes de mauvais traitements, on l'amena voir ce qui était arrivé à son usine ; ils lui firent voir les ouvriers abattus puis ils l'assassinèrent en prison. Avant de mourir, il réussit à faire un testament où il laissait ses biens aux bolcheviks.

Elisaveta Pavlovna Schmidt, la jeune sœur de Nicolai Pavlovitch, hérita d'une partie de la fortune de son frère et décida de la donner aux bolcheviks. Mais elle n'était pas encore majeure, et afin qu'elle puisse disposer de l'argent selon sa volonté, il fut décidé de procéder à un mariage blanc. Elisaveta Pavlovna contracta un mariage avec le camarade Ignatiev, qui avait travaillé dans l'organisation militaire, mais qui avait réussi à rester dans la légalité, et étant sa femme officiellement, elle pouvait, avec le consentement de son mari, faire ce qu'elle voulait de son héritage. Mais le mariage était fictif. Elisaveta Pavlovna était la femme d'un autre bolchevik, Victor Taratouta. Le mariage fictif lui permit d'obtenir son héritage immédiatement et l'argent fut transmis aux bolcheviks.²⁹

Malgré tout, les finances des bolcheviks étaient dans une mauvaise passe. Lénine décida de faire usage d'« expropriations » (« exés ») — attaques à main armée de banques et autres institutions — pour lever des fonds pour le parti. Après un certain nombre d'« exés », les mencheviks protestèrent. Trotsky critiqua sévèrement Lénine dans la presse social-démocrate allemande. Beaucoup de bolcheviks n'appréciaient pas outre mesure l'entreprise. Au congrès du parti de Stockholm (1906), une majorité de 64 voix contre 4, avec 20 abstentions, soutint une résolution menchevique interdisant les « exés ». Cela signifiait que des délégués bolcheviks avaient voté avec les mencheviks.

Dans son rapport sur le congrès de Stockholm, Lénine évita toute mention de la résolution sur les actions armées, au motif qu'il n'était pas présent lors de la discussion. « De plus, il ne s'agit pas, à l'évidence, d'une question de principe ». Il est très peu probable que l'absence de Lénine ait été accidentelle ; il ne voulait tout simplement pas avoir les mains liées.

Au congrès de Londres de mai 1907, où Lénine put agir à sa guise sur pratiquement toutes les autres questions, un vote condamna les « exés ». Une majorité de bolcheviks vota avec les mencheviks, et

²⁸ Martov, *Geschichte der russischen Sozialdemokratie*, op. cit., p. 33.

²⁹ Kroupskaïa, [Воспоминания о Ленине](#), Moscou, 1989, p. 121.

lorsque des délégués crièrent de la salle : « Et Lénine ? Et Lénine ? », il profita de sa place à la tribune pour éviter d'enregistrer son vote. « Enigmatique, il se contentait de rire ».³⁰

Dans son rapport sur ce congrès, auquel il était délégué, Staline essaya d'expliquer la résolution en des termes boiteux :

*Sur les résolutions mencheviques, seulement celle concernant les actions de partisans a été adoptée, et ce de façon tout à fait accidentelle : sur ce point les bolcheviks n'ont pas accepté la confrontation, ou plutôt, ils n'ont pas souhaité la mener jusqu'au bout, essentiellement par désir de « donner aux camarades mencheviks au moins une occasion de se réjouir ».*³¹

En réalité, si les bolcheviks « n'ont pas accepté la confrontation », c'est seulement parce que sur cette question ils avaient contre eux non seulement les mencheviks, mais les Polonais et le Bund, en même temps que de nombreux membres de la fraction bolchevique elle-même.

Le 23 juin, six semaines après le congrès de Londres, et malgré ses résolutions, les agents de Lénine procédèrent à la plus audacieuse expropriation jamais tentée – celle de la trésorerie de Tiflis. Cette action rapporta 341.000 roubles, qui furent dûment transférés dans la caisse des bolcheviks à l'étranger. Mais comme le butin consistait en billets de banque de haute dénomination, il n'était pas facile de les échanger dans des banques étrangères, qui avaient été alertées. Plusieurs bolcheviks importants, parmi lesquels le futur commissaire du peuple aux affaires étrangères Litvinov, furent arrêtés en Europe occidentale lorsqu'ils essayèrent de changer l'argent.

Trotsky et Martov dénoncèrent tous deux vigoureusement les bolcheviks au congrès de Londres, et quelque temps plus tard allèrent jusqu'à porter leur dénonciation dans les colonnes de la presse socialiste d'Europe occidentale.

Il est probable que c'est le rôle de Staline comme organisateur méticuleux mais audacieux des « exés », en particulier de celle de Tiflis, qui le signala à l'attention de Lénine. On trouve parmi les camarades impliqués dans des « exés » les meilleurs des bolcheviks. On ne peut que penser à Kamo (Simon Ter-Pétrossian) qui exécuta l'attaque de Tiflis et bien d'autres. Il s'accordait, à lui-même et à un membre de sa bande, exactement 50 kopeks par jour comme entretien. Parmi ses exploits figurent un grand nombre d' « exés », une évasion audacieuse de la prison de Tiflis, et le passage en contrebande d'armes en Russie. Il simula la folie avec un tel succès dans une prison allemande que, malgré toute une variété de tortures, il convainquit ses geôliers et fut transféré à Tiflis. Il s'échappa, fut rattrapé, condamné à mort, mais sa sentence fut commuée en emprisonnement à vie.

Scission, scission, scission

Après le congrès d'unification de Stockholm, la controverse sur les élections à la Douma connut un summum à Saint-Pétersbourg. Lorsque le moment fut venu de désigner les candidats pour Saint-Pétersbourg, les léninistes, qui contrôlaient la ville, firent adopter le leur. Malgré tout, 31 délégués mencheviks, obéissant au comité central contrôlé par les mencheviks, quittèrent la conférence de la ville et tinrent une conférence provinciale spéciale qui décida d'une alliance avec les cadets.

Lénine sortit immédiatement une brochure accusant les scissionnistes de complicité avec les cadets, « pour vendre aux cadets les voix des ouvriers » et de « marchander avec les cadets pour faire entrer avec leur concours un homme à eux dans la Douma, en dépit des ouvriers. » Ce n'était pas une attaque contre les seuls scissionnistes, mais aussi contre le comité central du parti. C'était vraiment un cas de violation caractérisée de la discipline du parti de la part de Lénine. Il se retrouva devant un tribunal spécial du parti, accusé d'avoir fait une « déclaration inadmissible pour un membre du parti. » On lui permit de désigner trois juges, pendant que le comité central en nommait trois autres, et les organisations lettone, polonaise, ainsi que celle du Bund juif, un chacune.

Le procès lui-même n'est pas d'un grand intérêt, dans la mesure où il fut interrompu par un congrès du parti qui renversa la majorité menchevique et mit Lénine aux commandes. Mais le comportement de

30 Trotsky, [Ma vie](#).

31 Staline, « [Лондонский съезд Российской Социал-Демократической Рабочей Партии \(Записки делегата\)](#) », *Сочинения*, vol. 2.

Lénine à ce procès est très intéressant, parce qu'il montre la manière inflexible dont il conduisit une lutte de fraction contre l'aile droite du parti.

Lorsque l'audition commença, Lénine reconnut calmement qu'il avait utilisé une « formulation inadmissible »³², mais il ne présenta aucune excuse pour son comportement. En fait, dans sa lutte contre les liquidateurs et leurs alliés dans le mouvement, il n'hésita jamais à utiliser les armes les plus acérées qui pouvaient lui tomber sous la main. La modération n'est pas une caractéristique du bolchevisme.

Lénine propose un rapprochement avec Plékhanov

Même s'il était absolument implacable, Lénine n'était pas rancunier. Dès l'instant où il apercevait un signe de ses opposants allant dans le sens d'un rapprochement, il se portait au-devant d'eux. Ce fut le cas notamment avec Plékhanov.

En 1908-1909, Lénine vit une occasion de reconstruire le parti en sacrifiant les gauchistes et en attirant les éléments anti-liquidateurs au sein des mencheviks, c'est-à-dire ceux qui n'avaient pas abandonné l'idée de construire des organisations clandestines. Le dirigeant de ce groupe était Plékhanov.

En décembre 1908, Plékhanov quitta la rédaction du journal liquidateur *Goloss Sotsialdemokrata*. En même temps, il démissionnait du comité éditorial de l'œuvre en cinq volumes intitulée *Le mouvement social en Russie*, désormais éditée par Martov, Maslov et Potressov. Il attaqua avec colère ce symposium dans le *Dnevnik* (N°9, 1909), adressant ses critiques les plus vives à un article de Potressov, qui défendait les idées des liquidateurs de la façon suivante :

Je demande au lecteur... s'il est possible qu'il existe, en cette année 1909, comme une chose vraiment réelle, et non pas le produit d'une imagination malade, une tendance liquidatrice, une tendance visant à liquider ce qui est déjà au-delà de toute liquidation et qui n'existe plus dans la réalité comme une totalité organisée.

Plékhanov rétorqua :

Il ne fait cependant aucun doute qu'un homme pour lequel notre parti n'existe pas ne saurait lui-même exister pour notre parti [les italiques sont de Plékhanov]. Maintenant, tous les membres du parti devront dire que M. Potressov n'est pas de leurs camarades, et certains d'entre eux vont, peut-être, cesser de m'accuser d'avoir depuis longtemps cessé de le considérer comme tel.³³

« Potressov a perdu la capacité de regarder la vie sociale à travers les yeux d'un révolutionnaire. » Le courant liquidateur, dit Plékhanov, mène au « borbier du plus infect opportunisme. » « Chez [les liquidateurs] le vin nouveau est transformé en un liquide très acide qui ne convient qu'à la préparation du vinaigre petit-bourgeois ». Le courant liquidateur « facilite la pénétration des tendances petites-bourgeoises dans l'environnement prolétarien ». « J'ai tenté de façon répétée de prouver à des camarades mencheviks influents qu'ils font une grave erreur en faisant montre parfois de leur disposition à marcher la main dans la main avec des messieurs qui, à un degré plus ou moins grand, empestent l'opportunisme. » « Le courant liquidateur mène tout droit au marais fangeux de l'opportunisme et des aspirations petites-bourgeoises hostiles à la social-démocratie. »³⁴

A la suite de cette déclaration, Lénine proposa une réconciliation avec Plékhanov. En novembre 1909, il appela à un

... rapprochement des éléments pro-parti de toutes les fractions et de tous les groupes du parti, et avant tout celui des bolcheviks et des mencheviks pro-parti, les mencheviks du type de ceux du quartier Vyborgski à Saint-Pétersbourg, ou de celui des plékhanovistes à l'étranger... et nous y invitons tous les mencheviks capables de combattre ouvertement le

32 Lénine, *Œuvres*, vol.12, p. 428.

33 *ibid.*, vol.17, pp. 493-4.

34 *ibid.*, vol.16, pp. 19-20.

*courant liquidateur, de soutenir ouvertement Plékhanov, d'abord et avant tout, naturellement, les ouvriers mencheviques.*³⁵

Dans la pratique, l'effort de Lénine pour coopérer avec Plékhanov donna très peu de résultats. Le fait qu'en 1905 Plékhanov s'était trouvé à l'extrême aile droite des mencheviks, qu'il s'était opposé à l'insurrection de décembre parce qu'elle risquait d'effrayer les libéraux, et qu'il avait exigé qu'on se comporte avec tact envers les cadets, limitait sérieusement les perspectives de cette tentative de coopération.

Lénine combat les conciliateurs

Lénine se battit pour en finir avec le gauchisme dans la fraction bolchevique et mena la lutte contre les liquidateurs mencheviks. Mais il avait à peine exclu les bolcheviks vperiodistes qu'une nouvelle source d'opposition apparut dans la fraction bolchevique : les conciliateurs ou, comme ils s'appelaient eux-mêmes, les « bolcheviks du parti ». Le POSDR était en lambeaux, tellement épuisé que ses membres appelaient à l'unité simple, à une réconciliation entre le bolchevisme et le menchevisme, et la fin de tout le fractionnisme.

En même temps, Lénine commençait à perdre du crédit dans la fraction, beaucoup de dirigeants bolcheviks soutenant l'appel pour un parti unifié. Parmi les conciliateurs on en trouvait qui avaient été élus membres ou avaient été candidats au comité central au V^e Congrès, notamment A.I. Rykov, V.p. Noguine, I.F. Doubrovinsky, S.A. Lozovsky et G.Y. Sokolnikov.³⁶

Dans ces circonstances, les dirigeants mencheviks parvinrent à convoquer un plénum du CC à Paris au début janvier 1910. Lénine, qui était opposée à cette réunion, fut dans cette occasion en minorité, non seulement dans le parti dans son ensemble, mais dans sa propre fraction. Le seul bolchevik de premier plan à le soutenir contre les conciliateurs était Zinoviev (à partir de ce moment-là, Zinoviev fut le plus proche collaborateur de Lénine, bénéficiant d'une confiance totale, jusqu'à ce que les événements de 1917 lui imposent une épreuve sévère).

Pendant trois longues semaines, Lénine fut soumis à un feu nourri. Il fut contraint d'accepter de remettre l'argent de Schmidt. Il dut liquider son journal de fraction, *Prolétari*, et de consentir à un journal commun avec les mencheviks – le *Sotsial-Démokrat* – deux bolcheviks, Lénine et Zinoviev, se joignant aux mencheviks Martov et Dan et à un représentant de la social-démocratie polonaise, Varsky, pour constituer la rédaction. Le journal viennois de Trotsky, la *Pravda*, fut déclaré organe officiel du parti (Kaménev fut envoyé l'assister dans la publication) et le comité central reçut pour instruction de lui fournir un soutien financier. Pour ajouter l'insulte à la blessure, alors que le plénum condamnait les liquidateurs en paroles, il les invitait en même temps à participer à la vie du parti, et nommait trois de leurs membres au comité central clandestin.

Trotsky alla jusqu'à saluer les résultats du plénum de Paris comme « le plus grand événement de l'histoire de la social-démocratie russe ».³⁷ L'attitude de Lénine ressort clairement d'une lettre qu'il écrivit à Gorky le 11 avril 1910.

A la session plénière du CC (une « séance à n'en plus finir », trois semaines d'empoisonnements, qui vous ont brisé les nerfs, cent mille diables !), à ces facteurs sérieux et profonds, loin d'avoir été reconnus comme tels par tous, il s'est ajouté un état d'esprit de « conciliation en général » (sans la claire notion de : avec qui, pourquoi, comment), il s'est ajouté la haine contre le Centre bolchévik pour son implacable guerre idéologique, il s'est ajouté la zizanie et le désir de faire scandale chez les mencheviks, ce qui a donné un enfant tout couvert d'abcès.

Et voilà que maintenant nous souffrons mille morts. Soit, dans le meilleur des cas, nous ouvrirons les abcès, viderons le pus, guérirons l'enfant et l'élèverons.

35 *ibid.*, pp. 102-103.

36 Zinoviev, *op. cit.*, p. 162.

37 *Pravda*, Vienne, 12 février, 1910 ; Getzler, *op. cit.*, p. 32.

*Soit, en mettant les choses au pire, l'enfant mourra. Alors nous resterons quelque temps sans enfant (autrement dit : nous rétablirons à nouveau la fraction bolchévique) et puis nous mettrons au monde un enfant plus vigoureux.*³⁸

Cela dit, l'unité ne devint jamais opérationnelle, non pas tant du fait de l'intransigeance bolchevique, mais parce que les mencheviks n'étaient pas disposés à accomplir leur part de l'accord négocié. Le plénum de janvier 1910 engageait les bolcheviks à n'avoir aucun rapport avec les boycottistes et les mencheviks à rompre tout lien avec les liquidateurs. Lénine n'eut aucun mal à remplir sa part du contrat, comme il avait déjà exclu du camp bolchevik Bogdanov, Lounatcharsky et les autres partisans du boycottage. Les mencheviks, quant à eux, furent dans l'impossibilité de remplir leurs obligations. L'opinion liquidatrice était trop forte dans leurs rangs. S'ils avaient exclu les liquidateurs, ils auraient complètement détruit le groupe menchevik, et cela aurait aidé les bolcheviks à remporter la victoire dans le mouvement. Martov fit clairement savoir plus tard qu'il n'avait jamais eu l'intention de tenir cet engagement et qu'il n'avait consenti à l'« unité » lors du plénum que parce que les mencheviks étaient trop faibles pour risquer une rupture immédiate.³⁹

La combinaison reçut le coup de grâce lorsque les trois liquidateurs invités à se joindre au comité central refusèrent tout net d'avoir le moindre rapport avec l'organisation clandestine. Lorsque les « conciliateurs » bolcheviks, qui avaient la majorité en Russie, proposèrent de poursuivre la négociation avec d'autres dirigeants du courant liquidateur, Lénine les ignora. Lorsque Martov et Dan tentèrent d'exprimer leur opinion dans le *Sotsial-Demokrat*, le journal qu'ils étaient censés publier conjointement avec Lénine et [Zinoviev](#), ils en furent empêchés ([Varsky](#) vota au comité de rédaction avec Lénine et Zinoviev).

La *Pravda* de Trotsky échoua également à devenir le journal d'un parti réunifié. Lorsque sa tentative de réconciliation échoua parce que – comme il le disait lui-même – les mencheviks avaient refusé de dissoudre leur fraction, il ne les condamna pas mais « suspendit son jugement ».⁴⁰ Kamenev le pressa en vain d'adopter une attitude plus ferme.

Un autre facteur intervint à l'encontre de l'unité du POSDR – la police secrète tsariste. Initialement, le principal porte-parole des conciliateurs était I.F. Doubrovinsky, mais il fut bientôt arrêté et poussé au suicide dans son exil sibérien.⁴¹ Sa place de leader conciliateur au comité central fut prise par Alexeï Rykov. Lorsque Rykov se rendit en Russie pour organiser les bolcheviks contre la tactique scissionniste de Lénine, la police le cueillit dans la rue dès son arrivée, avant qu'il puisse entrer en contact avec les bolcheviks clandestins. L'*okhrana* savait très bien, informée par son agent principal, Malinovsky, quelles étaient les positions politiques des différents dirigeants bolcheviks, et comment mettre la main sur eux. « La police russe avait, à cette époque, un intérêt particulier à faciliter la tâche des bolcheviks partisans de la désunion. Pour éviter que ne se constitue une social-démocratie unifiée et donc plus dangereuse, les instructions de l'*okhrana* étaient de se concentrer sur l'arrestation des conciliateurs. »⁴²

Les mencheviks enrageaient que la politique scissionniste de Lénine coïncidât avec celle de l'*okhrana*. Celle-ci espérait que la division de la social-démocratie affaiblirait le mouvement ouvrier ; Lénine estimait qu'elle tremperait la direction révolutionnaire des travailleurs. L'histoire a rendu son verdict ; les manœuvres de la police secrète ne portèrent pas les fruits escomptés.⁴³

38 Lénine, *Œuvres*, vol.34, p. 440.

39 Martov, *Спасители или упразднители?*, Paris 1911, p. 16.

40 Cité in I. Deutscher, *Le prophète armé*, Paris, Julliard, 1962, p. 347.

41 Zinoviev, op. cit., pp. 244-5.

42 M.A. Tsiavlovsky, ed., *Большевики : документы по истории большевизма с 1903 по 1916 год бывшего Московского Охранного Отделения*, Moscou 1918, pp. 48ff, in O.H. Gankin and H.H. Fisher, *The Bolsheviks and the World War*, Stamford University Press 1940, p. 106.

43 Lénine était loin de se douter que Malinovski était un agent de l'*okhrana*. A de nombreuses reprises, il fit son éloge et le défendit âprement contre les « calomnies » de Martov.

Qui manipulait qui ? La question devait se poser à nouveau en 1917, quand le feldmarschall [Ludendorff](#), dans le but d'affaiblir l'effort de guerre de la Russie et de diviser les ennemis de l'Allemagne, permit à Lénine de rentrer en Russie dans le fameux « train plombé ».

La victoire de Lénine sur les conciliateurs

Lénine convoqua en janvier 1912 une conférence à Prague, dont les liquidateurs furent exclus par la force. Les partis nationaux polonais et lettons, le Bund juif, *Vpériod*, Trotsky et Plékhanov refusèrent tous d'y participer. Les 14 délégués ayant le droit de vote (dont deux étaient des agents de la police) représentaient 10 comités du Parti en Russie. Cette conférence élut un nouveau comité central composé de « durs », sept au total – Lénine, Zinoviev, [Ordjonikidzé](#), Golochkine, Spandarian, Schwartzman, et Roman Malinovsky (l'agent de la police). Peu après, le comité coopta deux membres de plus, I.V. Djougachvili ([Staline](#)) et I.S. Belostotsky. Cinq membres étaient détachés pour travailler en Russie, parmi lesquels trois Caucasiens : Ordjonikidzé, Spandarian et Staline.

Trotsky n'avait pas abandonné son idée fixe d'unité de tous les groupes social-démocrates, et en réponse à la conférence de Prague de Lénine, il persuada les mencheviks associés au comité d'organisation d'organiser une conférence de tous les social-démocrates à Vienne en août 1912. Il espérait que, comme en 1905, la montée du sentiment révolutionnaire en Russie provoquerait un apaisement entre les différentes tendances de la social-démocratie. Il écrivait : « il est ridicule et absurde d'affirmer qu'il existe une contradiction insurmontable entre les tendances politiques du [Loutch](#) et de la [Pravda](#). » « Nos fractions historiques, le bolchevisme et le menchevisme, sont à l'origine des formations purement intellectuelles. »⁴⁴

Il avait désastreusement tort. Le clivage qui s'était cristallisé au cours des années entre le bolchevisme et le menchevisme était trop profond pour pouvoir être surmonté, et un nouveau réveil politique ne pouvait que l'approfondir davantage. Lénine cueillait les fruits de son long labeur. Ses partisans dirigeaient la clandestinité, alors que les mencheviks étaient un ramassis de groupuscules divisés et inorganisés. Les bolcheviks refusèrent de participer à la conférence de Vienne. Les mencheviks, les anciens bolcheviks gauchistes (les *vpériodistes*), le Bund juif et le groupe de Trotsky se réunirent et fondèrent une confédération connue sous le nom de Bloc d'août. Trotsky était son principal porte-parole, attaquant avec persévérance Lénine pour sa « tactique scissionniste ». A peine constituée, cette formation commença à se disloquer.

Après la conférence de Prague, en février 1912, Lénine décida de lancer un quotidien légal. A l'indignation de Trotsky, il s'appropriä le titre de *Pravda*. Le premier numéro de la *Pravda* bolchevique parut le 22 avril, elle fut publiée jusqu'à l'éclatement de la guerre, et devait jouer un rôle central dans la construction du parti bolchevik. Plékhanov fut pendant un certain temps un collaborateur régulier. Bogdanov et le reste du groupe de *Vpériod* furent également invités à contribuer, mais, à l'exception d'Alexinsky, ils ne firent pas long feu. Les questions de l' « ultimatum », de l'otzovisme, et même du

Qu'a donc fait Nacha Rabotchaïä Gazéta ? Elle a propagé des rumeurs anonymes et de louches allusions au sujet de prétendues provocations de Malinovski.

... bavarder et multiplier les cancans, aller chez Martov (ou d'autres vils calomniateurs du même acabit) ou s'en venir de chez lui et ranimer de louches rumeurs, accueillir et colporter des allusions, là, nos commères intellectuelles sont à leur affaire !

Pas l'ombre de crédit aux « bruits » répandus par Martov et Dan ; la ferme volonté de ne pas leur prêter attention, de ne pas leur attribuer d'importance.

(Lénine, *Œuvres*, vol.20, pp. 503, 504, 505.)

44 A quel point Trotsky, avant 1917, comprenait mal le rôle du parti dans la révolution et la place du bolchevisme dans l'histoire, est clairement établi par son livre [1905](#). Dans tout le livre, il n'est pas une seule fois fait mention des bolcheviks ou de Lénine. Cette erreur explique pourquoi les épigones de Trotsky n'ont jamais publié ce livre, par ailleurs très intéressant, du dirigeant du soviet de Saint-Pétersbourg, alors que des écrits bien moins importants ont été publiés à de nombreuses reprises. On ne trouve, dans la presse des épigones, pratiquement aucune référence à 1905.

machisme [de Mach et Avénarius, NdT] avaient dès lors perdu toute importance immédiate, et Lénine était très content que Plékhanov et [Alexinsky](#) écrivent pour la *Pravda*.

Il se rendait compte que, même parmi les « durs », il lui fallait continuer la bataille contre la conciliation avec les mencheviks et les liquidateurs. Pendant trois mois, le mot « liquidateur » fut même expurgé du vocabulaire de la *Pravda*. « C'est pourquoi Vladimir Ilitch était si agité qu'au début la *Pravda* éliminait obstinément de ses articles la polémique avec les liquidateurs. Il écrivit des lettres pleines de colère à la *Pravda*. »⁴⁵ « Parfois, même si c'était rare, les articles d'Ilitch disparaissaient sans commentaire. Parfois, ses articles étaient retenus, ils ne passaient pas tout de suite. Alors Ilitch s'énervait, et il écrivait des lettres outragées à la *Pravda*, mais ça ne changeait pas grand-chose. »⁴⁶

Dans une lettre à V.M. Molotov, le secrétaire de rédaction de la *Pravda*, en date du 1^{er} août 1912, Lénine écrit :

Vous écrivez, en tant que secrétaire, probablement, au nom de la rédaction que « la rédaction juge par principe mon article parfaitement acceptable y compris pour l'attitude envers les liquidateurs. » S'il en est ainsi, pourquoi la Pravda supprime-t-elle obstinément, systématiquement, tout ce qui concerne les liquidateurs, aussi bien dans mes articles que dans ceux des autres collègues ?⁴⁷

Le 25 janvier 1913, il écrivit aux députés bolcheviks à la Douma :

Nous avons reçu une lettre stupide et insolente de la rédaction. Nous n'y répondons pas. Il faut les chasser...

Nous sommes extrêmement inquiets de ne pas avoir de nouvelles du plan de réorganisation de la rédaction... La réorganisation et, mieux encore, l'éviction totale de tous les anciens, est absolument indispensable. Les choses sont faites de manière stupide. Ils comblent d'éloges le Bund et la « Zeit » : c'est tout simplement infâme. Ils ne savent pas mener de politique contre le Loutch. Ils traitent les articles de manière scandaleuse... Vraiment, nous sommes à bout de patience... Nous attendons avec impatience des nouvelles au sujet de tout cela...⁴⁸

Mais la rédaction continua à donner des raisons de s'inquiéter. Le 9 février, Lénine écrivait à Sverdlov :

L'utilisation du Dien [pseudonyme de la Pravda – NdT] pour informer les ouvriers conscients et mener leur travail (surtout du C.p. [comité de Saint-Pétersbourg – NdT]) est au-dessous de toute critique. Il faut mettre fin à la prétendue « autonomie » de ces rédacteurs de pacotille. Il vous faut avant tout prendre l'affaire en main... Si [l'affaire] est bien organisée, le travail du C.p. se développera lui aussi ; il est ridiculement impuissant, ne sait pas dire un mot, laisse échapper toutes les occasions de prendre la parole. Pourtant il devrait le faire presque chaque jour légalement (au nom d'« ouvriers influents », etc.) et au moins une-deux fois par mois illégalement. Encore et encore une fois, c'est le Dien qui est le clou de toute la situation. On peut vaincre ici et alors (alors seulement) organiser le travail local. Autrement tout s'effondrera.⁴⁹

Le comité central envoya Sverdlov à Saint-Pétersbourg pour réorganiser la rédaction.⁵⁰ Lénine lui écrivit le 19 février 1913 : « Nous avons appris aujourd'hui que la réforme du *Dien* a commencé. Mille saluts,

45 Kroupskaïa, [Воспоминания о Ленине](#), Moscou, 1989, p. 157.

46 *ibid.*, p. 170.

47 Lénine, *Œuvres*, vol.35, p. 37.

48 *ibid.*, vol.43, p. 333.

49 *ibid.*, vol.35, p. 70.

50 Note in Lénine, *Сочинения*, 3^e édition, vol.16, p. 696, cité in Trotsky, [Staline](#).

félicitations et souhaits de réussite... Vous ne pouvez imaginer à quel point le travail nous pesait avec une rédaction sourdement hostile... »⁵¹

Les choses s'arrangèrent plus ou moins comme Lénine le voulait. Une réunion conjointe du bureau russe du comité central et de la rédaction de la *Pravda* parvint à une solution de compromis : trois membres de la rédaction existante devaient rester rédacteurs, et, en plus, Sverdlov, quoi que non membre de la rédaction, devait avoir le droit de vote et celui de censurer tous les articles du journal. Ce compromis ne dura pas longtemps, Sverdlov étant arrêté moins de trois semaines plus tard.

La nouvelle rédaction, apparemment guérie de ses faiblesses envers les liquidateurs, collabora d'abord amicalement avec Lénine. Malgré tout, vers la fin mai, une autre dispute éclata, cette fois-ci parce que la *Pravda* dérivait dans l'autre direction – vers la coopération avec les otzovistes. Le 26 mai, elle publia une déclaration du dirigeant otzoviste, Bogdanov, dans laquelle il tentait de clarifier l'attitude de son groupe envers la fraction de la Douma. Lorsque Lénine reçut un exemplaire de la *Pravda*, furieux, il écrivit une lettre à la rédaction.

Le procédé employé par la rédaction à propos de la falsification de l'histoire du parti qu'a faite M. Bogdanov est tellement révoltant qu'on ne sait vraiment plus si l'on peut après cela continuer à collaborer au journal..

J'exige instamment que mon billet ci-joint soit inséré dans son intégralité. J'ai toujours laissé à la rédaction le droit d'apporter des modifications dans un esprit de camaraderie, mais pour cet article, après la lettre de M. Bogdanov, je refuse le droit de le modifier, etc.

J'insiste pour obtenir une réponse immédiate. Je ne suis pas en état d'écrire de nouveaux articles si je rencontre l'infâme mensonge de M. Bogdanov.

Ils lui renvoyèrent son article, le trouvant trop fort, mais il accepta de faire un seul changement – omettre le mot « Mr. » (*gospodine*) devant le nom de Bogdanov. La rédaction refusa la publication – et l'article resta inédit jusqu'en 1939.⁵²

Lénine écrivit ensuite à [Kaménev](#) pour lui demander de faire pression sur la *Pravda* et, en janvier 1914, il l'envoya en Russie prendre en charge la publication. Une fois de plus, de bons rapports se mirent en place – même si l'affaire Bogdanov n'était pas complètement terminée, car jusqu'en février 1914, Lénine continuait à recevoir des rapports mécontents du parti russe sur la façon dont il avait traité Bogdanov.⁵³ Sous la direction de Kaménev, la *Pravda* et Lénine restèrent en bons termes jusqu'à ce que la parution du journal soit arrêtée en juillet 1914. L'arrêt évita une autre crise, car il devait se creuser une faille profonde entre Lénine et Kaménev sur la question de l'attitude correcte à adopter envers la guerre.

La conciliation affecta aussi le groupe parlementaire bolchevik à la Douma. Les six députés à la IV^e Douma, en session pendant près d'un an, entre décembre 1912 et septembre 1913, ne voyaient pas les choses du même œil que Lénine. La première chose qu'ils firent après leur élection fut de conclure un accord avec les députés mencheviks pour collaborer à la fois à la *Pravda* et au *Loutch* liquidateur. Dans une résolution spéciale publiée dans la *Pravda*, la fraction unifiée, estimant que « l'unité de la social-démocratie est un besoin pressant », s'exprima en faveur de la fusion de la *Pravda* et du *Loutch*, et comme premier pas dans cette direction recommandait à tous ses membres de collaborer avec les deux journaux. Le 18 décembre, le *Loutch* publiait triomphalement les noms des quatre députés bolcheviks (deux s'étant rétractés) dans la liste de ses collaborateurs. Les noms de sept membres de la fraction menchevique apparurent simultanément dans l'ours de la *Pravda*.⁵⁴

Lors d'une réunion à Cracovie plus tard en décembre, Lénine insista pour que les députés bolcheviks se retirent de leur accord pour collaborer au *Loutch*, et les députés firent une annonce dans ce sens

51 B.D. Wolfe, *Three Who Made a Revolution*, Cooper Square Press, 2001, p. 545.

52 Lénine, « A propos de M. Bogdanov et du groupe « Vpériod » », *Œuvres*, vol.19, pp. 177-179.

53 *ibid.*, pp. 390.

54 Trotsky, [Staline](#).

lorsque la Douma se réunit à la fin de janvier. Cela dit, la réunion de Cracovie insistait aussi pour qu'ils exigent la parité avec le groupe menchevik, qui avait un membre de plus qu'eux et les battait donc dans les votes de la fraction social-démocrate. Le groupe de la Douma était hésitant sur la réorganisation de la *Pravda* destinée à mettre fin à ses faiblesses pour les conciliateurs. Six mois plus tard, en juin 1913, Lénine les exhorta à nouveau à exiger la parité avec les mencheviks, proposant qu'ils se séparent si la demande était refusée.⁵⁵ Aucune action conséquente ne fut mise en œuvre par les députés, et lors de la conférence du comité central de Poronine, la question fut formulée plus ou moins dans les mêmes termes.⁵⁶ C'était une *conférence du comité central élargie aux militants du parti*, parmi lesquels les députés à la Douma. Après cela, les députés firent la demande, furent battus, et la fraction se divisa. Cela mit un terme définitif aux rapports fraternels entre les députés bolcheviks et mencheviks à la Douma.

Malinovski joua un rôle important – en fait un rôle d'agent double – dans la séparation des bolcheviks et des mencheviks. Le général de gendarmerie Spiridovitch écrivait : « Malinovsky, qui suivait les instructions de Lénine et du département de police, réussit à faire qu'en octobre 1913... les « sept » et les « six » se brouillèrent définitivement ».⁵⁷

Le fait qu'il ait fallu près d'un an à Lénine pour persuader les députés bolcheviks de se séparer des mencheviks brosse un portrait du bolchevisme très différent de celui qui est communément admis d'une organisation totalitaire sous sa dictature. En fait, Lénine a dû lutter sempiternellement pour convaincre ses propres camarades, on pourrait dire, pour coloniser son propre parti.

55 Lénine, *Œuvres*, vol.35, pp. 97-98.

56 Cf. *ibid.*, vol.19, pp. 457-458.

57 Trotsky, [Staline](#).

Chapitre 18 — La montée de la vague révolutionnaire

La période de prospérité économique

En 1909, un *boom* économique fit suite à la récession. Presque toutes les industries se remirent de la crise sévère des années 1907-1908. Les quelques années suivantes virent une croissance continue de la production, comme l'illustre le tableau ci-dessous, qui indique la production des différents secteurs de l'industrie russe (en millions de pouds).¹

INDUSTRIE	1910	1913
Fonte	186	283
Fer et acier	184	246
Tôle	22,9	25,3
Rails	29,5	35,9
Cuivre	1,4	2
Charbon	1.522	2.214
Pétrole	588	561
Coke	168	271
Consommation de coton	22,1	35,9

Le mouvement révolutionnaire connut lui aussi un regain. Dans les masses populaires, les premiers à se mettre en action furent les étudiants.

L'agitation étudiante

A l'automne de 1910, des manifestations étudiantes se déroulèrent en liaison avec la mort de l'ancien président libéral de la I^e Douma, Mouromtsev, et celle de [Léon Tolstoï](#). Elles étaient aussi une réaction aux brutalités infligées aux prisonniers politiques dans la prison de Zérentoui dans le Trans-Baikal. Des meetings furent tenus dans les universités, des résolutions de protestation votées, et on tenta d'organiser des manifestations de rue. Une grève générale étudiante fut déclenchée au début de 1911 en protestation contre les mesures répressives prises par le gouvernement, et se répandit dans toute la Russie. Lénine salua le réveil des étudiants avec enthousiasme. Il critiqua clairement la lettre d'un groupe d'étudiants social-démocrates qui tentaient de minimiser l'importance du mouvement parce qu'il n'était pas lié à une action de masse des *ouvriers*. La lettre des étudiants disait : « Nous estimons qu'un mouvement étudiant n'est concevable que s'il est coordonnée à une action politique d'ensemble. C'est pourquoi nous nous opposons à cette action académique. »² Lénine commenta vivement :

Cette façon de raisonner est fondamentalement erronée. Avec cette argumentation, en effet, le mot d'ordre révolutionnaire selon lequel il faut s'efforcer de coordonner l'action politique des étudiants avec celle du prolétariat, etc., cesse d'être un guide vivant pour une

1 p. I. Lyashchenko, *History of the National Economy of Russia*, New York 1949, p. 688. Un poud = 16,38 kilos.

2 Lénine, « [Le mouvement étudiant et la situation politique actuelle](#) », *Œuvres*, vol.15, p. 230.

agitation de plus en plus large, de plus en plus générale, de plus en plus combative, et se transforme en dogme mort appliqué mécaniquement aux différentes étapes des différentes formes du mouvement. Il ne suffit pas de proclamer qu'une action politique coordonnée est nécessaire et de répéter le « dernier mot » des leçons de la révolution. Il faut savoir faire de la propagande en faveur de l'action politique et utiliser pour cela toutes les possibilités, toutes les conditions, et, en premier lieu, plus que tout, tous les conflits de masse qui opposent tels ou tels éléments d'avant-garde à l'autocratie...

Il se peut que, dans certaines conditions, un mouvement académique provoque une baisse du niveau du mouvement politique, le morcelle ou empiète sur lui. Dans ce cas, les groupes d'étudiants social-démocrates doivent naturellement diriger toute leur propagande contre un tel mouvement. Mais, à l'heure actuelle, tout le monde peut voir que les conditions politiques sont différentes : aujourd'hui, le mouvement académique marque le début du mouvement d'une nouvelle « génération » d'étudiants qui s'est déjà plus ou moins habituée à une certaine autonomie, si étroite fût-elle ; d'autre part, ce mouvement a lieu à un moment où il n'existe aucune autre forme de lutte des masses, dans une période d'accalmie...³

Les étudiants étaient plus faciles à pousser à l'action que les ouvriers, qui avaient connu de grandes souffrances pendant la période de réaction. Mais le renouveau étudiant était la manifestation d'un réveil plus profond et plus étendu des masses populaires.

Les ouvriers se réveillent

L'année 1911 vit les ouvriers se porter progressivement à l'offensive. En 1908, le nombre des grévistes avait été réduit : 60.000 ; en 1910, il était encore plus bas : 46.623 ; en 1911, il monta à 105.110. La conférence bolchevique de janvier 1912 déclarait :

On observe dans les larges milieux de la démocratie, et en premier lieu dans le prolétariat, un début d'animation politique. Les grèves ouvrières de 1910-1911, la reprise des manifestations et des meetings prolétariens, du mouvement dans la démocratie bourgeoise urbaine (grèves d'étudiants), etc. sont les indices d'une prise de position toujours plus révolutionnaire des masses contre le régime du trois juin.⁴

Le mouvement reçut une immense poussée du terrible massacre des mineurs d'or de la Léna le 4 avril 1912. 6.000 mineurs étaient en grève dans les champs aurifères de la Léna, situées dans une région presque exclusivement composée de forêts de taïga, à près de 2.000 kilomètres du chemin de fer sibérien. Un officier de gendarmerie ordonna de tirer sur la foule désarmée, et 500 personnes furent tuées ou blessées. Le groupe social-démocrate de la Douma interpela le gouvernement sur la tuerie et reçut une réponse insolente du ministre de l'intérieur du tsar, A.A. Makarov : « Il en a été ainsi, et il en sera ainsi ! »

Il est intéressant de noter que les manifestations qui ont suivi le massacre de la Léna ont mis dès le départ le mot d'ordre de république démocratique en avant, ce qui reflétait un niveau de conscience des masses bien plus élevé que celui qui existait au début de la Révolution de 1905, laquelle avait commencé par une pétition naïve au tsar. En avril 1912, les travailleurs russes reprirent les choses là où ils les avaient laissées au point culminant de la révolution sept années auparavant.

La nouvelle du drame sanglant de la Léna déclencha la colère de la classe ouvrière. Des manifestations de rues, des meetings et des protestations eurent lieu dans tout le pays. Près de 300.000 ouvriers participèrent aux grèves de protestation. Celles-ci fusionnèrent avec la grève du 1^{er} Mai, à laquelle prirent part 400.000 travailleurs⁵, et d'autres grèves politiques suivirent.

3 *ibid.*, pp. 230-231.

4 *ibid.*, vol.17, p. 460.

5 *ibid.*, vol.18, p. 103.

Avant même que les délégués de la curie ouvrière de la province de Saint-Pétersbourg puissent tenir leur congrès pour désigner les électeurs de la IV^e Douma, en décembre 1912, le gouvernement tsariste déclara l'élection de 21 d'entre eux nulle et non avenue. En réaction aux agissements du gouvernement, les ouvriers d'un certain nombre d'usines de Saint-Pétersbourg appelèrent à la grève politique. Plus de 100.000 ouvriers y participèrent.

Le 11 novembre, des ouvriers de Riga organisèrent une manifestation de protestation contre la condamnation à mort d'un groupe de marins du navire de guerre *Ioann Zlatoust* par une cour martiale de Sébastopol, et aussi contre la torture des prisonniers politiques dans les prisons d'Algatchinsky et de Koutomarsky. Plus de 15.000 ouvriers défilèrent dans les rues de Riga, entonnant des chants révolutionnaires. Le jour suivant, quelques grandes usines de la ville entamèrent une grève politique. A Moscou, également, les ouvriers d'un certain nombre d'usines se mirent en grève le 8 novembre contre les exécutions de Sébastopol.

Lorsque, en novembre 1913, six ouvriers des usines Oboukhov de Saint-Pétersbourg furent arrêtés pour avoir contrevenu à la loi interdisant les grèves dans des « usines socialement nécessaires », des meetings de protestation furent tenu dans toutes les usines de Saint-Pétersbourg. Cent mille ouvriers se mirent en grève de solidarité avec les accusés, et il y eut une manifestation violente devant le bâtiment du tribunal pour revendiquer le *droit à l'organisation* des ouvriers. Sous la pression des événements, le tribunal ne donna aux ouvriers accusés que des sentences légères. Malgré tout, un appel fut interjeté, et le 20 mai 1914, à l'audience d'appel, il y eut une autre grève de protestation dans la capitale, à laquelle plus de 100.000 ouvriers participèrent⁶. A nouveau, le 15 novembre, le jour de l'ouverture de la Douma, quelque 180.000 travailleurs se mirent en grève.

Lénine était fondé à écrire, dans son article *Le développement des grèves révolutionnaires et des manifestations de rue* (*Sotsial-Demokrat*, 12 janvier 1913),

... nous sommes en face de grèves révolutionnaires de masse, au début d'un essor révolutionnaire...

Il aurait été impossible dans aucun pays au monde, à moins d'une conjoncture révolutionnaire, de dresser des centaines de milliers d'ouvriers plusieurs fois dans l'année pour des actions politiques ayant les motifs les plus divers...

Le début de l'essor révolutionnaire est incomparablement plus élevé à présent qu'il ne l'était avant la première révolution. Par conséquent, la seconde révolution à venir révèle dès à présent une réserve beaucoup plus grande d'énergie révolutionnaire au sein du prolétariat...

La grève révolutionnaire des ouvriers russes de 1912 englobe, au sens complet du terme, l'ensemble du peuple.⁷

Les grèves politiques révolutionnaires continuèrent jusqu'au déclenchement de la Première Guerre mondiale. On peut faire une liste des points culminants à Saint-Pétersbourg. Le 9 janvier 1913, jour anniversaire du « Dimanche sanglant », près de 80.000 ouvriers posèrent les outils. Le 4 avril 1913 – anniversaire du massacre de la Léna – une grève de 24 heures eut lieu, qui compta plus de 85.000 participants. Quelques semaines plus tard, le 1^{er} Mai, quelque 250.000 travailleurs se mirent en grève. Les 1^{er} et 3 juillet, 62.000 salariés firent grève pour protester contre la persécution de la presse ouvrière, les confiscations continues des journaux, etc. Dans la première moitié de 1914, le nombre de grévistes fut de 1.425.000, parmi lesquels 1.059.000 avaient pris part à des arrêts de travail politiques. Cela approchait du chiffre de l'année 1905 dans son ensemble, où le nombre des ouvriers impliqués dans des grèves politiques était de 1.843.000. Le mouvement avançait vers la révolution, mais l'éclatement de la guerre brisa net la vague déferlante.

6 T. Dan, in Martov, *Geschichte der russischen Sozialdemokratie*, op. cit., pp. 268-9.

7 Lénine, *Œuvres*, vol.18, p. 489.

Les bolcheviks profitent de la situation parlementaire

Pendant les années 1912-1914, les bolcheviks profitèrent au maximum de la Douma tsariste. Contre les otzovistes et les ultimativistes, Lénine indiqua clairement que le travail des bolcheviks à la Douma devait être intégré et subordonné à celui des révolutionnaires à l'extérieur de l'institution tsariste. Ils devaient

... travailler avec ensemble dans ce domaine, afin que chaque député social-démocrate se rende réellement compte que le parti est derrière lui, qu'il souffre de ses erreurs et se montre soucieux de le remettre dans le bon chemin, afin que chaque responsable participe à l'activité d'ensemble du parti à la Douma, tire un enseignement de la critique marxiste concrète du travail du groupe, sente qu'il est de son devoir de l'aider, fasse en sorte que l'activité particulière du groupe soit subordonnée à l'ensemble du travail de propagande et d'agitation du parti.⁸

Et il répétait :

Nous devons travailler inlassablement, opiniâtrement à rapprocher le parti du groupe parlementaire, à améliorer ce groupe...

Chez nous, la lutte du parti pour la correction des erreurs de son groupe parlementaire vient à peine de commencer. Aucune conférence du parti qui ait notifié au groupe parlementaire qu'il était nécessaire qu'il modifie sa tactique dans tel ou tel domaine bien déterminé. Nous n'avons pas encore d'organe central paraissant régulièrement et susceptible de suivre et de corriger au nom de tout le parti les démarches de notre groupe parlementaire. Pour ce qui est de l'agitation parmi les masses, à propos de chacune des interventions des social-démocrates à la Douma, avec explication des erreurs contenues dans ces interventions, nos organisations locales n'ont encore fait que très peu de choses.⁹

Afin de lutter contre le « crétinisme parlementaire » et pour expliquer clairement que la Douma devait être utilisée comme une tribune de propagande dirigée vers le monde extérieur, et rien d'autre, Lénine formulait un ensemble de règles de comportement claires à l'usage des députés bolcheviks.

Pour que les projets de loi présentés par la fraction social-démocrate à la Douma atteignent leurs objectifs, les conditions suivantes sont nécessaires :

- 1. les projets de lois doivent proposer sous une forme extrêmement claire et précise chaque revendication du programme minimum du parti social-démocrate ou chacune de celles qui découlent nécessairement de ce programme ;*
- 2. les projets de lois ne doivent en aucun cas s'embarrasser d'une profusion de subtilités juridiques ; ils doivent fournir les bases essentielles des lois proposées et non des textes de lois élaborés de façon détaillée ;*
- 3. les projets de loi ne doivent pas isoler exagérément les différents domaines de la réforme sociale et des transformations démocratiques, comme cela pourrait paraître nécessaire d'un point de vue étroitement juridique, administratif ou « purement parlementaire » ; au contraire, en poursuivant les buts de propagande et d'agitation social-démocrates, les projets de lois doivent permettre à la classe ouvrière de se faire une idée plus précise du lien nécessaire entre les réformes dans les usines (et les réformes sociales en général) et les transformations politiques démocratiques sans lesquelles toutes les « réformes » de l'autocratie de Stolypine seraient inévitablement condamnées à subir une adulation « zoubatovienne » et à demeurer lettre morte. Il va de soi que cette démonstration du lien entre les réformes économiques et la politique doit être faite non en incluant dans tous les projets de lois la totalité des revendications d'une démocratie conséquente, mais en proposant des institutions démocratiques, et plus spécialement*

8 *ibid.*, vol.15, p. 378.

9 *ibid.*, pp. 320, 321.

démocratiques-prolétariennes, correspondant à chaque réforme, dont on soulignera dans la note explicative du projet de loi qu'elles seraient irréalisables en l'absence de transformations politiques radicales.¹⁰

Lénine rejetait l'idée des réformistes selon laquelle le groupe parlementaire devait avoir une position dominante dans le parti. Il pensait qu'il devait être subordonné au parti dans son ensemble, et devait jouer un rôle subsidiaire à celui des masses en lutte dans les usines et dans les rues.

Le groupe parlementaire, ce n'est pas l'état-major général (si l'on nous permet d'utiliser cette métaphore « militaire »...), mais, dans certains cas, un détachement de « trompettes » et dans d'autres un bataillon « d'éclaireurs », ou un autre genre d'« arme spécialisée ».¹¹

... le bolchevisme considère comme une forme d'action supérieure la lutte directe des masses... — alors que ce même bolchevisme tient pour inférieure l'action parlementaire en dehors d'un mouvement de masse direct.¹²

Il est impossible de reconnaître la lutte révolutionnaire de masse et de s'accommoder de l'activité exclusivement légale, exclusivement réformiste des socialistes au parlement... Il est indispensable de dire clairement et de façon à être entendu de tous, que dans les parlements les social-démocrates doivent profiter de leur position non seulement pour intervenir au parlement, mais encore pour apporter leur concours constant et extra-parlementaire à l'organisation clandestine et à la lutte révolutionnaire des ouvriers, et que les masses doivent elles-mêmes vérifier cette activité de leurs dirigeants par l'intermédiaire de leurs organisations illégales.¹³

Le contrôle du parti sur ses députés à la Douma était tellement strict que même lorsque la direction du groupe bolchevik à la Douma tomba entre les mains de l'agent de la police Roman Malinovsky, le parti bénéficia davantage que la police de ses activités à la Douma. Lénine écrivait un grand nombre des discours des députés. Lorsqu'il recevait son texte de Lénine, Malinovsky le transmettait au chef de la police. Celui-ci commençait par essayer d'introduire des changements dans le texte, mais le contrôle des députés par le parti était si rigoureux que Malinovsky ne pouvait pas faire les changements. Même lorsqu'il sautait un paragraphe ou deux, prétendant que c'était un accident dû à la confusion régnant à la Douma, le texte original écrit par Lénine était imprimé dans son intégralité dans le quotidien du parti, la *Pravda*. Malinovsky s'avéra un agitateur bolchevik extrêmement utile !

A.Y. Badaïev, le député bolchevik de Saint-Petersbourg à la Douma, ancien ingénieur, expliqua à quel point la besogne du groupe bolchevik à la Douma était étroitement liée au travail de la rédaction de la *Pravda*, et des bolcheviks des usines.

Notre fraction à la Douma d'Etat et la Pravda étaient étroitement liées, elles constituaient un ensemble unique. Ce n'est que grâce à l'aide apportée par le journal que nous, les membres de la fraction à la Douma, avons pu accomplir les tâches auquel notre parti et le mouvement révolutionnaire étaient confrontés. Nous utilisons la Douma comme tribune d'où il était possible de parler aux larges masses ouvrières par-dessus les têtes de l'ensemble des parlementaires. Mais la tribune de la Douma n'était utilisable que par l'existence de notre presse ouvrière... S'il n'y avait pas eu un journal ouvrier bolchevik, nos discours seraient restés entre les quatre murs du Palais de Tauride.

Et ce n'était pas la seule assistance que la Pravda apportait à notre activité parlementaire. Dans les bureaux de la rédaction nous rencontrons des délégués des usines et des ateliers

10 *ibid.*, vol.16, p. 112.

11 *ibid.*, vol.15, p. 315.

12 *ibid.*, vol.16, p. 27.

13 *ibid.*, vol.36, p. 398.

et usines de Saint-Pétersbourg, discussions avec eux de diverses questions et obtenions d'eux des informations. En bref, la Pravda était le centre autour duquel les ouvriers révolutionnaires se rassemblaient, c'était la source constante où s'abreuvait la fraction ouvrière.¹⁴

Les députés bolcheviks à la Douma étaient profondément impliqués dans l'assistance aux luttes ouvrières. Ainsi, entre la fin octobre 1913 et le 6 juin 1914, ils levèrent des dons d'un total de 12.891 roubles (dont 12.062 roubles venaient de 1.295 groupes d'ouvriers) pour aider les camarades en prison ou en exil, pour l'assistance aux grévistes de diverses usines, et pour d'autres besoins du mouvement ouvrier.¹⁵

Aux élections de 1912 à la IV^e Douma, les bolcheviks eurent de bons résultats, faisant élire six députés (les mencheviks en avaient sept). Tous les députés bolcheviks furent élus dans les curies ouvrières, alors que la plupart des mencheviks venaient de circonscriptions de la classe moyenne. Dans les sept provinces qui élurent des mencheviks, il y avait en tout 136.000 ouvriers d'industrie, alors que dans les six qui élurent des bolcheviks il y en avait 1.144.000. En d'autres termes, les députés mencheviks pouvaient revendiquer 11,8 % des voix ouvrières, et les bolcheviks 88,2 %.¹⁶

Tous les députés bolcheviks venaient de la base – quatre métallurgistes et deux ouvriers du textile. Malinovsky, Badaïev, [Pétrovsky](#) et [Mouranov](#) étaient les métallos, Chagov et Samoïlov les ouvriers du textile. Ils furent élus dans les plus grandes zones industrielles : Badaïev à Saint-Pétersbourg, Malinovsky à Moscou, Pétrovsky à Ekaterinoslav, Mouranov à Kharkov, Chagov dans la province de Kostroma, et Samoïlov dans celle de Vladimir.

Le déploiement du drapeau bolchevik

La procédure électorale imposée par les autorités tsaristes facilitait un travail d'élection actif prolongé pour les masses. Dans le but de séparer les ouvriers des paysans, la loi électorale, comme nous l'avons vu, établissait des curies ouvrières, c'est-à-dire l'élection séparée des députés ouvriers. La campagne dans une curie ouvrière passait par plusieurs stades : élection de représentants dans les usines et les ateliers, élection des collèges électoraux, et enfin l'élection des députés.

Lorsqu'ils indiquaient les raisons pour lesquelles ils se présentaient aux élections, ni les candidats ni les délégués qui les désignaient ne dissimulaient le programme révolutionnaire dont ils étaient partisans. Ainsi, par exemple, le collège électoral de Saint-Pétersbourg, lors des élections d'octobre 1912, fit la déclaration suivante :

Les revendications du peuple russe avancées par le mouvement de 1905 restent insatisfaites. (...)

Non seulement les ouvriers sont privés du droit de grève – il n'y a aucune garantie qu'il ne soient pas renvoyés s'ils le font ; non seulement ils n'ont pas le droit d'organiser des syndicats et des réunions – il n'y a aucune garantie qu'ils ne soient pas arrêtés s'ils le font ; ils n'ont même pas le droit d'élire la Douma, car ils leur « fera comprendre » ou on les bannira, comme on a « fait comprendre » aux ouvriers des usines Poutilov et des chantiers navals de Nevsky ces jours-ci.

Nous ne parlons même pas des dizaines de millions de paysans affamés, laissés à la merci des grands propriétaires et des chefs de la police rurale.

Tout ceci fait apparaître la nécessité de satisfaire les revendications de 1905.

14 A. Badaev, *Большевики в государственной Думе*, Leningrad, 1930, p. 314.

15 Cf. Lénine, *Œuvres*, vol.20, p. 578.

16 *ibid.*, vol.19, p. 496.

L'état de la vie économique de la Russie, qui montre déjà les signes avant-coureurs de la crise industrielle future et de la paupérisation croissante de larges couches de la paysannerie rendent urgente la nécessité d'accomplir la tâche de 1905.

Nous pensons, par conséquent, que la Russie est à la veille de prochains mouvements de masse, peut-être plus profonds qu'en 1905. Ceci est attesté par l'action de la Léna, par les grèves de protestation contre les « explications », etc.

Comme c'était le cas en 1905, le prolétariat russe, la classe la plus avancée de la société russe, sera l'avant-garde du mouvement.

Les seuls alliés qu'il peut avoir sont les paysans aux souffrances anciennes, qui ont un intérêt vital dans l'émancipation de la Russie du féodalisme.

Une lutte sur deux fronts – contre l'ordre féodal et la bourgeoisie libérale qui recherche l'union avec le vieux pouvoir – telle doit être la forme que devra prendre la prochaine action du peuple. (...)

La tribune de la Douma est, dans les conditions présentes, un des meilleurs moyens d'éclairer et d'organiser les larges masses du prolétariat.

C'est dans ce but précis que nous envoyons notre député à la Douma, en le chargeant, lui et toute la fraction social-démocrate de la quatrième Douma, de faire connaître largement nos revendications du haut de la tribune de la Douma, et non pour le jeu vide de la législation à la Douma d'Etat.

Nous voudrions que les voix des membres de la fraction social-démocrate résonnent fortement du haut de la tribune de la Douma, proclamant le but final du prolétariat, proclamant les revendications pleines et entières de 1905, proclamant la classe ouvrière russe comme dirigeante du mouvement populaire, la paysannerie comme l'alliée la plus porteuse d'espoir de la classe ouvrière, et dénonçant la bourgeoisie libérale comme traître à la « liberté du peuple ». (...)

Nous voudrions que dans son travail, sur la base des mots d'ordre ci-dessus la fraction social-démocrate de la quatrième Douma soit unie et soudée.

Qu'elle puise ses forces dans un contact constant avec les larges masses.

Qu'elle marche main d'un même pas avec l'organisation politique de la classe ouvrière de Russie.¹⁷

Activité de masse pendant les élections

La campagne électorale ne fut sous aucun aspect un épisode tranquille. Bien au contraire, les grèves et les manifestations de masse y jouèrent un rôle central. Badaïev décrit la campagne dans les termes suivants :

L'atmosphère dans laquelle l'assemblée électorale a été tenue et la façon brusque avec laquelle on a « fait comprendre » à des délégués de presque la moitié des usines ne pouvaient que provoquer l'indignation parmi les ouvriers de Pétersbourg. L'outrage gouvernemental était allé trop loin. Les ouvriers lui ont répliqué par un puissant mouvement de protestation.

17 A. Badaev, *Большевики в государственной Думе*, Leningrad, 1930, pp. 44-45.

L'usine Poutilov a été la première à agir. Le jour même des élections, le 5 octobre, après déjeuner, les ouvriers, au lieu de retourner au travail se sont rassemblés dans les ateliers et ont déclaré la grève. Toute l'usine a cessé le travail – environ 14.000 personnes. A trois heures de l'après-midi plusieurs milliers d'ouvriers sont sortis de l'usine et se sont dirigés vers l'Arc de triomphe de Narva en chantant des chants révolutionnaires, mais ils ont été dispersés par la police. Les chantiers navals de la Neva ont suivi l'usine Poutilov, 6.500 ouvriers y organisèrent un meeting et une manifestation politique. Ils ont été rejoints par les ouvriers des usines Pale Maxwell, la menuiserie Alexeïev, etc. Le jour suivant, les ouvriers d'Erickson, Lessner, Heisler, Vulcan, Duflon, Langezippen, Phœnix, Cheshire, Veka, Lebedev et d'autres usines se mirent en grève.

La grève s'est rapidement étendue dans tout les quartiers de Pétersbourg. La grève n'était pas limitée aux usines dans lesquelles l'élection des délégués avait été annulée, et pas limitée à celles on on avait « fait comprendre » aux délégués. Les grèves étaient accompagnées de meetings et de manifestations. Plusieurs usines ont lié leur protestation contre la répression des syndicats à celles concernant l'annulation des élections. La grève pris un caractère exclusivement politique ; aucune revendication économique n'a été formulée. En dix jours la grève contre l'annulation des élections de délégués toucha 70.000 personnes. (...)

Le mouvement de grève a continué à grandir jusqu'à ce que le gouvernement, ayant constaté qu'il ne pouvait pas priver les ouvriers du droit de vote si facilement, annonce de nouvelles élections de délégués seraient tenues dans les usines où l'on avait « fait comprendre ». Beaucoup d'usines qui n'avaient pas participé auparavant à l'élection des délégués furent incluses dans la nouvelle liste. En conséquence, les votes des électeurs ont dû être annulés aussi de nouvelles élections organisées après que la nouvelle élection de délégués. Ce fut une immense victoire de la classe ouvrière, qui avait démontré la conscience révolutionnaire élevé du prolétariat de Pétersbourg.

Les élections complémentaires de délégués de plus 20 entreprises furent fixées au dimanche 14 octobre. La Pravda et notre organisation du parti firent une grande campagne d'agitation, comme avant les premières élections, invitant les ouvriers à voter pour les candidats bolcheviks. Les élections se tinrent dans le contexte des grèves de protestation contre le déni du droit de vote ouvrier. Les assemblées dans les usines révélèrent une forte croissance du sentiment révolutionnaire et de l'intérêt pour la campagne électorale.¹⁸

Les discours des députés bolcheviks et leurs dépôts de motions ont été accompagnés à de nombreuses reprises par l'action de masse. En fait, c'était le but principal de leurs discours et de leurs questions au gouvernement.

Le but des questions était de faire une démonstration et de révéler l'essence et la véritable pensée de la couche dirigeante.

Cette démonstration faite par la fraction social-démocrate au sein de la Douma Cent-Noirs fut soutenue et renforcée par l'action des ouvriers pétersbourgeois qui ont déclaré une grève de 24 heures le jour même de l'examen de la question. Au moment où nous parlions à la tribune de la Douma du dernier exemple de l'arbitraire tsariste, dans les usines et les ateliers de Pétersbourg, les ouvriers arrêtaient le travail et votaient des résolutions de protestation lors d'assemblées improvisées. (...)

La grève ne s'est pas terminée le 14 décembre. Le lendemain matin des usines et ateliers continuaient de la rejoindre, n'ayant pas pu faire grève la veille. (...) Une usine après l'autre se joignait à celles déjà en grève. La vague de grèves, déclenchée par la première question de notre fraction à la Douma d'Etat dura plus d'une semaine. Il est difficile de faire une estimation exacte du nombre d'ouvriers qui ont participé à cette grève. En tous

18 Ibid., pp. 40-41.

cas, au moins 60.000 personnes y ont participé, c'est-à-dire les ouvriers de toutes les grandes usines pétersbourgeoises. Mais de petites entreprises se sont également jointes au mouvement : imprimeries, ateliers etc. Cette imposante grève de protestation du prolétariat pétersbourgeois a démontré la pleine solidarité des larges masses ouvrières avec leurs députés. (...) Les membres de la fraction social-démocrate, les députés ouvriers, étaient au centre de toute cette lutte impétueuse. Nous étions en communication constante avec les grévistes, participions à l'examen de leurs revendications, leur remettions les fonds collectés, négocions avec diverses autorités gouvernementales, etc.¹⁹

La lutte des travailleurs pour l'amélioration de leurs conditions matérielles, contre la persécution de la presse ouvrière par la police, contre les préparatifs de guerre tsaristes – ces questions, dans des combinaisons diverses, étaient centrales dans la propagande et le travail d'organisation des députés bolcheviks de la Douma.

En mars 1914, des événements se produisirent à Pétersbourg qui provoquèrent une explosion d'une force exceptionnelle du mouvement ouvrier.

Déjà au début mars des grèves politiques commençaient à Pétersbourg. (...) Les travailleurs protestaient par des grèves d'une journée contre le harcèlement de la presse ouvrière, l'écart systématique des questions de notre fraction par la Douma, la persécution et l'interdiction de syndicats et d'associations éducatives, etc. L'une des raisons de la grève de protestation était aussi la constitution par Rodzianko, président de la Douma, d'une conférence secrète sur la question du renforcement de l'armement de la Russie. (...) Nous protestâmes depuis la tribune de la Douma contre ce nouveau gaspillage des deniers publics en armements et contre la conférence secrète elle-même. A présent notre protestation était soutenue par une grève d'environ 30.000 travailleurs.

A partir du milieu du mois de mars le mouvement se renforça encore. (...) A l'approche du deuxième anniversaire du massacre de la Lena, notre fraction décida d'introduire une nouvelle question à la Douma (...)

Toutes nos organisations de parti se préparaient à cette action. Une forte agitation fut menée dans toutes les usines et ateliers. Au nom du comité de Pétersbourg une proclamation fut publiée, appelant les travailleurs à descendre dans la rue pour soutenir la question. Dans certaines usines il fut décidé d'aller en masse après la proclamation de la grève devant la Douma d'Etat.

La manifestation fut fixée pour le 13 mars. La grève commença dans le district de Vyborg. A l'usine « Novy Aivaz » l'équipe de nuit débaucha à 3 h du matin. Ils furent rejoints ce matin-là par les autres ouvriers. La grève commençait en même temps dans tous les autres quartiers de la ville. En tout, à Pétersbourg ce jour-là, environ 60.000 personnes firent grève, parmi lesquels 40.000 métallos.²⁰

La fraction bolchevique à la Douma agissait aussi comme un centre de coordination naturel pour tout le travail du parti, sans en exclure le travail illégal.

Pour toutes sortes de questions, des ouvriers venaient me voir. En particulier, beaucoup de visiteurs venaient chez moi les jours de paie, alors que de l'argent m'arrivait de toutes les usines, recueilli au bénéfice des grévistes. Chaque ouvrier qui venait avec une contribution posait d'ordinaire toute une série de questions. Dans un cas, il fallait trouver des planques et des passeports pour ceux qui passaient à une situation illégale, dans un autre aider à trouver du travail à ceux qui avaient été congédiés pour fait de grève, faire des démarches auprès des ministres en faveur de ceux qui étaient arrêtés, organiser l'aide aux exilés, etc. Lorsque des signes indiquaient qu'une grève fléchissait, il était nécessaire de prendre des

19 Ibid., pp. 95-98.

20 Ibid., pp. 223-224.

*mesures pour remonter le moral des grévistes, fournir l'aide nécessaire, imprimer et acheminer des tracts. Enfin, il y avait toute une série de questions personnelles, pour lesquelles des ouvriers venaient me voir.*²¹

Finalement Badaïev pouvait dire : « Il n'y avait pas une seule usine, pas un seul atelier, même dans les plus petites entreprises, avec lequel je ne fusse pas connecté d'une manière ou d'une autre. »²²

Les bolcheviks s'implantent dans les syndicats

Dans la Russie tsariste, le mouvement syndical était véritablement très faible. Des syndicats embryonnaires étaient apparus dans les années 1890 sous la forme de « comités du travail » et « comités de grève », ainsi que toute une série de groupes d'entraide. Les comités de grève (souvent appelés « fonds de grève ») étaient véritablement le type principal d'organisation ouvrière après les grèves de 1895-1897. Elles n'étaient pas seulement concernées par l'organisation occasionnelle d'une grève et par l'aide aux grévistes, mais se donnaient pour but de construire une organisation permanente au sein de l'industrie. Plusieurs tentatives furent faites pour créer un corps central susceptible d'unir les organisations ouvrières existantes dans une localité ou une industrie donnée, mais ce but ne fut pas atteint avant la période révolutionnaire de 1905.²³

Même à l'époque de la Révolution de 1905, seule une faible proportion des ouvriers d'industrie russes – environ 7 %, ou 245.555 en chiffres absolus – étaient syndiqués.²⁴ Les syndicats existants étaient minuscules. Sur un total d'environ 600 syndicats, 349 avaient moins de 100 membres chacun ; 108 avaient des effectifs allant de 100 à 300 ; le nombre de syndicats ayant plus de 2.000 membres était de 22.²⁵ Pendant la période de réaction (1908-1909), ils cessèrent tout simplement d'exister. Dans les années suivantes, ils se rétablirent, mais seulement de façon limitée. Les syndicats nationaux n'existaient pas. Les rares syndicats locaux existants avaient des effectifs totaux qui ne dépassaient pas 20.000 — 30.000 membres dans tout le pays.²⁶

Aussi limitées que fussent les opportunités d'activité syndicale, les bolcheviks firent de leur mieux pour les utiliser, et dans l'ensemble, en particulier à Saint-Pétersbourg, ils eurent plus d'influence dans les syndicats que leurs rivaux mencheviks et SR. Le 21 avril 1913 eurent lieu les élections à l'exécutif du syndicat des ouvriers métallurgistes de Saint-Pétersbourg. Dix des 14 membres élus appartenaient à la liste de la *Pravda*, c'est-à-dire étaient des partisans des bolcheviks. Le 22 août 1913, une nouvelle élection eut lieu pour l'exécutif du même syndicat. La réunion à laquelle l'élection fut tenue comptait 3.000 métallos. La liste bolchevique fut adoptée à une énorme majorité, avec seulement 150 votants pour la liste parrainée par les mencheviks.

En juin 1914, Lénine pouvait rapporter que des 18 syndicats existant à Saint-Pétersbourg, les bolcheviks en contrôlaient 14, les mencheviks trois, et dans un syndicat les deux partis avaient un nombre égal de supporters. « A Moscou, sur 13 syndicats, 10 sont partisans de la *Pravda* et trois n'ont pas encore pris position, mais sont proches des partisans de la *Pravda*. Pas un seul syndicat liquidateur ou populiste. »²⁷

21 Ibid., p. 144.

22 Ibid.

23 En Pologne russe et en Lettonie, les tentatives de construction d'organisations permanentes à partir des comités de grève étaient bien plus avancées, et dès 1900, 20 à 40 % de la population travaillante juive était syndiquée. Le Bund, créé en 1897, était largement soutenu par les comités de grève et basait sur eux son activité. (S.p. Turin, *From Peter the Great to Lenin*, London 1935, p. 53.)

24 V. Grinevich, *Профессиональное движение рабочих в России*, St-Pétersbourg 1908, p. 285.

25 Ibid.

26 S.M. Schwarz, *Labor in the Soviet Union*, New York 1952, p. 338.

27 Lénine, *Œuvres*, vol.20, p. 407.

Les assurances sociales

Une institution légale qui, même si ses perspectives étaient limitées, joua un rôle unique dans le mouvement ouvrier de la période était l'organisation de l'assurance-maladie. En fait, elle joua un rôle plus important dans la construction d'un réseau de travailleurs soutenant le bolchevisme que les syndicats.

Le but que les autorités tsaristes espéraient atteindre par l'introduction des assurances sociales était très différent de ce que furent ses conséquences dans la réalité. Pour empêcher les révolutionnaires d'accroître leur influence dans la masse des travailleurs, les autorités décidèrent d'améliorer le sort des ouvriers par une législation du travail dans le domaine des assurances sociales. « Mieux les ouvriers seront protégés matériellement, plus les masses ouvrières (...) seront imperméables et insensibles à la propagande révolutionnaire faite parmi eux. » écrivait S.p. Béletsky, vice-directeur du département de la police.²⁸ Dans une circulaire confidentielle, le ministre de l'intérieur, N.A. Maklakov, argumentait de la façon suivante :

La législation du travail, chez nous, est un phénomène nouveau, sans précédent historique. Par ailleurs notre population ouvrière, livrée à elle-même, est très facilement conquise par les partis révolutionnaires (...) qui exploitent leurs forces aux temps de confusion et de perturbation intérieure. Cependant les ouvriers, ayant fait l'expérience lors des moments troubles, que toute la perturbation retombe, principalement, sur eux, à présent, dans une mesure certaine, se détournent des promesses attrayantes des éléments révolutionnaires.

Ainsi, le moment présent est par conséquent particulièrement opportun pour détourner la population ouvrière de l'activité révolutionnaire, et il convient de l'utiliser en appliquant des mesures pour l'assurance des ouvriers (...)

Mais, d'autre part, ces mêmes mesures créeront des organisations ouvrières fortes, dans les mains desquelles seront concentrées d'énormes sommes d'argent. (...) Il est donc très important de mettre en place ces mesures avec une grande attention sur l'aspect pratique de la chose afin de paralyser dès le début l'influence de la propagande révolutionnaire.²⁹

Le 23 juin 1912, la Douma vota trois lois sur les assurances, accordant des indemnités aux ouvriers en cas d'accident ou de maladie. Ces lois étaient un pas en avant comparées à la loi de 1903 en vigueur, mais elles restaient très insuffisantes. Leur défaut majeur était qu'elles ne s'appliquaient qu'à un nombre limité de salariés. Tous ceux qui étaient employés dans l'industrie domestique ou dans des entreprises comptant moins de 20 travailleurs, tous les ouvriers agricoles ou du bâtiment, tous les ouvriers de Sibérie ou du Turkestan, les invalides, les vieux et les sans-emploi, étaient exclus de l'indemnisation. Seuls 20 % de tous les ouvriers industriels étaient en fait couverts par la loi. Les travailleurs ne se voyaient pas accorder de responsabilité directe dans la direction des affaires de la caisse d'assurance, mais on leur laissait le privilège de désigner des candidats.

Les bolcheviks firent leur affaire d'expliquer les termes exacts de la législation, de telle sorte que les ouvriers puissent en tirer le plus grand bénéfice. Ils se donnèrent également pour but de développer une activité pour étendre son application et augmenter la représentation des salariés dans le système d'assurances. Pendant l'année 1912, des caisses-maladie commencèrent à être constituées dans des usines de Saint-Petersbourg pour organiser le versement d'indemnités aux malades. Ces organisations étaient établies dans les seules usines employant plus de 200 salariés. Les fabriques plus petites étaient regroupées autour d'une caisse médicale unique. En pratique, chaque caisse assurait 700 à 1.000 personnes. Elles étaient financées par les contributions des ouvriers (de 1 à 3 % du salaire) et par un versement de l'employeur égal aux deux tiers de la contribution totale des salariés. Elles étaient administrées par des conseils de direction en partie élus par les travailleurs et en partie désignés par les employeurs. Pour cinq membres élus, quatre étaient désignés. Ainsi les salariés avaient un certain degré d'autonomie, même si les employeurs pouvaient intimider les membres élus par des menaces de

28 M. Korbut, « Страховые законы 1912 года и их проведение в Петербурге », *Красная летопись*, n°1(25), 1928, p. 139.

29 *ibid.*, p. 163.

licenciement, à la suite duquel ils étaient privés de leur appartenance à la caisse. La *Pravda*, le quotidien bolchevik, concentrait ses attaques et ses dénonciations sur les restrictions présentes dans la gestion des caisses-maladie et appelait à un contrôle total des salariés, la suppression des contributions financières des travailleurs, et le transfert de tout le coût sur les employeurs.

Les députés social-démocrates de la Douma engagèrent l'offensive sur la gestion des caisses en décembre 1912. Pour élargir la campagne, le comité bolchevik de Saint-Pétersbourg distribua un tract appelant à une grève de 24 heures en soutien aux députés. Ce fut le mouvement de grève décrit plus haut, qui commença le 14 décembre et se poursuivit pendant une semaine, avec 60.000 participants.

L'autre terrain de l'agitation bolchevique était la participation active à la caisse-maladie, en l'utilisant pour faire de la propagande bien au-delà du cadre étroit de la question des assurances. Comme le déclarait la *Pravda* du 3 novembre 1912 : « Les caisses d'assurances des usines finiront par devenir des cellules ouvrières. Leurs effectifs comporteront des milliers de travailleurs. Elles doivent s'étendre en réseau sur toute la Russie. »³⁰

Après une série d'articles sur les caisses-maladie, la *Pravda* consacra une rubrique régulière aux assurances sous le titre *Assurances ouvrières : questions et réponses*. Les bolcheviks poussaient les ouvriers à appeler à des réunions pour discuter des questions concernant les assurances, et à tenir les députés à la Douma informés de tous les développements intérieurs aux usines. En même temps que l'intérêt pour la campagne des assurances s'étendait, les revendications des bolcheviks se firent plus précises : une caisse centrale municipale, l'administration des caisses entièrement entre les mains des salariés, et le transfert des aides médicales aux caisses.

Lors de la conférence bolchevique de janvier 1912, Lénine proposa une résolution sur le projet de loi gouvernemental, qui indiquait clairement quel type de loi sur les assurances le parti voulait.

*a) elle doit pourvoir aux besoins de l'ouvrier dans tous les cas où il perd sa capacité de travail (mutilation, maladie, vieillesse, invalidité ; en outre, pour les ouvrières, grossesse et maternité ; subventions aux veuves et aux orphelins après la mort du soutien de famille) ou en cas de perte du salaire par suite de chômage ; b) l'assurance doit couvrir toutes les personnes employées à un travail salarié et leurs familles ; c) tous les assurés doivent être indemnisés selon le principe du remboursement du salaire complet et toutes les dépenses d'assurances doivent retomber sur les entrepreneurs et sur l'Etat ; d) toutes les catégories d'assurances doivent être du ressort d'organisations d'assurances uniques établies sur la base territoriale et intégralement administrés par les assurés.*³¹

Il disait que les bolcheviks devaient lutter pour une loi sur les assurances sans oublier un seul instant que le but final était la victoire complète de la révolution :

*La conférence met les ouvriers en garde de la manière la plus résolue contre toutes tentatives visant à rogner et à défigurer complètement l'agitation social-démocrate en la limitant au cadre de ce qui est légalement admissible dans une période où domine la contre-révolution ; la conférence souligne au contraire que l'agitation doit avoir pour objet essentiel d'expliquer aux larges masses du prolétariat cette vérité que sans une nouvelle poussée révolutionnaire, aucune amélioration réelle de la situation de l'ouvrier ne sera possible ; que quiconque veut obtenir une réforme ouvrière véritable doit lutter d'abord pour une nouvelle révolution victorieuse.*³²

Les bolcheviks devaient profiter de toutes les occasions de faire campagne au grand jour sur la question des assurances sociales.

Au cas où le projet de loi de la Douma serait appliqué, en dépit de la protestation du prolétariat conscient, la conférence invite les camarades à mettre à profit les nouvelles formes d'organisation qu'il institue (caisses de maladie des ouvriers) pour mener dans ces

30 S. Milligan, « The Petrograd Bolsheviks and Social Insurance, 1914-17 », *Soviet Studies*, janvier 1969.

31 Lénine, *Œuvres*, vol.17, p. 482.

32 *ibid.*, p. 478.

cellules d'organisation une propagande énergique en faveur des idées social-démocrates et transformer ainsi cette loi elle-même, conçue pour asservir et opprimer encore le prolétariat, en instrument du développement de la conscience de classe, de la consolidation de son organisation, du renforcement de sa lutte pour la liberté politique complète et le socialisme.³³

Pour soutenir la campagne des assurances, les bolcheviks lancèrent en octobre 1913 un hebdomadaire appelé *Voprosi Strakhovania* (problèmes d'assurance), qui fut distribué à 15.000 exemplaires. Lénine écrivait très souvent pour ce journal. Et non seulement Maklakov, le ministre de l'intérieur, ne réussit pas à utiliser les assurances sociales pour stabiliser le régime tsariste, mais de surcroît Lénine les transforma habilement en un moyen de mobiliser des centaines de milliers de travailleurs *contre* ce régime. Un réseau de soutien du bolchevisme fut formé autour des caisses-maladie.

Au début de 1914 eurent lieu à Pétersbourg les élections des délégués des caisses-maladie ouvrières au Conseil des assurances sociales de Russie et au Conseil d'administration des assurances sociales de la capitale. Les ouvriers élurent à la première institution 5 titulaires et 10 suppléants et, à la seconde, 2 titulaires et 4 suppléants. Dans les deux cas, ce furent les listes des partisans de la Pravda qui passèrent intégralement. Aux dernières élections, le président établit qu'on comptait 37 partisans de la Pravda, 7 liquidateurs, 4 populistes et 5 abstentions.³⁴

Le génie de Lénine dans la capacité à saisir l'importance de la question la plus minime, si elle rendait possible la mobilisation d'un grand nombre de travailleurs et leur unité de classe indépendante, fut démontré très clairement dans le travail des bolcheviks sur les caisses-maladie. Il devint particulièrement évident après le déclenchement de la guerre, lorsque le groupe bolchevik de la Douma fut déporté en Sibérie, que le journal quotidien légal fut interdit, et que les institutions d'assurances devinrent le seul canal légal des bolcheviks. Cette question dépasse le cadre du présent volume, mais il est nécessaire de la mentionner pour démontrer l'importance de l'habileté de Lénine dans ce domaine.

Dans son premier numéro, *Voprosi Strakhovania* expliquait le thème central de sa politique de la manière suivante : « L'introduction de *caisses-maladie* ouvre un champ d'activité légal et même obligatoire. »³⁵ Après le déclenchement de la guerre, il publia une déclaration qui critiquait la guerre de façon pratiquement ouverte.

La cherté de la vie est bien connue de tous ; nous le savons tous, nous en avons tous entendu parler. Mais nous n'avons pas entendu parler d'augmentations de salaires pour les travailleurs, ou d'améliorations des conditions de travail qui pourraient alléger le fardeau des prix élevés.³⁶

En mai 1916, le journal publia un article de Lénine intitulé *Chauvinisme allemand et chauvinisme non-allemand*, qui, tout en attaquant ouvertement et férocelement le chauvinisme allemand, concluait qu'il n'y avait pas de différence qualitative entre les chauvinismes prussien et russe : « Le chauvinisme reste le chauvinisme, quelle que soit son étiquette nationale et quelles que soient les phrases pacifistes sous lesquelles il se dissimule. »³⁷

Voprosi Strakhovania fut une arme particulièrement utile pour les bolcheviks pendant la campagne précédant les élections aux Comités de l'Industrie de Guerre mis en place au milieu de 1915. Ces comités étaient destinés à impliquer les ouvriers dans une amélioration de la production. Comme opposants à la guerre, les bolcheviks appelèrent à un boycottage des comités, alors que les mencheviks

33 *ibid.*, pp. 484-485.

34 *ibid.*, vol.20, p. 244.

35 *Вопросы страхования*, 26 octobre 1913 ; Milligan, *op. cit.*

36 *ibid.*, 20 mars 1913 ; *ibid.*

37 *ibid.*, 31 mai 1916 ; Lénine, *Œuvres*, vol.22, p. 200.

soutinrent la participation. *Voprosi Strakhovania* publia ce qui équivalait à une dénonciation ouverte des Comités de l'Industrie de Guerre :

Ce n'est que dans une atmosphère de liberté politique et civile, quand le danger du pouvoir arbitraire a disparu, lorsqu'existe la possibilité d'un syndicat libre du prolétariat de toute la Russie – ce n'est qu'alors que la classe ouvrière peut donner une opinion faisant autorité sur les questions de défense du pays.³⁸

Pendant la guerre, les caisses-maladie attirèrent un mouvement massif, qui allait au-delà des rêves les plus fous de Lénine. En février 1916, 2 millions d'ouvriers étaient membres des caisses.³⁹ L'influence des bolcheviks parmi ces travailleurs était immense. Lors des élections au Conseil des assurances sociales de janvier 1916, sur 70 représentants, 39 votèrent pour la liste de *Voprosi Strakhovania*, c'est-à-dire soutinrent les bolcheviks.⁴⁰

L'*okhrana* était très consciente de la situation, et un rapport d'un de ses agents, en septembre 1916, déclarait : « Les vieux membres du parti ont commencé à constituer les effectifs de l'administration des caisses-maladie – élus par les membres ouvriers – et donc les caisses ont revêtu une incontestable coloration politique. »⁴¹ Il est clair que c'était Lénine, et non Makllov, qui avait raison sur le rôle que devaient jouer ces institutions !

La façon dont les bolcheviks ont traité la question des assurances sociales montre un exemple à tous les révolutionnaires, dont les aspirations à l'émancipation future de l'humanité doivent être accompagnées de tentatives constantes de participation aux luttes les plus insignifiantes, sachant que

... le moindre mouvement du prolétariat, si modeste qu'il soit à son début, quelle que soit l'occasion peu importante qui lui donne naissance, menace-t-il infailliblement de dépasser ses objectifs immédiats et de devenir le destructeur implacable de tout l'ancien régime.

Le mouvement prolétarien a, en raison des particularités fondamentales de cette classe sous le capitalisme, une tendance inflexible à se transformer en lutte âpre pour le tout, pour la victoire complète sur toutes les forces ténébreuses d'exploitation et d'asservissement.⁴²

38 *ibid.*, 31 août 1915 ; Milligan, *op. cit.*

39 *ibid.*, 16 février 1916 ; *ibid.*

40 *ibid.*

41 M.G. Fleer, *Петербургский комитет большевиков в годы войны 1914—1917 г.*, Leningrad 1927, p. 69.

42 Lénine, *Œuvres*, vol.8, p. 428.

Chapitre 19 — La *Pravda*

Le journal légal

Les bolcheviks utilisaient toutes les occasions légales de publier leur littérature. La conférence du parti de janvier 1912, comme nous l'avons dit, avait décidé de publier un quotidien, la *Pravda*. Celle-ci devait remplacer *Zvezda*, un hebdomadaire qui paraissait légalement à Saint-Pétersbourg depuis le 16 décembre 1910. En janvier 1911, elle commença à paraître deux fois par semaine, et à partir de mars, trois fois. Les autorités l'interdisaient de façon répétée. Elles confisquèrent 30 numéros et en mirent à l'amende huit sur un total de 63. *Zvezda*, en organisant des collectes d'argent dans les groupes ouvriers, préparait le terrain de la *Pravda*, dont le premier numéro parut le 22 avril 1912.

La *Pravda* devait elle aussi endurer des persécutions régulières, et dut changer de nom huit fois, devenant tour à tour *Rabotchaïa Pravda* (la Vérité ouvrière), *Sévernaïa Pravda* (la Vérité du Nord), *Pravda Trouda* (la Vérité du travail), *Za Pravda* (Pour la Vérité), *Prolétarskaïa Pravda* (la Vérité prolétarienne), *Pout Pravdi* (la Voie de la Vérité), *Rabotchi* (l'Ouvrier), et *Troudovaïa Pravda* (la Vérité du travail).

Encore et encore, les locaux de la *Pravda* subissaient des descentes de police, les journaux étaient confisqués, les amendes pleuvaient, les rédacteurs étaient arrêtés, et les garçons vendant le journal dans la rue harcelés. Malgré tout, le journal continua à paraître. Du 22 avril 1912 au 8 juillet 1914, 645 numéros furent publiés. Ceci n'était rendu possible que par l'ingéniosité de l'équipe du journal dans l'évitement des poursuites, par le soutien financier des lecteurs, les lacunes de la loi sur la presse, et l'inefficacité de la police.¹

L'utilisation d'un langage codé permettait à la *Pravda* de débattre des questions du jour sans risquer la confiscation automatique. Comme il était interdit de faire mention du Parti Ouvrier Social-Démocrate de Russie, il parlait du « souterrain », du « tout », et du « vieux ». Le programme bolchevik en trois parties pour une république démocratique, la confiscation des domaines fonciers, et la journée de huit heures étaient mentionnés comme les « revendications non abrégées de 1905 », ou « les trois piliers ». Un bolchevik était un « démocrate conséquent » ou un « marxiste conséquent ». Les ouvriers avancés savaient comment le journal devait être lu et compris.

Les règlements sur la presse imposaient l'envoi au censeur des trois premiers exemplaires de chaque numéro. Les rédacteurs de la *Pravda* étaient déterminés à distribuer le journal, que le censeur l'aime ou pas. Alors ils essayaient de gagner le plus de temps possible entre l'envoi des trois exemplaires et l'arrivée plus que fréquente de la police à l'imprimerie, et résolvaient le problème avec ingéniosité. La loi exigeant la remise des exemplaires au censeur ne spécifiait pas le temps que devait prendre le transport. La tâche quotidienne de cette remise était confiée à un employé de l'imprimerie âgé de 70 ans, dont la démarche ralentie par les années garantissait qu'il lui faudrait environ deux heures pour arriver au bureau du censeur. Après avoir apporté les journaux, le vieil ouvrier restait dans le bureau, officiellement pour se reposer, mais en fait pour garder l'œil sur le censeur, qui examinait d'autres journaux en même temps que la *Pravda*. Si, après avoir lu la *Pravda*, l'inspecteur se tournait vers un autre journal, le vieux rentrait à l'imprimerie d'un pas de montagnard. Mais si le censeur téléphonait au Troisième District de la police, compétent pour l'imprimerie de la *Pravda*, le vieux bondissait hors de la pièce, hélait un taxi, et rentrait à toute vitesse. Des veilleurs étaient installés autour de l'imprimerie, attendant son retour, et lorsqu'ils le voyaient tourner le coin de la rue à toute allure, ils savaient immédiatement à quoi s'en tenir. L'alarme était donnée et tout le monde se mettait au travail fiévreusement. Les journaux étaient enlevés et cachés, le bureau de distribution fermé, et les presses arrêtées. Le temps que la police arrive, la plupart des journaux étaient partis, et juste une poignée laissés sur le place pour le « protocole ».²

1 Pour une description très intéressante, cf. W. Bassow, « The pre-revolutionary Pravda and tsarist censorship », *The American Slavic and East European Review*, février 1954.

2 *ibid.*

Des responsables de la rédaction en titre étaient engagés, qui allaient en prison pendant que les véritables éditeurs restaient libres. Il y eut approximativement 40 de ces « directeurs de la publication », qui étaient souvent des illettrés. Dans la première année d'existence de la *Pravda*, ils totalisèrent 47 mois ½ de prison. Sur les 645 numéros publiés, la police essaya sans succès d'en confisquer 155, et 36 numéros valurent des amendes.

De chaque numéro, la moitié était vendue dans les rues par des jeunes garçons, et la moitié dans les usines. Dans les grandes usines de Saint-Pétersbourg, chaque département avait un responsable. Il distribuait le journal, encaissait l'argent, et restait en contact avec les éditeurs. La distribution en dehors de Saint-Pétersbourg était très difficile. Il est vrai que la *Pravda* avait 6.000 abonnés, mais cette distribution n'était pas aussi facile qu'on pourrait le croire. Les journaux devaient être enveloppés dans du calicot pour les protéger, et expédiés d'une demi-douzaine de bureaux de poste différents, qui étaient changés tous les jours pour égarer la police. En plus, les paquets de *Pravda* étaient envoyés en province par des cheminements complexes. Par exemple, des membres ou des sympathisants du parti travaillant aux chemins de fer lançaient des paquets à des points convenus sur le trajet, où d'autres camarades les attendaient. Dans une ville, les journaux étaient envoyés directement au bureau de poste, où un camarade postier les prenait en charge à leur arrivée.

Le tirage de la *Pravda* était impressionnant, surtout si l'on tient compte du statut illégal du parti qui la publiait. Il était de 40.000 à 60.000 exemplaires par jour, le chiffre le plus élevé étant atteint le samedi. C'était un pas de géant depuis les tracts en quatre exemplaires que Lénine écrivait à la main et recopiait soigneusement en caractères d'imprimerie. C'était aussi très différent du premier journal auquel Lénine avait collaboré en 1897, le *Rabotchi Listok* de Saint-Pétersbourg (le *Bulletin ouvrier* de Saint-Pétersbourg), organe de la Ligue de lutte pour l'émancipation de la classe ouvrière. Ce journal eut deux éditions – l'une, hectographiée, en Russie, de 300-400 exemplaires (en janvier 1897), l'autre, imprimée, à Genève (septembre 1897). Un tirage de 40.000-60.000 peut sembler modeste par rapport aux standards européens contemporains, mais sous les conditions répressives du tsarisme c'était un tour de force, et les idées contenues dans le journal trouvaient un écho dans les cœurs de centaines de milliers de travailleurs.³

Malgré tout Lénine était loin d'être satisfait du tirage. Il écrivit en avril 1914, dans un article intitulé *Nos tâches*,

Il faut diffuser le Pout Pravdy trois fois, quatre fois et cinq fois plus qu'en ce moment. Il faut créer un supplément intersyndical, avec la participation des représentants de tous les syndicats et de tous les groupements. Il faut créer des suppléments régionaux (Moscou, Oural, Caucase, Baltique, Ukraine)... Il faut... donner plus de place à l'activité idéologique, politique et d'organisation des ouvriers conscients.

... sous sa forme actuelle, le Pout Pravdy est indispensable pour un ouvrier conscient, et il faut le développer encore, mais il est trop cher, trop difficile, trop volumineux pour l'ouvrier du rang, l'homme de masse, pour ceux qui représentent les millions d'hommes non encore entraînés dans le mouvement...

Il faut créer une Pravda du Soir à un kopek⁴, dont les 200 ou 300.000 exemplaires iraient au cœur des masses prolétarienne et semi-prolétarienne...

Il faut arriver à organiser les lecteurs de Pout Pravdy beaucoup mieux qu'ils ne le sont actuellement, par fabriques, usines, rayons, etc., il faut les faire participer plus activement à la correspondance, à la direction du journal, à sa diffusion. Il faut obtenir que les ouvriers participent systématiquement au travail de la rédaction.⁵

3 Le tirage de la *Pravda* était très instable, changeant au gré des circonstances. Ainsi, en avril et mai 1912, le tirage était de 60.000, alors que pendant l'été il descendit à 20.000. (Lénine, *Œuvres*, vol.36, p. 201)

4 La *Pravda* coûtait 2 kopeks.

5 Lénine, *Œuvres*, vol. 36, pp. 275-276.

Les aspirations de Lénine à un journal au tirage de masse ne devaient être réalisées qu'après la révolution.

Un véritable journal des travailleurs

La *Pravda* n'était pas un journal pour les ouvriers ; c'était un journal *des* ouvriers. Elle était très différente de son homonyme, le bimensuel publié par Trotsky à Vienne (1908-1912), qui était rédigé quasi intégralement par un petit groupe de brillants journalistes (Trotsky, Adolphe Ioffé, David Riazanov et autres). Comme l'écrivait Lénine, « la « revue ouvrière » de Trotsky est une revue de Trotsky *pour* les ouvriers ; car il n'y a trace, dans ses pages, ni d'initiative ouvrière, ni de liaison avec les organisations ouvrières. »⁶ A l'inverse, dans la *Pravda* de Lénine, plus de 11.000 lettres et éléments de correspondance de travailleurs furent publiés en une seule année, soit 35 par jour.

Quelques mois après le début de sa parution, Lénine exposait sa conception d'un journal ouvrier :

En parcourant les comptes rendus sur les collectes ouvrières en relation avec les lettres des ouvriers et des employés de tous les points de la Russie, les lecteurs de la Pravda, la plupart du temps dispersés et séparés par les dures conditions extérieures de la vie russe, se font quelque idée de [la] façon dont les prolétaires de telle ou telle profession, de telle ou telle localité, mènent le combat, s'éveillent à la lutte pour la défense des intérêts de la démocratie ouvrière.

La chronique de la vie ouvrière commence seulement à se développer et à s'affermir dans la Pravda. Il est évident que par la suite, outre les lettres sur les abus en usines, sur le réveil d'une nouvelle couche prolétarienne, sur les collectes au profit de tel ou tel secteur du mouvement ouvrier, des informations parviendront au journal ouvrier sur les opinions et l'état d'esprit des travailleurs, la campagne électorale, l'élection des délégués ouvriers, les lectures des ouvriers, les questions qui les intéressent particulièrement, etc.

Le journal ouvrier est la tribune des ouvriers. Il importe de poser tour à tour, à l'échelle de toute la Russie, les questions relatives à la vie ouvrière en général et à la démocratie ouvrière en particulier.⁷

Lénine pensait que les travailleurs devaient écrire eux-mêmes au sujet de leurs vies.

[il est souhaitable que]... les ouvriers, en dépit de tous les obstacles, se livrent sans cesse à de nouveaux essais pour tenir leur propre statistique des grèves. Deux ou trois ouvriers conscients peuvent rédiger un compte rendu exact de chaque grève, indiquant le moment de son début et de sa fin, le nombre des participants (répartis si possible par sexe et par âge), les causes de la grève et ses résultats. Un exemplaire de ce compte rendu devrait être expédié à la direction de l'union ouvrière correspondante (professionnelle ou autre, ou bien à la rédaction de l'organe professionnel) ; un deuxième exemplaire, à l'organe central de la presse ouvrière ; et un troisième exemplaire, enfin, pour information au député ouvrier à la Douma d'Etat...

Seuls les ouvriers eux-mêmes qui se seront mis au travail, pourront (avec le temps, au prix d'un labeur opiniâtre et d'efforts persévérants) acquérir une meilleure connaissance de leur propre mouvement et lui assurer ainsi des succès plus importants.⁸

Lénine savait écrire des articles courts, très populaires, pour la *Pravda*. Ils étaient toujours factuels, et chaque article centré sur une seule idée, qui était totalement développée. Il pouvait répéter un même thème à de nombreuses reprises, prenant toujours un angle différent, un exemple différent, une

6 *ibid.*, vol.20, p. 344.

7 *ibid.*, vol.18, p. 304.

8 *ibid.*, vol.19, pp. 347-348.

histoire différente. Pour donner un exemple de ce à quoi ressemblaient ses articles, deux exemples sont reproduits ci-après.

RUSSES ET NEGRES

Quel étrange rapprochement, se dira le lecteur, comment peut-on placer côte à côte une race et une nation ?

Le rapprochement est pourtant possible. Les Nègres ont été les derniers à s'affranchir de l'esclavage et plus que les autres ils en portent encore les lourdes séquelles, ceci même dans les pays avancés, car le capitalisme ne peut « comporter » d'autre libération que celle accordée par la loi, laquelle est d'ailleurs restreinte autant qu'il se peut.

L'histoire dit des Russes qu'ils se sont « presque » libérés du joug du *servage* en 1861. C'est à peu près à la même époque, après la guerre civile contre les propriétaires d'esclaves américains, que les Nègres d'Amérique du Nord se sont affranchis de l'esclavage.

L'affranchissement des esclaves américains s'est effectué d'une manière moins « réformiste » que celui des esclaves russes.

C'est pourquoi à présent, un demi-siècle plus tard, les séquelles de l'esclavage sont *beaucoup plus marquées* sur les Russes que sur les Nègres. Et il serait sûrement plus juste de parler non seulement des séquelles mais aussi des institutions... Dans le présent article, nous nous bornerons toutefois à une petite illustration de ce que nous venons de dire : le problème de l'instruction. On sait que l'analphabétisme est une des séquelles de l'esclavage. Dans un pays opprimé par les pachas, les Pourichkévitich, etc., la majorité de la population ne peut être instruite.

En Russie, il y a *73 % d'analphabètes*, sans compter les enfants âgés de moins de neuf ans.

Parmi les Nègres des Etats-Unis d'Amérique, il y avait, en 1900, *44,5 % d'analphabètes*.

Ce pourcentage scandaleusement élevé d'analphabètes est une honte pour un pays civilisé, avancé comme la république d'Amérique du Nord. Et chacun sait de plus que, *dans l'ensemble*, la situation des Nègres d'Amérique est indigne d'un pays civilisé : le capitalisme *ne peut* donner une libération *complète*, ni même une égalité complète.

Il est instructif de savoir que parmi les blancs d'Amérique le pourcentage des analphabètes n'est que de 6 %. Mais si nous divisons l'Amérique en zones anciennement esclavagistes (la « Russie » américaine) et en zones non esclavagistes (la non-Russie américaine) nous obtenons *pour la population blanche* un pourcentage d'analphabètes égal à 11-12 % pour les premières zones et 4 à 6 % pour les secondes !

Il y a donc *deux fois plus* d'analphabètes parmi les blancs dans les ex-zones d'esclavage. Il n'y a pas que les Nègres qui portent les séquelles de l'esclavage !

Honte à l'Amérique pour la situation qu'elle fait aux Nègres !...⁹

LA GRANDE PROPRIETE FONCIERE SEIGNEURIALE ET LA PETITE PROPRIETE PAYSANNE EN RUSSIE

A l'occasion du tout récent anniversaire du 19 février 1861¹⁰, il ne sera pas superflu de rappeler la répartition actuelle des terres dans la Russie d'Europe.

La dernière statistique officielle de la répartition des terres dans la Russie d'Europe a été publiée par le ministère de l'Intérieur et concerne l'année 1905.

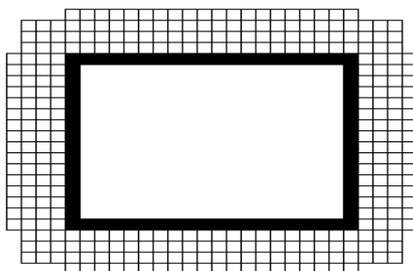
9 *ibid.*, vol.18, pp. 565-566.

10 L'anniversaire de l'abolition du servage en Russie.

Cette statistique établit qu'il y avait alors près de 30.000 (en chiffre rond) grands propriétaires fonciers détenant chacun plus de 500 déciatines de terre ; la terre en leur possession se chiffrait par 70.000.000 de déciatines environ.

10.000.000 environ de foyers de paysans pauvres possèdent à eux tous une *même quantité* de terre.

En moyenne, il y a donc pour un grand propriétaire foncier environ 330 familles de paysans pauvres, et chaque famille paysanne possède plus de 7 (*sept*) déciatines, tandis que chaque grand propriétaire possède près de 2.300 (*deux mille trois cents*) déciatines.



C'est pour illustrer cette situation que le dessin ci-dessus a été établi.

Le grand rectangle blanc du milieu représente le domaine d'un grand propriétaire foncier. Les petits carrés, tout autour, ce sont les petits terrains des paysans.

Il y a 324 petits carrés, et la surface du triangle blanc égale 320 petits carrés.¹¹

Quelle démonstration merveilleusement simple d'une analyse marxiste compliquée, sans vulgarisation, et pleine d'intérêt !

Il est bien plus difficile d'écrire en termes marxistes pour les masses que d'écrire pour les cadres du parti. Pour ces derniers, l'argumentation peut être développée de façon analytique. Pour les premiers, elle doit être basée sur l'expérience propre de l'ouvrier, sans utiliser d'arguments qui demandent une connaissance du marxisme. Lénine excellait dans l'écriture pour les deux catégories de public. Son style était simple et direct. C'était tout simplement un homme essayant de convaincre. Il était indifférent à la forme littéraire. Sa manière d'écrire est ordinaire, incisive, et répétitive. C'est ce style strict et direct qui montre la sincérité et la profondeur de sa pensée. Son écriture est sans fioritures et sans ambiguïtés, sans faux-fuyants ou réserves.

Lénine admirait [G.N. Tchernichevsky](#), qu'il considérait comme le plus grand des révolutionnaires russes. La similitude entre les deux hommes, y compris leur style, était frappante. Tchernichevsky, au début de son *Que faire ?*, s'adresse au lecteur de la manière suivante : « Je n'ai pas l'ombre d'un talent artistique. Je maîtrise même mal la langue. Mais malgré tout ce n'est rien : lis, mon bon public ! Tu ne liras pas sans profit. La vérité est une bonne chose ; elle compense les insuffisances de l'écrivain qui la sert. » C'était exactement l'attitude de Lénine. Il détestait les poseurs, les faiseurs de phrases, et les stylistes élégants qui érigeaient une barrière entre leur écriture et la réalité qu'ils étaient censés dépeindre. On chercherait en vain chez Lénine, comme chez Tchernichevsky, la moindre touche d'exercice stylistique.

En 1919, pour justifier un projet de programme écrit sans recherche, Lénine disait ceci :

Un programme composé de parties disparates manque naturellement d'élégance (ce qui n'est pas très grave en somme), mais tout autre programme serait simplement erroné. Pendant très longtemps encore, nous n'échapperons pas à cette disparité, à cette construction faite de pièces hétéroclites, si fâcheux, si disgracieux que ce soit.¹²

11 *ibid.*, pp. 610-611.

12 Lénine, « [Rapport sur le programme du parti](#) », Œuvres, vol.29, p. 165.

Il ne tolérait pas les fleurs de rhétorique qui aboutissaient à éviter de regarder la réalité en face. Il expliquait simplement des problèmes très compliqués, et ne prenait pas son public de haut, mais au contraire lui manifestait un grand respect.

Un écrivain populaire amène le lecteur à une idée profonde, à un enseignement profond, à partir des faits les plus simples et universellement connus ; il indique, à l'aide de raisonnements peu compliqués ou d'exemples bien choisis, les principales conclusions à tirer de ces faits et pousse le lecteur intelligent à se poser toujours davantage de questions. L'écrivain populaire ne suppose pas un lecteur qui ne pense pas, qui ne veut pas ou ne sait pas penser ; au contraire, il attribue à tout lecteur peu cultivé une intention sérieuse de faire travailler son cerveau et l'aide à faire ce travail sérieux et difficile, le conduit, en l'aidant à faire ses premiers pas et en lui apprenant à se pousser en avant tout seul. Un écrivain vulgaire suppose un lecteur qui ne pense pas et qui n'est [pas] capable de penser, il ne lui suggère pas les premiers rudiments d'une science véritable ; au contraire, il lui sert « toutes prêtes », sous une forme simplifiée jusqu'à l'absurde, saupoudrées de facéties et mots pour rire, toutes les conclusions d'un certain enseignement, de sorte que le lecteur n'a pas à mâcher, mais seulement à avaler cette bouillie.¹³

Lénine était un grand enseignant, qui ne descendait pas vers ses élèves des sommets de l'Olympe mais s'élevait avec eux vers de nouvelles hauteurs. Il conduisait les travailleurs, et ceux-ci le conduisaient. Avec eux, il s'efforçait de trouver des moyens de surmonter les difficultés, et ceux qui l'écoutaient ont dû sentir que le dirigeant pensait à haute voix pour eux et avec eux. Ses discours ne se concluaient habituellement pas par des effets de rhétorique, mais par des phrases très simples. « Si nous comprenons ceci, si nous agissons ainsi, alors nous vaincrons sûrement, » ou : « Il faut s'efforcer à cela, non pas en paroles, mais en actes, », ou, encore plus simplement : « C'est tout ce que j'avais à vous dire. »

Beaucoup de ceux qui rencontraient Lénine pour la première fois étaient déçus. Ils s'attendaient à voir quelqu'un mesurant trois mètres, et voyaient un homme tout petit. Mais après l'avoir écouté, c'est eux qui avaient l'impression de mesurer trois mètres.

Le style simple et sans prétention de Lénine est à son zénith dans ses nombreux articles de la *Pravda*. Ils donnaient au lecteur une plus grande confiance dans sa capacité à saisir des questions, à comprendre le monde et à le changer. En même temps, ils n'estompaient pas la ligne qui séparait le bolchevisme des autres groupes, en particulier des mencheviks. Ils donnaient une orientation politique claire. En cela également, la *Pravda* de Lénine était complètement différente du journal de Trotsky du même nom. La *Pravda* de Trotsky « prétendait s'adresser ... aux « simples ouvriers » plutôt qu'aux hommes de parti politiquement formés, elle disait vouloir « servir et non diriger » ses lecteurs. »¹⁴

Le commentaire d'Isaac Deutscher est le suivant :

Le langage simple de la Pravda, ses exhortations à l'unité du parti lui valurent une certaine popularité, mais ne lui assurèrent pas une influence politique durable. Ceux qui défendent une fraction ou un groupe sont généralement amenés à avoir recours à une argumentation plus ou moins complexe, destinée aux cadres moyens et supérieurs du mouvement plutôt qu'aux militants de base. Ceux qui disent au contraire qu'un parti doit surmonter ses divergences internes et resserrer les rangs défendent, comme c'était le cas de Trotsky, une cause plus facilement explicable et plus sûre de toucher. Mais la plupart du temps, leur succès n'est que superficiel. Leurs opposants, parce qu'ils ont su gagner les cadres du parti par leur argumentation plus complexe, ont de grandes chances de finir par gagner aussi la masse des militants ; car les cadres adaptent, simplifient l'argumentation qu'ils peuvent alors répandre à la base. Les appels de Trotsky à l'union de tous les socialistes furent, sur le moment, applaudis par beaucoup... Mais ceux-là même qui l'applaudissaient aujourd'hui risquaient de l'abandonner par la suite pour suivre l'une ou l'autre fraction, et le champion de l'unité se retrouverait solitaire. Quoi qu'il en soit, il y avait dans l'attitude de Trotsky,

13 *ibid.*, vol.5, pp. 316-317.

14 *Pravda* de Vienne, n° 1, in I. Deutscher, *Le prophète armé*, vol. 1, op cit, p. 344.

dans sa prétention au « langage simple », dans sa promesse de « servir et non diriger », beaucoup plus qu'un soupçon de démagogie. Car enfin, un chef politique, encore plus un chef révolutionnaire, c'est en « dirigeant » ceux qui l'écoutent qu'il les « sert » encore le mieux.¹⁵

Les articles de Lénine dans la *Pravda* étaient destinés non seulement aux militants de base, mais aussi aux cadres.

Jamais, en aucun cas, cette grande école ne pourrait oublier la nécessité d'enseigner l'alphabet, les éléments des sciences et d'apprendre à penser par soi-même. Mais si l'on se mettait en tête d'écarter les questions de l'enseignement supérieur en invoquant l'alphabet, si l'on se mettait à opposer les résultats instables, « limités » et problématiques de l'enseignement supérieur (accessible à un nombre de personnes beaucoup moins grand que l'enseignement primaire) aux résultats solides, larges, profonds et stables obtenus par l'école primaire, on ferait preuve d'une invraisemblable myopie. On pourrait même contribuer ainsi à dénaturer complètement la grande école, car l'ignorance des questions traitées par l'enseignement supérieur ne ferait que permettre aux charlatans, aux démagogues et aux réactionnaires de tromper plus facilement les personnes qui n'auraient reçu qu'un enseignement élémentaire.¹⁶

Lénine dirigeait pratiquement la *Pravda*. La ligne éditoriale essentielle était décisivement modelée par ses soins. Chaque jour, il envoyait au journal des articles, des critiques des articles des autres, des propositions, des corrections, etc. Pour mieux diriger le journal, en juin 1912, il déménagea de Paris à Cracovie, en Autriche (Galice polonaise), qui n'était qu'à 24 heures par train express de Saint-Pétersbourg.

En même temps que la *Pravda*, Lénine utilisait d'autres journaux pour servir les cadres. Par exemple, il y avait *Prosvéchtchénié* (la Lumière), un journal socio-politique et littéraire publié à Saint-Pétersbourg de décembre 1911 à juin 1914. Lénine était son principal collaborateur, et sa section artistique et littéraire était dirigée par Maxime Gorky. Le tirage pouvait atteindre 5.000 exemplaires.

Le parti avait aussi une revue théorique destinée aux cadres du parti, le *Sotsial-Démokrat*. Cette dernière était illégale, et pouvait donc traiter de certaines questions plus ouvertement que la presse légale. Cinquante-huit numéros furent publiés entre février 1908 et janvier 1917, avec cinq suppléments. Plus de 80 articles et chroniques écrits par Lénine furent publiés par cette revue. En 1912-1913, le *Sotsial-Démokrat* paraissait seulement avec de longs intervalles, avec un total de six numéros seulement pour les deux années. Lénine avait de grandes difficultés à introduire le *Sotsial-Démokrat* en Russie. Dans une lettre de 1913, il disait : « Il est presque impossible d'organiser un transport convenable en Russie. L'expérience de 1910 et 1911 montre que des pouds¹⁷ de littérature qui a été introduite traînent dans des entrepôts, et il n'y a pas d'adresses, pas de lieu de réunion pour leur distribution. »¹⁸ Ce n'était pas surprenant, la personne responsable de la littérature acheminée en Russie jusqu'en 1912 étant Brendinsky, un agent de l'*okhrana*.

Cela dit, l'*okhrana* commit l'erreur de sous-estimer l'importance de la presse bolchevique publiée à l'étranger. En juin 1914, le rapport d'un de ses agents déclarait :

Malgré l'énergie et les ressources dépensées pour son transport, elle n'a pas apporté de résultats positifs : dirigée entièrement par des théoriciens émigrés et arrivant en Russie avec un retard considérable, cette littérature a perdu tout intérêt d'actualité, n'est pas compréhensible pour les classes inférieures à moitié illettrées et n'a aucune efficacité pour influencer sur l'humeur sociale.¹⁹

15 *ibid.*, pp. 344-345.

16 Lénine, *Œuvres*, vol.8, p. 458.

17 1 poud = 16,38 kilos.

18 *Пролетарская революция*, n° 2 (14), 1923, p. 45.

Au contraire, le *Sotsial-Démokrat*, comme *Proletari* avant lui, joua un rôle clé dans la direction des cadres du parti bolchevik. Les journaux fournissaient le canal principal par lequel les idées de Lénine et de la poignée d'émigrés qui l'entouraient atteignaient leurs proches collaborateurs en Russie.

Les bolcheviks avaient aussi une maison d'édition, « Priboï », qui publiait des livres et des brochures. L'une des publications les plus populaires fut un agenda de poche, le *Sputnik de l'ouvrier 1914*. Il contenait des informations essentielles sur la législation du travail en Russie, le mouvement ouvrier russe et international, les partis politiques, les associations et les syndicats, la presse, etc. Le *Sputnik de l'ouvrier 1914* fut saisi par la police, mais il avait déjà été épuisé en une journée, avant que la police ne parvienne à s'en emparer. Lorsque Lénine en reçut un exemplaire, il écrivit à Inessa Armand : « Nous avons reçu l'exemplaire du *Sputnik de l'ouvrier*. 5.000 exemplaires ont déjà été vendus !! Hourrah ! »²⁰ Une deuxième édition parut en février 1914, avec des omissions et des changements dus à la censure ; en tout, 20.000 exemplaires furent vendus.

Lénine insistait sur le fait que toutes les publications politiques devaient être complètement subordonnées aux institutions du parti :

En opposition aux mœurs bourgeoises, en opposition à la presse bourgeoise patronale et mercantile, en opposition à l'arrivisme littéraire et à l'individualisme bourgeois, à l' « anarchisme de grand seigneur » et à la chasse au profit, le prolétariat socialiste doit préconiser le principe d'une littérature de parti, le développer et l'appliquer sous une forme aussi pleine et entière que possible.

En quoi consiste donc ce principe ? Non seulement aux yeux du prolétariat socialiste, la littérature ne doit pas constituer une source d'enrichissement pour des personnes ou des groupements ; mais d'une façon plus générale encore elle ne saurait être une affaire individuelle, indépendante de la cause générale du prolétariat. A bas les littérateurs sans-parti ! A bas les surhommes de la littérature ! La littérature doit devenir un élément de la cause générale du prolétariat, « une roue et petite vis » dans le grand mécanisme social-démocrate, un et indivisible, mis en mouvement par toute l'avant-garde consciente de la classe ouvrière. La littérature doit devenir partie intégrante du travail organisé, méthodique et unifié du parti social-démocrate.

(...) Les maisons d'édition et les dépôts, les magasins et les salles de lecture, les bibliothèques et les diverses librairies doivent devenir des entreprises du parti soumises à son contrôle.

(...) Nous voulons créer et nous créerons une presse libre, libre non seulement au sens policier du mot, mais libre aussi du capital, libre de l'arrivisme ; et, ce qui est plus encore, libre de l'individualisme anarchique bourgeois.²¹

Près d'un an plus tard, Lénine ajoutait les remarques suivantes, au sujet des rapports entre les social-démocrates et la presse bourgeoise.

Est-il permis à un social-démocrate de collaborer aux journaux bourgeois ?

Non. Les considérations théoriques et les convenances politiques, ainsi que la pratique de la social-démocratie européenne l'interdisent.

(...) Avons-nous le droit de nous écarter de ces règles chez nous, en Russie ?

On nous objectera qu'une exception à la règle est toujours possible. C'est indiscutable. On ne peut pas condamner un député qui s'adresse à un journal quelconque. Parfois, il est

19 *ibid.*, p. 455.

20 Lénine, *Œuvres*, vol.35, p. 126.

21 Lénine, « [L'organisation du parti et la littérature de parti](#) », *Œuvres*, vol.10, pp. 38, 39, 40..

*difficile de condamner un social-démocrate qui, pour gagner sa vie, travaille dans une rubrique secondaire d'un journal bourgeois. On peut justifier un démenti publié d'urgence dans un journal bourgeois et relatif à des faits bien déterminés, etc.*²²

La Pravda comme organisateur

Le journal agissait en tant qu'organisateur collectif, non seulement parce que des milliers de travailleurs le lisaient, écrivaient pour lui, et le vendaient, mais aussi parce qu'il encourageait la formation de groupes de travailleurs faisant des collectes pour lui. Aussi bien le quotidien bolchevik que le *Loutch*, le quotidien menchevik, publiaient des comptes rendus réguliers de collectes et de donations. Dans la *Pravda* du 12 juin 1912, Lénine écrivait :

*Du point de vue de l'initiative, de l'énergie des ouvriers eux-mêmes, 100 roubles recueillis, disons, par 30 groupes d'ouvriers, sont infiniment plus importants que 1.000 roubles collectés par des dizaines de « sympathisants ». Un journal fondé avec les sous réunis par de petits cercles ouvriers dans les usines et dans les fabriques a une base bien plus solide, plus durable, plus sérieuse (sous l'angle financier et – chose primordiale — du point de vue du développement de la démocratie ouvrière) qu'un journal créé avec des dizaines et des centaines de roubles versés par des intellectuels sympathisants.*²³

Quelques jours plus tard, il ajoutait :

Il faut que chaque ouvrier, à chaque paie, verse un kopeck pour le journal ouvrier. Cela doit devenir une habitude. Que les abonnements continuent comme avant, que ceux qui peuvent verser davantage continuent à le faire. L'essentiel est de prendre et de propager l'habitude de verser « un kopeck pour le journal ouvrier ».

*Ce qui fera l'importance de ces collectes, c'est leur régularité à chaque paie, sans interruptions, et c'est la participation d'un nombre toujours plus élevé d'ouvriers à ces collectes permanentes. Les comptes rendus dans la presse pourraient être simples : « tant de kopecks », signifierait que tant d'ouvriers de l'usine citée ont effectué des versements pour le journal ouvrier ; ensuite, au cas où il y aurait des versements plus importants, on pourrait ajouter : « de plus, tant d'ouvriers ont versé telle somme ».*²⁴

En 1912, la *Pravda* reçut des contributions de 620 groupes de travailleurs, pendant que les mencheviks recevaient les donations de 89 groupes. Pendant l'année 1913, la *Pravda* reçut 2.181 contributions de groupes d'ouvriers et les mencheviks 661. Ainsi, les pravadistes organisaient 77 % des groupes ouvriers en Russie en 1913, et 81 % en 1914.²⁵ La formation des groupes pour collecter de l'argent pour la *Pravda* compensait le manque d'un parti légal. Et Lénine concluait tout à fait correctement : « ... les 4/5 des ouvriers ont fait *leurs* les décisions pravadistes, ont approuvé le pravadisme, se sont unis *réellement* autour du pravadisme. »²⁶

Le nombre total des groupes ouvriers faisant des donations à la *Pravda* d'avril 1912 au 13 mai 1914 était de 5.674 (bien sûr certains groupes faisaient plusieurs collectes, mais il n'existe pas de données séparées pour celles-ci, de telle sorte que le véritable nombre de groupes autour du journal était considérablement plus réduit). La donation moyenne des groupes ouvriers dans la période allant du 1^{er} janvier au 13 mai 1914 était de 6,59 roubles, ou le salaire hebdomadaire moyen d'un ouvrier de Saint-Pétersbourg.

22 *ibid.*, vol.11, p. 267.

23 Lénine, *Œuvres*, vol.18, p. 188.

24 *ibid.*, pp. 201-202.

25 *ibid.*, vol.20, p. 383.

26 *ibid.*, p. 336.

La *Pravda* était presque complètement dépendante du soutien financier des ouvriers. Des donations au journal entre le 1^{er} janvier et le 13 mai 1914, 87 % venaient de collectes d'ouvriers, et 13 % de non-ouvriers (pour le journal menchevik, 44 % venaient d'ouvriers, et 56 % de non-ouvriers).²⁷

Lénine écrivit dans la *Troudovaïa Pravda* du 14 juin 1914 :

*Le nombre de 5.674 groupes ouvriers rassemblés par les pravdistes en moins de deux ans et demi est assez considérable, si l'on songe aux dures conditions qui règnent en Russie. Mais ce n'est qu'un début. Ce n'est pas de milliers, mais de dizaines de milliers de groupes ouvriers que nous avons besoin. Il faut décupler le travail.*²⁸

Malheureusement, la guerre éclata quelques semaines plus tard, et la *Pravda* ne parvint jamais à atteindre les objectifs fixés par Lénine.

27 *ibid.*, p. 386.

28 *ibid.*, p. 388.

Chapitre 20 — Le parti bolchevik devient un parti de masse

Les social-démocrates de la génération de [Plékhanov](#) auraient pu se compter en unités, puis en dizaines. La seconde génération, à laquelle appartenait Lénine (il était de 14 ans plus jeune que Plékhanov), entra en politique au début des années 90, époque à laquelle elle se comptait par centaines. La troisième génération, composée de gens d'environ dix ans de moins que Lénine ([Trotsky](#), [Zinoviev](#), [Kaménev](#), [Staline](#), etc.), qui avaient rejoint la social-démocratie vers le tournant du siècle, se comptait par milliers.

En décembre 1903, le POSDR n'avait à Saint-Pétersbourg que 360 membres (bolcheviks et mencheviks). Pendant l'hiver de 1904, les effectifs déclinèrent considérablement,¹ et au début de 1905 ils étaient inférieurs à 300. Le déclenchement de la Révolution de 1905 donna un élan à la croissance du parti. Ainsi dans un rapport au III^e Congrès de 1905, le comité de Saint-Pétersbourg revendiquait des effectifs bolcheviks totaux de 737 adhérents.² L'*Iskra* menchevique prétendait en avril 1905 que les mencheviks avaient entre 1.200 et 1.300 membres à Saint-Pétersbourg.³ Ainsi les effectifs totaux du parti à Saint-Pétersbourg au milieu de 1905 avoisinaient les 2.000. En janvier 1907, les bolcheviks avaient 2.105 adhérents et les mencheviks 2.156 – un total de 4.261.⁴ A Moscou, les chiffres concernant le Parti Social-Démocrate bondirent de 300 en novembre 1904 à 8.000 en septembre 1905 – multipliés par 25 en moins d'un an.⁵

Une croissance comparable des effectifs eut lieu dans tout le pays. Sur la foi de rapports présentés au II^e Congrès (1903), le nombre des adhérents du parti ne dépassait pas quelques milliers – sans compter le Bund.⁶ Mais à l'époque du IV^e Congrès, on estimait que les chiffres atteignaient 13.000 pour les bolcheviks et 18.000 pour les mencheviks.⁷ En 1907, les effectifs totaux se montaient à 150.000 : bolcheviks : 46.143, mencheviks : 38.174, Bund : 25.468, parti polonais : 25.645, et parti letton : 13.000.⁸

Le parti était devenu une organisation fondamentalement ouvrière, avec vraiment peu d'intellectuels : « ... [les] jeunes ouvriers russes (...) représentent aujourd'hui, en Russie, les neuf dixièmes des marxistes organisés », écrivait Lénine en mai 1914.⁹ Sur les intellectuels, il écrivait en 1912,

... la masse des représentants « cultivés » et « intelligents » de ce qu'on appelle la société (...) ne jouent pas au renégat avec une chance aussi forcenée et ne deviennent pas millionnaires, mais les neuf dixièmes, si ce n'est les quatre-vingt-dix-neuf centièmes, jouent justement ce jeu, à commencer par les étudiants radicaux, pour finir par les titulaires de « places lucratives » dans telle ou telle administration ou affaire.¹⁰

1 Lane, op. cit., p. 72.

2 [3-й съезд РСДРП : Протоколы](#), Moscou 1959, p. 547.

3 *Искра*, n° 97, avril 1905 ; Lane, op. cit., p. 74.

4 Lénine, *Œuvres*, vol.12, p. 403.

5 Pokrovsky, *Brief History of Russia*, op. cit., p. 155.

6 [2-й съезд РСДРП](#), op. cit., pp. 514-685.

7 Lénine, *Œuvres*, vol.11, p. 271.

8 M. Liadov, « Лондонский съезд РСДРП в цифрах », *Итоги Лондонского съезда*, Saint-Pétersbourg 1907, p. 84.

9 Lénine, *Œuvres*, vol.20, p. 345.

A la fin de mars 1913, Lénine écrivait à L.B. Kaménev : « Tous les « intellectuels » sont chez les liquidateurs. Les masses ouvrières chez nous (...), mais les ouvriers ont un mal fou à former *leurs propres* intellectuels. C'est lent et pénible. »¹¹ Et le 20 décembre 1913, dans une lettre à [V.S. Voitinsky](#), il écrivait : « ... les intellectuels se sont retirés (c'est ce qu'ils avaient de mieux à faire ces p...) et les ouvriers *eux-mêmes* se sont dressés contre les liquidateurs. »¹²

Badaïev, décrivant le travail du comité du parti de Saint-Pétersbourg, se réfère encore et encore au manque d'intellectuels dans le parti. « Les tracts sont d'une grande importance, c'est pourquoi le Comité de Parti a consacré toutes ses forces pour avoir les moyens techniques d'imprimer des tracts. On est obligé de rédiger les tracts soi-même. Le comité est constitué entièrement d'ouvriers, il est difficile de trouver des intellectuels pour corriger un tract écrit par des ouvriers. »¹³ S.V. Malichev, secrétaire de la Pravda en 1914, jusqu'à son arrestation, mettait l'accent sur la difficulté qu'il y avait à

*... savoir comment organiser et gérer un journal ouvrier. Nous n'avions pas eu l'occasion d'aller à l'école. Nous étions tous des bolcheviks à demi illettrés – nous remettions l'étude aux périodes où nous étions emprisonnés, comme nous l'étions presque toujours. Là, jour après jour, nous copions des déclinaisons, des verbes, des propositions subordonnées et des participes. Quand nous étions libérés de prison, nous nous asseyions à un bureau de secrétaire ou de responsable de la publication aux ordres du parti.*¹⁴

La composition de classe du parti bolchevik correspondait à son programme de classe. En dehors du parti, des scissions, des combinaisons et de nouvelles scissions était à l'ordre du jour. Mais les bolcheviks, qui plongeaient leurs racines profondément dans les masses, ne souffrirent pas de scissions, ni même d'exclusions individuelles, dans les années 1912-1914. C'est la puissance des masses qui soudait le parti bolchevik.

Les groupes qui n'ont pas de racines dans les masses sont portés à vaciller dans la pratique. Lénine observait :

*A la place d'une ligne ferme et claire, qui séduirait les ouvriers et que sanctionnerait l'expérience de la vie, on voit régner dans ces groupuscules une diplomatie de coterie. L'absence de liaison avec les masses, l'absence de racines historiques dans les courants de masse de la social-démocratie russe (...), l'absence d'une ligne conséquente, homogène, claire, définie de bout en bout et vérifiée par une expérience de nombreuses années, c'est-à-dire l'absence de réponses aux questions de tactique, d'organisation, de programme : tel est le terrain sur lequel se développe la diplomatie de coterie, tels sont ses symptômes.*¹⁵

Il disait la même chose ailleurs : « ... en politique, d'une façon générale, et dans le mouvement ouvrier en particulier, on ne peut prendre au sérieux que les courants ayant une influence de masse »¹⁶; « une politique sans les masses est une politique aventurière ».¹⁷

Alors que la Révolution de 1905 avait considérablement renforcé la croissance du parti, pendant la période de réaction il fut proche de la désintégration. Il n'y a pas pour la période de chiffres auxquels on puisse se fier, mais en 1910 les effectifs globaux n'étaient probablement pas supérieurs à ce qu'ils étaient avant la Révolution de 1905. Malgré tout, comme la période séparant la fin de la première

10 *ibid.*, vol.18, p. 277.

11 *ibid.*, vol.35, p. 84.

12 *ibid.*, vol.43, p. 371.

13 Badaïev, *op. cit.*, p. 187.

14 S.V. Malichev, in *Молодая Гвардия*, n° 2-3, 1925, pp. 138-9.

15 Lénine, *Œuvres*, vol.20, pp. 499-500.

16 *ibid.*, p. 492.

17 *ibid.*, p. 374.

révolution et la montée d'une nouvelle lutte révolutionnaire fut relativement courte – quatre ou cinq années – beaucoup des ouvriers qui avaient quitté le parti pendant la période de réaction y revinrent par la suite.

Les bolcheviks récoltaient désormais les fruits de leur labeur dans la clandestinité. Ceux qui, peu nombreux, avaient tenu, recrutaient maintenant par milliers. En fait, l'histoire montre qu'il est plus facile de passer de mille à dix mille membres que de dizaines, comme au début des années 1890, à un millier. Lénine et ses collaborateurs eurent la possibilité de pénétrer dans les masses et de faire usage des opportunités légales, sans sacrifier un seul instant leur intransigeance politique et leurs principes révolutionnaires sans compromis.

L' « instabilité » et la stabilité du bolchevisme

L'histoire du bolchevisme fournit des indices d'instabilité et de discontinuité – conséquences largement inévitables des conditions illégales dans lesquelles le parti fonctionnait.

Un militant bolchevik vétérans estimait que, du fait de l'intervention de la police, la durée de vie moyenne d'un groupe social-démocrate au début du siècle était de seulement trois mois.¹⁸ En 1903, un rapport venant de Tver, une petite ville sur la ligne ferroviaire reliant Moscou à Saint-Pétersbourg, et un centre important de la social-démocratie russe, faisait état d'un renouvellement important dans les rangs des cercles ouvriers : « un grande partie d'entre eux venaient régulièrement, certains, après être venus deux ou trois fois, désertaient le cercle. »¹⁹ De même, Lénine écrivait en novembre 1908 : « ... la majorité des militants révolutionnaires de la première période de notre révolution [1905 – 7C] n'a pas eu sans doute en moyenne plus de quelques mois de vie militante. »²⁰

Les couches supérieures de l'appareil dirigeant du parti n'étaient pas beaucoup plus stables. Les membres du comité central et ses agents étaient, en fait, encore plus exposés à la persécution policière. Très peu d'entre eux restaient longtemps en liberté après leur retour de l'étranger. Des bolcheviks du premier rang, Doubrovinsky, [Goldenberg](#), [Tomsky](#), Breslav, Chvartsman, [Sérébriakov](#), [Zaloutsky](#), [Staline](#) et [Sverdlov](#) furent tous arrêtés dans les trois mois de leur retour en Russie. [Ordjonikidzé](#), [Inès Armand](#), Golochtchékine, [Kaménev](#), [Piatnitsky](#) et Spandarian furent arrêtés dans l'année. Seuls quatre échappèrent complètement à l'arrestation : Biélostotsky, Zévine, Malinovsky et Iskraïannistov, ces deux derniers étant des agents de la police. Seulement 15 restèrent en liberté en Russie pendant un an ou plus : [Rykov](#), Kostrov, Biélostotsky, Zévine, Golochtchékine, Spandarian²¹, Lobova, Chvartsman, Rozmirovitch, et les six députés à la Douma. Cet état de choses n'est pas surprenant : comme nous l'avons remarqué, il n'y eut pas une seule conférence bolchevique à laquelle fût présent au moins un agent de la police !²²

Les comités du parti étaient très instables. Cela prit des années pour constituer un bureau russe du comité central – ce qui fut finalement réalisé en 1912.²³ Il n'y eut pas de comité de Saint-Pétersbourg avant novembre 1912.²⁴ Un comité avait été formé à Moscou en été 1912, mais s'était désintégré au printemps 1913.²⁵ Au printemps de 1914, Kroupskaïa se plaignait d'un effondrement virtuel de l'organisation du parti.²⁶ En juillet 1914, trois membres du comité du parti de Saint-Pétersbourg étaient

18 O. Piatnitsky, *Искровский период в Москве*, Moscou-Leningrad 1928, p. 60.

19 N. Angarsky, ed., *Доклады Соц.-Демократических Комитетов второму Съезду РСДРП*, Moscou-Leningrad 1930, p. 616.

20 Lénine, *Œuvres*, vol.15, p. 311.

21 Comme son temps de liberté a été exactement d'un an, je l'ai mis dans les deux listes.

22 Longley, op. cit.

23 *История Коммунистической партии Советского Союза*, Moscou 1966, vol.2, p. 338.

24 *ibid.*, pp. 384-5.

25 *Пролетарская революция*, n° 2 (14), 1923, p. 452.

des agents de la police.²⁷ Entre janvier et juillet 1914, le comité fut réduit par des arrestations à cinq reprises. Comme nous l'avons vu, les comités du parti n'étaient pas homogènes ; ils vacillaient fréquemment et étaient très souvent en conflit avec Lénine.

Des changements majeurs intervinrent dans la direction du parti. Dans les années 1896-1900, les alliés de Lénine étaient [Martov](#) et [Potressov](#). Entre 1900 et 1903, [Plékhanov](#), [Axelrod](#) et [Zassoulitch](#) étaient à la direction. Pendant la scission de 1903-1904, Lénine resta seul. En 1904, il fut rejoint à la direction par [Bogdanov](#), [Lounatcharsky](#) et [Krassine](#). Puis ce trio rompit avec Lénine et quitta finalement le parti (Krassine en 1907 et les autres en 1909). La direction fut alors constituée de Lénine, [Zinoviev](#) et [Kaménev](#). Pendant les événements de 1917, ces deux-là s'opposèrent à l'insurrection d'Octobre et rompirent avec Lénine.

Pourquoi y avait-il un renouvellement aussi rapide de la direction ? Le processus même de sélection de cadres dirigeants du parti comporte des dangers. Les gens qui arrivent au sommet sont naturellement enclins à adapter leurs méthodes de travail, leur pensée et leur comportement aux besoins spécifiques et immédiats du moment. Le mouvement révolutionnaire russe connut de nombreux changements de cap résultant de changements dans la lutte des classes. Un dirigeant qui s'adaptait aux besoins immédiats d'une période se trouvait en décalage au tournant suivant. Par exemple, Bogdanov, Lounatcharsky et Krassine convenaient à la période de montée de la tourmente révolutionnaire de 1905. Mais ils ne purent s'adapter à la réaction et à la marche ralentie qui suivit. Zinoviev et Kaménev apprirent à la dure que c'était une erreur d'exagérer les possibilités révolutionnaires immédiates, qu'il fallait entreprendre le travail lent et systématique d'organisation et d'agitation pendant la période de réaction, et la période subséquente d'actions limitées – l'activité de la Douma, la campagne des assurances sociales, et ainsi de suite. Lorsqu'arrivèrent les événements tumultueux de 1917, Zinoviev et Kaménev furent pris en défaut.

Les comitards n'avaient pas à prendre de décisions politiques essentielles, à l'inverse de la direction du parti. Par conséquent, plus il était haut placé dans le parti, plus un dirigeant était susceptible de s'adapter aux circonstances immédiates, plus il devenait conservateur. Pour faire écho à l'observation d'Herbert Spencer : tout organisme est conservateur en proportion directe avec sa perfection. Cela s'applique également aux organisations politiques. La vertu se transforme en vice. Lénine était unique, parmi les dirigeants du parti, pour sa capacité à s'adapter, tout en poursuivant sans relâche le même but – le pouvoir des travailleurs.

Le fait que, malgré tous ces facteurs encourageant l'instabilité, le parti ait survécu avec toute la vigueur qui a été la sienne était dû à son enracinement profond dans la classe, dans sa nature de véritable parti ouvrier de masse. Bien sûr, toutes les grandeurs sont relatives. Un recensement du parti de 1922 couvrant 22 *gubernias* (provinces) et *oblasts* montrait que 1.085 membres avaient adhéré au parti avant 1905.²⁸ Une estimation grossière donne le double de ce chiffre pour les zones exclues du recensement. Si l'on considère qu'un grand nombre des membres du parti avaient dû perdre la vie pendant la révolution et la guerre civile, nous constatons une continuité considérable des effectifs entre 1905 et 1922. Ceux-ci étaient les cadres qui donnèrent au parti sa stabilité. Pour un parti opérant dans les conditions de l'illégalité, une organisation de plusieurs milliers de cadres survivant pendant de nombreuses années est une réalisation remarquable.

Saint-Pétersbourg, l'avant-garde

Saint-Pétersbourg joua un rôle dominant dans le développement du parti bolchevik et du prolétariat dans les années 1912-1914 – donnant un avant-goût des événements de 1917.

Malgré tout, elle n'avait pas cette importance en 1905. Pendant la Révolution de 1905 les mencheviks étaient plus nombreux que les bolcheviks à Saint-Pétersbourg, alors que c'était l'inverse à Moscou. Même pendant les années immédiatement postérieures à la révolution, les bolcheviks n'étaient pas très forts à Saint-Pétersbourg. C'était particulièrement le cas dans le district de Vyborg, au nord-ouest de la

26 *Исторический архив*, n° 1, 1957, pp. 26-7.

27 A. Kiselev, « В июле 1914 года », *Пролетарская революция*, n° 7 (30), 1924.

28 Lane, op. cit., p. 12.

ville, le centre de l'industrie mécanique la plus moderne. En 1907, Lénine faisait référence au « district de Vyborg, le bastion menchevik ». ²⁹ Lors de l'élection du comité de Saint-Pétersbourg du 25 mars 1907, les mencheviks faisaient 267 voix à Vyborg, les bolcheviks seulement 155. Dans le district de la Néva, où étaient situées les usines Poutilov, les mencheviks avaient 231 voix et les bolcheviks 202. Par contre, à Okrouzhkov, les bolcheviks recueillaient 300 voix et les mencheviks 50. ³⁰

Pour ajouter aux difficultés des bolcheviks à Saint-Pétersbourg, dans les années 1905-1907 ils se voyaient disputer l'influence sur les ouvriers d'industrie par les socialistes-révolutionnaires, héritiers de narodniks. Lors des élections à la II^e Douma, en 1907, 17 social-démocrates (plus un sympathisant social-démocrate) furent élus à Saint-Pétersbourg comme électeurs, contre 14 socialistes-révolutionnaires. Es socialistes-révolutionnaires avaient les meilleurs résultats dans les très grandes usines – neuf de leurs électeurs ouvriers venaient de deux usines géantes : la *Semianikovki zavod* et l'*Oboukhovski zavod*. Si on prend les quatre usines les plus grandes, on a les chiffres suivants : le nombre total des électeurs était de 14, dont 11 socialistes-révolutionnaires et 3 social-démocrates. Dans les petites fabriques, 15 social-démocrates et 3 socialistes-révolutionnaires furent élus. Le soutien principal des social-démocrates se trouvait dans les usines moyennes, entre 50 et 100 ouvriers.

La raison pour laquelle les socialistes-révolutionnaires avaient d'aussi bons résultats dans les grandes usines était l'immaturation de la classe ouvrière en général et en particulier celle des grandes usines, qui comptaient une proportion importante d'ouvriers sans qualification récemment arrivés de la campagne.

Pendant les années de réaction, les cadres du Parti Socialiste-Révolutionnaire furent victimes, encore plus que les mencheviks, des maladies de l'intelligentsia : instabilité, pessimisme, fractionnisme, liquidationnisme – le parti cessa presque d'exister à Saint-Pétersbourg. Les mencheviks connurent un sort semblable.

En même temps, les ouvriers de Saint-Pétersbourg avaient mûri dans les aléas de la lutte. « Celui qui a été fouetté en vaut deux qui ne l'ont pas été », dit un proverbe paysan que Lénine citait souvent. Les années de révolution et de réaction développèrent la conscience de la section avancée de la classe ouvrière russe, dont le fer de lance était à Saint-Pétersbourg. La quantité de journées de grève à Saint-Pétersbourg était bien supérieure à celle de Moscou, même s'il n'y avait à Saint-Pétersbourg que la moitié des ouvriers d'industrie de Moscou. Le nombre de grévistes à Saint-Pétersbourg en 1905 était de 1.033.000, alors qu'à Moscou il n'était que de 540.000. ³¹ A Saint-Pétersbourg, les salaires étaient presque du double de ceux de Moscou. Le district de tête était celui de Vyborg, un nom destiné à apparaître à nouveau à de nombreuses reprises.

Les bolcheviks, continuant leur travail dans la clandestinité sans désespérer pendant les années de réaction, prirent progressivement de l'ascendant dans la classe ouvrière. A partir de 1912, ils étaient loin en tête dans la direction des ouvriers de Saint-Pétersbourg, Dans la *Troudovaïa Pravda* du 2 juillet 1914, Lénine pouvait écrire :

C'est Pétersbourg qui est à la tête du mouvement ouvrier de ces dernières années. Alors que le prolétariat de certaines régions de province (aujourd'hui peu nombreuses) est encore incapable de secouer son lourd sommeil de la période 1907-1911, et que celui d'autres régions commence seulement à s'engager dans la voie qui l'amènera au niveau du prolétariat de Pétersbourg, ce dernier a déployé une intense activité, et réagi comme un baromètre de précision à tous les événements qui intéressent le mouvement ouvrier. Le prolétariat de Pétersbourg est en tête... ³²

La montée de la lutte des classes était reflétée et assistée par la montée du bolchevisme à Saint-Pétersbourg.

29 Lénine, *Œuvres*, vol.12, p. 25.

30 *ibid.*, p. 402.

31 *ibid.*, vol.16, p. 423.

32 *ibid.*, vol.20, p. 590.

Les mois de la Révolution de 1905 avaient laissé une impression profonde dans les cœurs et les esprits de millions d'êtres. C'était particulièrement vrai des membres du parti, même ceux qui avaient déserté le parti pendant la période de réaction et tardaient à sortir de leur torpeur. Des milliers d'anciens membres du parti avaient gardé non seulement leurs souvenirs, mais aussi beaucoup de littérature, de brochures et de journaux des semaines enivrantes de la révolution. Dans les années 1912-1914, avec le renouveau de la lutte révolutionnaire, ils revenaient au parti par milliers. Et alors qu'en 1905-1906, les mencheviks avaient l'avantage sur les bolcheviks, il y eut en 1907 un léger déplacement en faveur des bolcheviks, qui prirent la haute main parmi les ouvriers organisés, spécialement à Saint-Petersbourg.

Les chiffres que nous avons cités au chapitre précédent sur le nombre de groupes ouvriers faisant des donations à la *Pravda*, et le nombre des lettres et des rapports envoyés au journal montrent clairement que dans les années 1912-1914, les bolcheviks devinrent un parti révolutionnaire de masse (par rapport à la dimension de la classe ouvrière industrielle). En août 1913, Lénine estimait les effectifs du parti à un chiffre situé entre 30.000 et 50.000.³³ Mais c'était probablement une exagération.

Malgré tout, Lénine était fondé à déclarer : « Le parti se trouve là où se trouve la majorité des ouvriers marxistes conscients qui participent à la vie politique ». ³⁴ « Pour la première fois, on voit aujourd'hui se constituer solidement le véritable fondement prolétarien d'un véritable parti marxiste. » ³⁵ « L'unique – mais en revanche inépuisable – source d'où découle la force du mouvement ouvrier, c'est la conscience des ouvriers et l'ampleur de leur lutte, c'est-à-dire la participation à celle-ci de la masse des ouvriers salariés. » ³⁶

Le directeur de la police confirma l'évaluation par Lénine des forces du bolchevisme en 1913.

*Dans ces dix dernières années... l'élément le plus énergique, le plus vigoureux, le plus capable de mener une lutte inlassable, de résister et de s'organiser constamment, ce sont les organisations et les personnes qui se groupent autour de Lénine... L'âme qui organise constamment toutes les entreprises quelque peu sérieuses du parti, c'est Lénine... La fraction des léninistes est toujours mieux organisée que les autres, plus forte dans son unanimité, plus inventive dans la propagande de ses idées parmi les ouvriers... Quand, dans ces deux dernières années, le mouvement ouvrier s'est mis à se renforcer, Lénine, avec ses partisans, s'est trouvé plus près des ouvriers que les autres et fut le premier à proclamer des mots d'ordre purement révolutionnaires... Il y a maintenant des cercles, cellules et organisations bolchévistes dans toutes les villes. Une correspondance et des contacts permanents ont été établis avec presque tous les centres industriels. Le Comité central fonctionne presque régulièrement et se trouve entièrement dans les mains de Lénine... Vu ce qui vient d'être dit, il n'est rien d'étonnant à ce qu'actuellement le rassemblement de tout le parti clandestin se fasse autour des organisations bolchévistes et que ces dernières représentent en fait le Parti ouvrier social-démocrate russe.*³⁷

Pendant que Lénine exprimait son optimisme et sa confiance dans les racines de masse du bolchevisme, Martov se plaignait de la faiblesse organisationnelle des mencheviks. Ainsi, en septembre 1913, en recevant la nouvelle d'une victoire des bolcheviks aux élections du Syndicat des Ouvriers Métallurgistes, Martov écrivait à Potressov :

*Je suis dégoûté par l'histoire du Syndicat des Ouvriers Métallurgistes qui expose nos faiblesses encore plus qu'à l'accoutumée. Il est tout-à-fait probable qu'au cours de cette saison, notre position à Pétersbourg va se réduire encore. Mais ce n'est pas cela le plus terrible. Le pire, c'est que du point de vue de l'organisation, le menchevisme... reste un petit cercle faible.*³⁸

33 *ibid.*, vol.19, p. 436.

34 *ibid.*, p. 477.

35 *ibid.*, vol.20, p. 291.

36 *ibid.*, p. 382.

37 Cité in Trotsky, [Staline](#).

Plus de la moitié des exemplaires de la *Pravda* étaient vendus à Saint-Pétersbourg. Dans les collectes pour la *Pravda* effectuées entre le 1^{er} janvier et le 13 mai 1914, Saint-Pétersbourg apporta 13.943,24 roubles, réunis par 2.024 groupes ouvriers, sur un totale de 18.934,10 roubles collectés par 2.873 groupes. Ainsi, Saint-Pétersbourg comptait pour 70 % des groupes et 74 % de l'argent collecté.³⁹ De tous les groupes ouvriers qui recueillaient des donations pour des journaux ouvriers à Saint-Pétersbourg, 86 % donnaient à la *Pravda*, alors que seulement 14 % donnaient au journal menchevik. Par contre, dans les provinces, 32 % des ouvriers soutenaient les mencheviks.⁴⁰

L'organisation du parti bolchevik était impressionnante à Saint-Pétersbourg dans les années 1912-1914. En décembre 1911, une lettre publiée dans la *Rabotchaïa Gazéta* (un journal populaire que Lénine faisait paraître à Paris) indiquait que des liens entre les diverses cellules du parti avaient été établis, et qu'un comité de Saint-Pétersbourg avait été formé. Il avait des liens avec les districts suivants de la ville : Narvsky, Vyborgsky, Pétersbourgsky, Gorodovskoï, et Vassiléostrovsky. De ceux-ci, l'organisation de Vassiléostrovsky était la meilleure, car elle possédait à la fois des comités de quartier et de sous-quartier.⁴¹

A la fin de janvier 1913 une réunion de l'exécutif du comité de Saint-Pétersbourg fut tenue, qui adopta le plan suivant pour la structure de l'organisation de la ville : un large comité de Pétersbourg démocratique, élu partout où c'était possible, avec pas plus d'un tiers de cooptations, et un exécutif conspirateur étroit de trois membres ; ce dernier était essentiellement coopté, dans les intérêts de la sécurité et de la continuité de l'activité, les cooptations devant être ratifiées par le comité de Saint-Pétersbourg. Le comité acquit de plus en plus d'influence. Les organisations ouvrières de toutes sortes le considéraient comme la seule organisation locale autorisée du POSDR.⁴²

Dès la fin janvier 1913, l'organisation avait accru la fermeté de ses fondations. Chaque quartier avait un groupe, et il y avait des représentants dans les comités de quartiers de plus en plus nombreux. Le comité de Saint-Pétersbourg tenait désormais des réunions régulières toutes les deux ou trois semaines, et son exécutif était très actif. Il était composé de trois membres et de deux candidats, dont trois étaient des ouvriers et deux des intellectuels. Il se réunissait deux fois par semaine et discutait de la situation en cours et de ce que devait être la réaction du parti. L'exécutif maintenait également le contact avec le comité central à l'étranger et l'informait de toutes les activités dans la ville.

En septembre 1913, Badaïev fit un rapport à la conférence bolchevique de Poronino sur l'organisation bolchevique de Saint-Pétersbourg et sur la nature du travail qu'il accomplissait. Ce rapport faisait une claire description de l'état des choses existant, qui fut à l'évidence considéré comme très satisfaisant.

Toute l'activité du district de Saint-Pétersbourg est maintenant contrôlée par le comité de Saint-Pétersbourg, qui fonctionne depuis l'automne de l'année dernière. Le comité a des contacts dans toutes les fabriques et les usines et est informé de tout ce qui s'y déroule. L'organisation des districts est ainsi conçue : A l'usine, les membres du parti forment des noyaux dans les divers ateliers et les délégués des noyaux forment un comité d'usine (dans les petites usines, les membres constituent eux-mêmes le comité). Chaque comité d'usine, ou le noyau d'atelier dans les grandes usines, nomme un trésorier qui lors de chaque jour de paie recueille les cotisations et les autres fonds, les abonnements au journal, etc. Un contrôleur est aussi nommé pour visiter les institutions pour lesquelles les fonds sont levés, et vérifier que les montants corrects ont bien été reçus et collecter l'argent. Par ce système, des malversations dans la manipulation de l'argent sont évitées.

Chaque comité de district élit à bulletin secret une commission exécutive de trois membres, et l'on prend soin que le comité dans son ensemble ne sache pas de qui la commission exécutive est effectivement composée.

38 Cité in L. Harrison, « The Problem of Social Stability in Urban Russia, 1905-1917 », *Slavic Review*, décembre 1964.

39 Lénine, *Œuvres*, vol.20, pp. 384-385,

40 *ibid.*, pp. 387-388.

41 *Партия большевиков в годы нового революционного подъема (1910-1914 гг.)*, Moscou 1959, pp. 284-7.

42 *ibid.*, p. 291.

Les commissions exécutives de district envoient des délégués au comité de Saint-Pétersbourg, essayant à nouveau de s'assurer que les noms ne soient pas connus par tout le comité de district. Le comité de Saint-Pétersbourg élit lui aussi une commission exécutive de trois personnes. Parfois, pour des raisons de confidentialité, il a pu être considéré comme non souhaitable que les représentants de la commission de district soient élus et ils ont été cooptés à la direction du comité de Saint-Pétersbourg.

Du fait de ce système, il a été difficile à la police de découvrir qui étaient les membres du comité de Saint-Pétersbourg, qui a donc pu mener à bien ses tâches, guider les activités des organisations, proclamer des grèves politiques, etc.⁴³

La cheville ouvrière de la structure organisationnelle du parti, à Saint-Pétersbourg aussi bien qu'au niveau national, était le groupe des députés à la Douma. Le fait que ce groupe était dirigé par un agent de la police – Malinovsky – et que tous ses autres membres furent arrêtés peu après le déclenchement de la guerre, disloqua la structure. Mais cela fait partie des prochains développements.

En dehors de Saint-Pétersbourg, l'état de l'organisation du parti était véritablement très mauvais, même en 1914. Ainsi, Kroupskaïa écrivait à Eléna Stassova le 2 février 1914 :

L'organisation illégale est en morceaux. Il n'y a pas de solides centres régionaux. Les organisations locales sont coupées les unes des autres et dans la majorité des cas il n'y a que des ouvriers dans les organisations, les [révolutionnaires professionnels] ont disparu depuis longtemps. Il n'y a d'adresses secrètes nulle part, ni de pratiques conspiratives de ce genre.⁴⁴

En termes d'organisation, les bolcheviks de Saint-Pétersbourg étaient bien loin devant leurs camarades d'ailleurs. Dans de nombreuses villes, les bolcheviks ne se séparèrent organisationnellement des mencheviks que bien après la Révolution de Février 1917.

Dans des centres industriels comme Ekaterinbourg, Perm, Toulou, Nijni-Novgorod, Sormovo, Kolomna, Youzovka, les bolcheviks se séparèrent des mencheviks à la fin de mai. A Odessa, Nikolaïev, Elisavetgrad, Poltava et d'autres points en Ukraine, les bolcheviks n'avaient toujours pas d'organisations indépendantes à la mi-juin. A Bakou, Zlatoust, Bejetsk, Kostroma, les bolcheviks ne se séparèrent des mencheviks que vers la fin du mois de juin.⁴⁵

En fait, 351 organisations du parti restèrent des organisations conjointes bolcheviks-mencheviks, dans de nombreux cas jusqu'en septembre 1917.⁴⁶

Comme nous le verrons, en 1917, les organisations locales reprochèrent fréquemment au comité central – non sans justification – de n'être préoccupé que de Saint-Pétersbourg.

La vague révolutionnaire à la veille de la guerre

Nous avons déjà noté que le nombre des grèves politiques dans la première moitié de 1914 approchait celui de 1905. La manifestation du 1^{er} Mai de 1914 fut bien plus grande que celles des années précédentes. A Saint-Pétersbourg, 250.000 ouvriers firent grève, et à Moscou près de 50.000 ; des grèves eurent également lieu dans un certain nombre de villes de province.

Le député archi-réactionnaire Pourichkévitich, parlant le 2 mai, donna son impression : « Nous avons devant nous un tableau étonnant ; nous passons par une période qui nous rappelle les journées de 1904, et, si nous ne sommes pas aveugles, nous voyons, sinon une identité complète, en tous cas beaucoup de choses en commun entre ce qui se passe en ce moment et ce qui s'est passé en 1904. »⁴⁷

Les bolcheviks de Saint-Pétersbourg appelèrent à la grève et à des manifestations le 7 juillet en protestation à des coups de feu tirés sur des ouvriers quelques jours plus tôt.

43 Badaïev, op. cit., p. 109.

44 R.H. McNeal, *Bride of the Revolution*, London 1973, p. 145.

45 Trotsky, [Histoire de la révolution russe](#).

46 V.V. Anikeev, in *Вопросы Истории КПСС*, n° 2 et 3, 1958.

47 Badaïev, op. cit., p. 153.

Le matin du 7 juillet la ville présentait un aspect qui rappelait les journées de 1905. A part quelques exceptions insignifiantes, toutes les usines et les fabriques étaient à l'arrêt. 130.000 personnes étaient en grève. En large vague, le mouvement ouvrier déferla dans les rues. La police n'avait pas les forces nécessaires pour refouler la foule des manifestants (...) Ils ne parvinrent qu'à empêcher toute manifestation sur la perspective Nevsky. De peur d'un « scandale » en présence du président français, d'énormes forces de police étaient concentrées là pour empêcher les ouvriers d'accéder au centre-ville.

L'action du 7 juillet ne se limitait pas à une manifestation. Les ouvriers ont interrompu la circulation normale ; déjà les tramways (...) furent stoppés par les manifestants ouvrier. et les passagers forcés de descendre, et les contrôles furent supprimés. Des ouvriers occupaient les voitures et les empêchaient de bouger. Plus tard dans la journée, des hommes d'un des dépôts de tramways rejoignirent les grévistes... Les ouvriers avaient perdu toute crainte de la police ; ils combattirent vigoureusement les brutalités policières, et beaucoup d'échauffourées se produisirent.

Le même soir, le gouverneur de la ville et le ministre de l'intérieur eurent une consultation urgente sur les événements de la journée et décidèrent de prendre des mesures fermes. Le matin suivant, le gouverneur de la ville lança une proclamation avertissant la population des conséquences des désordres et reproduisant, en fait, l'ordre célèbre de Trépov en 1905 : « N'économisez pas les cartouches. »

Malgré cela, il n'y eut pas de signe d'apaisement et le mouvement continua à grandir pendant les jours suivants jusqu'au 12 juillet. Le nombre des grévistes monta à 150.000, et le 9 juillet on vit des barricades dans les rues de Saint-Petersbourg. Des tramways, des tonneaux, des poteaux, etc., servaient de matériel pour la construction de barricades qui furent érigées essentiellement dans le district de Vyborg. Tout trafic fut interrompu ; dans de nombreux endroits les ouvriers avaient le contrôle complet de la rue.⁴⁸

Hélas, le mouvement de juillet 1914 fut interrompu par l'entrée en guerre de la Russie le 1^{er} août. Le mouvement recula, puis ressurgit plus tard. La guerre devait finalement accélérer, renforcer et approfondir le mouvement révolutionnaire.

48 *ibid.*, pp. 176-7.